



HISTOIRE
GENERALE
DES VOÏAGES

TOME CINQUANTE-SEPTIEME.

HISTOIRI
GENERALE
DES VOÏAGE
OU
NOUVELLE COLLECTIO
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOÏA

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différ
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CEQU'IL Y A DE PLUS REMARQUAI
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS L
PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITA

*LA RELIGION, LES USAGES, ARTS; SCIENCE
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.*

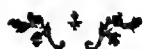
POUR FORMER UN SYSTÊME COM

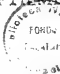
*d'Histoire & de Géographie moderne, qui représen
l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGU

TOME CINQUANTE - SEPTIEME



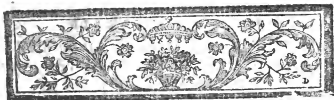


A PARIS,

Chez la Veuve DIDOT, Quai des Augu
à la Bible d'or.

M. D C C. L I X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOÏAGES

Depuis le commencement du XV[e] Siecle.

TROISIEME PARTIE.



SUITE DU LIVRE VI[e].

CONTINUATION DES VOÏAGES des Découvertes & des Etablissemens, dans l'Amérique Septentrionale.

CHAPITRE XIV.

Observations générales sur l'Amérique.

Nous avons remis plus d'une fois, à cet article, la question qui s'est souvent présentée, sur la maniere dont l'Amérique a pû se peupler. Elle a long- INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

Il est incertain comment l'Amérique s'est peuplée.

tems exercé les Savans de toutes les Nations ; & depuis quelques années, deux célebres Voiageurs (1) ont recueilli, avec autant d'ordre que de lumieres, ce qu'on a publié de plus vrai-semblable sur un point si ténébreux. Le premier croit pouvoir conclure de ses recherches, que l'Amérique a commencé à se peupler par la partie la plus orientale de la Tartarie, & ne doute point qu'on ne découvre, quelque jour, une jonction de l'une à l'autre : il n'est pas moins persuadé que cette population a commencé peu de tems après le Déluge universel. Le second, donnant moins aux conjectures (2), & ne leur reconnoissant aucun poids, juge que la question n'est pas plus éclaircie qu'elle l'ait jamais été ; mais, en Philosophe, il s'efforce, par quelques réflexions générales, de lui donner la seule clarté qu'elle puisse recevoir. C'est ce qu'on

(1) Le P. Lafitau, dans l'Ouvrage qui a pour titre : Mœurs des Sauvages Amériquains, comparées aux Mœurs des premiers tems. A Paris 1724, & le P. de Charlevoix, dans son discours de l'Origine des Amériquains, qui est à la fin du Journal Historique de ses Voïages.

(2) On ne peut mettre dans un autre ordre le sentiment du P. *Fejo*, qui suppose les Continens séparés par la violence des Mers & par la submersion des Terres. *Voy.* le Mercure de France, Février 1758.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

peut substituer ici de plus utile à tant de vaines discussions, qui ont fait la matiere d'une infinité de Livres.

Réflexions sur cette matiere.

Comment le Nouveau Monde s'est-il peuplé ? c'est-à-dire, par qui & par quelle voie l'a-t'il été ? Toute la difficulté se réduit à ces deux points. Il semble aisé à l'Auteur de répondre au premier. L'Amérique peut avoir été peuplée, dit-il, comme les trois autres parties du Monde. On s'est formé là-dessus des difficultés qu'on a jugées insolubles, & qui ne l'étoient point. La Religion nous apprend que les Habitans de l'un & l'autre Hémisphere sont les Descendans d'un même Pere. Ce Pere commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la terre, & toute la terre a été peuplée. Il a fallu vaincre des difficultés ; elles ont été vaincues. Etoient-elles moins grandes, pour se transporter des extrêmités de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, dans des Iles assez éloignées de ce grand Continent, que pour passer en Amérique ? Non sans doute. La Navigation qui s'est perfectionnée si visiblement depuis trois ou quatre siecles, ét it peut-être plus parfaite dans les premiers tems, qu'elle ne l'est aujourd'hui. On

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

ne doutera pas, du moins, qu'elle ne fût alors au degré de perfection nécessaire pour le dessein que Dieu avoit de peupler toute la terre.

Les Savans, qui s'en sont tenus à cette possibilité, ont raisonné juste; car s'il n'est pas démontré qu'il y ait un passage par terre en Amérique, soit au Nord de l'Asie & de l'Europe, soit au Sud, le contraire ne l'est pas non plus: d'ailleurs, des côtes de l'Afrique au Bresil, des Canaries aux Açores, des Açores aux Antilles, des Iles Britanniques & des Côtes de France en Terre-Neuve, la traversée n'est ni longue, ni difficile. On en pourroit dire autant de la Chine au Japon, du Japon & des Philippines aux Iles Marianes, & de-là au Mexique. L'Asie a des Iles aussi éloignées de tout Continent, où l'on n'a pas été surpris de trouver des Hommes; & pourquoi l'est-on d'en avoir trouvé en Amérique? Concevroit-on que les Petits-fils de Noé, lorsqu'ils furent obligés, suivant les desseins de Dieu, de se séparer & de se répandre par toute la Terre, eussent été dans l'impossibilité de peupler presque la moitié de l'Univers? Il falloit s'en tenir là: mais la question étoit trop

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

ſimple, & la réponſe trop facile. Les Savans prennent plaiſir à diſcuter : ils ont cru pouvoir décider comment & par qui l'Amérique a été peuplée ; & l'Hiſtoire ne leur offrant aucun ſecours, ils ont entrepris de réaliſer de frivoles conjectures. Une ſimple convenance de nom, une légere apparence, leur ont paru des preuves ; & ſur des fondemens de cette nature, ils ont bâti des ſyſtêmes ſi ruineux, qu'on les renverſe ſouvent par un ſeul fait qui ne peut être conteſté. Il eſt arrivé de-là que la queſtion demeurant fort incertaine, on a fait naître de folles difficultés, juſqu'à prétendre que les Amériquains n'étoient pas ſortis du premier Homme (3) ; comme ſi l'ignorance de la maniere dont un fait eſt arrivé, devoit le faire juger impoſſible, ou lui donnoit même le moindre degré de difficulté.

Lumieres qu'on peut eſpérer de la confrontation des Langues.

Ce qui n'eſt pas moins étrange, c'eſt que pour arriver au but qu'on ſe propoſoit, on n'ait pas pris le ſeul moïen qui nous reſte ; la confrontation des Langues. Il ſemble, non-ſeulement que la connoiſſance des principales Langues de l'Amérique, & leur

(3) Tout le monde connoît le ſyſtême de la Peyrere.

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

comparaison avec celles de notre Hemisphere, qui passent pour primitives, pourroient conduire à quelque heureuse découverte, mais que ce moïen de remonter à l'origine des Nations n'est pas d'une difficulté qu'on ne puisse vaincre. Nous avons des Voïageurs & des Missionnaires, qui ont travaillé sur les Langues de toutes les Provinces du Monde connu. Est-il si pénible de faire un Recueil de leurs Grammaires & de leurs Vocabulaires, pour les rapprocher des Langues mortes ou vivantes de l'ancien Monde, qui passenr pour originales ? Les Dialectes mêmes, malgré l'altération qu'elles ont soufferte, tiennent encore assez de la Matrice, pour fournir de grandes lumieres. Au lieu de ce moïen, qu'on a négligé, on a cherché l'origine des Amériquains dans leurs mœurs, leurs usages, leur Religion & leurs Traditions ; recherche qui ne peut produire qu'un faux jour. Les anciennes Traditions s'effacent tôt ou tard, faute de secours pour les conserver ; & la moitié du monde n'est elle point dans ce cas ? De nouveaux évenemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui dissipent les premieres

Changemens des Traditions.

& qui sont dissipées à leur tour. Dans l'espace d'un ou deux siecles, il ne reste rien qui puisse servir de guide pour retrouver la trace des plus anciennes. Les mœurs dégénerent par le commerce avec d'autres Nations, par le mélange de plusieurs Peuples, qui se réunissent, & surtout par le changement de domination, toujours suivi d'une nouvelle forme de Gouvernement. Combien cette altération doit-elle être plus sensible parmi des Peuples errans, devenus sauvages, vivans sans principes, & sans regles qui puissent les rappeller aux mœurs antiques, telles que l'éducation & la Société? Un nouveau genre de vie en introduit de nouvelles, & celles qu'on abandonne sont bientôt oubliées; ajoutons que la privation des choses en fait perdre les noms avec l'usage. Enfin rien n'est sujet à de plus promptes & de plus étranges révolutions que la Religion. Après avoir renoncé une fois à la véritable, on n'est pas long-tems sans la perdre de vue : & dans le labyrinthe d'erreurs où l'on s'engage, le fil de la vérité devient impossible à retrouver. On en peut donner un exemple peu éloigné : les Boucaniers de Saint Domingue étoient Chrétiens, & n'a-

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

voient de Commerce qu'entr'eux ; en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice, ou d'instruction, ou d'une autorité qui fût capable de les retenir, ils en étoient venus à n'avoir plus, du Christianisme, que le caractere du Baptême. S'ils avoient subsisté jusqu'à la troisieme génération, leurs Petits-fils n'auroient pas été mieux instruits, que les Habitans de la Nouvelle Guinée ou des Terres Australes. Peut-être auroient-ils conservé quelques pratiques, dont ils n'auroient pû rendre raison : & n'est-ce pas ainsi qu'on a trouvé dans le culte de plusieurs Nations Idolâtres, des cérémonies qui semblent copiées des nôtres (4) ?

Rapport des Langues entr'elles.

Il n'en est pas de même des Langues : quoiqu'une Langue vivante soit sujette à de continuels changemens, & qu'on ne puisse dire d'aucune qu'elle se soit conservée dans sa pureté originale, les changemens que l'usage y apporte ne leur font pas perdre ce qui les distingue essentiellement des autres. On sait que des Dialectes mêmes, il n'est pas toujours difficile de remonter aux Langues meres, qui se font reconnoître par leur énergie, ou

(4) Voïez, ci-dessus, les Voïages au Tibet.

parcequ'elles contiennent un plus grand nombre de mots imitatifs des choses dont elles sont les signes; d'où l'on peut conclure que si l'Amérique en a quelques unes auxquelles on trouve ces caracteres, il ne doit rester presqu'aucun doute qu'elles ne remontent à la premiere origine des Langues, & par conséquent que les Nations qui les parlent n'aient passé dans cet Hémisphere assez peu de tems après la dispersion des Peuples; surtout, si dans notre Continent elles sont tout-à-fait inconnues. Pourquoi supposeroit-on que les Arriere-petits-fils de Noé n'aient pû passer dans le Nouveau Monde? Noé, l'Artisan & le Pilote du plus grand Navire qui ait jamais existé, d'un Navire qui devoit voguer sur une Mer sans bornes, & qu'il devoit garantir de tant d'écueils, ignoroit-il, & n'auroit-il pas communiqué à ses Enfans, l'art de naviguer dans un Océan plus calme, & renfermé dans ses anciennes limites? Pourquoi jugeroit-on même que l'Amérique n'a point eu d'Habitans avant le Déluge? Est-il vrai-semblable que Noé & ses Enfans n'aient connu que la moitié du Monde? & Moïse ne nous apprend-il pas que toutes les Terres & les Iles

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

ont été peuplées ? Ce seroit une étrange présomption, de soutenir, contre un témoignage si formel, que la navigation est un pur effet de l'audace humaine, & qu'elle n'entroit point dans les vues directes du Créateur.

Progrès des Anciens dans la Navigation.

Il est certain que l'art de la Navigation a eu le sort de quantité d'autres Arts, dont on n'a aucune preuve que nos premiers Peres aient été privés, dont quelques-uns se sont perdus, & d'autres n'ont été conservés que dans un petit nombre de Nations : mais la raison, comme la Religion, nous rappelle toujours à ce principe, que les Arts nécessaires aux desseins de Dieu n'ont point été ignorés de ceux qui devoient les remplir. On peut croire que plusieurs ne sont tombés dans l'oubli, que parcequ'ils n'étoient plus nécessaires, & mettre de ce nombre la Navigation de long cours, lorsque toutes les parties de la Terre ont eu quelques Habitans. Il suffisoit, pour le commerce, de ranger les Côtes, & de traverser aux Iles les plus proches. Qui s'étonnera, que faute d'usage on ait perdu le secret de faire de longues courses sur un Elément si variable & sujet à tant d'orages ? Pourquoi s'imaginer même qu'on l'ait perdu si-tôt ?

On lit, dans plusieurs endroits de Strabon, que les Habitans de Cadix avoient de grands Vaisseaux, & qu'ils excelloient dans la Navigation (5). Pline regrette que de son tems elle ne fût pas aussi parfaite, qu'elle l'avoit été plusieurs siecles auparavant. Les Phéniciens & les Carthaginois ont eu long-tems la réputation d'être habiles & hardis Navigateurs. Acosta convient que Vasco de Gama trouva parmi les Habitans du Mozambique, l'usage de la Boussole. Une tradition des Insulaires de Madagascar porte que les Chinois ont envoïé une Colonie dans leur Ile. Rejetter cette Tradition, sur l'impossibilité de naviguer si loin sans Boussole, c'est une pétition de principe; car si la Boussole est nécessaire pour aller de la Chine à Madagascar, on en peut conclure, avec le même droit, que les Chinois qui ont passé dans cette Ile connoissoient donc l'usage de la Boussole. C'est un point d'Histoire bien établi, que ces mêmes Chinois, dont l'origine remonte aux Petits-fils de Noé, avoient anciennement des Flottes : qui a pû les empêcher de passer au Mexique par la route des Philippines, que les Espagnols font

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

(5) Voïez l'Introduction du Tome I de ce Recueil.

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

tous les ans? De-là, rangeant la Côte, ils ont pû peupler toute l'Amérique, du côté de la Mer du Sud. Les Iles Marianes, & tant d'autres qu'on ne cesse pas de découvrir dans l'espace de Mer qui sépare la Chine & le Japon, de l'Amérique, peuvent avoir été peuplées par la même voie. Les Habitans des Iles de Salomon, ceux de la Nouvelle Guinée, de la Nouvelle Hollande, & des Terres Australes, ressemblent si peu aux Amériquains, que si l'on ne remonte aux tems les plus éloignés, on ne peut leur attribuer une même origine. Leur ignorance ne permettra jamais de savoir d'eux-mêmes d'où ils la tirent; mais enfin tous ces Pais sont peuplés : quelques-uns peuvent l'avoir été par accident, & s'ils ont pu l'être ainsi, pourquoi ne l'auroient-ils pas été dans le tems & par la même voie que les autres parties de la Terre? Les anciens Celtes & les Gaulois, si renommés par leur habileté dans la Navigation, qui ont envoïé tant de Colonies jusqu'aux extrêmités de l'Asie & de l'Europe, & dont il y a beaucoup d'apparence que l'origine remonte jusqu'aux Enfans de Japhet, n'ont-ils pas pû pénétrer par les Açores jusqu'en Amérique? & si l'on ob-

Différence absolue de quelques Peuples du Nouveau Monde.

jecte que ces Iles étoient sans Habitans au quinzieme siecle, on répondra que ceux qui les découvrirent les premiers passerent plus loin, sans doute, dans d'autres Iles plus grandes & plus fertiles, & dans un Continent immense, dont elles ne sont pas fort éloignées. Les Esquimaux & quelques autres Peuples de l'Amérique méridionale ressemblent si fort à ceux du Nord de l'Europe & de l'Asie, & si peu aux autres Nations du Nouveau Monde, qu'il n'est pas difficile de reconnoître qu'ils descendent des premiers, & qu'ils n'ont rien de commun avec les seconds. Il ne paroît pas même que leur origine soit ancienne; & l'on peut supposer, avec beaucoup de vrai-semblance, que des Païs si peu habitables ont été habités des derniers.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

Mais il n'en est pas de même du reste de l'Amérique: on ne se persuadera jamais qu'une si grande partie de la Terre ait été ignorée des premiers Fondateurs des Nations. La raison qui se tire du caractere des Américains, & des premieres peintures de leur barbarie, ne prouve rien contre leur antiquité. Il n'y a pas plus de trois mille ans que l'Europe étoit remplie de Peuples aussi sauvages: & l'on y en trouve encore

Changemens qui donnent de la vraisemblance à d'autres.

OBSERVAT. GÉNERALES SUR. L'AMÉRIQUE.

quelques restes. L'Asie, le premier séjour des Hommes, & par conséquent le premier Siége de la Religion, des bonnes mœurs, des Sciences & des Arts, la source des plus anciennes & des plus pures Traditions, ne voit-elle pas encore ses plus florissans Empires environnés d'une épaisse barbarie ? L'Egypte, d'où sont venues les plus belles connoissances, la Monarchie des Abissins, autrefois dans une si grande splendeur, la Lybie & la Mauritanie, qui ont produit tant d'Hommes célebres, n'ont-elles pas toujours eu dans leur voisinage des Peuples qui sembloient n'avoir d'humain que la figure, & ne sont-elles pas retombées aujourd'hui dans la plus profonde ignorance ? Pourquoi s'étonner que les Amériquains, si longtems ignorés du reste du Monde, soient devenus sauvages & barbares, & que leurs plus puissans Empires aient manqué de mille choses, qu'on croïoit d'une indispensable nécessité dans notre Hémisphere ? Qu'on recherche ce qui avoit rendu les Montagnards des Pyrenées si féroces, quelle est l'origine des Lapons & des Samojedes, d'où sont venus les Caffres & les Hottentots, pourquoi sous les mêmes paralleles il y a des Negres en Afrique, &

des Peuples qui ne ſont pas noirs ; les mêmes réponſes pourront convenir aux mêmes queſtions, touchant les Eſquimaux & les Algonquins, les Hurons & les Sioux, les Guaranies & les Patagons. A ceux qui demandent pourquoi les Amériquains n'ont point de barbe, ni de poil par tout le corps, & pourquoi la plûpart ſont d'une couleur rougeâtre, on peut demander auſſi pourquoi la plûpart des Afriquains ſont noirs ? Cette queſtion n'a point de rapport à l'origine des Amériquains.

OBSERVAT. GÉNERALES SUR L'AMÉRIQUE.

Enfin perſonne ne doute que les Nations primitives ne ſe ſoient mêlées & diviſées pluſieurs fois. Les guerres étrangeres & domeſtiques, auſſi anciennes que les paſſions dans les Hommes, la néceſſité de ſe ſéparer & de s'éloigner, tantôt parcequ'un Païs ne pouvoit plus contenir ſes Habitans, qui ſe multiplioient trop, tantôt parceque les plus foibles ſe voïoient chaſſés par les plus forts, l'inquiétude & la curioſité naturelles, mille autres raiſons qui ont dû produire une infinité de tranſmigrations, les déſordres dont ces changemens devoient être accompagnés, la difficulté de conſerver les Arts & les Traditions parmi des Fugitifs, tranſplantés dans des Païs incultes, éloignés

Autres argumens.

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

de tout commerce avec les Nations civilisées, les accidens imprévus, les tempêtes, les naufrages, combien de causes, qui ont contribué sans doute à peupler toutes les parties habitables de la Terre ? Et doit-on s'étonner de certains rapports, qu'on remarque aujourd'hui entre des Nations fort éloignées les unes des autres, ou de la différence qui se trouve entre des Nations voisines ? Ne conçoit-on pas qu'une partie de ces Hommes errans, ou forcés de se réunir pour se défendre, ou entraînés par l'éloquence & l'habileté d'un Législateur, a pû former des corps de Monarchie, accepter des Loix, & composer avec le tems de nombreuses Nations ? Telle fut l'origine des plus grands Empires, dans l'ancien Monde; telle peut avoir été celle du Mexique & du Perou dans le Nouveau.

Mais, au défaut des monumens historiques, dont on ne peut esperer de lumieres, on répete qu'il n'y a que la connoissance des Langues primitives, qui puisse jetter quelque jour dans ces ténebres. Elle feroit du moins distinguer, dans ce prodigieux nombre de Peuples qui habitent l'Amérique, ceux qui parlant des Langues absolument différentes des nôtres, y doivent être

OBSERVAT. GÉNÉRALES SUR L'AMÉRIQUE.

passés dès les premiers tems, & ceux qui, par quelque analogie de leurs Langues avec celles qui sont en usage dans les trois autres parties du Monde, doivent faire juger que leur transmigration est plus récente (6).

(6) Quoiqu'on n'embrasse point ici le sentiment du P. Lafitau, on croit devoir le rapporter dans ses propres termes; d'autant plus qu'aïant donné une grande partie de sa vie à l'étude de cette question, & l'aïant traitée après quantité d'autres Savans, dont il a pû joindre les lumieres aux siennes, son autorité doit toujours être d'un grand poids.

Mon opinion, dit-il, est que la plus grande partie des Peuples de l'Amérique viennent originairement de ces Barbares, qui occuperent le Continent de la Grece & de ses Iles, d'où aïant envoïé de tous côtés diverses Colonies pendant plusieurs siecles, ils furent obligés d'en sortir enfin tous, ou presque tous, pour se répandre en divers Païs, aïant été chassés en dernier lieu par les Cadméens, ou Agenorides, qu'on croit être les Peuples d'Og, Roi de Bazan, dont il est parlé dans l'Ecriture : ce qui arriva à peu près dans le tems que les Chananéens, fuïant devant les Hébreux, & contraints de céder la Place, alloient inonder eux-mêmes, comme un torrent, d'autres Contrées, où ils trouvoient des Ennemis moins redoutables. Il est constant que les Barbares ont occupé la Grece, avant ces Peuples qu'on a connus depuis sous le nom de Grecs; & quoique dans la suite, les Auteurs, surtout les Poëtes, aient appliqué à ceux-ci les noms de ces premiers Peuples Barbares, les Grecs étoient néanmoins très différens, & n'étoient autres que ces Agénorides, qui avoient apporté du Païs des Chananéens, les Lettres, & peut-être la Langue Grecque, qu'ils substituerent à celle de ces Barbares, dont il ne resta presque plus aucun vestige. Cet évenement paroît antérieur à la fondation de Tyr & de Sidon, ou du moins à la splendeur de ces deux Villes maritimes, qui établirent encore, depuis, plusieurs Colonies dans la Grece, dans l'Afrique & dans les Espa-

CARACTERE, USAGES, Religion & Mœurs des Indiens de l'Amérique Septentrionale.

Idée générale des Sauvages de l'Amérique Septentrionale.

CHAMPLAIN, l'Escarbot, la Hontan & la Potherie, s'étendent beaucoup

gnes. Ces Barbares, quoique confondus dans les Histoires, par une multitude de noms particuliers, sont néanmoins assez universellement compris sous les noms génériques de Pelagiens & d'Helleniens, qui de quelques Peuples particuliers étoient passés à toute la Nation. On les trouve assez souvent mêlés dans l'Histoire; cependant les Pelagiens étoient differens des Helleniens, en ce que ceux ci, qui cultivoient un peu la Terre, étoient un peu plus fixes & plus sédentaires que les premiers, lesquels ne semoient point, ne vivoient que du fruit des arbres, de la Chasse, de la Pêche, & de ce que le hasard pouvoit leur présenter, n'habitoient que dans des Tentes, décampoient à la moindre occasion, & menoient une vie errante, par état & par nécessité.

Ceux, qui connoîtront bien les Peuples Barbares de l'Amérique Septentrionale, y trouveront le caractere de ces Helleniens & de ces Pelagiens: les uns, compris sous la Langue Hurone, cultivent des champs, bâtissent des Cabanes, & sont assez stables dans un même lieu. Au contraire, la plûpart des Algonquins & des Sauvages du Nord, sont profession d'une vie vagabonde, & ne vivent que du bénéfice du hasard. C'est à peu près la même distinction des Peuples, dans l'Amérique Septentrionale. Leurs mœurs & leurs coutumes ont une si grande ressemblance avec celles de ces Peuples Barbares, qu'on croit les y reconnoître, mais je crois distinguer plus particuliérement les Iroquois & les Hurons dans ces Peuples de la Thrace Asiatique, qui des extrêmités de l'Asie Mineure, & de la Lycie même, pénétrerent dans le Pont, & s'arrêterent dans l'Arie & dans l'Areïane.

Les preuves historiques & morales de ce sentiment composent les quatre Tomes de l'Ouvrage du P. Lafitau.

sur le caractere & les usages des Habitans de l'Amérique Septentrionale; mais ils n'avoient que les lumieres ordinaires au commun des Voïageurs, c'est-à-dire, celles qui s'acquerent dans un séjour passager, & par une vue superficielle. Deux Missionnaires ont fait, pendant trente ans, leur étude du même objet; & c'est particulierement à leur témoignage, qu'on croit devoir s'attacher.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Observons d'abord, avec le P. Lafitau, qu'on se représentoit anciennement les Habitans des Terres inconnues comme une espece de monstres, nus, couverts de poil, vivant dans les Bois sans societé, comme des Ours, & qui n'avoient avec l'Homme qu'une ressemblance imparfaite. On s'en formoit cette idée à Carthage, au retour du fameux Voïage d'Hannon (7). Ce Général, aïant reçu la commission de chercher de nouvelles Terres en rangeant les Côtes d'Afrique, rapporta, de son Expédition, des peaux fort velues, qui étoient apparemment celles de deux Singes femelles, de cette espece qui approche le plus de l'Homme par la taille & la figure, tels qu'on en voit encore dans l'Ile de Borneo, & les fit

Idée qu'on s'en faisoit avant les découvertes.

(7) Voïez les premieres pages du Tome XLV.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

passer pour des peaux de Femmes sauvages, qui furent placées, comme une rareté singuliere, dans le Temple de Venus. Il paroît même qu'en France, on n'étoit pas revenu de cette prévention sous le regne de Charles VI (8). Cependant elle étoit d'autant plus éloignée de la vérité, que les Sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent soigneusement, n'ont pas un poil sur le corps, & que s'il leur en vient à quelque partie, ils se hâtent d'en ôter jusqu'à la racine. On lit, dans toutes les Relations, que lorsqu'ils voïoient des Européens pour la premiere fois, leur plus forte admiration tomboit toujours sur les grandes barbes qu'on nourrissoit alors en Europe, & qu'ensuite ils en rioient, comme d'une étrange difformité. Mais les Eskimaux, & deux ou trois Nations de l'Amérique méridionale, ont naturellement de la barbe. En général, tous ces Indiens dont il est ici question, naissent blancs comme nous. Leur nudité, les huiles & les sucs d'herbes dont ils se graissent, le Soleil

Leur figure & leurs qualités naturelles.

(8) Personne n'ignore l'Histoire de cette fameuse Mascarade, qui produisit un accident dont ce Prince eut l'esprit toujours un peu dérangé. Voïez Juvenal des Ursins, *Histoire de Charles VI*, années 1392, p. 93.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

& le grand air, changent leur couleur à mesure qu'ils avancent en âge; mais d'ailleurs, ils ne nous cedent en rien pour les qualités du corps, & sur plusieurs points, la comparaison ne seroit point à notre avantage. La plûpart sont d'une taille supérieure à la nôtre, bien faits, bien proportionnés, d'une complexion saine, lestes, adroits & robustes. Ils vivroient trèslongtems, s'ils apportoient plus de soin à ménager leurs forces; mais ils les ruinent par des marches forcées & par des abstinences outrées, suivies d'une intempérance excessive. L'Eau-de-vie, funeste présent des Européens, pour lequel ils ont une passion qui va jusqu'à la fureur, & qu'ils ne boivent que pour s'enivrer, a comme achevé leur perte; ou du moins elle n'a pas peu contribué au dépérissement d'une infinité de Nations, qui sont aujourd'hui réduites à la vingtieme partie de ce qu'elles étoient au commencemens du dernier siecle.

Corruption de leurs mœurs.

Dans les Païs qui tirent vers le Sud, ils ne gardent aucune mesure dans le commerce des Femmes, qui sont aussi d'une lasciveté sans bornes. Delà vient la corruption des mœurs, qui s'est répandue parmi les Nations Septentrionales. On sait, par le témoignages des

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Miſſionnaires, que les Iroquois étoient aſſez chaſtes, avant qu'ils fuſſent en liaiſon avec les Illinois & d'autres Peuples voiſins de la Louiſiane : mais, en les fréquentant, ils ont appris à les imiter. La moleſſe & la lubricité vont à l'excès dans ces quartiers méridionaux. On y voit des Hommes, qui ne rougiſſent point d'être habituellement vêtus en Femmes, & de s'aſſujetir à toutes les occupations de ce ſexe ; uſage venu, dit-on, d'un principe de Religion, mais qui a vrai-ſemblablement ſa naiſſance dans la dépravation du cœur. Ces efféminés ne ſe marient point, & s'abandonnent aux plus infâmes paſſions. On ajoute néanmoins que dans leurs Nations mêmes, ils ſont ſouverainement mépriſés. D'un autre côté, les Femmes, quoique d'une complexion forte, ſont peu fécondes. Outre pluſieurs raiſons, telles que l'uſage de nourrir les Enfans de leur lait juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans, de ne point habiter avec leurs Maris dans cet intervalle, & de n'en être pas moins ardentes au travail, on attribue ſurtout leur ſtérilité, à l'infâme coutume qui permet aux Filles de ſe proſtituer avant leur mariage.

Avantages qu'ils ont ſur nous.

Il paroît certain au P. de Charlevoix que les Sauvages de la Nouvelle Fran-

Caractere, usages, religion et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

ce ont de grands avantages sur nous. Il compte, dit-il, pour le premier, la perfection de leurs sens. Malgré la nége, qui les éblouit, & la fumée qui les tourmente, pendant six mois de l'année, leur vue ne s'affoiblit point : ils ont l'ouie extrêmement subtile, & l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu longtems avant que de l'avoir pû découvrir. C'est à cette raison sans doute qu'il faut attribuer leur aversion pour l'odeur du musc, & pour toutes les odeurs fortes : on prétend même qu'ils ne trouvent d'agréable, que celle des choses comestibles. Leur imagination tient du prodige; il leur suffit d'avoir une fois passé dans un lieu, pour en conserver une idée juste, qui ne s'efface jamais. Ils traversent les plus vastes & les plus sauvages Forêts sans s'égarer, lorsqu'en y entrant ils se sont bien orientés. Les Habitans de l'Acadie & des environs du Golfe Saint Laurent s'embarquent souvent dans leurs Canots d'écorce, & passent à la Terre de Labrador pour chercher les Eskimaux, lorsqu'ils sont en guerre : ils font en pleine Mer trente & quarante lieues sans boussole, & vont aborder exactement à l'endroit où ils se sont proposés de prendre terre. Dans les jours les plus obscurs, ils suivent le

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Soleil ſans ſe tromper : ce talent n'eſt pas le fruit de leurs obſervations ; ils le doivent à la Nature. Les Enfans, qui ne ſont jamais ſortis de leur Habitation, marchent avec autant de certitude que les anciens Voïageurs. A la beauté de l'imagination, ils joignent la vivacité, & tous leurs diſcours s'en reſſentent. Ils ont la répartie prompte (9). » Leurs » harangues, dit le même Voïageur, » ſont remplies de traits lumineux, » qui auroient obtenu des applaudiſ- » ſemens dans les Aſſemblées publi- » ques de Rome & d'Athenes. On at- » tribue à leur éloquence, cette force, » ce naturel, ce pathétique, que l'Art » ne donne point & que les Grecs ad- » miroient dans les Barbares : quoi- » qu'elle ne ſoit pas ſoutenue par l'ac- » tion, qu'ils ne geſticulent point, & » qu'ils n'élevent point la voix, on ſent » qu'ils ſont pénétrés de ce qu'ils di- » ſent ; ils perſuadent.

Avec une ſi belle imagination, ils ont la mémoire excellente, ſans aucun de

(9) Elle eſt même ingénieuſe, & l'on en cite un exemple. Un Outaouais, mauvais Chrétien & grand ivrogne, à qui l'on demanda dequoi il croïoit que fût compoſée l'Eau-de-vie dont il étoit ſi friand, répondit que ce devoit être un extrait de langues & de cœurs ; car, ajouta-t-il, quand j'en ai bû je ne crains rien, & je parle à merveille.

de ces fecours, que nous avons inventés pour aider la nôtre ou pour y fuppléer: on auroit peine à fe figurer combien de fujets ils traitent dans leurs confeils, avec quel ordre, & dans quel détail. Quelquefois ils fe fervent de petits bâtons, pour fe rappeller divers articles: mais alors ils parlent quatre ou cinq heures de fuite, ils étalent vingt préfens, dont chacun demande un difcours entier, ils n'oublient rien, & jamais on ne les voit héfiter. Leur narration eft nette & précife: ils emploient beaucoup d'allégories & d'autres figures, mais vives, avec tous les agrémens qui conviennent à leur Langue. La plûpart ont le jugement droit, & vont d'abord au but, fans jamais s'écarter ou prendre le change; ils conçoivent aifément tout ce qui ne paffe point leur portée? Cependant on ajoute que pour les former aux Arts dont ils n'ont pas encore eu l'idée, il faudroit un long travail; d'autant plus qu'ils méprifent beaucoup tout ce qui ne leur eft pas néceffaire. Il ne feroit pas aifé, non plus, de les rendre capables de contrainte, & d'application aux chofes purement intellectuelles, dont on auroit peine à leur faire fentir l'utilité. Mais, pour tout ce qui les intéreffe, ils ne négligent & ne

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Caractere, usages, Religion et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

précipitent rien. Autant qu'ils apportent de flegme & de circonſpection à prendre leur parti, autant ils mettent d'ardeur dans l'exécution. Enfin la plûpart ont une nobleſſe & une égalité d'ame, qui ne ſont pas communes en Europe avec tous les ſecours qu'on y peut tirer de la Religion & de la Philoſophie. Les diſgraces les plus ſubites ne cauſent pas même d'altération ſur leur viſage. Leur conſtance dans les douleurs eſt au-deſſus de toute expreſſion, & paroît commune aux deux ſexes. Une jeune Femme ſera des jours entiers dans le travail de l'enfantement, ſans jetter un cri. Les moindres marques de foibleſſe la feroient juger indigne d'être Mere, parcequ'on ne la croiroit capable de produire que des lâches. On verra que dans les ſupplices, qui ſont le fruit de leurs guerres, des Priſonniers de tout âge & de tout ſexe ſouffrent pendant pluſieurs heures, & quelquefois pendant pluſieurs jours, ce que le feu a de plus cuiſant, & tout ce que la plus induſtrieuſe fureur peut inventer, ſans qu'il leur échappe même un ſoupir. Au milieu de ces tourmens, leur occupation eſt d'irriter leurs Bourreaux par des injures & des reproches. Quelque explication qu'on veuille donner à cette in-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ſenſibilité, elle ſuppoſe néceſſairement un extrême courage. A la vérité, les Sauvages s'y exercent toute leur vie, & ne manquent point d'y accoutumer leurs Enfans dès l'âge le plus tendre. On voit de petits Garçons & de jeunes Filles ſe lier par un bras les uns aux autres, & mettre entre deux un charbon ardent, pour voir qui le ſecouera le premier. L'habitude du travail leur donne une autre facilité à ſupporter la douleur : il n'y a point d'Hommes au monde, qui ſe ménagent moins dans leurs Voïages & dans leurs Chaſſes. Mais ce qui prouve que leur conſtance eſt l'effet d'un véritable courage, c'eſt qu'ils ne l'ont pas tous au même degré. On ne s'étonnera point qu'avec une ame ſi ferme, ils ſoient intrépides dans le danger, & braves à toute épreuve. Le P. de Charlevoix convient qu'ils s'expoſent le moins qu'ils peuvent, parcequ'ils ont mis leur gloire, dit-il, à n'acheter jamais la victoire trop cher, & que leurs Nations étant peu nombreuſes, ils ont pour maxime de ne pas s'affoiblir : mais ils ſe battent en Lions, & la vue de leur ſang ne fait que les animer.

Ce qui cauſe beaucoup d'étonnement dans une race d'Hommes dont l'exté-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPT. [sic: SEPTENTRIONALE]

rieur n'annonce que de la barbarie; c'est de leur voir entr'eux une douceur & des égards, qu'on ne trouve point dans le peuple des Nations les plus civilisées. On n'admire pas moins la gravité naturelle & sans faste qui regne dans leurs manieres, dans leurs actions & jusques dans la plûpart de leurs amusemens, les déférences pour leurs égaux, & le respect des jeunes gens pour les vieillards. Rien n'est si rare que de voir naître entr'eux des querelles; & jamais elles ne sont accompagnées d'expressions indécentes, ni de ces juremens si familiers en Europe. Un de leurs principes, celui même dont ils sont le plus jaloux, est qu'un Homme ne doit rien à un autre Homme; & d'une si mauvaise maxime, ils concluent qu'il ne faut pas faire tort à ceux dont on n'a pas reçu d'offense, Malheureusement cette maxime ne s'étend qu'à leur Nation, & ne les empêche point d'attaquer des Peuples dont ils n'ont à faire aucune plainte, ou de pousser trop loin la vangeance.

D'ailleurs on se garde bien de donner leurs bonnes qualités pour des vertus: le tempérammenr & la vanité y ont une grande part. Ces Hommes, qui nous paroissent si méprisables au premier

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MOEURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

coup d'œil, sont les plus méprisans de tous les mortels, & ceux qui s'estiment le plus (10). Ils sont esclaves du respect humain, legers, inconstans, soupçonneux à l'égard des Européens, traîtres lorsqu'il est question de leur intérêt, dissimulés & vindicatifs à l'excès. La vangeance est une passion que le tems ne rallentit point dans leur ame : c'est le plus cher héritage qu'ils laissent à leurs Enfans ; il passe de génération en génération, jusqu'à ce que la race offensée trouve l'occasion d'assouvir sa haine. Ce qu'on appelle même les qualités du cœur ne mérite pas le nom de vertus dans les Sauvages. S'il en faut croire un Observateur, qui porte ici fort loin l'Analyse, mais qui avoit donné une partie de sa vie à cette étude, » leur amitié, leur compassion, leur reconnoissance & leur attachement ne sont » point dans le cœur : c'est moins en » eux l'effet d'un bon naturel, que de » la réflexion ou de l'instinct. Le soin » qu'ils prennent des Orphelins, des » Veuves & des Infirmes, l'hospitalité, qu'ils exercent d'une maniere » admirable, ne sont pour eux qu'une

(10) Les plus orgueilleux étoient les Hurons ; mais les Iroquois, depuis leurs succès, le sont devenus encore plus.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

» suite de la persuasion où ils sont, que » tout doit être commun entre les » Hommes. Les Peres & les Meres ont » pour leurs Enfans une tendresse d'af- » fection qui va jusqu'à la foiblesse, » mais qui est purement animale. Les » Enfans, de leur côté, n'ont aucun » retour naturel pour leurs Parens, & » les traitent quelquefois avec indi- » gnité (11).

Mais si la Nature n'a pas donné de goût aux Sauvages pour les douceurs de l'amitié, ils en ont du moins reconnu l'utilité. Chacun se fait un Ami, à-peu-près du même âge, auquel il s'attache, & qui s'attache à lui par des nœuds indissolubles. Deux Hommes, une fois unis à leur maniere, doivent tout entreprendre & tout risquer pour s'aider & se secourir mutuellement. La mort même, dans leurs idées, ne les sépare que pour un tems : ils comptent de se rejoindre dans un autre Monde, pour ne se plus quitter, & sont persuadés qu'ils auront toujours besoin l'un de

(11) Entre plusieurs exemples, on raconte qu'un Iroquois, qui avoit servi long-tems dans nos Troupes, en qualité d'Officier, rencontra son Pere dans un combat, & l'alloit percer, lorsque le Pere se fit reconnoître. Il s'arrêta, & lui dit : tu m'as donné une fois la vie; je te la donne à mon tour. Mais ne te retrouve pas une autrefois sous ma main, car je suis quitte de ce que je te devois.

l'autre (12). On assure même que lorsqu'ils sont en différens lieux, ils s'invoquent mutuellement; ce qui doit être entendu, comme on le verra bientôt, des Génies tutélaires qu'ils s'attribuent. Quelques-uns prétendent qu'il se glisse un odieux désordre dans ces Associations, & le même Ecrivain se contente d'ajouter qu'il ne le croit pas général.

CARACTERES, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Couleur des Sauvages.

Il condamne, avec le P. Lafitau, ceux qui ont prétendu que la couleur des Indiens de l'Amérique Septentrionale faisoit une troisieme espece entre les Blancs & les Noirs. Ils sont, dit-il, fort basanés, & d'un rouge sale & obscur; ce qui est plus sensible encore dans la Floride, dont la Louisiane fait partie: mais cette couleur n'est rien moins que naturelle; elle vient des fréquentes frictions dont ils ont l'usage; & l'on devroit même s'étonner qu'étant sans cesse exposés à la fumée en Hiver, aux plus grandes ardeurs du Soleil en Eté, & dans toutes les Saisons aux intempéries

(12) Un Sauvage, menacé de l'Enfer par un Missionnaire, lui demanda s'il croïoit que son Ami, mort depuis peu, fût dans ce lieu de supplices; le Missionnaire répondit qu'il espéroit que le Ciel lui auroit fait grace. Je n'y veux donc pas aller non plus, reprit le Sauvage; & ce motif l'engagea à mener une vie Chrétienne.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

de l'air, ils ne soient encore plus noirs. Il est moins facile d'expliquer d'où vient qu'à l'exception des cheveux, qu'ils ont tous fort noirs, des cils & des sourcils, que quelques-uns même s'arrachent, ils n'ont pas un poil sur tout le corps; & presque tous les Amériquains leur ressemblent sur ce point. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que leurs Enfans naissent avec un poil rare, assez long, qui disparoît dans l'espace de huit jours. On voit aussi quelques poils au menton des Vieillards, comme il arrive en Europe aux Femmes d'un certain âge. Les uns attribuent cette singularité à l'usage de fumer du Tabac, qui est commun aux deux sexes: d'autres en trouvent une cause plus vraisemblable, dans la qualité de leur sang, qui étant plus pur avec des alimens si simples, produit moins de ces superfluités, dont le nôtre, qui est plus grossier, fournit une si grande abondance. On ajoûte que c'est cette même simplicité d'alimens, qui les rend si legers à la course, & qu'ils deviennent plus pesans lorsqu'ils usent des nôtres.

Leur poil.

Quoique les observations précédentes conviennent à la plus grande partie des Nations Sauvages, on y remarque néanmoins plusieurs différences; & c'est

ici le lieu de rassembler les connoissances qu'on doit aux Missionnaires, sur les divers Peuples qui habitent cette grande partie du Continent. La Hontan, qui a donné une assez longue liste de leurs noms, est accusé là-dessus de tant d'infidélités ou d'erreurs, qu'on n'ose rien hasarder ici sur son témoignage.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

En commençant par le Nord, les Eskimaux, dont on a déja fait une curieuse peinture (13), sont les seuls Habitans connus de cette vaste Contrée qui est entre le Fleuve Saint Laurent, le Canada & la Mer du Nord. On en a même trouvé assez loin, en remontant la Riviere de Bourbon, qui descend de l'Ouest dans la Baie d'Hudson. L'origine de leur nom n'est pas certaine; mais on prétend qu'il signifie *Mangeur* de viande crue (14); & réellement, de tous les Amériquains, on ne connoît qu'eux qui mangent de la chair crue, quoiqu'ils aient aussi l'usage de la faire cuire ou secher au Soleil. Il n'y en a point qui remplissent mieux la premiere idée qu'on s'est formée des Sauvages en Eu-

Diversité des Nations sauvages.

(13) Voïez, ci-dessus, l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson.

(14) Esquimanosic est, dit-on, un mot de la Langue Abenaquoise, qui a la même signification.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

rope. On a déja remarqué que c'eſt preſque le ſeul Peuple de l'Amérique qui ait de la barbe. Les Eskimaux en ont juſqu'aux yeux, & ſi épaiſſe, qu'on a peine à découvrir quelques traits de leurs viſages. Ils ont d'ailleurs quelque choſe d'affreux dans l'air, de petits yeux effarés, des dents larges & fort ſales, les cheveux ordinairement noirs, quelquefois blonds, & tout l'extérieur fort brute. Leurs mœurs & leur caractere ne démentent point cette phyſionomie. Le peu de reſſemblance & de commerce qu'ils ont avec leurs plus proches voiſins ne laiſſe aucun doute qu'ils n'aient une origine différente de celle des autres Amériquains; & le Pere de Charlevoix ne la cherche pas plus loin qu'en Groenland (15). On connoît peu les autres Peuples qui ſont aux environs & au-deſſus de la Baie d'Hudſon. Dans la partie méridionale de cette Baie, le Commerce ſe fait avec les Miſtaſſins, les Monſonis, les Criſtinaux & les Aſſiniboils; ces derniers y viennent de fort loin, puiſqu'ils habitent les bords d'un Lac qui eſt au Nord, ou au Nord-Oueſt des Sioux, & que leur Langue eſt une dialecte de celle de la même Nation.

(15) Hiſtoire de la Nouvelle France, liv. 1. page 17.

Les trois autres sont de la Langue Algonquine : les Cristinaux, ou *Killistinons*, viennent du Nord du Lac supérieur ; mais les Sauvages des Rivieres de Bourbon & de Sainte Therese, n'ont aucune ressemblance de langage avec les uns ni les autres. Ceux qui les ont fréquentés leur donnent à peu-près la Religion & les usages des Peuples du Canada. Tous ces Indiens, quoique de cinq ou six Nations différentes, sont compris dans les Relations Françoises sous le nom générique de Savanois, parceque le Païs qu'ils habitent est bas, marécageux, peu fourni de bois, & qu'en Amérique on appelle Savanes ces terreins humides qui ne sont utiles à rien.

CARACTÈRE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

En remontant au Nord de la Baie, on trouve deux Rivieres, dont la premiere se nomme la *Riviere Danoise*, & la seconde celle du *Loup marin*. Leurs bords sont habités par des Sauvages, auxquels on a donné le nom bizarre de *Plats côtés de chiens*, sans qu'on en connoisse l'origine. Ces Barbares sont souvent en guerre avec les Savanois ; mais les uns, ni les autres, ne traitent point leurs Prisonniers avec cette cruauté qui est en usage chez les Canadois ; ils se contentent de les retenir Esclaves. On

ſait, de leurs uſages, que les Filles ne ſe marient, parmi eux, qu'avec qui & lorſqu'il plaît à leurs Peres; que le Gendre eſt obligé de demeurer chez le Pere de ſa Femme, & de lui être ſoumis, juſqu'à ce qu'il lui naiſſe des Enfans; que les Garçons quittent de bonne heure la Maiſon paternelle; que les corps des Morts ſont brûlés, & leurs cendres enterrées dans une écorce d'arbre; qu'on dreſſe avec des perches une eſpece de monument ſur la Tombe, & qu'on y attache du Tabac, avec l'arc & les fleches du Mort. Les Meres pleurent leurs Enfans pendant vingt jours, & l'on fait des préſens au Pere, qui y répond par un grand Feſtin. La guerre eſt moins en honneur chez eux, que la chaſſe: mais pour obtenir le titre de bon Chaſſeur, il faut avoir commencé par un jeûne de trois jours, & s'être barbouillé de noir pendant le même tems. Après cette épreuve, le Novice offre à la Divinité du Païs un morceau de chacune des Bêtes qui ſe prennent ordinairement à la Chaſſe; c'eſt ordinairement la langue & le muffle. Ses Parens ni touchent point; mais il en peut traiter ſes Amis & les Etrangers. Au reſte ces Sauvages ſont d'un parfait déſintéreſſement & d'une fidélité à toute épreuve: ils ne

peuvent souffrir le mensonge, & la fourberie leur est en horreur. On ne connoît pas mieux les Peuples Septentrionaux, parcequ'on n'a jamais eu avec eux de Commerce bien reglé (16).

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Les Nations plus méridionales se divisent en trois classes, distinguées par leurs Langues & par leur génie particulier. Cette étendue de Païs, qu'on peut appeller proprement la Nouvelle France, & qui n'a de bornes au Nord que du côté de la Baie d'Hudson, cédée aux Anglois par le Traité d'Utrecht; à l'Est, que la Mer; au Sud, les Colonies Angloises; la Louisiane au Sud-Est, & les Terres des Espagnols à l'Ouest, cette vaste étendue n'a que trois Langues Meres, dont toutes les autres sont dérivées; la Siouse, l'Algonquine & la Huronne. On connoît peu les Peuples qui appartiennent à la premiere, & l'on ignore jusqu'où elle s'étend. Les François n'ont eu jusqu'à présent de commerce qu'avec les Sious & les Assiniboils, & jamais il n'a été constamment suivi. Quelques Missionnaires ont été tentés de faire, chez les

(16) On verra, dans l'Histoire des Voïages pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest, quelques autres traits de leurs usages, mais avec aussi peu d'éclaircissement sur les différences de leurs Nations.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

premiers, un établissement qui n'a pas eu de succès. Ils en ont parlé comme d'un Peuple docile, de qui l'on pouvoit espérer beaucoup de lumieres sur tout ce qui est au Nord-Ouest du Mississipi. Ces Indiens habitent dans de grandes Prairies, sous des Tentes de peau, fort bien travaillées. Ils vivent de Folle-avoine, qui croît en abondance dans leurs Marais, & de Chasse, surtout de celle d'une espece de Bœufs couverts de laine, qui se rassemblent par milliers dans leurs Terres; mais ils n'ont point de demeure fixe. Ils voïagent en Trouppes, à la maniere des Tartares, & ne s'arrêtent qu'autant que l'abondance des vivres les retient.

Les Géographes François distinguent cette Nation en Sioux errans & Sioux de Prairies, en Sioux de l'Est & en Sioux de l'Ouest. Cette division ne paroît pas juste au Pere de Charlevoix, qui assure au contraire que tous les Sioux ont le même genre de vie. Une Bourgade, dit-il, qui est cette année sur le bord oriental du Mississipi, sera, l'année suivante, sur ce qu'on nomme la Riviere occidentale; & ceux qu'on a vus, dans un tems, sur la Riviere de Saint Pierre, se trouvent ensuite assez loin de là, dans une Prairie. Il ajoute que le nom de

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Sioux, que les François leur donnent, n'est que les deux dernieres syllabes de celui *Nadouessioux*, qu'ils portent entre les Sauvages, & que d'autres les nomment *Nadouassis*. C'est la plus nombreuse Nation du Canada. Elle étoit paisible, & peu aguerrie, avant que les Outaouais & les Hurons se fussent réfugiés dans le Païs qu'elle occupe, pour se garantir de la fureur des Iroquois. Les Sioux entretiennent plusieurs Femmes; & leurs punitions sont séveres pour celles qui manquent à la fidélité conjugale : ils leur coupent le bout du nez, ils leur cernent en rond une partie de la tête, & l'arrachent. On a cru reconnoître, à ces Sauvages, un accent Chinois. Est-il si difficile de vérifier un fait, dont on pourroit esperer d'autres lumieres ?

Ceux qui se vantent d'avoir vû des Assiniboils, & Jeremie, qui parle d'eux sur différens témoignages, racontent que ces Peuples sont grands, robustes, agiles, endurcis au froid & à toute sorte de fatigues; qu'ils se piquent dans toutes les parties du corps, & qu'ils y tracent des figures de Serpens & d'autres Animaux; enfin, qu'ils entreprenent de grands Voïages. Tous ces traits les distinguent peu des autres Nations du mê-

Caractere, usages, religion, et mœurs des Indiens de l'Amerique Septent.

me Païs ; mais ils ſont mieux caractériſés par leur flegme, ſurtout en comparaiſon des Criſtinaux, avec leſquels ils ſont en commerce, & qui ſont d'une vivacité extraordinaire : on les voit ſans ceſſe danſans & chantans ; & dans leurs diſcours ils ont une volubilité de langue, qu'on n'a remarquée dans aucune autre Nation. Le véritable Païs des Aſſiniboils eſt aux environs d'un Lac qui porte leur nom, & qui eſt encore peu connu. On a vu, dans un autre article, ce que Jeremie en a publié ſur le témoignage d'autrui. Un François de Mont-real aſſura au Pere de Charlevoix qu'il y avoit été; mais il ne l'avoit obſervé qu'en paſſant, comme on voit la Mer dans un Port. L'opinion commune donne à ce Lac ſix cens lieues de circuit. » On n'y peut aller, dit-on, que » par des chemins preſqu'impraticables ; tous les bords en ſont charmans ; l'air y eſt fort tempéré, quoiqu'on le place au Nord-Oueſt du Lac ſupérieur, où le froid eſt exceſſif ; il contient un ſi grand nombre d'Iles, que les Sauvages du Païs lui donnent le nom de Lac des Iles ; d'autres le nomment *Michinipi*, qui ſignifie la grande eau. En effet, c'eſt comme le réſervoir des plus grandes Rivieres, &

de tous les grands Lacs de l'Amérique Septentrionale : on en fait sortir, sur plusieurs indices, le Fleuve Bourbon qui se jette dans la Baie d'Hudson ; le Fleuve Saint Laurent, qui porte ses eaux dans l'Océan ; le Mississipi, qui se décharge dans le Golfe du Mexique ; le Missouri, qui se joint à ce dernier, & qui jusqu'à leur jonction ne lui est inférieur en rien ; & un cinquieme, qui coulant, dit-on, vers l'Ouest, ne peut se rendre que dans la Mer du Sud. On lit, dans la Relation du P. Marquette, que non-seulement plusieurs Sauvages lui avoient parlé de la Riviere qui coule à l'Ouest, mais qu'ils s'étoient vantés d'avoir vû de grands Navires à son embouchure. Il paroît, au reste, que les Assiniboils sont les mêmes Peuples, qu'on trouve marqués sous le nom de *Pouelaks*, dans les vieilles Cartes, & dont quelques Relations placent le Païs proche de celui des Cristinaux.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Les Langues Algonquine & Hurone partagent toutes les Nations Sauvages du Canada qui sont en Commerce avec les François. On assure qu'avec la connoissance de ces deux Langues, un Voïageur pourroit parcourir, sans Interprête, plus de quinze cens lieues de Païs,

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

& se faire entendre à plus de cent Peuples, qui ne laissent pas d'avoir leur propre langage. On donne, surtout, une immense étendue à l'Algonquine. Elle commence à l'Acadie & au Golfe Saint Laurent; & tournant du Sud-Est par le Nord jusqu'au Sud-Ouest, elle fait un circuit de douze cens lieues. Il paroît même que les Loups, ou Mahingans, & la plûpart des Peuples de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie, parlent des dialectes de la Langue Algonquine (17).

Aux environt de la Riviere de Pentagoet, les Abenaquis, ou *Canibas*, voisins de la Nouvelle Angleterre, ont près d'eux les *Etchemins*, ou *Malecites*. Plus à l'Est on trouve les *Micmacs*, ou Souriquois, dont le Païs propre est l'Acadie, la suite de la côte du Golfe Saint Laurent jusqu'à Gaspé (18), & les Iles voisines. En remontant le Fleuve Saint Laurent, on ne rencontre plus aujourd'hui de Nations Sauvages, jusqu'au Saguenay. Cependant au tems de

(17) Ce qu'on en trouve dans les Relations Angloises est si défiguré par la prononciation & l'ortographe singulieres de cette Nation, qu'on n'y reconnoît rien. Mais il ne paroît pas douteux que toutes ces Nations ne s'entendent entr'elles.

(18) De-là leur est venu le nom de Gaspésiens, & celui de Gaspésie, au Païs.

la découverte, & long-tems après, on comptoit dans cet espace plusieurs Nations, répandues dans l'Ile d'Anticosty, vers les Monts Notre-Dame, & sur la rive Septentrionale du Fleuve Saint Laurent: celles qui se trouvent le plus souvent nommées dans les anciennes Relations sont les Bersiamites, les Papinaclets & les Montagnès, qui portoient aussi, surtout les deniers, le nom d'Algonquins inférieurs, parcequ'à l'égard de Quebec ils habitoient la rive basse du Fleuve: mais la plûpart des autres sont réduits à quelques familles errantes. Ceux qui arrivoient dans la Colonie Françoise par le Saguenay & par les trois Rivieres, ont disparu depuis fort longtems: tels étoient les Attikamegues, qui venoient de fort loin, & dont le Païs étoit entouré de plusieurs autres Peuples, jusqu'aux environs du Lac S. Jean, & jusqu'aux Lacs des Mistassins & de Nemiscau. On les croit détruits par les Iroquois, ou par les maladies. Entre Quebec & Mont-réal, il se trouve encore, vers les trois Rivieres, quelques Algonquins, qui ne forment point un Village, & qui sont en commerce avec les François. Dans les premiers tems, cette Nation occupoit tout le bord Septentrional du Fleuve, en re-

CARACTERE, USAGES, RELIGION, ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

montant depuis Quebec jusqu'au Lac Saint Pierre. Depuis l'Ile de Mont-réal, & toujours au Nord, on rencontre quelques Villages de Nipissings, de Temiscamings, de Têtes de boule, d'Amikoués & d'Outaouais, que d'autres écrivent & prononcent *Outaouaks*. Les premiers, qui sont les vrais Algonkins, & qui ont conservé leur Langue sans altération, ont donné leur nom à un petit Lac, situé entre le Lac Huron & la Riviere des Outaouais. Les Témiscamings occupent les bords d'un autre petit Lac, qui porte aussi leur nom, & qu'on croit la vraie source de la Riviere des Outaouais. Les Têtes de boule n'en sont pas loin : ce nom leur vient de la figure de leur tête, que les Meres arrondissent aux Enfans dès le berceau. Les Amikoués, nommés aussi la Nation du Castor sont réduits à quelques restes qui habitent l'Ile Manitoualin, dans le Lac Huron. Les Outaouais, autrefois nombreux, bordoient la grande Riviere qui porte leur nom : on n'en connoît aujourd'hui que trois Villages mal peuplés.

Le Rapide, qu'on a nommé Sault de Sainte Marie, dans le Détroit qui sépare le Lac Huron du Lac supérieur, avoit autrefois, dans ses environs, des Sau-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

vages qui en avoient pris le nom de *Sauteurs* (19). On les y croïoit venus de la rive méridionale du Lac supérieur, & l'on a vu leur seconde transmigration. Les bords de ce Lac n'ont eu depuis aucune autre Nation. Dans les postes, que les François y occupent, on fait la Traite, tantôt avec les Cristinaux, qui y viennent du Nord-Est, & tantôt avec les Assiniboils, qui sont au Nord-Ouest. Le Lac Michigan, ou des Illinois (20), qui est presque parallele au Lac Huron, dans lequel il se décharge, & qui n'en est séparé, comme on l'a vu, que par une Peninsule de cent lieues de long, a peu d'Habitans sur ses bords. En remontant la Riviere de Saint Joseph, dont il reçoit les eaux, on rencontre deux Bourgades de différentes Nations, qui n'y sont pas établies depuis long-tems. La grande Baie, qui se nomme la Baie des Puans, ou simplement *la Baie*, a quantité d'Iles, habitées autrefois par les Pouteouatamis dont elles conservent le nom, à l'ex-

(19) Leur nom Indien est d'une longueur qui le rend fort difficile à prononcer : c'est *Paouarigoueiouac*.

(20) Le P. de Charlevoix dit que c'est sans fondement qu'on lui donne ce nom, & doute qu'aucune Nation s'y soit jamais fixée : mais c'est la route qui conduit aux Illinois.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ception de quelques-unes qui ſont occupées aujourd'hui par les Nokais. On a vu que les Pouteouatamis n'en habitent plus qu'une; qu'ils ont deux autres Villages, l'un dans la Riviere Saint Joſeph & l'autre au Détroit; que les Sakis, & les Otchagras, ou les Puans, occupent le fond de la Baie; & qu'à droite on laiſſe une autre petite Nation, nommée les Malomines ou les Follesavoines. Une petite Riviere, fort embaraſſée de rapides, qui ſe décharge au fond de la Baie, eſt connue ſous le nom de Riviere des *Renards*, parcequ'elle eſt voiſine des Outagamis, que les François ont nommés la Nation des Renards. Le Païs qui s'étend delà au Sud, juſqu'à la Riviere des Illinois, n'offre que deux Nations peu nombreuſes, qui ſe nomment les Kicapous & les Maſcoutins. On a donné à la derniere, le nom *Nation de feu*; d'où quelques Géographes ont pris droit de nommer leur Païs la Terre de feu.

Les Miamis étoient autrefois établis à l'extrêmité méridionale du Lac Michigan, dans un lieu nommé *Chicagou*, du nom d'une petite Riviere qui ſe jette dans le Lac, & dont la ſource n'eſt pas éloignée de celle des Illinois. Ils ſont actuellement ſéparés en trois Bour-

gades; l'une sur la Riviere de Saint Joseph; la seconde, sur une autre Riviere, qui porte leur nom, & qui se décharge dans le Lac Erié; la troisieme, sur la Riviere d'Ouabache, qui porte ses eaux dans le Mississipi: mais la derniere des trois branches est plus connue sous le nom d'*Ouyatanous*. On ne doute presque point que cette Nation & celle des Illinois n'en aient fait autrefois qu'une, parcequ'il y a peu de différence dans leur Langue.

Il s'en faut beaucoup que la Langue Hurone s'étende aussi loin que l'Algonquine; & l'on en donne pour raison que les Peuples, qui la parlent, ont toujours été moins errans que les Algonquins. Quelques Voïageurs ne la regardent pas même comme une Langue Mere, & donnent ce titre à celle des Iroquois: mais il est certain que tous les Sauvages qui sont au Sud du Fleuve Saint Laurent, depuis la Riviere Sorel jusqu'à l'extrêmité du Lac Erié, & même assez proche de la Virginie, appartiennent à la Langue Huronne. Les Dialectes en sont si multipliées, qu'il y en a presqu'autant que de Bourgades. Les cinq Cantons qui composent la République Iroquoise, entre la Côte méridionale du Lac Ontario & la Nouvelle

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

York, sous les noms de *Tonontouans*, de *Goyoguans*, d'*Onontagués*, d'*Onoyouts* & d'*Agniés*, ont chacun la leur. On ne compte pas moins de trente lieues du grand Village de chaque Canton à l'autre; & la Hontan comptoit en 1684, environ quatorze mille ames dans chaque Village. Mais tout ce qui regarde cette Nation est réservé pour un autre article. Il reste à donner ici quelque idée des trois Langues, qui font la division des autres Peuples.

NATURE ET PROPRIÉTÉ DES LANGUES SAUVAGES.

Ceux qui ont étudié à fond les Langues de la Nouvelle France, croient trouver dans les trois qu'on a nommées, tous les caracteres des Langues primitives, & jugent qu'elles n'ont point une origine commune. Ils en trouvent, dans la seule prononciation, une preuve qu'ils jugent certaine: Le Siou sifle en parlant; le Huron n'a point de lettre labiale, qu'il ne sauroit prononcer, parle du gosier, aspire presque toutes les syllabes; l'Algonquin prononce avec plus de douceur, & parle plus naturellement. Le Pere de Charlevoix, à qui l'on doit ces Observations, n'en a pû faire de particulieres sur la Langue Sioüse; mais les Missionnaires de sa Compagnie aïant beaucoup travaillé sur les deux autres, & sur leurs principales

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

principales Dialectes, on peut se fier à ce qu'il a eu soin d'en recueillir.

La Langue Hurone est d'une abondance, d'une énergie & d'une noblesse, qui ne se trouvent peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connoissons; & ceux à qui elle est propre ont dans l'ame une élévation, qui s'accorde bien mieux avec la majesté de leur langage qu'avec le triste état où ils sont réduits. Quelques-uns y ont cru trouver des rapports avec l'Hebreu ; & d'autres, en plus grands nombre, lui donnent la même origine qu'à celle des Grecs : mais jusqu'à présent leurs preuves sont encore sans force (21). La Langue Algonquine a moins d'énergie que la Hurone ; mais elle a plus de douceur & d'élégance.

Elles ont toutes deux une richesse d'expressions, une varieté de tours, une proprieté de termes, une régularité qui étonnent : mais ce qui est plus surprenant, c'est que parmi des Barbares, auxquels on ne connoît point d'études, & qui n'ont jamais eu l'usage de l'Ecriture, il ne s'introduit point un mauvais

(21) On rejette ici le Vocabulaire de Gabriel Saghard, Recollet, comme ceux de Cartier & de la Hontan. La vérité & l'exactitude y manquent partout.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

mot, un terme impropre, une construction vicieuse, & que les Enfans mêmes, jusques dans le discours familier, conservent toute la pureté de leur Langue. D'ailleurs, l'air dont ils animent toutes leurs expressions ne permet point de douter qu'ils n'en comprennent toute la valeur & la beauté. Les Dialectes, dérivées de l'une & l'autre, n'en ont pas conservé les graces, ni même la force. Celle des Tsonnotouans, par exemple, qui sont un des cinq Cantons Iroquois, passe pour un langage grossier. Dans le Huron, tout se conjugue. Un art, qui ne peut être expliqué, y fait distinguer des verbes, les noms, les pronoms & les adverbes. Les verbes simples ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisiemes personnes ont les deux genres; car ces Langues n'en ont que deux, le noble & l'ignoble. A l'égard des nombres & des tems, on y trouve les mêmes différences que dans le Grec : par exemple, pour faire le récit d'un Voïage, on s'exprime différemment, si c'est par terre ou par eau qu'on l'a fait. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de cho-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ſes comeſtibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une choſe animée, que d'une choſe inanimée : ainſi *voir un Homme* & *voir une pierre*, ce ſont deux verbes différens. Se ſervir d'une choſe qui appartient à celui qui s'en ſert, ou à celui auquel on en parle, ce ne ſont pas non plus les mêmes verbes. Quoique la Langue Algonquine ait auſſi quelques-uns de ces avantages, les deux méthodes ne ſe reſſemblent point. Il s'enſuit que la richeſſe & la variété de ces Langues font trouver beaucoup de difficulté à les apprendre.

Mais on ajoute que la diſette & la ſtérilité où elles ſont tombées ne cauſent pas un moindre embarras. A l'arrivée des François, les Peuples du Païs ignoroient toutes les choſes dont ils n'avoient pas l'uſage, ou qui ne tomboient pas ſous leurs ſens : ils manquoient de termes pour les exprimer, ou ſuppoſé qu'ils en euſſent eu dans leur origine, ils les avoient laiſſés tomber dans l'oubli. Comme ils n'avoient pas de culte reglé, que leurs idées de Religion étoient fort confuſes, qu'ils ne s'occupoient que d'objets ſenſibles, & que n'aïant point d'Arts, de Sciences ni de Loi, ils ne pouvoient être accoutumés à diſcourir de mille choſes dont ils n'a-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

voient aucune connoissance, on trouva un étrange vuide dans leurs Langues. Il fallut, pour se rendre intelligible, emploïer des circonlocutions embarrassantes pour eux & pour ceux qui vouloient les instruire. Ainsi, après avoir commencé par apprendre leur langage, on fut obligé d'en former un autre, composé en partie de leurs propres termes, en partie des nôtres, qu'on s'efforça de travestir en Huron ou en Algonquin, pour leur en faciliter la prononciation. Quant aux caracteres, ils n'en avoient point, & l'on verra qu'ils y suppléoient par des especes d'hieroglyphes. Rien ne parut leur causer tant d'étonnement, que de nous voir la même facilité à nous expliquer de bouche & par écrit.

Un Missionaire (22), qui s'étoit confiné pendant dix ans dans un Village d'Abenakis, pour étudier leur Langue avec toute l'ardeur que le zele de la Religion inspire, a représenté dans ces termes, son travail & ses progrès. » Cet-

(22) Le P. Rasles, Jésuite François, qui dans une irruption des Anglois, en 1724, fut tué glorieusement de plusieurs coups de fusil, en exhortant ses Sauvages à la défense de leur Paroisse & de la Religion qu'il leur avoit prêchée. Sa Mission se nommoit Naurantsouac, Village à quatre-vingt lieues de Pentagouet, sur le Fleuve de Kinibeki, à deux journées des Habitations Angloises.

» te Langue est très difficile, surtout
» quand on n'a point d'autres Maî-
» tres que des Sauvages. Ils ont plu-
» sieurs caracteres, qu'ils n'expri-
» ment que du gosier, sans faire aucun
» mouvement de levres: *ou* par exem-
» ple est de ce nombre; & nous avons
» pris le parti en l'écrivant, de le mar-
» quer par le chiffre 8, pour le distin-
» des autres caracteres «. Je passois une partie de la journée dans leurs Cabanes, à les entendre parler. Il me falloit une extrême attention, pour combiner ce qu'ils disoient, & pour en conjecturer la signification. Quelquefois je rencontrois juste: le plus souvent je me trompois, parceque n'étant point fait au manége de leurs Lettres gutturales, je ne répetois que la moitié du mot, & mon embarras les faisoit rire. Enfin cinq mois d'une continuelle application me firent entendre tous leurs termes; mais ce n'étoit point assez pour m'exprimer dans leur gout: il me restoit bien du chemin à faire pour saisir le tour & le génie de la Langue, qui sont tout-à-fait différens de ceux des nôtres. Pour abreger le tems, je choisis quelques Sauvages, à qui j'avois reconnu de l'esprit, & qui me sembloient parler le mieux. Je leur disois grossierement quelques

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

articles du Catéchisme, qu'ils me renvoient dans toute la délicatesse de leur Langue ; je mettois aussi-tôt sur le papier ce que j'avois entendu ; & par cette méthode je me fis tout-à-la-fois, un Dictionnaire & un Catéchisme, qui contenoient les principes de la Religion.

Il faut avouer, continue le Missionnaire, que cette Langue a de vraies beautés, & quelque chose de fort énergique dans le tour. Si je demandois à un Européen, pourquoi Dieu l'a créé? Il me répondroit, c'est pour le connoître, l'aimer, le servir, & par ce moïen mériter la gloire éternelle. Un Sauvage à qui je ferai la même question ; me répondra dans le tour de sa Langue ; le grand Génie a pensé de nous : qu'ils me connoissent, qu'ils m'aiment, qu'ils me servent ; alors je les ferai entrer dans mon illustre félicité. Si je voulois dire, dans leur stile, vous aurez bien de la peine à apprendre la Langue Sauvage, voici comment il faudroit m'exprimer : je pense de vous ; il aura de la peine à apprendre la Langue Sauvage.

Le même Missionnaire ajoute que la Langue Huronne est la maîtresse Langue des Sauvages, & qu'après l'avoir apprise on n'a besoin que de trois mois

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

pour se faire entendre des cinq Nations Iroquoises; que c'est la plus majestueuse, mais en même-tems la plus difficile de toutes les Langues du Païs; que cette difficulté ne vient pas seulement de ses lettres gutturales, mais encore plus de la difficulté des accens; que souvent deux mots, composés des mêmes caracteres, ont des significations toutes différentes; qu'à la vérité le Pere Chaumont, après avoir passé cinquante ans parmi les Hurons, a composé une Grammaire de leur Langue, mais qu'un Missionnaire est heureux lorsqu'avec ce secours même, & dix ans de travail, il parvient à parler élégamment le Huron.

Chaque Nation Sauvage, dit encore le P. *Rasles*, a sa Langue particuliere, quoiqu'elles puissent venir toutes d'une même source. Ainsi les Abenakis, les Hurons, les Iroquois, les Algonquins, les Illinois, les Miamis, &c. ont chacun la leur. On n'a point de Livres pour les apprendre; & quand on en auroit, l'usage est le seul Maître qui puisse nous bien instruire. Comme j'ai travaillé dans quatre Missions de Sauvages différens, qui sont les Abenakis, les Algonkins, les Hurons & les Illinois, & que j'ai appris ces différentes Langues, j'en

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

veux donner un exemple, pour faire connoître le peu de rapport qu'elles ont entr'elles. Je choisis la premiere strophe de l'Hymne *O salutaris Hostia*. Telle en est la traduction dans ces quatre Langues :

ABENAKISE. Kighist 8ì-nuanur8inus
Spem kik papili go ii damek
Nemiani 8i k8idan ghabenk
Taha saii grihine.

ALGONKINE. K8erais Jesus tag8senam
Nera 8eul ka stisian
Ka rio Vlighe miang
Vos mama vik umong.

HURONNE. Jes8s 8to etti X'ichie
8to etti Skuaalichi-axè
I. Chierche axeraouensta
D'Aotietti xeata 8ien.

ILLINOISE. Pekiziane manet 8e
Piaro nile hi nanghi
Keninama 8ì 8 kangha
Mero 8inang 8siang hi.

Litteralement, & mot pour mot, en François : » O Hostie salutaire qui es » continuellement immolée, & qui » donne la vie, toi par qui l'on entre » dans le Ciel, nous sommes tous atta- » qués ; çà, fortifie nous (23).

Le Pere Rasles eut le bonheur de convertir la Nation des Amalingans. Il

(23) Recueil des Lettres édifiantes & curieuses, Tome 23, pages 216 & précédentes.

rapporte le discours qu'il leur fit dans le goût Sauvage, & leur réponse. Après leur avoir expliqué les principaux articles de la Foi, & leur avoir peint le Paradis & l'Enfer, je continuai ainsi : toutes les paroles que je viens de prononcer ne sont point des paroles humaines ; ce sont les paroles du grand Génie. Elles ne sont point écrites, comme les paroles humaines, sur un Collier auquel on fait dire tout ce qu'on veut, mais elles sont écrites dans le Livre du grand Génie, où le mensonge ne peut entrer. Courage mes Enfans, ne nous séparons point : que les uns n'aillent pas d'un côté & les autres d'un autre. Allons tous dans le Ciel, c'est notre seule Patrie.

L'Orateur répondit d'abord, après avoir consulté ses Compagnons : Mon Pere je suis ravi de t'entendre. Ta voix a pénétré jusques dans mon cœur ; mais mon cœur est encore fermé, & je ne puis l'ouvrir à présent. Il faut que j'attende plusieurs de nos Capitaines, qui reviendront l'Automne prochain.

Les Capitaines revinrent ; & l'Orateur vint faire sa réponse au Missionnaire. Nous ne pouvons oublier les paroles de notre Pere, tandis que nous avons un cœur, car elles y ont été si

profondément gravées, que rien ne peut les effacer. Nous sommes résolus d'embrasser la Religion du grand Génie qu'il nous annonce, & nous serions déja venus lui demander ses instructions, s'il y avoit des vivres pour nous dans son Village : mais nous savons que la faim est dans la Cabane de notre Pere ; & notre affliction est double, que notre Pere aït faim & que nous ne puissions aller nous instruire. Si notre Pere vouloit venir passer quelque tems avec nous, il vivroit & nous instruiroit. Le Missionnaire accepta l'offre, les instruisit tous, & les baptisa. Lorsqu'il les quitta, l'Orateur lui fit ce remerciment : notre Pere, nous n'avons point de termes, pour te témoigner la joie que nous ressentons d'avoir reçu le Baptême. Il nous semble maintenant que nous avons un autre cœur. Tout ce qui nous faisoit de la peine est entierement dissipé ; nos pensées ne sont plus chancellantes, le Baptême nous fortifie intérieurement, & nous sommes bien résolus de l'honorer toute notre vie. Voilà ce que nous te disons avant que tu nous quittes.

Au reste, ceux qui regardent le Sioux, le Huron & l'Algonquin comme des Langues Meres, n'aïant pour

leur opinion que les preuves générales qu'on tire de l'énergie, & du grand nombre de mots imitatifs des signes, le P. de Charlevoix observe qu'ils n'en ont pû juger que par comparaison, & qu'en concluant fort bien que toutes les autres Langues des Sauvages sont dérivées des trois premieres, ils n'ont pas eu le même droit d'établir absolument que celles-ci sont primitives & de la premiere institution des Langues. Il ajoute que tous ces Peuples ont dans leurs discours, un peu de ce génie Asiatique, qui donne aux choses un tour & des expressions figurées; ce qui le porte à croire qu'ils tirent leur origine de l'Asie.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

On croit en trouver d'autres preuves dans leur Gouvernement & leur Religion. La plûpart des principes qui servent à regler leur conduite, les maximes générales sur lesquelles ils se gouvernent, & le fond de leur caractere, n'ont presque rien de barbare. D'ailleurs il leur reste des idées d'un premier Etre, quoique fort confuses, des vestiges de culte religieux, quoiqu'à demi effacés, & de foibles traces de l'ancienne croïance, ou de la Religion primitive.

GOUVERNEMENT DES SAUVAGES.

C'est à Lescarbot & Champlain,

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

qu'on va devoir les détails suivans.

Presque tous les Peuples de cette partie du Continent ont une sorte de Gouvernement Aristocratique, dont la forme est extrêmement variée. En général, quoique chaque Bourgade ait un Chef indépendant, il ne se conclut rien d'important que par l'avis des Anciens. Vers l'Acadie, les *Sagamos* (24) étoient plus absolus. Loin d'être obligés, comme les Chefs de la plûpart des autres Cantons, de faire des libéralités à leurs Sujets, ils en tiroient une espece de tribut, & ne mettoient point leur grandeur à ne se rien réserver : mais il semble que la dispersion de ces Acadiens, & peut-être aussi leur Commerce avec les Européens, ont apporté beaucoup de changement à leur ancienne maniere de se gouverner.

Plusieurs Nations ont dans leur principale Bourgade trois Familles principales, qu'on croit aussi anciennes que l'origine même de la Nation. Ces Familles, ou ces Tribus, ont une même souche ; mais l'une des trois est regardée néanmoins comme la premiere, & jouit d'une sorte de prééminence sur les deux autres, où l'on traite de Freres

(24) Voïez les Etablissemens des François & des Anglois dans les parties les plus éloignées au Sud.

les Particuliers de cette Tribu, au lieu qu'entr'elles on ne se traite que de Cousins. Elles sont mêlées toutes trois, sans être confondues. Chacune a son Chef séparé; & dans les affaires qui intéressent toute la Nation, ces Chefs se réunissent pour en délibérer. Chaque Tribu porte le nom d'un Animal; & la Nation entiere a aussi le sien, dont elle prend le nom, & dont la figure est sa marque: c'est ce que la Hontan nomme les Armoiries des Sauvages. On ne signe les Traités qu'en traçant les figures de ces Animaux; aussi longtems, du moins, que des raisons particulieres n'obligent point d'en substituer d'autres. Ainsi la Nation Huronne est la Nation du Porc Epi: sa premiere Tribu porte le nom de l'Ours, ou suivant quelques autres Voïageurs, celui du Chevreuil. La seconde & la troisieme Tribu ont pris pour leurs Animaux, le Loup & la Tortue. Enfin, chaque Bourgade aïant le même usage, c'est apparemment cette variété qui a causé quelques différences dans les Relations. D'ailleurs il faut observer qu'entre ces distinctions de Tribus & de Bourgades, par les Animaux, il y en a d'autres qui ont leur fondement dans quelque usage ou dans quelque évenement par-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ticulier. Les Hurons Tionnontatés, qui sont de la premiere Tribu, s'appellent ordinairement la Nation *du Petun*; & le P. de Charlevoix cite néanmoins un Traité où ces Sauvages, qui étoient alors à Michillimakimac, ont mis pour leur marque la figure d'un Castor. La Nation Iroquoise a les mêmes Animaux que la Huronne, dont quelques-uns la croient une Colonie, avec cette différence que la Famille de la Tortue y est divisée en deux, qu'on nomme la grande & la petite Tortue. Le Chef de chaque Famille en porte le nom; & dans les actions publiques on ne lui en donne point d'autre : il en est de même du Chef de la Nation, & de celui de chaque Village. Mais, avec ce nom, qui n'est que de cérémonie, ils en ont un autre, qui les distingue plus particulierement, & qui est comme un titre de dignité; tel que *le plus Noble*, *le plus Ancien*, &c. Enfin ils en ont un troisieme, qui leur est personnel. Cependant il paroît que cet usage n'est que dans les Nations où la qualité de Chef est héréditaire.

Ces impositions de titres se font toujours avec de grandes formalités. Le nouveau Chef, ou s'il est trop jeune, celui qui le représente, doit faire un

Festin & des présens, prononcer l'éloge de son Prédécesseur, & chanter sa chanson. Il se trouve néanmoins des noms personnels si célebres & si respectés, que personne n'ose les prendre après la mort de ceux qui les ont mis en honneur, ou qu'ils sont du moins fort longtems sans être relevés. En prendre un de cette distinction, c'est ce qu'on appelle ressusciter celui qui le portoit. Dans le Nord, & partout où regne la Langue Algonquine, la Dignité de Chef est élective; mais toute la cérémonie de l'élection & de l'installation se réduit à des Festins, accompagnés de danses & de chants. Le Chef élu ne manque point de faire le panégyrique de celui dont il prend la place, & d'invoquer son Génie. Parmi les Hurons, où cette Dignité est héréditaire; la succession se continue par les Femmes; de sorte qu'après la mort du Chef, ce n'est pas son Fils qui lui succede, mais le Fils de sa Sœur, ou à son défaut, son plus proche Parent, en ligne femelle. Si toute une branche vient à s'éteindre, la plus noble Matrone de la Tribu, ou de la Nation, est maîtresse du choix. On veut un âge mur; & si le Chef héréditaire n'y est pas encore parvenu, on lui donne un Régent, qui

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

a toute l'autorité, mais qui l'exerce sous le nom du Mineur. Ces Chefs ne sont pas toujours fort respectés; & s'ils se font obéïr, c'est qu'ils savent quelles bornes ils doivent donner à leurs ordres. Ils proposent, plutôt qu'ils ne commandent; ainsi c'est la raison publique qui gouverne.

Chaque Famille a droit de se choisir un Conseiller & un Assistant du Chef, qui doit veiller à ses intérêts, & sans l'avis duquel il n'entreprend rien. Ces Conseillers ont l'inspection du Trésor public. Leur reception se fait dans un Conseil général: mais on n'en donne point avis aux Alliés, comme on le fait aux Elections des Chefs. Dans les Nations Huronnes, ce sont les Femmes qui nomment les Conseillers, & souvent elles choisissent des personnes de leur sexe. Ce corps de Conseillers tient le premier rang: celui des Anciens, c'est-à-dire, de tous ceux qui ont atteint l'âge de maturité, tient le second; & le dernier, qui comprend tous les Hommes en état de porter les armes, est celui des Guerriers. Ils ont souvent à leur tête le Chef de la Nation, ou celui de la Bourgade; mais il doit s'être distingué par quelque action de valeur, sans quoi il sert entre les Subal-

ternes ; car il n'y a point de grades dans la Milice des Sauvages. Quoiqu'un grand Parti puiſſe avoir pluſieurs Chefs, parcequ'on donne ce titre à tous ceux qui ont déja commandé, tous les Guerriers n'en ſont pas moins ſoumis au Commandant déſigné, eſpece de Général ſans caractere & ſans autorité réelle qui ne peut récompenſer ni punir, que que ſes Soldats peuvent quitter quand il leur plaît, & qui néanmoins n'eſt preſque jamais contredit. Les qualités qu'on demande dans un Chef, étant le bonheur, la bravoure & le déſintéreſſement, celui qui les réunit peut compter ſur une parfaite obéiſſance, quoique toujours libre & volontaire.

Les Femmes ont la principale autorité chez tous les Peuples de la Langue Huronne, à l'exception du Canton Iroquois d'Onneyout, où elle eſt alternative entre les deux ſexes : mais les Hommes n'en laiſſent que l'ombre aux Femmes ; & rarement ils leur communiquent une affaire importante, quoique tout ſe faſſe en leur nom, & que les Chefs ne ſoient que leurs Lieutenans. Dans les affaires de ſimple Police, elles déliberent les premieres, ſur ce qui eſt propoſé au Conſeil ; & leur avis eſt rapporté par les Chefs au Con-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ſeil général, qui eſt composé des Anciens. Les Guerriers conſultent entr'eux ſur tout ce qui appartient à leur ordre; mais ils ne peuvent rien conclure d'intéreſſant pour la Nation ou la Bourgade. En un mot, c'eſt le Conſeil des Anciens qui juge en derniere inſtance.

Affaires & Négociations.

Chaque Tribu a ſon Orateur dans chaque Bourgade; & ces Orateurs, les ſeuls qui aient droit de parler dans les Conſeils publics & dans les Aſſemblées générales, parlent toujours bien. Outre cette éloquence naturelle, que toutes les Relations leur accordent, ils ont une connoiſſance admirable des intérêts de ceux qui les emploient, avec une merveilleuſe habileté à les faire valoir. Dans quelques occaſions, les Femmes ont un Orateur, qui parle en leur nom. Il eſt ſurprenant que ces Peuples, ne poſſédant preſque rien & n'aïant point l'ambition de s'étendre, puiſſent avoir enſemble quelque choſe à démêler : cependant on aſſure qu'ils négocient ſans ceſſe. Ce ſont des Traités à conclure ou à renouveller, des offres de ſervice, des civilités réciproques, des alliances qu'on ménage, des invitations à la guerre, ou des complimens ſur la mort d'un Chef. Toutes ces affaires ſe traitent avec une dignité,

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

une attention, & l'on ajoute même, avec une capacité digne des plus grands objets. Souvent les Députés ont des instructions secrettes; & le motif apparent de leur Commission n'est qu'un voile, qui en cache de plus sérieux.

Avantages des Iroquois.

La Nation du Canada, qui semble y tenir le premier rang depuis deux siecles, est l'Iroquoise. Ses succès militaires lui ont donné, sur la plûpart des autres, une supériorité qu'elles ne sont plus en état de lui disputer. Mais rien n'a plus contribué à la rendre formidable que l'avantage de sa situation. Comme elle se trouve placée entre les Etablissemens de la France & de l'Angleterre, elle a compris, dès leur origine, que les deux Colonies seroient intéressées à la ménager; & jugeant aussi que si l'une des deux prévaloit sur l'autre, elle en seroit bientôt opprimée, elle a trouvé fort longtems l'art de balancer leurs succès. S'il est vrai, comme le P. de Charlevoix l'assure, que toutes ses forces réunies n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille combattans, de quelle habileté n'a-t'elle pas eu besoin pour y suppléer? Aujourd'hui qu'elle s'est déclarée pour la France, on a vû dans les dernieres Campagnes les avantages

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

qu'on peut tirer de son adresse & de sa valeur.

Dans l'intérieur des Bourgades, les affaires des Sauvages se réduisent presqu'à rien, & ne sont jamais difficiles à terminer. Il ne paroît pas même qu'elles attirent l'attention des Chefs; les Conciliateurs sont ordinairement des Amis communs, ou les plus proches voisins. Ceux qui jouissent de quelque crédit dans une Nation ne sont occupés que du Public. Une seule affaire, quelque legere qu'elle soit, est longtems en délibération. Tout se traite avec beaucoup de flegme & de lenteur, & rien ne se décide qu'après avoir entendu tous ceux qui veulent y prendre part. Si l'on a fait un présent à quelque Ancien, pour obtenir son suffrage, on en est sûr, lorsque le présent est accepté; jamais un Sauvage ne viole un engagement de cette nature : mais il ne reçoit pas aisément ce qu'on lui offre, & l'usage est de ne le pas recevoir des deux mains. Les jeunes gens sont appellés de bonne heure à la connoissance des affaires; ce qui avance beaucoup leur maturité, & leur inspire une émulation, qu'on ne cesse point d'entretenir.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Justice & Punitions.

On fait observer que le plus grand défaut de ce Gouvernement est de n'avoir jamais eu de Justice criminelle : mais on ajoute que l'intérêt, principale source des désordres qui peuvent troubler la Société, n'étant pas connu dans celle des Sauvages, les crimes y sont rares. On leur reproche, avec plus de justice, la maniere dont ils élevent leurs Enfans : ils ne les châtient jamais ; dans l'enfance même, ils disent qu'ils n'ont point encore de raison ; & dans un âge plus avancé, ils les croient maîtres de leurs actions. Ces deux maximes sont poussées, parmi les Sauvages, jusqu'à se laisser maltraiter par des Ivrognes, sans même oser se défendre, dans la crainte de les blesser. Pourquoi leur faire du mal ? disent-ils : ils ne savent ce qu'ils font. En un mot, ils sont convaincus que l'Homme est né libre, & que nulle puissance n'a droit d'attenter à sa liberté. Ils s'imaginent aussi qu'il est indigne d'un Homme de se défendre contre une Femme ou contre un Enfant : s'il y a quelque danger pour leur vie, ils prennent le parti de la fuite.

Un Sauvage en tue-t'il un autre de sa race ? S'il étoit ivre, comme ils

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MœURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

feignent quelquefois de l'être, pour ſatisfaire leur vangeance ou leur haine, on ſe contente de plaindre le Mort. S'il étoit de ſang froid, on ſuppoſe facilement qu'il ne s'eſt pas porté à cet excès ſans raiſon. D'ailleurs c'eſt aux Sauvages de la même Cabane à le châtier; parcequ'ils y ſont ſeuls intéreſſés : ils peuvent le condamner à mort; mais on en voit peu d'exemples; & s'ils le font, c'eſt ſans aucune forme de juſtice. Quelquefois un Chef prend cette occaſion, pour ſe défaire d'un mauvais ſujet. Un aſſaſſinat, qui intéreſſeroit pluſieurs Cabanes, auroit toujours des ſuites fâcheuſes; & ſouvent un crime de cette nature a mis une Nation entiere en combuſtion. Alors le Conſeil des Anciens emploie tous ſes ſoins à concilier les Parties; & s'il y parvient, c'eſt ordinairement le Public qui fait les démarches auprès de la famille offenſée. La prompte punition du coupable éteindroit tout-d'un coup les reſſentimens; & s'il tombe au pouvoir des Parens du Mort, ils ſont maîtres de ſa vie : mais l'honneur de ſa Cabane eſt intéreſſé à ne le pas ſacrifier; & ſouvent la Bourgade, ou la Nation, ne juge point à propos de l'y contrain-

dre. Un Miſſionnaire, qui avoit long-tems vécu parmi les Hurons, raconte la maniere dont ils puniſſent les Aſſaſſins : ils étendent le corps mort ſur des perches, au haut d'une Cabane, & le Meurtrier eſt placé pendant pluſieurs jours, immédiatement au-deſſous, pour recevoir tout ce qui découle du cadavre, non-ſeulement ſur ſoi, mais encore ſur ſes alimens ; à moins que par un préſent conſidérable, il n'obtienne des Parens que ſes vivres en ſoient garantis. Mais l'uſage le plus commun, pour dédommager les Parens du Mort, eſt de le remplacer par un Priſonnier de guerre. Ce Captif, s'il eſt adopté, entre dans tous les droits de celui dont il prend la place.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

On nomme quelques crimes odieux, qui ſont ſur-le-champ punis de mort, du moins dans pluſieurs Nations : tels ſont les maléfices. Il n'y a de ſûreté, nulle part, pour ceux qui ſont atteints du ſoupçon. On leur fait même ſubir une ſorte de queſtion, pour leur faire nommer leurs complices ; après quoi ils ſont condamnés au ſupplice des Priſonniers de guerre : mais on commence par demander le conſentement de leurs Familles, qui n'oſent le refuſer. On aſſomme les moins cri-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

minels avant que de les brûler. Ceux qui deshonorent leurs Familles par une lâcheté reçoivent le même traitement; & c'est ordinairement la Famille même, qui en fait justice. Chez les Hurons, qui étoient fort portés au vol, & qui l'exerçoient avec beaucoup d'adresse, ils est permis, non-seulement de reprendre au Voleur tout ce qu'il a dérobé, mais encore d'enlever tout ce qu'on trouve dans sa Cabane, jusqu'à le laisser nû, lui, sa Femme & ses Enfans, sans qu'ils puissent faire la moindre résistance.

RELIGION DES SAUVAGES.

Des Sauvages, qui n'ont pas de meilleures Loix, ont-ils une Religion? Question difficile. On ne sauroit dire qu'ils n'en aient point; mais comment définir celle qu'ils ont? Rien n'est plus certain, suivant les Missionnaires, & plus obscur à la fois, que l'idée qu'ils ont d'un premier Etre. Ils s'accordent généralement à le regarder comme le premier Esprit, le Maître & le Créateur du Monde: mais les presse-t'on d'expliquer ce qu'ils entendent? on ne trouve plus que des imaginations bizarres & des Fables mal conçues.

Divinités & Génies.

Presque toutes les Nations Algonquines ont donné le nom de Grand-Lievre au premier Esprit. Quelques-unes

unes l'appellent Michabou ; d'autres, *Atahocan*. La plûpart croient qu'étant porté sur les eaux, avec toute sa Cour, composée de Quadrupedes tels que lui, il forma la Terre d'un grain de sable, tiré du fond de l'Océan, & les Hommes, des corps morts des Animaux. D'autres parlent d'un Dieu des Eaux, qui s'opposa aux desseins du Grand-Lievre, ou qui refusa du moins de le favoriser. Ils nomment ce Dieu, le Grand Tigre. Mais on observe qu'il ne se trouve point de vrais Tigres dans cette partie du Continent, & par conséquent que cette tradition doit être venue du dehors. Enfin ils ont un troisieme Dieu, nommé *Matcomek*, qu'on invoque dans le cours de l'Hiver.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

Les Hurons donnent le nom d'*Areskoui* au Souverain Etre, & les Iroquois celui d'*Agreskoué*. Ils le regardent, en même-tems, comme le Dieu de la guerre. Mais ils ne donnent point aux Hommes la même origine que les Algonquins ; & ne remontant pas même jusqu'à la Création, ils représentent d'abord six Hommes dans le Monde, sans savoir qui les y a placés. Un de ces Hommes monta au Ciel, pour y chercher une Femme, nommée *Atahentsic*, avec laquelle il eut un com-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

merce dont on s'apperçut bien-tôt. Le Maître du Ciel la précipita du haut de son Empire. Elle fut reçue sur le dos d'une Tortue : ensuite, elle mit au monde deux Enfans, dont l'un tua l'autre. Après cet événement, on ne parle plus des cinq autres Hommes, ni même du Mari d'Atahentsic. Suivant quelques-uns, elle n'eut qu'une Fille, qui fut Mere de Jouskeka & de Tahouitzaron. Le premier tua son Frere; & son Aïeule se déchargea sur lui du soin de gouverner le Monde. Ils ajoutent qu'Atahentsic est la Lune, & Jouskeka le Soleil : contradiction sensible, puisqu'en qualité de Grand Génie, Areskoui est souvent pris pour le Soleil. Suivant les Iroquois, la postérité de Jouskeka ne passa point la troisieme génération : un Déluge universel détruisit la race humaine; & pour repeupler la Terre, il fallut changer les Bêtes en Hommes. On remarque que cette notion d'un Déluge universel est assez répandue parmi les Amériquains, mais qu'on ne sauroit douter d'un Déluge plus récent, qui fut particulier à l'Amérique.

Entre le premier Etre, & d'autres Dieux qu'ils confondent souvent avec lui, ils ont une infinité d'Esprits su-

balternes, ou de Génies, bons & mauvais, qui ont tous leur culte. Les Iroquois mettent Atahentsic à la tête des mauvais, & font Jouskeka Chef des bons : quelquefois même ils le confondent avec le Dieu qui précipita du Ciel son aïeule, pour s'être laissée séduire par un Homme. On ne s'adresse aux mauvais Génies que pour les prier de ne pas nuire ; mais on suppose que les autres sont commis à la garde des Hommes, & que chacun a le sien. Dans la Langue Huronne, on les nomme Okkisik ; & *Manitous* dans la Langue Algonquine. C'est à leur puissance bienfaisante qu'on a recours, dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire : mais on n'est pas sous leur protection en naissant ; il faut savoir manier l'Arc & la Fleche pour l'obtenir ; & les préparations qu'elle demande sont la plus importante affaire de la vie. On commence par noircir la tête du jeune Sauvage : ensuite on le fait jeûner rigoureusement pendant huit jours ; & dans cet espace son Génie futur doit se manifester à lui par des songes. Le cerveau d'un Enfant, qui ne fait qu'entrer dans l'adolescence, ne sauroit manquer de lui fournir

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

des songes ; & c'est sous quelque Symbole, qu'on suppose que l'Esprit se manifeste. Ces Symboles ne sont, ni rares, ni précieux ; c'est le pié d'un Animal, ou quelque morceau de bois : cependant on les conserve avec toutes sortes de soins. Il n'est rien, dans la Nature, qui n'ait son Esprit pour les Sauvages : mais ils en distinguent de plusieurs ordres, & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : c'est un Esprit. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens, ou par quelque action extraordinaire ; ce sont des Esprits ; c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur, d'un ordre éminent. Quelques-uns, surtout cette sorte de Prêtres, que la plûpart des Relations nomment *Jongleurs*, veulent persuader qu'ils souffrent des transports extatiques, & publient que dans ces extases leurs Génies leur découvrent l'avenir & les choses les plus éloignées. On a vu, dans toutes nos Descriptions, qu'il n'y a point de Nations barbares qui n'aient un grand nombre de ces Imposteurs.

Aussi-tôt qu'un jeune Homme a re-

connu ce qu'il doit regarder comme son Génie, on l'instruit soigneusement de l'hommage qu'il lui doit. La Fête se termine par un Festin; & l'usage est de piquer, sur son corps, la figure de l'*Okki* ou du *Manitou*. Les Femmes ont aussi le leur; mais elles n'y attachent pas autant d'importance que les Hommes. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette, dans les Rivieres & dans les Lacs, du Petun, du Tabac, & des Oiseaux égorgés, à l'honneur du Dieu des Eaux. Pour le Soleil, on les jette au feu. C'est quelquefois par reconnoissance, mais plus ordinairement par intérêt. On remarque aussi, dans quelques occasions, différentes especes de libations, accompagnées de termes mystérieux, dont les Européens n'ont jamais pû se procurer la communication. On rencontre, au bord des chemins difficiles, sur des Rochers escarpés, & proche des Rapides, tantôt des colliers de Porcelaine, tantôt du Tabac, des épis de Maïs, des peaux & des Animaux entiers, surtout des Chiens; & ce sont autant d'offrandes adressées aux Esprits qui président à ces lieux. Quelquefois un Chien est suspendu vivant à un Arbre, par les

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

pattes de derriere, pour y mourir enragé. Le Feſtin de guerre, qui ſe fait toujours de Chiens, peut auſſi paſſer pour un Sacrifice. Enfin la crainte du moindre danger fait rendre les mêmes honneurs aux Eſprits mal-faiſans.

Vœux de Religion.

Les Sauvages font auſſi des vœux, qui ſont de purs actes de Religion. Lorſqu'ils ſe voient ſans vivres, comme il arrive ſouvent dans les Voïages & pendant les Chaſſes, ils promettent, à l'honneur de leurs Génies, de donner une portion de la premiere Bête qu'ils eſperent de tuer, au Chef de leur Bourgade, & de ne prendre aucune nourriture avant qu'ils aient rempli leur promeſſe. Si l'exécution de ce vœu devient impoſſible, par l'éloignement du Chef, ils brûlent ce qui lui étoit deſtiné. On a vû, à l'occaſion de l'Acadie, que les Sauvages voiſins avoient au bord de la Mer un arbre fort vieux, qu'on voïoit toujours chargé d'offrandes, parcequ'il paſſoit pour le ſiége de quelque Eſprit d'un ordre ſupérieur. Sa chûte même ne fut pas capable de les détromper; & quelques branches, qui paroiſſoient hors de l'eau, continuerent de recevoir les mêmes honneurs.

On lit, dans quelques Relations, que pluſieurs de ces Peuples avoient au-

trefois une espece de Religieuses, qui vivoient sans aucun commerce avec les Hommes, & qui renonçoient au mariage. Mais les Missionnaires n'ont trouvé aucune trace de ces Vestales, & conviennent seulement que le célibat étoit en estime dans quelques Nations. On a vû, parmi les Hurons & les Iroquois, des Hommes solitaires, qui se dévouoient à la continence; & le Pere de Charlevoix parle de certaines Plantes salutaires, auxquelles les Sauvages ne reconnoissent de vertu, qu'autant qu'elles sont emploïées par des mains pures.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Idée que les Sauvages ont de l'Ame.

L'opinion, qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'Ame: non qu'ils la croient spirituelle, car on n'a jamais pû les élever à cette idée, & leurs Dieux mêmes ont des corps, qu'ils exemptent seulement des infirmités humaines; sans compter qu'ils leur attribuent une espece d'immensité, puisqu'ils les croient assez présens pour s'en faire entendre, dans quelque Païs qu'ils les invoquent: mais, au fond, ils ne peuvent définir ni les uns ni les autres. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des Ames, ils répondent qu'elles sont les ombres, ou les images animées des corps; & c'est par une suite de ce principe, qu'ils croient

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

tout animé dans l'Univers. C'eſt par tradition qu'ils ſuppoſent l'ame immortelle. Ils prétendent que ſéparée du corps, elle conſerve les inclinations qu'elle avoit pendant la vie ; & delà leur vient l'uſage d'enterrer, avec les Morts, tout ce qui ſervoit à ſatisfaire leurs beſoins ou leurs goûts. Il ſont même perſuadés que l'Ame demeure longtems près du corps, après leur ſéparation, & qu'enſuite elle paſſe dans un Païs qu'ils ne connoiſſent point, où, ſuivant quelques-uns, elle eſt transformée en Tourterelle. D'autres donnent à tous les Hommes, deux Ames : l'une, telle qu'on vient de le dire ; l'autre, qui ne quitte jamais les corps, & qui ne ſort de l'un que pour paſſer dans un autre. Cette raiſon leur fait enterrer les Enfans ſur le bord des grands chemins, afin qu'en paſſant, les Femmes puiſſent recueillir ces ſecondes Ames, qui n'aïant pas joui long-tems de la vie ſont plus empreſſées d'en recommencer une nouvelle. Il faut auſſi les nourrir ; & c'eſt dans cette vue qu'on porte diverſes ſortes d'alimens ſur les Tombes; mais ce bon office dure peu, & l'on ſuppoſe qu'avec le tems les Ames s'accoutument à jeûner. La peine qu'on a quelquefois, à faire ſubſiſter les vivans,

fait oublier le soin de nourrir les Morts. L'usage est aussi d'enterrer avec eux tout ce qu'ils possédoient, & l'on y joint même des présens : aussi le scandale est-il extrême dans toutes ces Nations, lorsqu'elles voient les Européens ouvrir les Tombes, pour en tirer les robes de Castor qu'elles y ont enfermées. Les sépultures sont des lieux si respectés, que leur profanation passe pour l'injure la plus atroce qu'on puisse faire aux Sauvages d'une Bourgade.

Sans connoître le Païs des Ames, c'est-à-dire, le lieu où elles passent en sortant du corps, ils croient que c'est une Région fort éloignée vers l'Ouest, & qu'elles mettent plusieurs mois à s'y rendre. Elles ont même de grandes difficultés à surmonter dans cette route : on parle d'un Fleuve qu'elles ont à passer, & sur lequel plusieurs font naufrage; d'un Chien, dont elles ont beaucoup de peine à se défendre; d'un lieu de souffrances, où elles expient leurs fautes; d'un autre, où sont tourmentées celles des Prisonniers de guerre qui ont été brûlés, & où elles se rendent le plus tard qu'elles peuvent. Delà vient qu'après la mort de ces Malheureux, dans la crainte que leurs Ames ne demeurent autour des Cabanes, pour se vanger des

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

tourmens qu'on leur a fait souffrir, on visite soigneusement tous les lieux voisins, avec la précaution de frapper de grands coups de baguette, & de pousser de hauts cris, pour les obliger de s'éloigner. Les Iroquois prétendent qu'Atahentsic fait son séjour ordinaire dans le Païs des Ames, & que son unique occupation est de les tromper pour les perdre; mais que Jouskeka s'efforce de les défendre contre les mauvais desseins de son Aïeule. Entre mille récits fabuleux, qui ressemblent beaucoup à ceux d'Homere & de Virgile, on en rapporte un, si semblable à l'avanture d'Orphée & d'Euridice, qu'il n'y a presque à changer que les noms. Mais le bonheur que les Sauvages admettent dans leur Elisée, n'est pas précisément une récompense de la vertu: c'est celle de diverses qualités accidentelles, comme d'avoir été bon Chasseur, brave à la guerre, heureux dans les entreprises, & d'avoir tué ou brûlé un grand nombre d'Ennemis. Cette félicité consiste à trouver une Chasse & une Pêche qui ne manquent point, un Printems perpétuel, une grande abondance de vivres sans aucun travail, & tous les plaisirs des sens. Tous leurs vœux n'ont pas d'autres objets pendant

la vie; & leurs Chanſons, qui ſont originairement leurs prieres, roulent ſur la continuation des biens préſens. Ils ſe croient ſûrs d'être heureux après la mort, à proportion de ce qu'ils le ſont dans cette vie. Les Ames des Bêtes ont auſſi leur place dans le même Païs, car ils ne les croient pas moins immortelles que leurs propres Ames. Ils leurs attribuent même une ſorte de raiſon; & non ſeulement chaque eſpece d'Animaux, mais chaque Animal a ſon génie comme eux. En un mot, ils ne mettent qu'une différence graduelle entre les Hommes & les Brutes; l'Homme n'eſt pour eux que le Roi des Animaux, qui poſſede les mêmes attributs dans un degré fort ſupérieur.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

Rien n'approche de leur extravagance & de leur ſuperſtition, pour tout ce qui regarde les ſonges. Ils varient beaucoup dans la maniere dont ils les expliquent: tantôt c'eſt l'Ame raiſonnable qui ſe promene, tandis que l'Ame ſenſitive continue d'animer le corps; tantôt c'eſt le Génie, qui donne des avis ſalutaires ſur ce qui doit arriver; tantôt c'eſt une viſite qu'on reçoit de l'Ame, ou du Génie de l'objet du rêve: mais, de quelque part que le ſonge puiſſe venir, il paſſe toujours pour un incident

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Leur superstition pour les Songes.

sacré, & pour une communication des volontés du Ciel. Dans cette idée, ce n'est pas seulement sur celui qui a rêvé, que tombe l'obligation d'exécuter l'ordre qu'il reçoit; mais ce seroit un crime pour ceux auxquels ils s'adresse, de lui refuser ce qu'il a desiré dans son rêve. Les Missionnaires en rapportent des exemples, qui paroîtroient incroïables sur tout autre témoignage.

» Si ce qu'un Particulier desire en » songe est de nature à ne pouvoir être » fourni par un autre Particulier, le » Public s'en charge. Fallut-il l'aller » chercher à cinq cens lieues, il le faut » trouver, à quelque prix que ce soit; » & quand on y est parvenu, on le con- » serve avec des soins surprenans. Si » c'est une chose inanimée, on est plus » tranquille; mais si c'est un Animal, » sa mort cause des inquiétudes qui » ne peuvent être représentées. L'af- » faire est plus sérieuse encore, si » quelqu'un s'avise de rêver qu'il casse » la tête à un autre; car il la lui casse » en effet, s'il le peut: mais malheur à » lui, si quelqu'autre s'avise de songer » qu'il vange le Mort. Le seul reme- de, entre ceux qui ne sont pas d'humeur sanguinaire, est d'appaiser le Génie par quelque présent.

Deux Missionnaires, témoins irréprochables, dit le Pere de Charlevoix, & qui avoient vû le fait de leurs propres yeux, ont raconté que dans un voïage qu'ils faisoient avec des Sauvages, & pendant le repos de la nuit, un de ces Barbares s'éveilla dans une étrange agitation. » Il étoit hors d'haleine; » il palpitoit; il s'efforçoit de crier; » sans le pouvoir, & se débattoit com» me un furieux. Toute la Trouppe fut » aussitôt sur pié. On le crut d'abord » dans un accès de phrénésie; on se » saisit de ses mains, on mit tout en » usage pour le calmer. Les secours fu» rent inutiles. Ses fureurs croissant » toujours, & la difficulté augmentant » pour l'arrêter, on cacha toutes les » armes. Quelques-uns s'aviserent de » lui faire prendre un breuvage, d'une » décoction de certaines herbes; mais » pendant la préparation, il trouva le » moïen de s'échapper, & sauta dans » une Riviere voisine. On l'en retira » sur-le-champ. Il avoua qu'il avoit » grand froid: cependant il ne voulut » point approcher d'un bon feu, qu'on » avoit allumé dans l'instant. Il s'assit » au pié d'un arbre, en demandant » qu'on remplît de paille une peau » d'Ours. On exécuta ses volontés; &

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

» comme il paroiſſoit plus tranquille, » on lui préſenta le breuvage, qui ſe » trouva prêt. C'eſt à cet Enfant, dit-» il, qu'il faut le donner, & ce qu'il » appelloit un Enfant étoit la peau » d'Ours. Tout le breuvage fut verſé » dans la gueule de l'Animal. Alors, » on lui demanda quel étoit ſon mal ? » J'ai ſongé, répondit-il, qu'un Huart » m'eſt entré dans l'eſtomac. Quelque » idée que les autres attachaſſent à cet-» te réponſe, ils ſe mirent auſſitôt à » contrefaire les inſenſés, & à crier de » toutes leurs forces qu'ils avoient auſſi » un Animal dans l'eſtomac. Ils dreſſe-» rent une Etuve pour l'en déloger par » les ſueurs. Tous y entrerent, avec » les mêmes cris. Enſuite chacun ſe » mit à contrefaire l'Animal dont il » feignoit d'avoir l'eſtomac chargé, » c'eſt-à-dire, à crier, les uns comme » une Oie, les autres comme un Ca-» nard, comme une Outarde, une » Grenouille, &c. tandis que le Mala-» contrefaiſoit auſſi ſon Oiſeau : & » pour achever cette farce, ils com-» mencerent tous à le battre, avec une » certaine meſure, dans la vue de le » laſſer & de l'endormir à force de » coups. Cette méthode leur réuſſit. Il » tomba dans un profond ſommeil, &

» se reveilla guéri ; sans se ressentir
» même de la sueur qui avoit dû l'af-
» foiblir, ni des coups dont il avoit le
» corps tout meurtri.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Fête des songes ou du renversement de la cervelle.

On ne sait si la Religion est jamais entrée dans une Fête que la plûpart de ces Sauvages nomment la Fête des songes, & que d'autres ont nommée beaucoup mieux, dans leur Langne, le *renversement de la cervelle* : c'est une espece de Bacchanale, qui dure ordinairement quinze jours, & qui se célebre vers la fin de l'Hiver. La folie n'a point de transports, qui ne soient alors permis. Chacun court de Cabane en Cabane, sous mille déguisemens ridicules : on brise, on renverse tout, & personne n'a la hardiesse de s'y opposer. On demande, à tous ceux qu'on rencontre, l'explication de son dernier rêve. Ceux, qui le devinent, sont obligés de donner la chose à laquelle on a rêvé : après la Fête, tout se rend. Elle se termine par un grand Festin, & tout le monde ne pense plus qu'à réparer les fâcheux effets d'une si violente mascarade, ce qui demande souvent beaucoup de tems & de peine. Le P. *Dablon*, grave Jésuite, se trouva un jour engagé malgré lui dans une de ces Fêtes, dont il don-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

ne la Defcription (25) : » elle fut pro-
» clamée, dit il, le 22 de Février ; &
» les Anciens, chargés de cette procla-
» mation, la firent d'un air auffi fé-
» rieux, que s'il eut été queftion d'une
» affaire d'Etat. A peine furent-ils re-
» tournés à leur Cabane, qu'on vit
» partir, chacun de la fienne, Hom-
» mes, Femmes, Enfans, prefque nus,
» quoiqu'il fît un froid infupportable.
» Ils fe répandirent de toutes parts,
» errans comme des Ivrognes, ou des
» Furieux, fans favoir où ils alloient,
» ni ce qu'ils avoient à demander. Les
» uns ne pouflerent pas plus loin leur
» folie, & difparurent bien-tôt. D'au-
» tres, ufant du privilége de la Fête,
» qui autorife toutes les violences,
» fongerent à fatisfaire leurs reffenti-
» mens particuliers. Ils briferent tout
» dans les Cabanes, & chargerent de
» coups ceux qu'ils haïffoient : aux uns,
» ils jettoient de l'eau à pleine cuvée ;
» ils couvroient les autres de cendre
» chaude, ou de toutes fortes d'im-
» mondices ; ils jettoient des tifons,
» ou des charbons allumés, à la tête
» des premiers qu'ils rencontroient.
» L'unique moïen de fe garantir de cet-

(25) Il étoit dans la Bourgade d'Onontaoué.

» te persécution étoit de deviner des » songes, toujours insensés & fort obs- » curs.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

Le Missionnaire & son Compagnon furent menacés d'avoir une autre part au spectacle, que celle de Témoins. » Un de ces Frénétiques entra dans » une Cabane, où ils s'étoient réfugiés. » Heureusement pour eux, la crainte » les en avoit déja fait sortir. Ce Fu- » rieux, qui vouloit les maltraiter, » déconcerté par leur fuite, s'écria » qu'il falloit deviner sur-le-champ » son songe; & comme on tardoit trop, » il l'expliqua lui-même, en disant, » je tue un François : aussi-tôt le Maî- » tre de la Cabane jetta un habit Fran- » çois, que l'autre perça de coups. Mais » alors celui qui avoit jetté l'habit, » entrant en fureur à son tour, protes- » ta qu'il vouloit vanger le François, » & qu'il alloit réduire le Village en » cendres. En effet, il commença par » mettre le feu à sa propre Cabane; & » tout le monde en étant sorti, il s'y » enferma. Le feu, qu'il y avoit réel- » lement allumé, ne paroissoit point » encore, lorsqu'un des Missionnaires » se présenta pour y entrer. On lui » dit ce qui venoit d'arriver : il crai- » gnit que son Hôte ne fût la proie

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

» des flammes ; & brisant la porte, il » le força de sortir, il éteignit fort heu- » reusement le feu, & s'enferma lui- » même dans la Cabane. Son Hôte se » mit à courir tout le Village, en criant » qu'il vouloit tout brûler. On lui jet- » ta un Chien, dans l'espérance qu'il » assouviroit sa rage sur cet Animal : il » déclara que ce n'étoit point assez » pour réparer l'outrage qu'on lui avoit » fait, en tuant un Etranger dans sa » Cabane. On lui jetta un second » Chien, qu'il mit en pieces ; & sa » fureur fut calmée.

Ce Sauvage avoit un Frere, qui voulut aussi jouer son rôle. Il étoit vêtu, comme on représente les Satyres, couvert de feuilles, depuis la tête jusqu'aux piés. Deux Femmes qui l'escortoient, avoient la face noircie, les cheveux épars, une peau de Loup sur le corps, & chacune leur pieu à la main. L'Homme, avec cette suite, entra dans toutes les Cabanes, hurlant de toute sa force, grimpa sur un toît, y fit mille tours de souplesse, accompagnés d'horribles cris, descendit ensuite, & prit une marche grave, précédé de ses Bacchantes, qui, furieuses à leur tour, renverserent à coups de pieux tout ce qui se rencontra sur leur passage. A peine

étoient-elles revenues de ce transport, qu'une autre Femme prit leur place, força l'entrée de la Cabane, où les deux Jésuites se tenoient cachés; & portant une Arquebuse, qu'elle venoit de gagner en faisant deviner son rêve, elle chanta la guerre, avec mille imprécations contr'elle même, si son courage ne lui faisoit pas ramener des Prisonniers. Un Guerrier suivit de près cette Megere, l'Arc dans une main, & dans l'autre une Baïonnette. Après de longs hurlemens, il se jetta tout-d'un-coup sur la Femme, qui étoit redevenue tranquille; il lui porta sa Baïonnette à la gorge, la prit par les cheveux, lui en coupa une poignée, & se retira. Un Jongleur parut ensuite, avec un bâton orné de plumes, par lequel il se vantoit de pouvoir découvrir les choses les plus cachées. On portoit devant lui un vase, rempli d'une liqueur, dont il buvoit à chaque question, & qu'il rejettoit, en soufflant sur ses mains & sur son bâton : après quoi il devinoit toutes les Enigmes. Deux Femmes succederent, & firent connoître qu'elles avoient des desirs. L'une étendit d'abord une natte; on devina qu'elle demandoit du Poisson, & sur-le-champ on lui en offrit : l'autre portoit un ins-

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

trument d'Agriculture à la main, & l'on comprit qu'elle desiroit un champ, pour le cultiver; on la mena aussitôt hors du Village, où elle fut satisfaite. Un Chef avoit rêvé qu'il voïoit deux cœurs humains : ce songe, qui ne pût être expliqué, jetta tout le monde dans une furieuse inquiétude. On prolongea la Fête d'un jour; mais toutes les recherches furent inutiles, & pour se tranquilliser, on prit le parti de calmer le Génie du Chef par des présens. Cette Fête, ou plûtôt cette manie, dura quatre jours entiers. Il n'y avoit que sa singularité, qui pût lui faire mériter une si longue description.

Nous renvoïons à l'Ouvrage du P. Lafitau (26) ceux qui cherchent des ressemblances entre la Religion des Sauvages de l'Amérique & celle de l'ancienne Grece. Quelque idée qu'on s'en forme, sur ce qu'on vient de rapporter d'après les plus exactes relations, il paroît certain que dans toute la partie

(26) Mœurs des Sauvages, Tome 1. pp. 99. & suivantes. Il établit pour principe que tout le fond de leur Religion ancienne est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grece, & qui se répandirent dans l'Asie; le même, dit-il, que celui des Peuples qui servirent Bacchus dans ses Expéditions militaires; le même enfin qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Païenne, & aux Fables des Grecs. *Ibid.* p. 104.

Septentrionale du Continent, on n'a trouvé ni Temples, ni Culte reglé (27).

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

PLURALITÉ DES FEMMES, ET MARIAGES.

La pluralité des Femmes est établie dans plusieurs Nations de la Langue Algonquine. Il y est même assez ordinaire d'épouser toutes les Sœurs; & cet usage paroît uniquement fondé sur l'opinion, que des Sœurs doivent vivre entr'elles avec plus d'intelligence que des Etrangers; aussi toutes les Femmes Sœurs jouissent-elles des mêmes droits: mais parmi les autres, on distingue deux ordres, & celles du second sont les Esclaves des premieres. Quelques Nations ont des Femmes dans tous les

(27) On ne parle point du Mexique, qui touche à la partie méridionale du Continent, ni du Sud de la Louisiane, où l'on a vu que plusieurs Nations avoient des Temples, qui se réduisent aujourd'hui à celui des Natchés. A l'égard de ceux que les Anglois trouverent dans leurs Colonies, c'étoit aussi vers le Sud; & la Description qu'on en a donnée, d'après Smith, ne représente gueres un Temple. Rochefort, parlant des Apalachites, Peuple de la Floride, fait la Description d'une Montagne consacrée au Soleil, nommée *Olaïenne*, d'une figure parfaitement ronde, très haute, & d'une pente extrêmement roide. On y monte en tournoïant par un chemin assez large, qui a, par intervalles, des reposoirs, pratiqués dans le roc, en forme de niches. Vers le sommet, & du côté de l'Orient, se trouve une Caverne, que la Nature semble avoir formée exprès pour y servir de Temple: & c'est-là que quatre fois l'année, c'est-à dire, au tems des deux semailles & des deux Moissons, toute la Nation des Apalachites se rendoit avec les Jaouas, qui sont leurs Prêtres, pour y célébrer des Fêtes à l'honneur du Soleil.

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMERIQUE SEPTENT.

Cantons où la Chasse les oblige de faire quelque séjour. Cet abus s'est même introduit depuis peu chez les Peuples de la Langue Huronne, qui se contentoient anciennement d'une seule Femme : mais on voit regner, dans le Canton Iroquois de Tsonnontouan, un désordre beaucoup plus odieux, qui est la pluralité des Maris.

A l'égard des degrés de Parenté, les Hurons & les Iroquois portent si loin le scrupule, qu'il faut n'être pas liés du tout par le sang, pour s'épouser, & que l'adoption même est comprise dans cette Loi. Mais le Mari, s'il perd sa Femme, doit en épouser la Sœur, ou, à son défaut, celle que la Famille lui présente. La Femme est dans la même obligation à l'égard des Freres, ou des Parens de son Mari, si elle le perd sans en avoir eu d'Enfans. La raison qu'ils en apportent, est celle du Deuteronome. Un Homme veuf, qui refuseroit d'épouser la Sœur, ou la Parente de la Femme qu'il a perdue, seroit abandonné à la vangeance de celle qu'il rejette. Lorsqu'on manque de Sujets, on promet à une Veuve de chercher un parti qui lui convienne ; mais alors elle a droit d'exiger des présens, qui passent pour un témoignage de sa sagesse. Tou-

tes les Nations ont des Familles distinguées, qui ne peuvent s'allier qu'entr'elles. La stabilité des Mariages est sacrée; & les conventions passageres, quoiqu'en usage parmi quelques Peuples, n'en sont pas moins regardées comme un désordre.

Dans la Nation des Miamis, le Mari est en droit de couper le nez à sa Femme, adultere ou fugitive. Chez les Iroquois & les Hurons, on peut se quitter de concert, mais sans bruit, & les parties séparées ont la liberté de prendre de nouveaux engagemens. Le trouble des mariages vient ordinairement de la jalousie. Elle est égale dans les deux sexes; & quoique les Iroquois se vantent d'être supérieurs à cette foiblesse, ceux qui les ont fréquentés, assurent qu'ils la portent à l'excès. Une Femme, qui soupçonne son Mari d'infidélité, est capable de toutes sortes d'emportemens contre sa Rivale; d'autant plus que le Mari ne peut défendre celle qu'il lui préfere, & qu'il se deshonoreroit par la moindre marque de ressentiment.

C'est entre les Parens des deux Familles qu'un Mariage se traite; & les Parties intéressées n'ont aucune part aux explications : mais on ne conclut

CARACTERE, USAGES, RELIGION ET MŒURS DES INDIENS DE L'AMÉRIQUE SEPTENT.

rien ſans leur conſentement. Les premieres démarches doivent ſe faire par des Matrones. Dans quelques Païs, ſuivant le P. de Charlevoix, & dans toutes les Nations ſuivant un autre Voïageur (28), qui s'attribue des lumieres extraordinaires ſur ce point, les Filles ont peu d'empreſſement pour le mariage, parcequ'il leur eſt permis d'en faire l'eſſai autant qu'elles le deſirent (29), & que la cérémonie des noces ne change leur condition que pour la rendre plus dure. On remarque beaucoup de pudeur dans la conduite des jeunes Gens, pendant qu'on traite de leur union. Quelques Relations aſſurent qu'en pluſieurs endroits, ils paſſent d'abord une année entiere dans une parfaite continence, pour faire connoître qu'ils ne ſe ſont épouſés que

(28) La Hontan, Tome 2. page 131.

(29) C'eſt l'expreſſion du modeſte Miſſionnaire: la Hontan dit: » Jamais » Fille, ni Femme, n'a » cauſé de déſordre par» mi ces gens-là. Les Fem» mes ſont ſages, & leurs » Maris de même. Les » Filles ſont folles, & les » Garçons ſont aſſez ſou» vent des folies avec el» les. Il leur eſt permis » de faire ce qu'elles veu» lent: les Peres, Meres, » Freres, Sœurs, n'ont » rien à redire à leur con» duite. Ils diſent qu'el» les ſont maîtreſſes de » leurs corps, par le droit » naturel de la liberté. » Au contraire les Fem» mes, aïant celle de quit» ter leurs Maris quand » il leur plaît, aimeroient » mieux être mortes que » d'avoir commis un A» dultere. *Ibid.* p. 132.

par

par amitié ; & qu'on montreroit au doigt une jeune Femme, qui seroit enceinte la premiere année de ses noces. Le P. de Charlevoix conclut de cet exemple de force, qu'on doit avoir peu de peine à croire tout ce qu'on raconte » de la maniere dont les jeunes » gens se comportent pendant la re- » cherche, dans les lieux où il leur est » permis de se voir en particulier. » Quoique l'usage leur accorde de » très grandes privautés, on prétend » que dans le plus pressant danger où » la pudeur puisse être exposée, & sous » les voiles mêmes de la nuit, il ne » se passe rien, il ne se dit pas une » parole, dont la plus austere bien- » séance puisse être blessée (30).

(30) La Potherie, éloigné de l'indécence, mais naturel dans ses récits, dit qu'on ne voit point de Femme, ni de Fille Sauvage, qui ne soit grosse, ou qui n'ait un Enfant à la mamelle, ou qui n'en porte un derriere le dos. Tome 3 page 16. La Hontan, moins mesuré dans ses expressions, avoue que les mariages sont tardifs, mais donne pour raison, que les jeunes Hommes craignent, par le commerce des Femmes, de s'énerver pour leurs courses & leurs autres fatigues. Il leur fait *courir l'allumette* une fois la semaine : c'est le nom qu'ils donnent à leurs débauches noćturnes ; car on ne parle jamais de galanterie aux Filles pendant le jour. Elles s'emporteroient alors en injures, contr'un jeune Homme qui leur diroit qu'il les aime. Les Cabanes étant ouvertes nuit & jour, il n'est pas difficile de s'y introduire la nuit, lorsque les feux sont couverts. Les jeunes Sauvages y entrent, allument au feu

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Nos Voïageurs s'accordent peu sur les préliminaires & les cérémonies du Mariage ; ce qui vient apparemment de la variété des Coutumes. C'est l'Epoux qui fait les présens, & rien ne manque au respect dont il les accompagne. Dans quelques Nations, il se contente d'aller s'asseoir à côté de la Fille ; & s'il y est souffert, le mariage passe pour conclu (31). Mais parmi ces

une espece d'allumette, & s'approchent des Filles. S'ils n'en sont pas bien reçus, ils se retirent sans bruit. Le même Auteur ajoute qu'elles permettent à quelques-uns de s'asseoir sur le pié de leur lit, simplement pour la conversation ; & qu'ensuite un autre survenant, qu'elles trouvent plus de leur goût, elles le traitent mieux. La raison, dit-il, c'est qu'elles ne veulent point dépendre de leurs Amans. *Ubi suprà*, pages 133 & 134.

(31) Suivant la Hontan, » les Partis étant d'accord, on s'assemble » dans la Cabane du plus » vieux Parent, où le » Festin se trouve prêt au » jour désigné. La table » est couverte avec pro- » fusion, & l'Assemblée » est ordinairement nom- » breuse. On y chante, » on y danse, avec tous » les autres divertisse- » mens du Païs. Après cet- » te Fête, tous les Hom- » mes se retirent, à l'ex- » ception des quatre plus » vieux Parens de l'E- » poux ; ensuite la jeune » Fille se présente à l'une » des portes de la Caba- » ne, accompagnée de ses » quatre plus vieilles Pa- » rentes. Aussi-tôt le plus » décrépit vient la rece- » voir, & la conduit au » Mari. Les deux Epoux » se placent debout sur » une natte, tenant une » baguette chacun par un » bout, pendant que les » Vieillards font de très » courtes harangues Dans » cette posture, le Mari » & la Femme se haran- » guent aussi tour à tour, » dansent & chantent en- » semble, tenant toujours » la baguette, qu'ils rom- » pent enfin, en autant » de morceaux, qu'il se » trouve de témoins pour » les leur distribuer. En-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

déférences, il ne laisse pas de faire sentir qu'il sera bientôt le Maître. Des présens qu'il fait, quelques-uns sont moins des témoignages d'amitié, que des symboles & des avertissemens d'esclavage; tels sont le collier, longue & large bande de cuir, qui sert à porter divers fardeaux, la chaudiere, & une buche. On les présente à la jeune Femme, dans sa Cabane, pour lui faire entendre qu'elle sera obligée de porter les fardeaux, de faire la cuisine, & de fournir la provision de bois. L'usage l'oblige même, dans quelques Nations, de porter d'avance tout le bois nécessaire pour l'hiver suivant. On fait observer d'ailleurs que pour tous ces devoirs, il n'y a point de différence à l'avantage des Femmes, dans les Nations où elles ont toute l'autorité. Quoique maîtresses de l'Etat, du moins en apparence, elles n'en sont pas moins les Esclaves de leurs Maris. En général,

Devoirs des Femmes.

» suite, on reconduit la » Mariée hors de la Cabane; & de jeunes Filles, qui l'attendent, la » menent en cérémonie à » celle de son Pere, où » elle continue de demeurer, jusqu'à ce qu'elle » devienne Mere. Le Mari ne la reçoit qu'alors » dans la sienne. Dans le » cas du divorce, ajoute » la Hontan, les petits » morceaux de baguette » qui ont été distribués » aux Parens, sont portés » dans la Cabane où la » cérémonie s'est faite, » pour y être brûlés en » leur presence. *Ubi sup.* » pages 136 & 137.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

il n'y a point de Païs au Monde, où les Femmes soient plus méprisées. Traiter un Sauvage de Femme, c'est pour lui le plus sanglant des outrages. Cependant les Enfans n'appartiennent qu'à la Mere, & ne reconnoissent point d'autre autorité que la sienne. Le Pere est toujours pour eux comme Etranger, il n'est respecté qu'à titre de Maître. Le P. de Charlevoix, qui parle aussi de tous ces usages, doute s'ils sont communs à tous les Peuples du Canada, surtout celui qui oblige les jeunes Femmes, outre les services qu'elles doivent à leurs Maris, de fournir à tous les besoins de leurs Parens : il juge que ce dernier devoir ne regarde que ceux auxquels il ne reste personne pour leur rendre les mêmes offices, & que leur âge, ou leurs infirmités, mettent hors d'état de s'aider eux-mêmes.

Devoirs des Maris.

Les Maris ont aussi leur partage. Outre la Chasse & la Pêche, deux devoirs qui durent toute leur vie, ils sont obligés de faire d'abord une natte pour leur Femme, de lui bâtir une Cabane, ou de réparer celle qu'ils doivent habiter ensemble ; &, tandis qu'ils n'ont pas d'autres demeures que celle du Beaupere, d'y porter tout le fruit de leur Chasse. Dans les Cantons Iroquois,

la Femme ne quitte point sa Cabane, parcequ'elle en est censée Maîtresse, ou du moins Héritiere : chez d'autres Nations, après un an ou deux de mariage, elle ne doit pas demeurer avec sa Bellemere.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Accouchemens.

La plupart des Femmes Sauvages, mettent leurs Enfans au Monde, sans peine, & même sans secours. Cependant il leur arrive quelquefois de souffrir beaucoup ; & le P. de Charlevoix rapporte à cette occasion un usage qui n'auroit peut-être pas moins de succès en Europe. On avertit les jeunes gens du Village, qui tout-d'un-coup, & lorsque la Malade y pense le moins, viennent pousser de grands cris à sa Porte ; la surprise lui cause un saisissement, qui est bientôt suivi d'une heureuse délivrance. Ce n'est jamais dans leur propre Cabane, que les Femmes se délivrent : plusieurs sont surprises dans le travail des champs, ou pendant leurs Voïages. A celles qui pressentent leur terme, on dresse, hors de la Bourgade, une petite Hute, où elles passent quarante jours, après s'être délivrées. Quelques-uns disent néanmoins que cet usage regarde seulement la premiere couche. A l'expiration du terme, on éteint les feux de la Cabane où elles doivent

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

retourner, & l'on en secoue tous les meubles, pour y allumer un nouveau feu. Les mêmes formalités s'obsèrvent, à-peu-près, dans le tems de leurs purgations lunaires, & pendant qu'elles nourrissent leurs Enfans de leur lait. Cette nourriture ne dure pas moins de trois ans; & les Maris n'approchent point d'elles dans cet intervalle; la Hontan met cette raison au nombre de celles qui s'opposent à la multiplication.

Education des Enfans.

Le soin des Meres n'a pas de bornes pour leurs Enfans, tandis qu'ils sont au Berceau : mais, quoiqu'elles ne perdent rien de leur tendresse après les avoir sevrés, elles les abandonnent à eux-mêmes, dans la persuasion qu'il faut laisser un cours libre à la Nature. L'Acte qui termine la premiere enfance, est l'imposition du nom. Cette cérémonie, qui passe pour importante, se fait dans un Festin, où tous les Convives sont du sexe de l'Enfant qu'on doit nommer. Il est sur les genoux du Pere, ou de la Mere, qui ne cessent point de le recommander aux Esprits, surtout à celui qui doit être son Protecteur. On ne crée jamais de nouveaux noms, & chaque Famille en conserve un certain nombre, qui reviennent tour à tour. Souvent on en change dans un autre âge; & l'on

Noms propres.

prend alors la place de celui qui l'a porté le dernier : d'où il arrive quelquefois qu'un Enfant se voit traiter de Grand-pere par celui qui pourroit être le sien.

Jamais on n'appelle un Homme par son nom propre, en lui parlant dans le discours familier ; l'usage commun est de lui donner la qualité dont il se trouve revêtu à l'égard de celui qui parle. S'il n'y a aucune liaison de sang, ou d'affinité, on se traite de Freres, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin, suivant le degré de considération qu'on a l'un pour l'autre. C'est moins dans la vue de perpétuer les noms, qu'on les conserve dans les Familles, que pour engager ceux qui les reçoivent, ou qui les prennent, à imiter les belles actions de ceux qui les ont portés, à les vanger, s'ils ont été tués ou brûlés, & plus particulierement encore à soulager leurs Parens. Ainsi lorsqu'une Femme a perdu son Mari, ou son Fils, & qu'elle demeure sans secours, elle ne differe point à faire passer le nom de celui qu'elle pleure, sur quelqu'un qui contracte alors les mêmes obligations.

Les Enfans des Sauvages étant livrés à eux-mêmes, aussitôt qu'ils peuvent se rouler sur les piés & sur les mains,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

vont nus, ſans autre guide que leur caprice, dans l'eau, dans les Bois, dans la boue & dans la nége. Delà vient cette vigueur, qui leur eſt commune à tous, cette ſoupleſſe extraordinaire & cet endurciſſement contre les injures de l'air, qui fait l'admiration des Européens. En Eté, dès la pointe du jour, on les voit courir à l'eau, comme les Animaux à qui cet Elément eſt naturel. Ils paſſent une partie du jour à badiner dans les Lacs & les Rivieres. On leur met bientôt l'Arc & la Fleche en main; & l'émulation, plus ſûre que tous les Maître, leur fait acquérir une habileté ſurprenante à les emploïer. Il n'en a pas plus couté à ces Peuples, pour ſe perfectionner dans l'uſage des armes à feu. Dès les premieres années, on les fait auſſi lutter enſemble; & leur paſſion eſt ſi vive pour cet exercice, qu'ils ſe tueroient ſouvent, ſi l'on ne prenoit ſoin de les ſéparer. Ceux qui ſuccombent ſous leur Adverſaire en conçoivent un dépit, qui ne leur permet pas le moindre repos, juſqu'à ce qu'ils aient l'avantage à leur tour. En général, les Peres & les Meres s'efforcent de leur inſpirer certains principes d'honneur, qui ſe trouvent établis dans chaque Nation, & c'eſt l'unique éducation qu'ils

leur donnent ; encore eſt-elle indirecte ; c'eſt-à-dire, que l'inſtruction eſt priſe des belles actions de leurs Ancêtres. Les jeunes gens ſont échauffés par ces anciennes images, & ne reſpirent que l'occaſion d'imiter ce qui excite leur admiration. Quelquefois, pour les corriger de leurs défauts, on emploie les exhortations & les prieres, mais jamais le châtiment ou les menaces, ſur le principe, qu'un Homme n'eſt pas en droit d'en contraindre un autre. Une Mere, qui voit tenir une mauvaiſe conduite à ſa Fille, ſe met à pleurer : la Fille lui demande le ſujet de ſes larmes : elle ſe contente de répondre, tu me deshonores ; & cette méthode eſt rarement ſans effet. La plus ſévere punition que les Sauvages emploient pour corriger leurs Enfans eſt de leur jetter un peu d'eau au viſage, & les Enfans y ſont fort ſenſibles. On a vû des Filles s'étrangler, pour avoir reçu quelque legere réprimande de leur Mere, ou quelques gouttes d'eau au viſage, & l'en avertir, en lui diſant : *tu n'auras plus de Fille*. Il ſemble qu'une Enfance ſi mal diſciplinée devroit être ſuivie d'une jeuneſſe turbulente & corrompue : mais d'un côté, les Sauvages ſont naturellement tranquilles & maîtres

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

d'eux-mêmes; & d'un autre, leur tempéramment, surtout dans les Nations du Nord, ne les porte point à la débauche. Le P. de Charlevoix assure que s'ils ont quelques usages, où la pudeur est peu ménagée, la superstition y a plus de part que la dépravation du cœur. » Les Hurons, dit-il, lorsque nous » commençâmes à les connoître, étoient » plus lascifs, & brutaux mêmes dans » leurs plaisirs. Dans les deux sexes, » les jeunes gens s'abandonnoient sans » honte à toutes sortes de dissolutions, » & c'étoit principalement parmi eux » qu'on ne faisoit pas un crime à une » Fille de s'être prostituée. Leurs Pa- » rens étoient les premiers à les y en- » gager, & l'on voïoit des Maris en » faire autant de leurs Femmes, pour » un vil intérêt. Plusieurs ne se ma- » rioient point, & prenoient des Filles » pour leur servir de Compagnes. Tou- » te là différence qu'on mettoit entre » les Concubines & les Femmes légi- » times, c'est qu'avec les premieres on » ne contractoit aucun engagement; » leurs Enfans étoient sur le même pié » que les autres, ce qui ne produisoit » aucun inconvénient dans un Païs où » il n'y a point de successions à recueil- » lir. Mais le Christianisme a corri-

» gé ces désordres, dans toutes les Bourgades qui l'ont embrassé.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

HABILLEMENS ET PARURES DES SAUVAGES.

On ne distingue point ici les Nations par leur habillement. Les Hommes, dans le tems chaud, n'ont souvent sur le corps qu'un simple brahier; l'Hiver, ils se couvrent plus ou moins, suivant la qualité du climat. Ils ont aux piés une espece de chaussons de peau, passée à la fumée: leurs bas sont aussi des peaux, ou des morceaux d'étoffe, dont ils s'enveloppent les jambes. Une camisole de peau les couvre jusqu'à la ceinture; & par-dessus, ils portent une couverture, lorsqu'ils peuvent en avoir: autrement ils se font une robbe de peau d'Ours, ou de plusieurs peaux de Castor, de Loutres, & d'autres fourrures, le poil en dedans. Les Camisoles des Femmes descendent jusqu'au dessous des genoux; & dans le grand froid, ou lorsqu'elles sont en Voïage, elles se couvrent la tête de leurs couvertures ou de leurs robbes. Plusieurs ont de petits Bonnets, en maniere de calotte: d'autres se font une sorte de capuce, qui tient à leur camisole. Elles ont aussi une piece d'étoffe, ou une peau, qui leur sert de juppe, & qui les enveloppe depuis la ceinture jusqu'au milieu des jambes. Les deux

sexes sont également curieux de chemises : mais ils ne les mettent par-dessous la camisole, que lorsquelles sont sales; & la plupart les y laissent jusqu'à ce qu'elles tombent de pourriture, car jamais ils ne se donnent la peine de les laver. Les camisoles de peau sont ordinairement passées à la fumée, comme les chaussons; c'est-à-dire, qu'après les avoir laissées pénétrer de fumée, on les frotte un peu; & dans cet état, elles peuvent se laver comme le linge. Une autre préparation est de les faire tremper dans l'eau, & de les frotter dans les mains jusqu'à ce qu'elles soient seches & maniables. Mais les étoffes & les couvertures de l'Europe leur paroissent beaucoup plus commodes.

Les piquures, qu'ils se font à quelques parties du corps, passent moins pour une parure, que pour une défense contre les injures de l'air, & contre la persécution des Mouches. Il n'y a que les Païs occupés par les Anglois, surtout la Virginie, où l'usage de se faire piquer par tout le corps soit commun. Dans la Nouvelle France, la plupart se bornent à quelques figures d'Oiseaux, de Serpens, & d'autres Animaux, ou même à des feuillages, sans ordre, chacun suivant son caprice, souvent au visage, & quelquefois même sur les

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

paupieres. Quantité de Femmes se font piquer aux endroits du visage qui répondent aux mâchoires, pour se garantir des maux de dents. Cette opération n'est pas douloureuse. On commence par tracer, sur la peau bien tendue, la figure qu'on y veut graver; ensuite, avec des arrêtes de Poissons ou des aiguilles, ou pique tous ces traits, jusqu'au sang, & l'on y passe des couleurs bien pulverisées. Ces poudres s'insinuent si bien dans la peau, que les couleurs ne s'effacent jamais. Le seul mal est que la peau s'enfle, & qu'il s'y forme une galle, accompagnée d'inflammation: souvent même la fievre survient, & dans les grandes chaleurs, l'opération est dangereuse pour la vie.

Les couleurs dont les Sauvages se peignent le visage, & la graisse dont ils se frottent le corps, produisent les mêmes avantages que la piquûre, & ne leur donnent pas moins de graces à leurs propres yeux. Ils peignent les Prisonniers qu'ils destinent au feu; & jusqu'à leurs Morts, apparemment pour couvrir la paleur qui les défigure. Ces couleurs, qui ne sont pas bien vives, sont celles qu'on emploie pour la teinture des peaux; elles se tirent de certaines Terres, & de quelques écorces d'arbres. Les

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Hommes ajoutent à cette parure, du duvet de Cigne, ou d'autres Oiseaux, qu'ils sement sur leurs cheveux graissés. Ils y joignent des plumes de toutes les couleurs, & des bouquets de poil, de différens Animaux, dans une distribution fort bizarre : leurs cheveux sont tantôt hérissés, tantôt applatis, & reçoivent mille différentes formes. Ils portent avec cela, des Pendans aux oreilles, quelquefois même aux narines; une grande coquille de porcelaine au cou, ou sur l'estomac, des couronnes de plumes rares, des griffes, des pattes, des têtes d'Oiseaux de proie, & de petites cornes de Chevreuil. Mais ce qu'ils ont de plus précieux est toujours emploïé à la parure des Captifs, lorsque ces Malheureux sont leur premiere entrée dans l'Habitation des Vainqueurs.

Le soin des Hommes se borne à parer leur tête; & les Femmes, au contraire, n'y mettent presque rien : mais elles sont si jalouses de leur chevelure, qu'elles se croiroient deshonorées par un accident qui les forceroit de la couper; & lorsqu'à la mort de leurs Parens elles s'en coupent une partie, c'est la plus grande marque de douleur qu'elles puissent donner. Elles la graissent sou-

vent; elles se servent, pour la poudrer, d'une poudre d'écorce, & quelquefois d'une sorte de vermillon; elles l'enveloppent dans une peau de Serpent, en forme de cadenettes, qui leur pendent jusqu'à la ceinture. A l'égard du visage, elles se contentent d'y tracer quelques lignes, avec du vermillon ou d'autres couleurs. Jamais leurs narines ne sont percées; & ce n'est pas même dans toutes les Nations, qu'elles se percent les oreilles : celles qui le font y inserent, ou laissent pendre, comme les Hommes, des grains de Porcelaine. Dans leur parure la plus recherchée, elles ont des robbes ornées de toutes sortes de figures, & de petits colliers de Porcelaine, avec une bordure en poil de Porc-épi, qu'elles peignent de différentes couleurs. Les berceaux de leurs Enfans sont parés aussi de divers colifichets : ils sont d'un bois fort léger, avec deux demi-cercles de bois de Cédre à l'extrêmité d'enhaut, pour les pouvoir couvrir sans toucher à la tête de l'Enfant.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Outre les soins domestiques & la provision de bois, les Femmes sont presque toujours chargées seules de la culture des champs. Aussitôt que les néges sont fondues, & que les eaux ache-

Culture des Terres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

vent de s'écouler, elles commencent à préparer la terre. Une forte de bêche, dont le manche est fort long, leur sert à la remuer. Les grains, dont ces Peuples font usage, ne sont que des grains d'Eté. On prétend même que la matiere du terroir ne permet pas d'y rien semer avant l'Hiver, ce qu'on peut attribuer à l'abondance des néges, qui feroient tout pourrir dans leur fonte. Quelques-uns jugent que le Froment qu'on recueille en Canada, quoique originairement venu de l'Europe, a contracté, avec le tems, la propriété des grains d'Eté, qui n'ont pas assez de force pour germer plusieurs fois; comme il arrive à ceux que nous semons dans les mois de Septembre & d'Octobre. Les Féves se sement avec le Maïz, dont la tige leur sert d'appui. Ce légume vient apparemment de France, puisqu'il ne différe en rien du nôtre. Nos pois ont acquis, dans ce terrein, un degré de bonté fort supérieur à celui qu'ils ont en Europe.

Les Femmes s'aident mutuellement dans le travail de l'Agriculture; & pour la récolte, elles ont quelquefois recours aux Hommes, qui daignent y mettre la main. Tout finit par une Fête, & par un grand Festin, qui se fait pendant la

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

nuit. Les grains & les autres fruits se conservent dans des trous, que les Hommes creusent en terre, & qu'ils tapissent de grandes écorces. Plusieurs laissent le Maïz en épis, tressés comme les Oignons le sont en France, & distribués sur de grandes perches, au-dessus de l'entrée des Cabanes; d'autres l'égrainent, pour en remplir de grands paniers d'écorce, percés de toutes parts; ce qui l'empêche de s'échauffer. Mais si la crainte d'une irruption, ou de quelqu'autre disgrace, oblige tous les Habitans d'une Bourgade à s'éloigner, on fait de grands trous en terre, où tous les grains se conservent fort bien. Dans les parties Septentrionales, on seme peu, & plusieurs Nations ne sement jamais; le Maïz s'achete par des échanges. Ce grain, que l'Historien de la Nouvelle France appelle un légume, est sain & nourrissant, sans charger trop l'estomac. Les Coureurs François n'y apportent point d'autre préparation, que de le faire bouillir quelque tems dans une espece de lessive. Ils en font des provisions pour leurs voïages. Un peu de sel, qu'ils y mettent en achevant de le faire cuire à l'eau, sert d'assaisonnement; & cette nourriture n'a rien de désagréable: mais on s'est ap-

Diverses préparations du Maïz.

perçu que la lessive, dont on ne nous apprend point la composition, lui laisse une qualité corrosive, qui nuit quelquefois à la santé. Quelques-uns le font griller verd & dans l'épi; c'est ce qui se nomme, au Canada, du Blé *groulé*; & l'on en vante le goût. Une autre espece, qu'on appelle *Blé Fleuri*, & plus délicate encore, s'ouvre dès qu'elle a senti le feu. On en traite ordinairement les Etrangers; & dans quelques endroits on le porte aux personnes de considération qui arrivent dans une Bourgade, comme on offre en Europe le présent de Ville. Enfin la nourriture la plus commune des Sauvages est une préparation de Maïz, qu'ils nomment *Sagamité*. Après avoir commencé par le griller, ils le pilent, ils en ôtent la paille; & ce qui reste étant cuit à l'eau, forme une espece de bouillie fort insipide, lorsqu'elle n'est pas relevée par un mélange de viande ou de quelques fruits. D'autres le réduisent en Farine, qui se nomme ici *Farine froide*; & c'est une des meilleures provisions pour les Voïages. On le fait bouillir aussi en épis tendres, qu'on fait ensuite griller légerement, & qu'on égraine, pour faire sécher les grains au Soleil. Il se conserve long-tems dans

cet état, & l'on assure que la sagamité qu'on en fait est de très bon goût. Des mets si simples ne donneroient pas une mauvaise idée de celui des Sauvages, s'ils n'y joignoient quelquefois des mélanges si révoltans, qu'on a de l'embarras à les nommer. Ils aiment aussi toute sorte de graisse : quelques livres de chandelle, dans une chaudiere de Sagamité, leur font un mets excellent.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Mets dégoûtans des Sauvages.

On observe que les Nations méridionales n'avoient pour batterie de Cuisine, que des vaisseaux de terre cuite, & que vers le Nord on se servoit de chaudieres de bois, dans lesquelles on faisoit bouillir l'eau en y jettant des cailloux rougis au feu. D'un côté comme de l'autre, nos Marmites de fer ont paru bien plus commodes ; & de toutes les Marchandises, c'est celle que les Sauvages recherchent le plus. Chez les Nations occidentales, la Folle-Avoine tient la place du Maïz : elle est moins nourrissante ; mais la chasse du Bœuf y supplée. Parmi les Nations errantes, qui ne cultivent jamais la terre, l'unique ressource, au défaut de la Chasse & de la Pêche, est une espece de mousse, qui croît sur certains rochers, & que les François ont nommée *Trippe*

Alimens des Nations errantes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

de roche ; mets peu ſubſtantiel & fort inſipide. Ces Barbares vivent auſſi d'une eſpece de Maïz ſauvage, qu'ils laiſſent pourrir dans une eau dormante, & qu'ils en retirent noir & puant. On ajoute même, qu'aïant une fois pris goût à cet étrange aliment, ils aiment juſqu'à l'eau qui en découle, & dont l'odeur ſeule feroit ſoulever le cœur à tout autre qu'eux.

Pain de Maïz.

Les Femmes des Sauvages moins féroces font un pain de Maïz, qui n'eſt qu'une pâte mal pêtrie, ſans levain, & cuite ſous la cendre ; elles y mêlent des Féves, divers fruits, de l'huile & de la graiſſe. Cette maſſe groſſiere doit être mangée chaude, & ne peut même ſe conſerver froide. Les Tourneſols, qui ſont en abondance dans toutes ces Régions, ne ſervent qu'à donner une huile dont les Sauvages ſe frottent, & qu'ils tirent plus ordinairement de la graine, que de la racine de cette Plante. Les Patates, ſi communes dans les Iles & dans le Continent de l'Amérique méridionale, ont été ſemées avec ſuccès dans la Louiſiane. L'uſage continuel que les Nations du Nord faiſoient du Petun, Tabac ſauvage qui croît ici de toutes parts, a fait dire à quelques Voïageurs qu'elles en aval-

On accuſe fauſſement les Sauvages d'avaller la fumée du Petun.

Caractere, mœurs, usages, &c. des Indiens de l'Amer. Septent.

loient la fumée, & que c'étoit une de leurs nourritures : mais le P. de Charlevoix traite ce récit d'erreur, & le croit fondé sur la sobriété naturelle de tous ces Peuples, qui les fait résister longtems à la faim. Il ajoute que depuis qu'ils ont goûté de notre Tabac, ils ne peuvent presque plus souffrir leur Petun ; article, dit-il, sur lequel il est fort aisé de les satisfaire, parcequ'avec un peu d'attention au choix du terrein, on en trouve de très favorables à la culture du Tabac.

Petites occupations des Femmes.

Après les soins domestiques, l'occupation des Femmes dans les Cabanes, est de faire du fil, des pellicules intérieures de l'écorce d'un Arbre, qui s'appelle Bois-blanc dans leur Langue : elles le travaillent, à-peu-près, comme nous faisons le Chanvre. Ce sont les Femmes qui font aussi les teintures. D'autres s'exercent à divers petits ouvrages d'écorce, qu'elles ornent de figures, avec du poil de Porc-Epi. Elles font des tasses & d'autres ustenciles de bois ; elles peignent & bordent des peaux de Chevreuils ; elles tricotent des ceintures & des jarretieres, de la laine de Bœuf. Au contraire les Hommes font gloire de leur oisiveté, & passent en effet plus de la moitié de la vie

Oisiveté des Hommes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

dans l'inaction, sur le principe que le travail les dégrade & n'est un devoir que pour les Femmes : ils ne se croient faits que pour la Guerre, la Chasse & la Pêche. Cependant, ils font eux-mêmes tous les instrumens qui servent à ces trois exercices; tels que les armes, les filets, & les Canots. Les Raquettes & la construction des Cabanes sont aussi leur partage : mais le plus souvent, ils se font encore aider par leurs Femmes. Avant qu'ils eussent reçu de nous des haches & d'autres outils, ils avoient des méthodes fort singulieres pour couper les arbres & les mettre en œuvre. Ils les brûloient d'abord par le pié; & pour les couper ou les fendre, ils avoient des haches de cailloux, qui ne cassoient point, mais qui demandoient une patience extrême pour les aiguiser. Falloit-il les emmancher? Ils coupoient la tête d'un jeune arbre; & faisant une entaillure au sommet du tronc, comme pour le greffer, ils y inséroient la tête de leur hache. L'arbre, qui se renfermoit en croissant, ne pouvoit manquer de la tenir fort serrée : alors ils coupoient le petit tronc, de la longueur qu'ils vouloient donner à leur manche.

Forme des Bourgades.

Leurs Bourgades, ou leurs Villages,

n'ont point ordinairement de figure réguliere. Dans la plûpart des anciennes Relations, on les repréſente ronde; & peut-être n'avoient-elles pas alors d'autre forme : mais ce n'eſt aujourd'hui qu'un amas de Cabanes, ſans alignement & ſans ordre; les unes en ſimples Appentis, les autres en Tonnelles, bâties d'écorce, ſoutenues de quelques pieux, quelquefois revêtues, en dehors, d'un enduit de terre aſſez groſſier; en un mot, conſtruites avec moins d'art, de conſiſtance & de propreté, que celles des Caſtors. Elles ont quinze ou vingt piés de large, ſur une longueur ordinaire de cent piés. Avec cette dimenſion, qui eſt la plus commune, elles ont pluſieurs feux; car un feu n'occupe jamais plus de trente piés. Si le rez-de-chauſſée ne ſuffit pas pour contenir tous les lits, ceux des jeunes gens ſont ſur une eſpece d'Eſtrade, élevée de cinq ou ſix piés, qui regne le long de la Cabane; les meubles & les proviſions ſont au-deſſus, rangés ſur des ſoliveaux qui traverſent l'édifice. L'entrée offre une ſorte de Veſtibule, où les jeunes gens dorment en Eté, & qui ſert de Bucher pendant l'Hiver. Les Portes ne ſont que des écorces, ſuſpendues comme nos ſtores, & ne fer-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

ment jamais bien. Ces édifices n'ont ni fenêtres, ni cheminées : une ouverture, qu'on laisse au milieu du toît, & qu'on est obligé de boucher dans le tems de nége ou de pluie, donne quelque passage à la fumée ; mais souvent il faut éteindre le feu, si l'on ne veut risquer de perdre la vue.

Leurs Fortifications.

Ces Barbares se fortifient mieux qu'ils ne se logent. On voit des Villages entourés d'assez bonnes Palissades, avec des Redoutes, où les provisions d'eau & de pierres ne manquent jamais. Les Palissades sont doubles, & quelquefois triples ; elles ont ordinairement des creneaux à la derniere enceinte. Les pieux, dont elles sont composées, sont entrelassés de branches d'arbres, qui ne laissent aucun vuide. Ces fortifications suffisoient pour un long siege, lorsque les Amériquains ignoroient l'usage des armes à feu. Chaque Village offre une grande Place ; mais on en voit peu de régulieres. Autrefois, dit-on, les Iroquois bâtissoient mieux que les autres Nations, & mieux qu'ils ne bâtissent eux-mêmes aujourd'hui. On voïoit, dans leurs édifices, des figures en relief, d'un travail à la vérité fort grossier : mais depuis qu'une suite de guerres a détruit la plûpart de leurs

leurs Bourgades, ils n'ont point entrepris de les rétablir. Avec si peu d'empressement à se procurer les commodités de la vie dans leur séjour ordinaire, on juge aisément qu'ils n'apportent pas plus de soin à leurs Campemens, dans leurs Voïages, & dans leurs quartiers d'Hiver. Le P. *le Jeune*, Jésuite Missionnaire, qui, pour apprendre la Langue des Montagnards, prit le parti de les suivre dans une Chasse d'Hiver, en donne une description curieuse.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Difficultés des Campemens & des Voïages.

Ces Indiens, dit-il, habitent un Pais fort rude & fort inculte, mais qui l'est encore moins que celui qu'ils choisissent pour leurs Chasses. Il faut marcher long-tems pour y arriver, & porter sur le dos toutes les provisions nécessaires dans un Voïage de cinq ou six mois, par des chemins où l'on ne comprend pas que les Bêtes fauves puissent passer. Si l'on n'avoit pas la précaution de se fournir d'écorces d'arbre, on ne trouveroit pas dequoi s'y mettre à couvert de la pluie & de la nége. En arrivant au terme d'une si pénible marche, on se procure un peu plus de commodité, qui ne consiste qu'à se défendre un peu mieux des injures de l'air. Chacun y travaille. Les Missionnaires, qui n'a-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Embarras des Missionnaires qui les suivent.

voient personne pour les servir, & pour qui les Sauvages n'avoient aucune considération, n'étoient pas plus ménagés que la plus vile partie des Chasseurs. Ils n'avoient pas même de Cabane séparée, & leur logement étoit dans la premiere où l'on consentoit à les recevoir. Ces Cabanes, chez la plûpart des Nations Algonquines, sont à-peu-près de la forme de nos Glacieres, c'est-à-dire rondes, & terminées en cône : elles n'ont pour soutien, que des perches plantées dans la nége, jointes ensemble par les bouts, & couvertes d'écorces mal assemblées & mal attachées ; aussi ne garantissent-elles d'aucun vent. Leur construction demande à peine une heure de tems : les branches de Sapin y tiennent lieu de natte, & servent de Lits. Les néges, qui s'accumulent à l'entour, forment une espece de Parapet. La fumée des feux remplit tellement le haut de la Cabane, qu'on n'y peut être debout sans avoir la tête dans une espece de tourbillon. Souvent, on ne distingue rien à la distance de deux ou trois piés. On perd les yeux, à force de pleurer ; & quelquefois pour s'y faciliter un peu la respiration, il faut se tenir couché sur le ventre, avec la bouche presque col-

lée contre terre. On ne balanceroit point à sortir, si le tems ne s'y opposoit : tantôt, c'est une nége dont l'épaisseur obscurcit le jour ; tantôt un vent sec, qui coupe le visage, & qui fait éclater les arbres dans les Forêts. A de si cruelles incommodités, le Missionnaire en ajoute une autre, c'est la persécution des Chiens. Les Sauvages en ont toujours un grand nombre, qui les suivent sans cesse, & qui leur sont extrêmement attachés ; peu caressans, dit-il, parcequ'on ne les caresse point, mais hardis, & fort habiles Chasseurs. On les dresse de bonne heure pour les différentes chasses. Le soin de leur nourriture n'occupe jamais leur Maître ; ils ne vivent que de ce qu'ils peuvent trouver : aussi sont-ils toujours maigres, & si dépourvus de poil, que leur nudité les rend fort sensibles au froid. S'ils ne peuvent approcher du feu, où ils ne pourroient tenir tous, quand il n'y auroit personne dans la Cabane, ils se couchent sur les premiers lits qu'ils rencontrent ; & souvent on se réveille la nuit, presque étouffé par une troupe de chiens. Envain s'efforce-t'on de les chasser ; ils reviennent aussi tôt. Leur importunité recommence au jour : ils ne voient paroître aucun aliment, dont

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Persécution des Chiens.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

ils ne prétendent leur part. » Un pauvre Missionnaire, à demi couché » proche du feu, luttant contre la fumée, qui lui permet à peine de lire » son Breviaire, est exposé aux insultes » d'une multitude de Chiens, qui passent & repassent devant lui, en courant après un morceau de viande » qu'ils ont apperçu. Lui présente-t'on » quelque chose à manger ? il est embarrassé à se défendre contre ceux » qui l'attaquent de front; & lorsqu'il » croit sa portion sûre, il en vient un, » par derriere, qui lui en enleve la » moitié, ou qui la fait tomber dans » les cendres. Mais la faim devient souvent le pire de tous les maux. On a compté sur la chasse, qui ne donne pas toujours. Les provisions, dont on s'est chargé, s'épuisent bientôt. Quoique les Sauvages sachent supporter la faim, ils se trouvent quelquefois réduits à de si grandes extrémités qu'ils y succombent. Le Missionnaire, d'après lequel on écrit, fut obligé, dans cette course, de manger des peaux d'Anguilles & d'Elans, dont il avoit racommodé son habit; après quoi, il vécut de jeunes branches & de la plus tendre écorce des arbres. Sa santé n'en souffrit point; mais la même épreuve en a fait périr quantité d'autres.

Famine qui succede.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

GUERRES DES SAUVAGES.

La guerre, dans toutes ces Nations, est la plus solemnelle, comme la plus importante de leurs entreprises. Le P. de Charlevoix, se trouvant en 1721, au Fort de Catarocou, fut témoin de la maniere dont elle s'annonce. Vers le milieu de la nuit, lorsqu'il pensoit à se retirer, il entendit un horrible cri. On lui dit que c'étoit le cri de guerre; & bientôt il vit une Troupe de Missisagués, qui entroient dans le Fort en chantant. Ces Sauvages, amis des François, s'étoient laissés engager dans une guerre que les Iroquois faisoient aux Cheragüis, Peuple assez nombreux, qui habite un beau Païs au Sud du Lac Erié. Trois ou quatre de ces Braves, dans un équipage terrible, & suivis de presque tous les Sauvages qui demeuroient aux environs du Fort, après avoir parcouru les Cabanes en chantant leurs Chansons militaires, au son d'un instrument qu'ils nomment Chickikoué (32), venoient faire entendre la même Musique dans le Fort, à l'honneur du Commandant : » J'avoue, dit » le Voïageur, que cette cérémonie » inspire de l'horreur, & que jusqu'a- » lors je n'avois pas encore si bien senti » que j'étois chez des Barbares. Leur

Comment elles s'annoncent.

(32) Espece de Calebasse, remplie de Cailloux.

» chant a toujours quelque chose de » lugubre; mais ici je le trouvai ef- » fraiant.

Invocation du Dieu de la guerre.

Il paroît que dans ces Chansons, on invoque le Dieu de la guerre : c'est le même que les Hurons nomment *Areskoui*, & les Iroquois Agreskoué (33). Quoiqu'il soit tout-à-la-fois le Souverain des Dieux, le Créateur & le Maître du Monde, le Génie qui gouverne tout, & suivant l'expression sauvage, *le Grand-Esprit*, il est particulierement invoqué pour les Expéditions militaires, comme si la qualité qui lui fait le plus d'honneur étoit celle de Dieu des Armées. Son nom est le cri de guerre au fort du combat. Dans les marches mêmes, on le répete souvent, pour s'encourager, & pour implorer son assistance.

Termes militaires.

Lever la Hache, c'est déclarer la guerre; & chaque Particulier en a le droit : mais s'il est question d'une guerre dans les formes, entre deux ou plu-

(33) On observe, avec étonnement, que dans le mot Grec Ἄρης, qui est le Mars & le Dieu de la guerre dans tous les Païs où l'on a suivi la Théologie d'Homere, on trouve la racine d'où semblent dériver plusieurs termes de la Langue Hurone & Iroquoise, qui ont rapport à la guerre. *Aregouen* signifie, dit-on, faire la guerre, & se conjugue ainsi : *Garego*, je fais la guerre; *Sarego*, tu fais la guerre; *Arego*, il fait la guerre.

sieurs Nations, la maniere de s'exprimer est *suspendre la Chaudiere* : on lui donne pour origine l'usage barbare de manger les Prisonniers, & ceux qui ont été tués, après les avoir fait bouillir. Une autre expression, pour signifier qu'on va faire une guerre sanglante, est de dire simplement qu'on va manger une Nation. S'il faut engager un Allié dans sa querelle, on lui envoie une Porcelaine, c'est-à-dire une grande coquille (34), pour l'inviter à boire du sang, ou suivant les termes établis, du bouillon de la chair des Ennemis. Quelquefois, c'est un Pavillon teint de sang, qu'on envoie; mais cet usage est moderne, & les Sauvages en ont apparemment pris l'idée à la vue des Pavillons blancs des François & du Pavillon rouge des Anglois. On croit même que nous nous en sommes servis les premiers avec eux, & qu'ils ont imaginé d'ensanglanter les leurs, pour les déclarations de guerre. Le *Calumet* s'emploie aussi, mais orné de plumes rouges.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Pavillons teints de sang.

(34) Ces coquilles, qui se trouvent particulierement sur les Côtes de la Nouvelle Angleterre & de la Virginie; sont cannelées, allongées, un peu pointues, & sans oreilles. On en fait de petits grains cylindriques, qu'on perce & qu'on enfile, pour en faire ce qu'on nomme des branches & des colliers de Porcelaine, dont on verra l'usage dans un autre article.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

D'ailleurs comme il est plus en usage pour les Négociations & les Traités de paix, on en remet la Description à cet article.

Causes ordinaires des guerres.

Il est rare que les Sauvages refusent la guerre, lorsqu'ils y sont invités par leurs Alliés. Souvent même, sans invitation, le moindre motif les y détermine, surtout celui de la vangeance; car ils ont toujours à vanger quelque injure, ancienne ou nouvelle, & le tems ne ferme jamais ces plaies. Aussi la paix est-elle toujours incertaine, entre deux Nations qui ont été long-tems Ennemies. Le desir de remplacer les Morts par des Prisonniers, ou d'appaiser leurs ombres, le caprice d'un particulier, un songe, & d'autres prétextes, font souvent partir pour la guerre une troupe d'Avanturiers, qui ne pensoient à rien moins le jour précédent. A la vérité, ces petites Expéditions, qui se font sans l'aveu du Conseil, & qui ne demandent pas de grands préparatifs, sont ordinairement sans conséquence : mais en général, on n'est pas fâché, dans une Nation, de voir les jeunes gens s'exercer; & l'on ne s'y oppose gueres sans de fortes raisons. Encore n'y emploie-t'on point l'autorité, parceque chacun est le maître de

Guerres particulieres.

ſes réſolutions : on intimide les uns par de faux bruits ; on ſollicite adroitement les autres ; on engage, par des préſens, les Chefs à rompre la partie ; ce qui n'eſt jamais fort difficile, puiſqu'il ne faut qu'un ſonge, vrai ou ſuppoſé. Dans quelques Nations, la derniere reſſource eſt l'intervention des Matrones, dont l'effet eſt preſque toujours certain : mais on n'y a recours que dans les occaſions importantes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

Guerres Nationales.

Une guerre, qui intéreſſe toute la Nation, ne ſe conclut pas ſi légerement. Les inconvéniens & les avantages en ſont long-tems balancés ; & pendant les délibérations, on écarte avec beaucoup de ſoin tout ce qui pourroit inſpirer quelque défiance à l'Ennemi. Auſſi-tôt que la guerre eſt réſolue, on penſe aux proviſions d'armes & de vivres : elles ne demandent pas beaucoup de tems ; mais les cérémonies ſuperſtitieuſes, qui ſont fort variées parmi tous ces Peuples, entraînent plus de longueurs. Celui qui doit commander ne penſe à former ſon corps de Troupes, qu'après un jeûne de pluſieurs jours, pendant leſquels il eſt peint de noir, & n'a de communication avec perſonne. Son unique ſoin eſt d'invoquer, jour & nuit, ſon Génie Protecteur, &

Préparatifs.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

d'obſerver attentivement ſes propres ſonges. Dans l'opinion qu'il a de lui-même, il croit la victoire certaine ; & cette préſomption, commune à tous ces Barbares, ne manque point de lui procurer des ſonges tels qu'il les deſire. Après ſon jeûne, il aſſemble les Guerriers ; & le collier de Porcelaine à la main, il leur tient ce diſcours : » Mes » Freres, le Grand-Eſprit autoriſe mes » ſentimens, & m'inſpire. Le ſang » d'un tel n'eſt point eſſuïé, ſon corps » n'eſt pas couvert, & je veux m'ac- » quitter de ce devoir. Il continue d'expoſer les motifs qui lui font prendre les armes. Enſuite, il ajoute : » Ainſi je » ſuis réſolu d'aller dans tel Païs lever » des chevelures & faire des Priſon- » niers ; *ou bien*, je veux manger tel- » le Nation. Si je péris dans cette glo- » rieuſe entrepriſe, ou ſi quelqu'un de » ceux qui voudront m'accompagner y » perd la vie, ce collier ſervira pour » nous recevoir, & nous ne demeure- » rons pas couchés dans la pouſſiere ou » dans la boue (35), c'eſt-à-dire, comme le P. de Charlevoix l'explique, que

(35) Il faut ſe rappeller ce qu'on a dit du caractere de leur éloquence. Tous les Voïageurs, s'accordent là-deſſus, & l'on en verra des exemples plus ſurprenans.

le Collier sera pour celui qui prendra soin d'ensévelir les Morts. En finissant, il met son collier à terre. Celui qui le prend se déclare, par l'action même, son Lieutenant-Général, & le remercie du zele qu'il fait éclater pour la vangeance de son Frere, ou pour l'honneur de la Nation. Aussi-tôt, on fait chauffer de l'eau : on ôte son masque noir au Chef; on lui accommode les cheveux, qu'on graisse & qu'on peint; on lui met différentes couleurs au visage; enfin on le couvre de sa plus belle robbe. Dans cette parure, il chante, d'une voix sourde, sa chanson de mort. Ensuite, ses Soldats, c'est à-dire, ceux qui se sont offerts pour l'accompagner, car on ne contraint personne, entonnent aussi, l'un après l'autre, leur chanson de guerre. Chacun a celle de sa Famille, qu'il n'est pas permis aux autres de chanter.

Festin militaire.

Après ces préliminaires, qui se passent quelquefois dans un lieu écarté, le Chef va communiquer son projet au Conseil, & l'on en délibere. Lorsque l'entreprise est approuvée, il fait un Festin, dont le principal, & souvent l'unique mets, est un Chien. Quelques-uns prétendent qu'avant que de mettre cet Animal dans la chaudiere,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

on l'offre au Dieu de la guerre. Cette Fête dure, ou plutôt se réitere plusieurs jours. Mais quoique toute la Nation en paroisse uniquement occupée, chaque Famille prend des mesures, pour s'assurer quelque part aux Prisonniers.

Promesses des Guerriers.

On fait des présens au Chef, qui s'engage par sa parole, & qui donne même des gages. Au défaut des Prisonniers, on demande des chevelures; & cette faveur s'obtient plus facilement : chez les Iroquois, lorsqu'une Expédition militaire est résolue, on met sur le feu la Chaudiere de guerre; & leurs Alliés sont avertis d'y apporter quelque chose, pour faire connoître qu'ils approuvent l'entreprise, & qu'ils y veulent contribuer. Tous les Particuliers qui s'enrôlent donnent au Chef un morceau de bois, avec leur marque; & celui qui retireroit sa parole après cet engagement, seroit deshonoré sans retour.

Second Festin, & discours du Chef d'Armée.

Le corps Militaire n'est pas plutôt formé, qu'un nouveau Festin succede. Toute la Bourgade y est invitée; & le Chef, avant qu'on touche à rien, parle dans ces termes : » Mes Freres, je sais » que je ne suis pas encore un Hom» me. Cependant vous n'ignorez pas » que j'ai vu quelquefois l'Ennemi

» d'assez près. Nous avons été tués : » les os de tels & tels sont encore dé» couverts, & crient contre nous. Il » faut les satisfaire. C'étoient des Hom» mes : comment avons-nous pû les » oublier, & demeurer si long-tems » tranquilles sur nos nattes ? Enfin, » l'Esprit qui s'intéresse à ma gloire » m'inspire de les venger. Jeunesse, » prenez courage, rafraîchissez vos » cheveux, peignez-vous le visage, » remplissez vos Carquois. Faisons re» tentir nos Bois de chants guerriers : » desennuïons nos Morts. Apprenons» leur qu'ils seront vangés.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Après les applaudissemens, que ce discours ne manque point d'exciter, le Chef s'avance au milieu de l'Assemblée, son Casse-tête à la main, & chante. Tous ses Soldats lui répondent en chantant, & jurent de vaincre ou de périr. Leurs Chansons & leur serment sont accompagnés de gestes fort expressifs; mais il ne leur échappe rien qui marque la moindre dépendance. Tout se réduit à promettre beaucoup d'union & de courage. D'ailleurs, l'engagement qu'ils prennent avec le Chef l'assujettit lui-même à plusieurs devoirs. Chaque fois, par exemple, que dans les danses publiques un Sauvage, frap-

A quoi les Guerriers s'engagent.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

pant de sa Hache le poteau qu'on dresse exprès au milieu du cercle, rappelle à l'Assemblée ses plus belles actions, le Chef est obligé de lui faire quelque présent. Les chants sont suivis de danses. Quelquefois, ce n'est qu'une marche fiere, mais cadencée : plus souvent, ce sont des mouvemens assez vifs, & des figures qui représentent les opérations d'une Campagne. Enfin le repas termine la cérémonie. Le Chef militaire n'en est que spectateur, la pipe à la bouche; & c'est un usage assez commun, dans tous les Festins, que celui qui en fait les honneurs ne touche à rien. Les jours suivans, & jusqu'au départ des Guerriers, il se passe mille autres singularités, mais si différentes dans chaque Nation, que pour ne pas donner trop d'étendue à cet article, on se borne à cet usage particulier des Iroquois : les plus anciens de la Troupe guerriere font aux jeunes gens, sur-tout à ceux qui n'ont pas encore vu l'Ennemi, toutes les insultes dont ils peuvent s'aviser. Ils leur jettent sur la tête des cendres chaudes. Ils leur font les plus sanglans reproches, ils les frappent, les accablent d'injures, & poussent cette comédie aux dernieres extrémités. Il faut souffrir tout avec une insensibilité par-

Engagement du Chef.

Usage des Iroquois pour aguerrir leurs jeunes gens.

faite. Le moindre ſigne d'impatience feroit juger un jeune Soldat, indigne de porter jamais les armes.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Précautions des Jongleurs contre la mort & les bleſſures.

Comme l'eſpérance d'éviter la mort & de guérir des bleſſures ſert beaucoup à ſoutenir le courage, on prépare diverſes ſortes de drogues. C'eſt le ſoin des Jongleurs de la Nation. Un de ces impoſteurs déclare qu'il va communiquer aux racines & aux Plantes, dont ils ont fait proviſion, la vertu de guérir toutes ſortes de plaies, & celle même de rendre la vie aux Morts. Il chante; ſes Collegues lui répondent; & l'on ſuppoſe que pendant leur concert, la vertu médicale ſe répand ſur toutes leurs drogues. Enſuite le principal Jongleur en fait l'épreuve. Il commence par ſe faire ſaigner les levres; il y applique ſon remede: le ſang, qu'il ſuce avec adreſſe, ceſſe de couler, & les Spectateurs applaudiſſent par des cris. Il prend un Animal mort, & laiſſe aux curieux tout le tems de s'aſſurer qu'il eſt effectivement ſans vie: lorſqu'il voit tous les Aſſiſtans bien perſuadés, il lui ſouffle dans la gueule des poudres d'herbe, qui ſemblent le faire remuer. Les Relations ajoutent que c'eſt à l'aide d'une canule qu'il lui inſere ſous la queue, & que dans le fond, ces artifi-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Leurs Charlataneries.

ces n'en imposent à personne ; mais qu'ils amusent le Peuple. On en rapporte un autre, qui est particulier aux Miamis, & peut-être à quelques autres Nations de la Louisiane. Après le Festin, les Jongleurs placent, sur une sorte d'Autel, des peaux d'Ours, dont la tête est peinte en verd. Tous les Sauvages passent devant, en fléchissant le genou ; & les Jongleurs, qui conduisent la Bande, portent un sac qui contient leurs Simples, & tout ce qu'ils emploient dans leurs opérations. Chacun s'efforce de se distinguer par des contorsions extraordinaires, & ceux qui en inventent de nouvelles reçoivent des applaudissemens. Ensuite tout le monde danse, avec beaucoup de confusion, au son du Tambour & du Chickikoué : mais pendant la danse, plusieurs Sauvages feignent d'expirer ; & les Jongleurs leur mettent sur les levres une poudre qui les fait revivre. Cette farce, qui dure quelque tems, est suivie du Sacrifice. Le Président de la Fête, accompagné de deux Hommes & de deux Femmes, commence par visiter toutes les Cabanes, & met les deux mains sur la tête à tous les Sauvages qu'il rencontre. Comme les Victimes sont des Chiens, on entend bientôt de

toutes parts les cris de ces Animaux, qu'on égorge en fort grand nombre; & ceux des Sauvages, qui semblent affecter de les contrefaire. Après l'immolation, les viandes sont cuites dans les Chaudieres, offertes aux Génies, & mangées. Ensuite on brûle les os. Cependant les Jongleurs ne cessent point de ressusciter de faux Morts; & la cérémonie se termine par des présens, que chacun fait à ces Imposteurs.

Traîneaux & Raquettes pour la guerre.

Depuis le moment où la guerre est résolue, jusqu'au départ des Guerriers, on passe les nuits à chanter, & les jours à faire des préparatifs. On envoie chanter la guerre chez les Voisins & les Alliés, qu'on a déja disposés par des négociations secretes. Si la marche doit se faire par eau, on construit ou l'on répare les Canots; si c'est en Hiver, on se fournit de Raquettes & de Traîneaux. Les Raquettes, sans lesquelles on ne peut voïager sur la nége, ont environ trois piés de long, & quinze ou seize pouces dans leur plus grande largeur. Leur forme est ovale, excepté que le derriere se termine en pointe. De petits bâtons, qui les traversent à cinq ou six pouces des deux bouts, servent à les affermir; & celui du devant est comme la corde d'une ouverture en arc, où l'on

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

met le pié, qu'on y assujetit avec des courroies. Le tissu de la Raquette est de lanieres de cuir, larges de deux lignes; & le contour est d'un bois léger, durci au feu. On ne peut se servir de cette chaussure sans tourner un peu les génoux en dedans, & sans tenir les jambes écartées, ce qui est d'abord assez gênant : mais l'habitude y fait trouver tant de facilité, qu'on croit n'avoir rien aux piés. L'usage des Raquettes est impossible avec nos souliers ; un Européen doit prendre ceux des Sauvages, qui ne sont que des chaussons de peau boucannée, plissés pardessus à l'extrêmité du pié, & liés de plusieurs cordons. Les Traîneaux, ou *Traînes* en langage François du Canada, servent à porter le bagage, & dans l'occasion, les Malades & les Blessés; ce sont deux petites planches fort minces, chacune d'un demi pié de largeur, sur six ou sept de long. Les devants en sont un peu relevés; & les côtés sont bordés de petites bandes, où l'on attache des courroies, pour assujetir ce qu'on veut porter. Quelque charge qu'on y mette, un seul Sauvage suffit pour traîner une de ces Voitures, à l'aide d'une longue bande de cuir, qui passe sur la poitrine, & qu'on appelle collier. Les Meres

se servent aussi de Traînes pour porter leurs Enfans dans leurs Berceaux; mais c'est sur le front, qu'elles appuient leur collier.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Départ des Guerriers.

Le jour du départ arrive, & les adieux se font avec tous les témoignages d'une vive tendresse. Chacun veut conserver quelque chose qui ait été à l'usage des Guerriers. S'ils entrent dans une Cabane, on prend leur robe, pour leur en donner une meilleure, ou d'égale bonté. Enfin, ils se rendent chez le Chef, qu'ils trouvent armé, comme il n'a pas cessé de l'être depuis qu'il porte ce titre. Il leur fait une courte harangue, & sort ensuite de sa Cabane, en chantant sa chanson de mort. Tous le suivent à la file, dans un profond silence; & la même discipline s'observe chaque jour au matin, lorsqu'on se remet en marche. Les Femmes ont pris le devant avec les provisions; aussitôt que les Guerriers les rejoignent, ils leur remettent leurs robbes, & demeurent presque nus, autant du moins que la saison le permet.

Leurs armes.

Autrefois les armes de ces Peuples étoient l'Arc & la Fleche, avec une espece de Javelot, armé de pointes d'os, & le Macanas ou le Casse-tête, qui étoit une petite massue de bois très dur, dont

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

la tête étoit ronde, mais tranchante d'un côté. La plûpart n'avoient aucune arme défensive; & s'ils attaquoient un retranchement, ils ne se couvroient le corps que de petites planches légeres, ou d'un tissu de jonc; ils emploïoient même alors des cuissarts & des brassarts de même matiere. Mais cette armure n'étant point à l'épreuve des armes à feu, ils y ont renoncé, sans avoir rien trouvé à lui substituer. Les Sauvages Occidentaux se servent toujours de Boucliers de peau, fort légers, & capables de résister aux balles; on s'étonne que les autres Nations n'aient pas pris d'eux cet usage. Lorsqu'ils peuvent se procurer des fusils, de la poudre & du plomb, ils abandonnent leurs fleches, & tirent très juste. On s'est repenti plus d'une fois de leur en avoir donné dans le commerce, & l'on accuse les Hollandois d'avoir commencé, pendant qu'ils étoient en possession de la Nouvelle York.

Leurs Enseignes & leurs Manitous.

Les Sauvages ont des Enseignes, pour se reconnoître & se rallier: ce sont de petits morceaux d'écorce, coupés en rond, sur lesquels ils tracent la marque de leur Nation, ou de leur Bourgade, & qu'ils mettent au bout d'une perche. Si le Parti est nombreux, cha-

que Famille a la sienne, avec sa marque distinctive. Les armes sont ornées aussi de différentes figures, quelquefois de la marque particuliere du Chef; & chacun, suivant son caprice, a le visage peint de quelque horrible figure. Mais ce qui ne s'attire pas moins d'attention que les armes, & ce qui se conserve encore plus soigneusement, ce sont les *Manitous*, ou ces Simboles dont on a déja donné l'explication, sous lesquels chacun se représente son Génie protecteur. On les met tous dans une sac de Jonc, peint de différentes couleurs; & souvent, pour faire honneur au Chef, on place ce sac à l'avant de son Canot. Si le nombre des Manitous est trop grand pour un seul sac, ils sont distribués dans plusieurs, qu'on remet à la garde du Lieutenant & des anciens de chaque Famille. On y joint les présens qu'on a reçus pour ceder quelque part des Prisonniers, avec les langues des Animaux qu'on tue pendant la Campagne, & qui doivent être offertes aux Esprits.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

Leur marche.

Dans les marches par terre, le Chef même part chargé de son sac, qu'on nomme sa natte: mais il est en droit de se décharger de ce fardeau sur celui qu'il veut choisir; & personne ne re-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

fuse cet office, parcequ'on y attache une distinction qui le rend fort honorable : il donne un droit de survivance pour le commandement, si le Chef & son Lieutenant meurent pendant la guerre.

Leur route en Canots.

Supposons le corps de Trouppes embarqué. Les Canots s'éloignent d'abord un peu, & se tiennent fort serrés sur une même ligne. Alors le Chef se leve, un Chickikoué à la main : il entonne sa Chanson, & ses Soldats lui répondent, en criant trois fois *hé*, d'un ton lugubre, & tiré avec effort du creux de la poitrine. Les Anciens & les Chefs du Conseil, qui sont restés sur la rive, exhortent les Guerriers au devoir, & surtout à se garantir de la surprise ; avis le plus nécessaire aux Sauvages, & celui dont ils profitent le moins. Cette exhortation n'interrompt point le Chef, qui chante toujours. Enfin les Guerriers conjurent leurs Parens, & leurs Amis de ne pas les oublier ; ensuite, poussant ensemble d'affreux hurlemens, ils partent avec une vîtesse qui les fait bientôt disparoître. Les Hurons & les Iroquois n'ont pas l'usage du Chickikoué dans leurs guerres ; mais ils en donnent à leurs Prisonniers ; & cet instrument, qui est pour les autres un éguillon de valeur, semble n'être parmi eux qu'une marque d'esclavage.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Les Guerriers ne font ordinairement que de petites journées, surtout lorsque leur Trouppe est nombreuse. D'ailleurs ils tirent des présages de tout ce qu'ils rencontrent en chemin ; & les Jongleurs, dont l'office est de les expliquer, avancent & retardent leur marche, à leur gré. Aussi long-tems qu'on ne se croit point dans un Païs suspect, on néglige toutes sortes de précautions : chacun chasse de son côté, & souvent on ne trouveroit point deux ou trois Guerriers ensemble : mais à quelque distance qu'on ait pû s'écarter, tout le monde se rassemble à l'heure & dans le lieu marqués par le Chef. On campe longtems avant le coucher du Soleil. L'usage commun est de laisser devant le Camp, un grand espace, environné d'une Palissade, ou plutôt d'une espece de treillage, pour y déposer les Manitous. On les invoque le soir, pendant une heure entiere ; & cet acte de Religion se renouvelle tous les matins, avant le départ. Il dissipe toutes les craintes ; & l'Armée dort ou marche tranquillement sous la protection des Esprits. L'expérience n'aïant jamais détrompé ces Barbares, on ne peut attribuer une si forte confiance qu'à l'excès de leur présomption ou de leur paresse.

Précautions négligées.

Conduite des Sauvages dans le Païs Ennemi.

Lorſqu'ils arrivent à l'entrée des Terres ennemies, ils s'arrêtent, pour une cérémonie fort étrange. Le ſoir on fait un Feſtin, après lequel on s'endort. Au reveil, ceux qui ſe ſouviennent d'avoir eu quelque ſonge, vont de feu en feu, chantant leur chanſon de mort, dans laquelle ils font entrer leurs ſonges, mais ſous des expreſſions énigmatiques. Chacun s'efforce de les deviner; & ſi perſonne n'y réuſſit, il eſt permis à ceux qui les ont eus de s'en retourner à leur Bourgade. Cet uſage eſt d'une grande reſſource pour les Poltrons. On fait enſuite de nouvelles invocations aux Eſprits; on s'anime par des bravades, & par des promeſſes mutuelles. Enfin la Trouppe ſe remet en marche; & ſi c'eſt par eau qu'on eſt venu, on quitte les Canots, qu'on cache avec toute ſorte de ſoins. Dès ce moment, on ne doit plus faire de feux, plus de cris, plus de chaſſe. Le ſilence doit être gardé, juſqu'à ne ſe parler que par ſignes: mais ces Loix, s'obſervent mal. Cependant on ne néglige point, à l'entrée de la nuit, d'envoïer des Coureurs: s'ils reviennent deux ou trois heures après, ſans avoir rien vû, on s'endort; & la garde du Camp eſt encore abandonnée aux Manitous.

Auſſi-tôt

Aussi-tôt qu'on a découvert l'Ennemi, on se hâte de le faire reconnoître; & sur le témoignage des Coureurs, on tient Conseil. L'attaque se fait ordinairement à la pointe du jour, tems où l'on suppose l'Ennemi dans le plus profond sommeil; & toute la nuit on se tient couché sur le ventre sans changer de place. L'approche se fait dans la même posture, en se traînant sur les piés & sur les mains, jusqu'à la portée des fleches ou du fusil. Alors, tous se levent: le Chef donne le signal, auquel toute la Trouppe répond par d'horribles hurlemens. Elle fait en même-tems sa premiere décharge; & sans laisser à l'Ennemi le tems de se reconnoître, elle fond sur lui le Casse-tête à la main. Depuis qu'aux Casse-têtes de bois ces Barbares ont substitué de petites haches, auxquelles ils donnent le même nom, les mêlées sont plus sanglantes. Après le combat, on leve les chevelures des Morts & des Mourans; & l'on ne pense à faire des Prisonniers, que lorsqu'on voit l'Ennemi en pleine fuite, sans aucune marque de résistance. Si l'on s'apperçoit qu'il se rallie, ou qu'il se couvre de quelque retranchement, on se retire, supposé du moins qu'il soit encore tems; car, dans le doute, on

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

Méthode pour les attaques.

Combats.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

prend la résolution de le pousser, & ces renouvellemens de combat coûtent quelquefois beaucoup de sang. Toutes les Relations nous font une effraïante peinture d'un Camp forcé. La férocité barbare des Vainqueurs, & le désespoir des Vaincus, qui savent à quel traitement ils doivent s'attendre s'ils tombent entre les mains de leurs Ennemis, font faire aux uns & aux autres des efforts dont le seul récit fait frémir. Aussitôt que la victoire est certaine, les Vainqueurs commencent par se défaire de ceux qu'ils auroient trop de peine à garder, & ne cherchent plus qu'à lasser les autres pour faire des Prisonniers.

Valeur des Sauvages.

En général, on nous représente ces Peuples naturellement intrépides, & capables, malgré leur férocité brutale, de conserver beaucoup de sang-froid dans l'action même. Cependant ils ne se mêlent & ne combattent en plein champ, que lorsqu'ils ne peuvent l'éviter. On en donne pour raison, qu'ils ne regardent point comme une victoire, celle qui est teinte du sang des Vainqueurs, & que la principale gloire du Chef consiste à ramener ses Soldats sans blessures & sans diminution. Le P. Lafitau raconte que si deux Ennemis, qui se sont connus, se rencontrent

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

dans un combat, il se fait entr'eux des Dialogues assez semblables à ceux des Héros d'Homere. Il seroit difficile de supposer un entretien de cette nature, dans une mêlée aussi vive qu'on l'a décrite : mais on conçoit que dans les petites rencontres au passage d'un Ruisseau, ou vis-à-vis d'un retranchement qu'on veut forcer, les Guerriers peuvent se défier par quelques bravades.

Leurs Dialogues avant le combat.

Leurs guerres, dit le P. de Charlevoix, se font presque toujours par surprise. Autant qu'ils négligent les précautions qui peuvent les mettre à couvert, autant apportent-ils d'adresse & de soin à surprendre. Ils ont un talent, qui approche de l'instinct, pour connoître si l'on a passé dans quelque lieu. Sur les herbes les plus courtes, sur la terre la plus dure, sur les pierres mêmes, ils découvrent des traces certaines; & par les moindres figures, par leur distance, ils distinguent, non-seulement les vestiges des Hommes de ceux des Femmes, mais ceux des Nations différentes. J'ai douté long-tems, dit le même Voïageur, s'il n'y avoit pas de l'exagération dans ce que j'en entendois raconter : mais il ajoute qu'il ne pouvoit refuser sa confiance à l'unanimité des témoignages.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

S'il se trouve quelques Captifs, que leurs blessures ne permettent pas de transporter, ils sont brûlés aussitôt; & cette exécution se fait dans la premiere chaleur de la victoire, ou lorsqu'on est pressé de se retirer. Ils ont ordinairement moins à souffrir que ceux qu'on réserve pour un supplice plus lent. L'usage, parmi quelques Nations, oblige le Chef du Parti vainqueur de laisser, sur le champ de bataille, son Casse-tête, après y avoir tracé la marque de sa Nation, celle de sa Famille, & son Portrait, c'est-à-dire un ovale, avec toutes les figures dont il s'est peint le visage. D'autres représentent toutes ces marques sur le tronc d'un Arbre, ou sur une écorce, avec du charbon pilé & broïé, mêlé de quelques couleurs. On y ajoute des caracteres hiéroglyfiques, qui peuvent apprendre aux passans jusqu'aux moindres circonstances, non-seulement du combat, mais encore de tout ce qui s'est passé dans le cours de la Campagne. On y reconnoît le Chef par les marques ordinaires, le nombre de ses exploits par autant de nattes, celui des Prisonniers par de petites figures d'Hommes, qui portent un bâton ou un Chickikoué, celui des Morts par d'autres

Monumens de leurs victoires.

figures mais ſans tête, avec des différences qui font diſtinguer les Hommes, les Femmes & les Enfans. La retraite des Vainqueurs eſt toujours fort prompte, juſqu'à ce qu'ils ſe croient hors de danger; & de peur qu'elle ne ſoit retardée par leurs Bleſſés, ils les portent tour à tour, ſur des Brancards en Eté, & ſur leurs Traînes en Hiver. En rentrant dans leurs Canots, ils forcent ces Malheureux de chanter; & cet inſultant triomphe ſe renouvelle, chaque fois qu'ils rencontrent leurs Alliés ou qu'ils paſſent ſur leurs Terres. Il en coûte un Feſtin à ceux qui reçoivent cet honneur; mais, en récompenſe on les invite à *careſſer* les Captifs; & les careſſer, en langage de guerre, c'eſt leur faire tout le mal qu'on peut inventer. Cependant il ſe trouve des Chefs qui les ménagent. Mais rien n'approche de l'attention qu'on apporte à les garder. Le jour, ils ſont liés par le cou & par les bras, à une des planches du Canot; ou ſi la marche ſe fait par terre, ils ſont menés à la chaîne. Pendant la nuit, on les étend nus, au grand air, les jambes & les bras attachés à des pieux, & le cou ſi ſerré, qu'ils ne peuvent remuer. D'autres cordes, qui leur ſerrent auſſi les mains &

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

Comment ils gardent leurs Priſonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

les piés, ont assez de longueur pour être passées sous leurs Gardes; de sorte qu'ils ne peuvent faire un mouvement dont on ne soit averti.

Circonstances de leur retour après la guerre.

A quelque distance de la Bourgade, les Guerriers s'arrêtent; & le Chef fait donner avis de son retour. Le Député s'avance à la portée de la voix, & pousse différens cris qui donnent une idée générale du succès & des principaux évenemens de la Campagne. Il marque d'abord le nombre d'Hommes qu'on a perdus, par autant de cris de mort. Aussitôt les jeunes gens se détachent, pour aller prendre d'autres informations; souvent même toute la Bourgade y court: mais un seul Homme aborde le Député, apprend de lui les nouvelles qu'il apporte; & se tournant, à chaque fois, vers ceux qui l'ont accompagné, il les répete d'une voix haute, avec toutes leurs circonstances. On lui répond par des acclamations, ou par des cris de douleur, suivant la nature des récits. Ensuite le Député est conduit dans une Cabane, où les Anciens recommencent les mêmes questions: lorsque la curiosité publique est satisfaite, un Crieur, invite la jeunesse à marcher au devant des Guerriers, & les Femmes à leur porter des rafraîchissemens.

Dans plusieurs Nations, on ne s'occupe d'abord qu'à pleurer ceux qu'on a perdus. Le Député ne fait que des cris de mort. On ne va point au devant de lui. Mais, en arrivant, il trouve tout le monde assemblé; il raconte en peu de mots les opérations de la Campagne, & se retire dans sa Cabane, où l'on a soin de lui envoïer des vivres. Pendant quelques jours, toute la Bourgade pleure les Morts. Ensuite, on annonce la victoire par un autre cri. Alors, chacun essuie ses larmes, & ne pense plus qu'à se réjouir.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Le moment, où les Femmes joignent les Guerriers, est comme l'ouverture du supplice des Captifs. Ceux qu'on destine à l'adoption sont mis à couvert par leurs Parens futurs, qu'on a soin de faire avertir, & qui les vont prendre assez loin, pour les conduire à leurs Cabanes par des chemins détournés: mais tous ceux qui sont destinés à la mort, ou dont le sort n'est pas encore décidé, sont abandonnés à la fureur des Femmes qui portent des vivres aux Guerriers; & les Etrangers, qui sont quelquefois témoins de cette scene, admirent que ces Malheureux puissent résister à tous les maux qu'elles leur font souffrir. Si quelqu'une, sur-

Emportemens des Femmes contre les Prisonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

tout, a perdu, dans la derniere action, ou dans les Guerres passées, son Fils, ou son Mari, ou quelque personne chere, fut-ce depuis trente ans, c'est une Furie qui s'attache au premier qu'elle rencontre, & l'on n'entreprend point de représenter jusqu'où sa rage l'emporte. Toutes les Loix de la pudeur & de l'humanité sont oubliées. Chaque coup qu'elle porte à sa victime feroit craindre qu'il ne fût mortel, si l'on ne savoit combien ces Barbares sont ingénieux à prolonger les plus horribles supplices. La nuit entiere se passe au Camp, dans toutes ces cruautés.

Entrée triomphante des Vainqueurs.

Le jour suivant est celui du triomphe des Vainqueurs. On remarque, à l'honneur des Iroquois & de quelques autres Peuples, qu'ils affectent, dans cette occasion, autant de modestie que de désintéressement. Les Chefs entrent d'abord seuls, dans la Bourgade, sans aucun signe de leur victoire, gardent un profond silence, se retirent dans leurs Cabanes, & ne marquent pas la moindre prétention sur les Prisonniers. Chez d'autres Nations, le Chef, au contraire, marche à la tête de sa Trouppe, de l'air d'un Conquérant. Son Lieutenant suit, précédé d'un Crieur, qui recommence les cris de mort. Les Guerriers

ſuccedent, deux à deux. Entre les deux rangs, marchent leurs Priſonniers, couronnés de fleurs, le viſage & les cheveux peints, un bâton dans une main & le Chickikoué dans l'autre, le corps preſque nu, les bras liés, au-deſſus du coude, avec une corde dont les deux Guerriers tiennent les bouts. Ces infortunés chantent ſans ceſſe leur chanſon de mort, au ſon du Chickikoué : & ce chant, dit-on, a quelque choſe de lugubre & de fier. Les Captifs n'ont pas l'air humilié, ni ſouffrant. On nous donne le ſens de leurs chanſons.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Cruauté avec laquelle les Priſonniers ſont traités.

» Je ſuis brave, je ſuis intrépide : je
» ne crains, ni la mort, ni les tortu-
» res. Ceux qui les redoutent ſont des
» lâches, & moins que des Femmes.
» La vie n'eſt rien pour un Homme de
» courage. Que le déſeſpoir & la rage
» étouffent mes Ennemis. Que ne puiſ-
» je les dévorer, & boire leur ſang
» juſqu'à la derniere goutte !

On les arrête par intervalle ; on s'attroupe autour d'eux ; & non-ſeulement on danſe, mais on les fait danſer. Ils paroiſſent obéir volontiers. Ils racontent les plus belles actions de leur vie ; ils nomment tous ceux qu'ils ont tués ou brûlés. Ils font remarquer particulierement ceux, dont ils jugent qu'on

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

a dû regretter vivement la perte. Il semble que leur vûe soit d'animer contr'eux les arbitres de leur sort. En effet cette vanité leur coûte cher, & leurs bravades mettent en fureur ceux qui les entendent : mais à juger de leur disposition par leur air & leur langage, on croiroit qu'ils prennent plaisir à leurs tourmens. Quelquefois on les oblige de courir entre deux rangées d'Hommes, armés de pierres & de bâtons, qui frappent sur eux comme s'ils vouloient les assommer. Cependant il n'arrive jamais qu'ils y succombent : quoiqu'on paroisse frapper à l'aveugle, & que la seule fureur semble conduire le bras, on observe de ne pas donner de coups qui puissent mettre la vie en danger. Dans leur marche, chacun a droit de les arrêter, pour leur faire quelque insulte : il leur est permis de se défendre, mais ils ne peuvent jamais être les plus forts. Lorsqu'ils sont entrés dans la Bourgade, on les conduit de Cabane en Cabane, & partout ils reçoivent quelque traitement cruel. Dans l'une on leur arrache un ongle : dans une autre, on leur coupe un doigt, tantôt avec les dents, tantôt avec un mauvais couteau, qu'on emploie comme une scie. Un Vieillard leur déchire

la chair jusqu'aux os ; un Enfant les perce, en mille endroits, d'une alêne ; une Femme les fouette impitoïablement, jusqu'à ce que les bras lui tombent de lassitude. Mais les Guerriers, quoiqu'ils soient encore leurs maîtres, ne mettent jamais la main sur eux. On ne peut même les mutiler sans leur permission, qu'ils accordent rarement, & c'est la seule vangeange qui soit exceptée. S'ils sont promenés dans plusieurs Villages, soit de la même Nation, ou de ses Voisins & de ses Alliés, qui demandent cette espece de participation à la victoire, ils y sont reçus avec les mêmes excès de barbarie.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

On travaille ensuite à leur répartition, & leur sort dépend de ceux auxquels ils sont livrés. Après la délibération du Conseil, tout le monde est invité à s'assembler dans une Place, où la distribution se fait sans contestation & sans bruit. Les Femmes, qui ont perdu leurs Maris ou leurs Enfans à la guerre, sont ordinairement partagées les premieres. On satisfait ensuite aux engagemens que les Guerriers ont pris avant leur départ. S'il ne se trouve point assez de Captifs, on y supplée par des chevelures, & ceux qui en obtiennent s'en parent aux jours de Fête : le

Répartition qui s'en fait.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

reste du tems, elles demeurent suspendues à la porte des Cabanes. Mais si le nombre des Prisonniers excede celui des Prétendans, on fait présent du surplus aux Alliés. D'ailleurs un Chef ne se remplace que par un Chef, ou par deux ou trois Esclaves, qui ne sont pas moins brûlés, quand ceux qu'ils remplacent seroient morts de maladie. Les Iroquois destinent toujours quelques Prisonniers pour le public, & c'est le Conseil qui en dispose. Cependant les Meres de Famille peuvent encore casser cette disposition, & donner la vie ou la mort à ceux mêmes qui ont reçu leur Sentence du Conseil. Dans les Nations où les Guerriers ne se dépouillent pas entierement de leur droit sur les Captifs, ceux, en faveur desquels le Conseil en a disposé, sont obligés de les leur remettre, s'ils l'exigent : mais ils le font rarement ; & la même Loi les oblige, alors, de rendre les gages qu'ils avoient reçus.

Leur sort le plus ordinaire.

En général, la plûpart des Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort, ou tombent dans un esclavage fort dur, qui ne les assure jamais de la vie. Quelques-uns sont adoptés ; & dès ce moment leur condition ne differe plus de celle des Enfans de la Nation,

En entrant dans tous les droits de ceux dont ils occupent la place, souvent la reconnoissance ou l'habitude leur fait prendre de si bonne foi l'esprit national, qu'ils ne font pas difficulté de porter la guerre dans leur Patrie. On observe que les Iroquois ne se sont soutenus que par cette politique. Leurs guerres continuelles, avec la plûpart des autres Nations, les auroient réduits presqu'à rien, s'ils n'avoient toujours naturalisé une partie de leurs Prisonniers.

Quelquefois, au lieu d'en envoïer l'excédent à d'autres Villages, on en donne à divers Particuliers, qui n'y avoient aucunes prétentions : mais le pouvoir qu'on leur laisse sur eux ne les dispense pas de se conduire par l'avis du Conseil. Un Sauvage, à qui l'on fait présent d'un Esclave, l'envoie prendre par quelqu'un de sa Famille, & le fait attacher à la porte de sa Cabane. Ensuite il assemble les Chefs du Conseil ; & leur declarant ses propres intentions, il leur demande ce qu'ils en pensent. Ordinairement leur avis est conforme à ses desirs. S'il prend le parti d'adopter l'Esclave, pour réparer quelque perte de sa Famille, les Chefs lui disent : » il y a long-tems que nous

Cérémonie de l'adoption.

» sommes privés d'un tel, ton Parent » ou ton Ami, qui étoit le soutien de » notre Bourgade; il faut qu'il repa- » roisse : il nous étoit trop cher, pour » différer davantage à le faire revivre. » Nous le remettons sur ta natte, dans » la personne de ce Prisonnier «. Cependant il y a des Particuliers si considérés, qu'en leur faisant présent d'un Captif, on ne leur impose aucune condition ; & le Conseil, en le remettant entre leurs mains, s'exprime alors dans ces termes : » on te donne dequoi ré- » parer la perte d'un tel, & nettoïer » le cœur de ton Pere, de sa Mere, de » sa Femme, & de ses Enfans. Soit » que tu veuilles leur faire boire du » bouillon de cette chair, ou que tu » aimes mieux remettre le Mort sur sa » natte dans la personne de ce Cap- » tif, tu peux en disposer à ton gré «.

Un Esclave, qu'on adopte ainsi, est conduit à la Cabane où il doit demeurer : on commence par le délivrer de ses liens ; on fait ensuite chauffer de l'eau, pour lui laver toutes les parties du corps ; on panse ses plaies, s'il en a ; on n'épargne rien pour lui faire oublier les maux qu'il a soufferts ; on le nourrit bien, on l'habille proprement ; en un mot, on ne traiteroit pas

mieux celui *qu'il ressuscite* ; c'est l'expression des Sauvages. Quelques jours après, on fait un Festin, dans lequel on lui donne solemnellement le nom du Mort qu'il remplace, & dont il contracte toutes les obligations, comme il entre dans tous ses droits.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Ceux qu'on destine à la mort sont quelquefois aussi bien traités, dans les premiers tems de leur esclavage, & même jusqu'au moment de l'exécution, que s'ils avoient le bonheur d'être adoptés. Comme ils doivent être immolés au Dieu de la guerre, ce sont des victime qu'on engraisse pour le Sacrifice. On leur cache ordinairement leur sort, parcequ'il faudroit les garder avec trop de soin, s'ils en étoient informés ; & dans le favorable espoir qu'on leur laisse, la seule difference qu'on mette entr'eux & les autres est de leur noircir entierement le visage. Ils sont traités d'ailleurs avec toutes sortes d'égards : on ne leur parle qu'avec amitié ; on leur donne les noms de Fils, de Freres, de Neveux, suivant la qualité de celui dont leur mort doit appaiser les manes, & qu'ils s'attendent néanmoins à remplacer. On leur abandonne même des Filles, pour leur servir de Femmes, pendant le tems qui leur reste

Conduite perfide envers quelques Prisonniers.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

à vivre. Mais lorsque l'exécution approche, si c'est une Mere, ou une Femme, à laquelle il ait été livré, elle devient tout-d'un-coup une Furie, qui passe des plus tendres caresses aux derniers excès de rage. Elle commence par invoquer l'ombre de celui qu'elle veut vanger : approche, lui dit-elle; on va t'appaiser. On te prépare un Festin : bois à longs traits de ce bouillon, que je vais verser pour toi. Reçois le sacrifice que je te fais, par la mort de ce Guerrier. Il sera brûlé & mis dans la chaudiere. On lui appliquera des haches ardentes; on lui enlevera la chevelure; on boira dans son crâne. Tu ne feras donc plus de plaintes. Tu seras pour jamais satisfaite. Le P. de Charlevoix assure que malgré quelque variété dans les termes, la substance de ces formules est toujours la même. Un Crieur fait sortir le Captif de la Cabane, déclare les intentions du Maître ou de la Maîtresse de son sort, & finit par exhorter les jeunes gens à bien faire. Un autre s'adresse au Patient & lui dit : mon Frere, prens courage; nous t'allons brûler. Il répond froidement, tu fais bien; je te remercie. Aussi-tôt, il s'éleve un cri dans toute l'Habitation, & le Prisonnier est conduit au lieu du supplice.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Supplice des Prisonniers de guerre.

L'usage commun est de le lier à un Poteau, par les deux mains & par les piés; mais de maniere, qu'il puisse aisément tourner autour du Poteau. Quelquefois, lorsque l'exécution se fait dans une Cabane, d'où l'on n'appréhende point qu'il s'échappe, on lui laisse les mains & les piés libres, avec le pouvoir de courir d'un bout à l'autre. Avant que le supplice commence, il chante, pour la derniere fois, sa chanson de mort: ensuite il fait le recit de ses exploits, & presque toujours dans des termes insultans pour ceux qui l'entendent; après quoi, les exhortant à ne pas l'épargner, il leur recommande de se souvenir qu'il est homme & bon Guerrier. Un Voïageur, refléchissant sur ces scenes tragiques & barbares, en a porté un jugement qu'on soumet à celui du Lecteur. » Ce qui l'étonne le » plus, dit-il n'est pas qu'un Patient » chante à pleine voix, ni qu'il insul- » te & défie ses Bourreaux, comme » on leur voit faire presqu'à tous, jus- » qu'au dernier soupir: il y a, dans » cette conduite, une fierté qui éleve » l'esprit, qui le transporte, qui le » distrait un peu de ses souffrances, & » qui l'empêche même de marquer » trop de sensibilité. D'ailleurs les mou-

Explication de la barbarie des Sauvages après leurs victoires.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

» vemens qu'il se donne sont une véritable diversion, émoussent le sentiment, produisent le même effet, & plus d'effet même, que les cris & les larmes. Enfin, il sait qu'il n'y a point de grace à espérer, & le desespoir donne de la hardiesse & des forces «. Le même Voïageur ajoute » que cette espece d'insensibilité n'est pas aussi universelle que d'autres se l'imaginent, & qu'il n'est pas rare de voir pousser à ces Misérables des cris capables de percer les cœurs les plus durs; mais qui n'ont pas d'autre effet que de réjouir les Acteurs & les Assistans «. A l'égard de ce qui produit dans les Sauvages une inhumanité qui révolte la nature, il croit qu'ils sont parvenus à cet excès par dégrés; que l'usage les y accoutume insensiblement; » que l'envie de voir faire une lâcheté à leur Ennemi, les insultes qu'il ne cesse pas de faire à ses Bourreaux, le desir de la vangeance, passion dominante de ces Peuples, qui ne peut être assouvie pendant que le courage de celui qui en est l'objet ne paroît point abbatu; enfin que la superstition, cause encore plus puissante, y entrent chacun pour leur part.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

On ne s'arrêtera point au détail de ces horribles exécutions, d'autant moins qu'elles n'ont pas de méthode uniforme, ni d'autres regles que la férocité & le caprice. Souvent les Acteurs sont au même nombre que les Spectateurs; c'est-à-dire, que tous les Habitans de la Bourgade, Hommes, Femmes & Enfans, deviennent autant de Bourreaux. Ceux de la Cabane, où le Captif a vécu, sont les seuls qui s'abstiennent de le tourmenter : c'est du moins l'usage de plusieurs Nations. Ordinairement on commence par brûler les piés, ensuite les jambes, & successivement les autres parties, en remontant jusqu'à la tête. Souvent le supplice dure une semaine entiere. Les moins épargnés sont ceux qui, étant déja tombés dans l'esclavage, ont pris la fuite après avoir été adoptés, & sont redevenus Prisonniers. On les regarde comme des Enfans dénaturés, ou des ingrats, qui ont pris parti contre leurs Parens & leurs Bienfaicteurs; & la vangeance n'a point de bornes.

Idée générale de leurs cruautés.

Lorsque le Patient n'est pas lié, soit qu'il soit exécuté dans la Cabane, ou dehors, il lui est permis de se défendre. Ses tourmens redoublent; mais il accepte cette liberté, bien moins dans

Constance des Prisonniers de guerre.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENTR.

l'espoir de sauver sa vie, que pour vanger sa mort, & pour mourir en guerrier. On nous donne, sur des témoignages oculaires, un exemple de la force & du courage que ces deux passions peuvent inspirer. Un Capitaine Iroquois, du Canton d'Oneyouth, avoit mieux aimé braver le péril, que se deshonorer par la fuite. Il se battit longtems, en homme qui vouloit périr les armes à la main; mais les Hurons, qu'il avoit en tête, vouloient l'avoir vif, & le prirent. La Bourgade, où il fut conduit, avoit quelques Missionnaires, auxquels on laissa la liberté de l'entretenir. Ils lui trouverent une docilité, dont ils sûrent profiter pour le convertir; & l'aïant instruit, ils lui donnerent le Baptême. Peu de jours après, il fut brûlé, avec plusieurs de ses Compagnons, & sa constance étonna les Sauvages mêmes. Comme il n'étoit pas lié, il se crut en droit, malgré sa conversion, de faire à ses Ennemis tout le mal dont il étoit capable. On l'avoit fait monter sur une espece de Théâtre, où le feu lui fut appliqué à toutes les parties du corps, par un si grand nombre d'Ennemis, qu'il ne put leur résister. Mais il parut d'abord insensible. Un de ses Compagnons, qu'on tourmentoit

Exemple singulier d'un Capitaine Iroquois.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

assez près de lui, aïant donné quelques marques de foiblesse, il prit soin de l'animer à la patience; & ses exhortations eurent tant de pouvoir, qu'il eut la satisfaction de le voir mourir en brave. Alors, on retomba sur lui avec une fureur, qui sembloit devoir le mettre en pieces : il n'en parut pas ému; & ses Bourreaux étoient embarrassés à lui trouver quelque endroit sensible, lorsqu'un d'eux s'avisa de lui cerner la peau de la tête, & de la lui arracher avec violence. La douleur le fit tomber, sans aucune marque de connoissance. On le crut mort, & chacun se retira. Un moment après, il revint de cet évanouissement; & ne voïant plus personne autour de lui, il prit, des deux mains, un gros tison de feu, rappella ses Bourreaux, & les défia de s'approcher. Sa résolution les surprit : ils pousserent d'affreux hurlemens, s'armerent, les uns de tisons ardens, les autres de fers rougis au feu, & fondirent sur lui tous ensemble. Il les reçut avec une vigueur qui les fit reculer. Le feu lui servit de retranchement d'un côté : il s'en fit un autre, avec les échelles dont on s'étoit servi pour monter sur l'échaffaut; & cantonné dans son propre bucher, il fut quelque-tems la terreur d'une Bour-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

gade entiere. Un faux pas, qu'il fit en voulant éviter un tiſon qui lui fut lancé, le fit retomber au pouvoir de ſes Ennemis ; & ces Furieux lui firent païer bien cher la fraïeur qu'il venoit de leur cauſer. Après avoir épuiſé leurs propres forces à le tourmenter, ils le jetterent au milieu d'un grand braſier, & l'y laiſſerent, dans l'opinion qu'il y ſeroit bien-tôt étouffé. Ils furent trompés : lorſqu'ils y penſoient le moins, ils le virent deſcendre de l'échaffaut, armé de tiſons, & courir vers le Village, comme s'il y eut voulu mettre le feu. Tout le monde en fut glacé d'effroi, & perſonne n'eut la hardieſſe de ſe préſenter à lui pour l'arrêter : mais, à quelques pas des premieres Cabanes, un bâton, qu'on lui jetta de loin entre les jambes, le fit tomber ; & l'on fut ſur lui, avant qu'il eut pû ſe relever. On lui coupa d'abord les piés & les mains ; on le roula ſur des charbons embraſés ; enfin on le mit ſous un tronc d'arbre tout en feu. Alors toute la Bourgade fit un cercle autour de lui, pour goûter le plaiſir de le voir brûler. Son ſang, qui couloit de toutes parts, éteignoit preſque le feu ; mais on n'appréhendoit plus aucun effort d'un Mourant. Cependant il en fit un dernier, qui renou-

vella le trouble. Il se traîna sur les coudes & sur les genoux, avec une vigueur & d'un air menaçant, qui écarterent les plus proches, moins de fraïeur, à la vérité, que d'étonnement; car il étoit trop mutilé pour leur nuire. Dans ce moment, les Missionnaires, qu'on donne ici pour témoins, s'étant approchés de lui, & lui aïant remis devant les yeux les sentimens de Religion qu'ils lui avoient inspirés, ils les écouta tranquillement, & ne parut plus occupé d'autre soin. Bien-tôt, un Huron le prit par derriere & lui coupa la tête.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

HABILETÉ DES SAUVAGES DANS LEURS NÉGOCIATIONS.

Mais si ces Peuples font la guerre en barbares, on assure que dans leurs Traités de paix & dans toutes leurs Négociations, ils ont autant de noblesse que d'habileté. Jamais il n'est question, parmi eux, de conquérir & d'étendre les bornes de leur Païs, la plûpart ne connoissent pas même de véritable domaine, & ceux qui se croient maîtres de leurs Terres, n'en sont point jaloux jusqu'à trouver mauvais qu'on vienne s'y établir, pourvu qu'on n'entreprenne point de gêner leur liberté. Il ne s'agit donc, dans leurs Traités, que de se faire des Alliés contre des Ennemis qu'ils redoutent, de finir une guerre qui devient ruineuse aux deux

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Partis, ou plutôt de suspendre les hostilités; car on a déja fait observer que les guerres nationales sont éternelles entre les Sauvages, & qu'il faut peu compter sur un Traité de paix, lorsqu'une des deux Parties recommence à donner de la jalousie à l'autre.

On a parlé des Ligues qui se font pour la guerre. Quoique le Calumet y serve aussi, son usage, surtout chez les Nations du Sud & de l'Ouest, est plus commun pour les négociations de Paix. Il passe pour un présent du Soleil.

Ce que c'est que le Calumet.

C'est proprement une Pipe, dont le tuïau est fort long, & dont la tête a la figure de nos anciens Marteaux d'armes. Cette tête est ordinairement composée d'une sorte de marbre rougeâtre, fort aisé à travailler, qui se trouve en abondance dans le Païs des Ajoués. Le tuïau est d'un bois leger, peint de différentes couleurs, orné de têtes, de queues, & de plumes des plus beaux Oiseaux. L'usage est de fumer dans le Calumet, quand on l'accepte; & cette acceptation devient un engagement sacré, dont tous les Sauvages sont persuadés que le Grand-Esprit puniroit l'infraction. Si l'Ennemi présente un Calumet au milieu d'un combat, il est permis de le refuser; mais s'il est accepté,

cepté, on doit mettre sur-le-champ les armes bas. Il y a des Calumets pour toutes sortes de Traités. Dans le commerce, on n'est pas plutôt convenu de l'échange, qu'on présente un Calumet pour le cimenter. S'il est question de guerre, non-seulement le tuïau, mais les plumes mêmes doivent être rouges. Quelquefois elles ne le sont que d'un côté; &, suivant leur disposition, on reconnoît à quelle Nation ceux, par lesquels il est présenté, veulent déclarer la guerre. Il ne paroît pas douteux que l'intention des Sauvages, en faisant fumer dans le Calumet ceux dont ils cherchent l'alliance, ou le commerce, ne soit de prendre le Soleil pour témoin & pour garant de leurs Traités; car on assure qu'ils ne manquent jamais d'en pousser la fumée vers cet Astre (36). La

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

(36) Le P. Lafitau trouve dans cette pratique une nouvelle preuve de l'origine Grecque, qu'il attribue aux Sauvages. Cette pipe ne lui paroît, dans la sienne, que le Caducée de Mercure. Le Pere de Charlevoix, plus naturellement, pense » que ces » Peuples, instruits, par » leur expérience, que la » fumée de leur Petun » abbat les vapeurs du » cerveau, rend la tête » plus libre, réveille les » esprits, & les met plus » en état de traiter d'affaires, n'ont pas eu » d'autre raison pour en » introduire l'usage dans » leurs Conseils, où effectivement ils ont sans » cesse la pipe à la bouche, & qu'après avoir » pris mûrement leur résolution, ils n'ont pas » cru qu'il y eût de symbole plus propre à la » sceller, ni de gage plus

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

grandeur & les ornemens des Calumets, qu'on présente aux Personnes de distinction & dans les occasions importantes, n'ont pas vraisemblablement d'autre source que le respect qu'on doit aux Supérieurs & aux grandes affaires. C'est aux *Panis*, Nation établie sur les bords du Missouri, & qui s'étend assez loin vers le Nouveau Mexique, que le Soleil, suivant la Tradition des Sauvages, a donné le Calumet : mais, apparemment, les Panis, comme beaucoup d'autres Peuples, ont voulu relever, par le merveilleux, un usage dont ils étoient les Auteurs ; & tout ce qu'on peut conclure de cette opinion, c'est qu'étant peut-être les premiers Peuples de cette partie du Continent de l'Amérique qui aient rendu un culte au Soleil, ils sont aussi les premiers qui aient fait du Calumet un symbole d'alliance.

Tradition sur l'origine du Calumet.

» capable d'en assurer » l'exécution, que l'instrument qui a eu tant » de part à leurs délibé- » rations. Peut-être même n'ont-ils pas imaginé de signe plus naturel pour marquer une étroite union, que de fumer dans une même Pipe, sur-tout si la fumée qu'on en tire est offerte à une Divinité qui y mette le sceau de la Religion. Fumer dans la même pipe, en signe d'alliance, revient au même que boire dans la même coupe, suivant l'usage ancien & moderne de plusieurs Nations. Ces usages sont trop naturels, pour être regardés comme des mysteres.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Comment les Sauvages s'y prennent pour négocier.

Avant l'ouverture, & pendant toute la durée des Négociations, le principal soin des Sauvages est d'éloigner l'idée qu'ils fassent les premieres démarches, ou du moins de persuader à leurs Ennemis que la crainte & la nécessité n'y ont aucune part. Un Négociateur ne rabbat rien de sa fierté, dans le plus fâcheux état des affaires de sa Nation; & souvent il a l'adresse de faire croire aux Vainqueurs, dont il veut arrêter les succès, que leur intérêt les oblige de faire finir les hostilités. Il est intéressé lui-même à mettre en usage tout ce qu'il a d'esprit & d'éloquence; car si ses propositions ne sont pas goûtées, il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique réponse qu'on lui fasse. Non-seulement il est obligé d'abord de se tenir sur ses gardes, mais après s'être garanti de la premiere surprise, il doit compter d'être poursuivi & brûlé s'il se laisse prendre. Ces violences sont toujours colorées de quelques prétextes, tels que ceux de vangeance & de représailles. Quantité de Jésuites, qui demeuroient dans les Bourgades Sauvages, sous la Sauve-garde publique, & comme les Agens ordinaires de la Colonie Françoise, s'y sont vus exposés à devenir les victimes du moindre ress-

A quoi le Négociateur est exposé.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

sentiment. D'un autre côté, on ne lit pas, sans admiration, que des Peuples, qui ne font pas la guerre par intérêt, qui portent le désintéressement jusqu'à ne se charger jamais de la dépouille des Vaincus, & ne pas toucher même aux habits des Morts ; en un mot, qui ne prennent les armes que pour la gloire, ou pour se vanger de leurs Ennemis, soient exercés dans le manége de la plus fine politique. Ils entretiennent, dit-on, des Pensionnaires chez leurs Ennemis ; & l'on assure que par l'effet d'une autre prudence, qui les porte à se défier des avis intéressés, ils n'en reçoivent point de ces Ministres secrets, s'ils ne sont accompagnés de quelque présent.

EXEMPLES DE L'ÉLOQUENCE DES SAUVAGES.

C'est ici l'occasion de donner un exemple de leur éloquence. Entre plusieurs traits de cette nature, qui se trouvent répandus dans nos Relations & dans celles des Anglois, on en choisit un, qui représente, à la fois, le caractere d'éloquence des Sauvages, & la méthode que les Européens emploient, à leur imitation, pour s'expliquer avec eux. En 1684, M. de la Barre, Gouverneur général de la Nouvelle France, craignant quelque irruption de la part des Iroquois, qui s'étoient rendus plus redoutables que jamais, & qui

avoient auſſi leurs ſujets de plainte, engagea M. d'Iberville, Gentilhomme Canadien, dont on a déja loué le mérite, & ſi conſidéré de cette fiere Nation, qu'elle lui avoit donné, par eſtime & par amitié, le nom d'*Akoueſſan*, qui ſignifie la Perdrix, à lui amener quelques Anciens, auxquels il ſe flattoit encore d'inſpirer le goût de la paix, ou d'en impoſer par ſa fermeté. Il s'étoit avancé juſqu'au Fort de Catarocouy, avec un Corps de Troupes, qu'il vouloit faire paſſer pour une ſimple eſcorte; & M. d'Iberville revint, en effet, avec un des principaux Chefs des Onontaguas, qui ſe nommoit *Grangula*, ſuivi de trente jeunes Guerriers: mais dans l'intervalle, une partie des Troupes Françoiſes fut affligée de diverſes maladies. Cette diſgrace ne put être cachée aux Sauvages, parceque pluſieurs d'entr'eux, qui entendoient un peu le François, ſe glifferent pendant la nuit derriere les Tentes, où les diſcours inconſidérés de quelques Soldats leur rendirent un témoignage de l'état des Malades. Cependant, deux jours après leur arrivée, le Chef fit dire à M. de la Barre qu'il étoit prêt à l'entendre; & l'Aſſemblée ſe tint entre les deux Camps.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Grangula s'assit à la maniere Orientale, au milieu de ses Guerriers, qui prirent la même posture. Il avoit la pipe à la bouche; & le grand Calumet de Paix étoit vis-à-vis de lui, avec un collier. M. de la Barre, assis dans un grand fauteuil, avoit, des deux côtés, une file d'Officiers François. Il ouvrit la conférence par ce discours, dans la bouche de son Interprete.

Le Roi, mon Maître, informé que les cinq Nations Iroquoises contreviennent depuis long tems à la paix, m'a donné ordre de me transporter ici avec une escorte, & d'envoïer Akouessan au Village des Onontaguas, pour engager les principaux Chefs à s'approcher de mon Camp. L'intention de ce grand Monarque est que nous fumions ensemble, toi & moi, dans le grand Calumet de Paix; pourvu que tu me promettes, au nom des Tsonontouans, des Goyoguans, des Onontaguas, des Onoyouths, & des Agniés, de donner une entiere satisfaction à ses Sujets, & de ne rien faire à l'avenir qui puisse causer une fâcheuse rupture.

Les cinq Nations Iroquoises ont pillé, ruiné & maltraité tous les Coureurs de bois, qui alloient en traite chez les Illinois, les Outamis, & les autres

Peuples, Enfans de mon Roi. Comme ils ont agi, dans ces occasions, contre les Traités conclus avec mon Prédécesseur, je suis chargé de leur en demander réparation, & de leur signifier qu'en cas de refus, ou de récidive, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit (37) ma parole.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Les Guerriers des cinq Nations ont introduit les Anglois dans les Lacs du Roi mon Maître, & chez les Peuples ses Enfans, pour détruire le Commerce de ses Sujets, & pour obliger ces Nations à se soustraire à l'obéissance qu'elles lui doivent. Ils les y ont menés, malgré les défenses du dernier Gouverneur de New-Yorck, qui prévoïoit les risques où il exposoit les uns ou les autres. Je veux bien oublier ces démarches; mais si elles se renouvellent, j'ai ordre exprès de vous déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

Ces mêmes Guerriers ont fait plusieurs incursions barbares chez les Illinois & les Outamis. Ils y ont massacré, Hommes, Femmes & Enfans; pris, lié & emmené un nombre infini d'Indiens de ces deux Nations, qui se croïoient en sûreté dans leurs Villages,

(37) Affermit est le terme Sauvage, au lieu de *garantit*.

au milieu de la Paix. Ces Peuples, qui sont Enfans de mon Roi, doivent cesser d'être vos Esclaves. Il faut leur rendre la liberté, & les renvoïer dans leur Païs. Si les cinq Nations le refusent, j'ai ordre exprès de leur déclarer la guerre. Ce collier affermit ma parole.

Voilà ce que j'avois à dire à Grangula, à qui je m'adresse pour rapporter aux cinq Nations la déclaration que le Roi, mon Maître, m'a donné ordre de leur faire. Il ne voudroit pas qu'elles l'obligeassent d'envoïer une puissante armée, pour entreprendre une Guerre qui leur seroit fatale. Il seroit fâché aussi que ce Fort de Catarocouy, qui est un ouvrage de paix, servît de prison à vos Guerriers. Empêchons, de part & d'autre, que ce malheur arrive. Les François, qui sont Freres & Amis des cinq Nations, ne troubleront jamais leur repos, pourvu qu'elles donnent la satisfaction que je leur demande, & que les Traités soient desormais observés. Je serois au desespoir que mes paroles ne produisissent pas l'effet que j'en attens; car je serois alors obligé de me joindre au Gouverneur de New-York, qui, par l'ordre du Roi, son Maître, m'aideroit à brûler les cinq Villages, & à vous détrui-

re. Ce Collier affermit ma parole.

CARAC. RE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

L'Interprete aïant cessé de parler, Grangula, qui, pendant ce discours, ne regardoit que le bout de sa Pipe, se leva, fit cinq ou six tours dans le cercle, composé de Sauvages & de François, revint à sa place, se plaça debout devant le Général, & le regardant d'un œil fixe, lui répondit dans ces termes.

Onnontio (38), je t'honore. Tous les Guerriers qui m'accompagnent, t'honorent aussi. Ton Interprete a fini son discours, je vais commencer le mien. Ma voix court à ton oreille. Ecoute mes paroles.

Onnontio, il falloit que tu crûsses, en partant de Quebec, que l'ardeur du Soleil eût embrasé les Forêts, qui rendent notre Païs inaccessible aux François; ou que le Lac les eût tellement inondées, que nos Cabanes se trouvant environnées de ses eaux, il nous fût impossible d'en sortir. Oui, Onnontio, il faut que tu l'aies cru, & que la curiosité de voir tant de Païs, brûlés, ou

(38) Ce nom, que tous les Sauvages donnent au Gouverneur de la Nouvelle France, signifie grande Montagne. C'est un titre d'honneur, qui a commencé sous le Gouvernement du Chevalier de Montmagny, second Gouverneur du Canada. Au reste, la traduction du discours suivant doit être fidelle, puisqu'elle est des Missionnaires.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

submergés, t'ait porté jusqu'ici. Tu es maintenant désabusé, puisque moi & mes Guerriers venons ici t'assurer que les Tsonontouans, les Goyoguans, les Onontaguas, les Onnoyouths & les Agniés n'ont pas encore péri. Je te remercie, en leur nom, d'avoir rapporté sur leurs Terres ce Calumet de Paix, que ton Prédécesseur a reçu de leurs mains. Je te felicite, en même tems, d'avoir laissé sous terre la hache meurtriere, qui a rougi tant de fois du sang des François. Ecoute, Onnontio; je ne dors point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil qui m'éclaire me fait découvrir, à la tête d'une trouppe de Guerriers, un grand Capitaine qui parle en sommeillant. Il dit qu'il ne s'est approché de ce Lac, que pour fumer dans le grand Calumet de Paix avec les Onontaguas; mais Grangula sait, au contraire, que c'étoit pour leur casser la tête, si tant de vrais François ne s'étoient affoiblis. Je vois qu'Onnontio rêve dans un camp de Malades, à qui le Grand Esprit a sauvé la vie par des infirmités.

Ecoute, Onnontio; nos Femmes avoient pris les Casse-têtes. Nos Enfans & nos Vieillards portoient l'arc & la fleche à ton camp, si nos Guerriers

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

ne les eussent retenus & désarmés, lorsque ton Ambassadeur Akouessan parut dans mon Village. C'en est fait j'ai parlé.

Ecoute, Onnontio, nous n'avons pas pillé d'autres François que ceux qui portoient des fusils, de la poudre & des balles aux Outamis & aux Illinois, nos Ennemis, parceque ces armes auroient pû leur couter la vie. Nous avons fait comme les Jésuites, qui cassent tous les barils d'eau-de-vie qu'on porte dans nos Villages, de peur que les ivrognes ne leur cassent la tête. Nos Guerriers n'ont point de Castors, pour païer toutes les armes qu'ils ont pillées, & les pauvres Vieillards ne craignent point la guerre. Ce collier contient ma parole.

Nous avons introduit les Anglois dans les Lacs, pour y trafiquer avec les Outaouas & les Hurons, de même que les Algonquins ont conduit les François à nos Villages, que les Anglois disent leur appartenir. Nous sommes nés libres. Nous ne dépendons, ni d'Onnontio, ni de *Corlar* (39). Il nous est permis d'aller où nous voulons, d'y conduire qui bon nous semble, d'acheter

(39) Nom que les Sauvages donnent au Gouverneur Anglois de la Nouvelle York.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

& de vendre, & à qui il nous plaît. Si tes Alliés sont tes Esclaves, ou tes Enfans, traite-les comme des Esclaves, ou comme des Enfans; ôte-leur la liberté de recevoir chez eux d'autres gens que les tiens. Ce collier contient ma parole.

Nous avons cassé la tête aux Illinois & aux Outamis, parcequ'ils ont coupé les arbres de Paix qui servoient de limites à nos Frontieres. Ils sont venus faire de grandes chasses de Castors sur nos Terres, & ont enlevé mâles & femelles (40), contre la coutume de tous les Sauvages. Ils ont attiré les Chouanons dans leur Païs & dans leur parti. Ils leur ont donné des armes à feu, après avoir médité de mauvais desseins contre nous. Nous avons moins fait que les Anglois & les François, qui, sans droit, ont usurpé les Terres qu'il possedent, sur plusieurs Nations qu'ils ont chassées de leur Païs, pour bâtir des Villes, des Villages & des Forteresses. Ce collier contient ma parole.

Ecoute, Onnontio : ma voix est celle des cinq Cabanes Iroquoises. Voilà ce qu'elles te répondent. Ouvre encore l'oreille, pour entendre ce qu'elles te font savoir. Les Tsonontouans,

(40) C'est un crime capital, parmi les Sauvages, de détruire tous les Castors d'une Cabane.

les Goyoguans, les Onontaguas, les Onnoyouths & les Agniés disent, que quand ils enterrerent la hache à Catarocouy, en présence de ton Prédécesseur, au centre du Fort, ils planterent au même lieu l'arbre de Paix, pour y être soigneusement conservé ; qu'au lieu d'une retraite de Guerriers, ce Fort ne devoit plus être qu'une retraite de Marchands ; qu'au lieu d'armes & de munitions, il n'y auroit plus que des Marchandises & des Castors qui pussent y entrer. Ecoute, Onnontio ; prens garde à l'avenir qu'un aussi grand nombre de Guerriers, que celui qui paroît ici, se trouvant enfermé dans un si petit Fort, n'étouffe cet arbre. Ce seroit dommage qu'aïant aisément pris racine, on l'empêchât de croître, & de couvrir un jour de ses rameaux ton Païs & le nôtre. Je t'assure, au nom des cinq Nations, que nos Guerriers danseront sous ses feuillages la danse du Calumet, qu'ils demeureront tranquilles sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront la hache, pour couper l'arbre de paix, que quand leurs Freres, Onnontio & Corlar, conjointement ou séparément, entreprendront d'attaquer des Païs dont le Grand-Esprit a disposé en faveur de nos Ancêtres. Ce collier con-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

tient ma parole ; & cet autre, le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.

Enfin Grangula, s'adressant à M. d'Iberville, lui dit : *Akouessan*, prens courage, tu as de l'esprit : parle, explique ma parole, n'oublie rien ; dis tout ce que tes Freres & tes Amis annoncent à ton Chef Onnontio, par la voix de Grangula, qui t'honore, & t'invite à recevoir ce présent de Castors, & à te trouver tout-à-l'heure à son festin. Ces autres présens de Castors sont envoïés à Onnontio, de la part des cinq Nations.

L'Iroquois aïant cessé de parler, M. d'Iberville & quelques Jésuites présens expliquerent sa réponse, à M. de la Barre, qui rentra dans sa Tente, fort mécontent de la fierté de Grangula. C'étoit la premiere fois qu'il traitoit avec les Sauvages. Mais, sur les représentations qu'on lui fit (41), il dissimula son ressentiment ; & l'effet de cette conférence fut de suspendre du moins les hostilités.

MALADIES ORDINAIRES DES SAUVAGES.

Leurs Jongleurs, du moins ceux qui font profession de n'être en commerce qu'avec les Génies bienfaisans, ont

(41) On lui représenta, suivant les termes de la Relation, que *Iroca progenies nescit habere modum.*

beaucoup de part aux delibérations publiques, parcequ'ils sont regardés comme les Interpretes des volontés du Ciel. Mais leur principale occupation, & celle dont ils tirent le plus de profit, c'est la Médecine. On a vu que leur art est fondé sur la connoissance des Simples, à laquelle on peut joindre, dans tous les Païs du monde, l'expérience & la conjecture; mais ils y mêlent beaucoup de charlatanerie & de superstition. Il leur en coûte peu pour tromper les Sauvages, quoiqu'il n'y ait point d'hommes au monde à qui la Médecine soit moins nécessaire. Non-seulement ils sont presque tous d'une complexion saine, mais on assure qu'ils n'ont connu la plûpart de nos maladies, que depuis qu'ils nous ont fréquentés. Ils ne connoissoient point la petite vérole, lorsqu'ils l'ont reçue de nous. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, & quantité d'autres maux, si communs en Europe, n'ont point encore pénétré dans cette partie du Nouveau Monde parmi les Naturels du Païs. On avoue que les excès auxquels ils se livrent dans leurs festins, & leurs jeûnes outrés, leur causent des douleurs & des foiblesses de poitrine & d'estomac, qui en font

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

périr un grand nombre; & que la phtisie, suite naturelle des grandes fatigues & des exercices violens auxquels ils s'exposent dès l'enfance, enleve quantité de jeunes gens : mais on traite d'extravagance & d'erreur, l'opinion de ceux qui leur croient le sang plus froid qu'à nous, & qui rapportent à cette cause leur apparente insensibilité dans les tourmens. On prétend, au contraire, qu'ils l'ont extrêmement balsamique; ce qui vient, dit-on, de ce qu'ils n'usent point de sel, ni de tout ce que nous emploïons pour relever le goût de nos viandes.

Qualité de leur sang.

Leurs remedes.

Rarement ils regardent une maladie comme naturelle; & parmi les remedes dont ils font usage, ils en reconnoissent peu, qu'ils croient capables de les guérir par leur unique vertu. Leurs Simples sont ordinairement emploïés pour les plaies, les fractures, les dislocations, les luxations & les ruptures. Ils blâment les grandes incisions, qu'ils voient faire à nos Chirurgiens pour nettoïer les plaies. Leur méthode est d'y exprimer le suc de plusieurs Plantes; & cette composition, dont ils se réservent la connoissance, attire, dit-on, non seulement le pus, mais jusqu'aux esquilles, aux pierres, au fer, & gé-

néralement tous les corps étrangers qui sont demeurés dans la partie blessée. Ces mêmes sucs sont la seule nourriture du Malade, jusqu'à ce que sa plaie soit fermée. Celui qui la panse en prend aussi avant que de sucer la plaie, lorsqu'il y est obligé : mais c'est une opération rare ; & le plus souvent, on se contente de seringuer ce jus dans la plaie. Jusques-là, tout est dans les voies de la nature : mais comme il faut toujours du merveilleux à ces Peuples, un Jongleur applique les dents sur la plaie, & montrant ensuite un petit morceau de bois, ou quelque autre corps, qu'il feint d'en avoir tiré, il persuade au Malade que c'est le charme qui mettoit sa vie en danger (42).

Les Sauvages ont des remedes prompts & souverains, contre la Paralysie, l'Hydropisie & les maux vénériens. La rapure du Gayac & du Sassafras sont leurs spécifiques pour les deux dernieres de ces maladies ; ils en font une liqueur, dont le continuel usage préserve & guérit (43). Dans les maux aigus, tels que

(42) Ce qui est certain, dit le P. de Charlevoix, c'est qu'ils ont des secrets & des remedes admirables. Il en rapporte plusieurs effets, dont il avoit été témoin.

(43) Les Missionnaires ont vanté, depuis, une poudre, composée de trois

la Pleuréſie, ils operent ſur le côté opposé, par des cataplaſmes qui empêchent le dépôt, ou qui l'attirent. Dans la fievre, ils uſent de lotions froides, avec une décoction d'herbes, qui préviennent l'inflammation & le tranſport. Ils vantent ſurtout la diette; mais ils ne la font conſiſter que dans la privation de certains alimens, qu'ils croient nuiſibles. A l'uſage de la ſaignée, qui leur étoit inconnue, ils ſuppléoient autrefois, par des ſcarifications aux parties où le mal ſe faiſoit ſentir: enſuite ils y appliquoient une ſorte de ventouſes, avec des courges, qu'ils rempliſſoient de matieres combuſtibles, auxquelles ils mettoient le feu. Les Cauſtiques & les Boutons de feu leur étoient familiers; mais, ne connoiſſant point la pierre infernale, ils emploïoient à ſa place du bois pourri. Aujourd'hui la ſaignée leur tient lieu de tous ces ſecours. Dans les quartiers du Nord, l'uſage des lavemens étoit fort commun; une veſſie ſervoit de ſeringue. Ils ont contre la dyſſenterie, un remede dont l'effet eſt preſque toujours certain; c'eſt un jus

Simples, qu'ils ont reçue d'un Sauvage, & qui guérit radicalement, en peu de jours, les maux Vénériens les plus invétérés. Mais nous n'apprenons point que ce remede ait fait fortune en France.

qu'ils expriment de l'extrêmité des branches de cedre, après les avoir fait bien bouillir.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Mais leur principal remede, & leur préservatif ordinaire contre toutes sortes de maux, est la sueur, qu'ils excitent dans leurs étuves (44) : & lorsque l'eau leur découle de toutes les parties du corps, ils vont se jetter dans une Riviere; ou, si elle est trop éloignée, ils se font arroser de l'eau la plus froide. Souvent ils se font suer, uniquement pour se délasser le corps & l'esprit. Un Etranger arrive-t'il dans une Cabane? On lui fait du feu, on lui frotte les piés avec de l'huile, pour le conduire ensuite dans une Etuve, où son Hôte lui tient compagnie. Ils ont une autre maniere de provoquer la sueur, qui s'emploie dans certaines maladies. Elle consiste à coucher le Malade sur une petite estrade, sous laquelle on fait bouillir, dans une chaudiere, du bois d'épinette, & des branches de sapin. La vapeur n'en est pas moins salutaire par l'odeur, que par la sueur abondante qu'elle procure; au lieu que la sueur de l'étuve, qui n'est procurée que par la vapeur de l'eau versée sur des

(44) On a déja rapporté leur forme, & la méthode des Sauvages.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

cailloux, n'a pas le premier de ces avantages.

Dans l'Acadie, une Maladie ne passe pour sérieuse que lorsquelle ôte absolument l'appetit; & la plus violente fievre n'empêche point qu'on ne donne à manger aux Malades qui en demandent: d'autres les tuent, pour les empêcher de languir, lorsque la maladie est désespérée. Dans le Canton d'Onnontagué, on donne la mort aux petits Enfans, qui perdent leurs Meres avant que d'être sevrés, & la maniere de les tuer, est de les enterrer vifs avec elles. Enfin quelques autres se contentent d'abandonner un Malade, lorsque leurs Médecins n'en esperent plus rien, & le laissent mourir sans secours. Plusieurs Nations méridionales ont des maximes plus humaines: on n'y récompense le Médecin qu'après la guérison; & si le Malade meurt, celui qui l'a traité n'est pas en sureté pour sa vie. Suivant les Iroquois, toute maladie n'est qu'un desir de l'Ame; & l'on ne meurt que parceque le desir n'est pas rempli

FUNÉRAILLES DES SAUVAGES.

Lorsque les Sauvages ont perdu l'espérance de guérir, ils prennent leur parti avec beaucoup de résolution; & souvent, comme on vient de le remarquer, ils voient avancer la fin de leurs

jours par des personnes cheres, sans en marquer le moindre chagrin. A peine l'Arrêt de mort est prononcé, qu'un Moribond recueille ses forces, pour haranguer ceux qui sont autour de lui. Si c'est un Chef de Famille, il donne de fort bons avis à ses Enfans; & pour faire ses adieux à toute la Bourgade, il ordonne un Festin, où tout ce qu'il y a de provisions dans la Cabane doit être emploïé. Ensuite, il reçoit de sa Famille les présens qui doivent l'accompagner au Tombeau. On égorge autant de Chiens qu'on en peut trouver, dans l'opinion que les Ames de ces Animaux vont donner avis dans l'autre Monde, que le Mourant est près à s'y rendre; & tous les corps se mettent dans la Chaudiere, pour augmenter les mets du Festin. Après le repas, les pleurs commencent: on les interrompt bientôt, pour souhaiter au Mourant un heureux Voïage, le consoler de la perte qu'il va faire de ses Parens & de ses Amis, & l'assurer que ses Descendans soutiendront sa gloire. Tous les Voïageurs parlent, avec admiration, du sang-froid avec lequel ces Peuples envisagent la mort. C'est partout le même principe & le même fond de caractere. Quoique les usages funebres varient beaucoup dans

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

les différentes Nations, elles s'accordent néanmoins ſur les danſes, les Feſtins, les invocations & les chants. Mais dans toutes ces cérémonies, c'eſt toujours le Malade qui eſt le plus tranquille ſur ſon ſort.

On n'admire pas moins l'affection & la généroſité des Vivans pour leurs Morts. Il n'eſt pas rare de voir des Meres, qui gardent pendant des années entieres les cadavres de leurs Enfans, & qui ne peuvent s'en éloigner. D'autres ſe tirent du lait des mamelles, & le verſent ſur la tombe. Dans les incendies, la ſureté des corps morts eſt le premier ſoin dont on s'occupe. On ſe dépouille de ce qu'on a de plus précieux, pour les parer. De tems en tems on découvre leurs Cercueils, pour les revêtir de nouveaux habits. On ſe prive d'une partie de ſes alimens, pour les porter ſur leur ſépulture, & dans les lieux où l'on s'imagine que leurs Ames ſe promenent. En un mot, on prend plus de ſoin des Morts, que des Vivans. Auſſi-tôt que le Malade a rendu l'eſprit, tout retentit de gémiſſemens; & cette ſcene dure autant que la Famille eſt en état de fournir à la dépenſe, car dans tout l'intervalle, on ne ceſſe point de tenir table ouverte. Le Cada-

vre, paré de sa plus belle robbe, le visage peint, ses armes, & tout ce qu'il possedoit, à côté de lui, est exposé à la porte de la Cabane, dans la même posture qu'il doit avoir au tombeau; & c'est, en plusieurs endroits, celle d'un Enfant dans le sein de sa Mere. L'usage, dans quelques Nations, est que les Parens du Mort jeûnent pendant tout le cours des funérailles. Ce tems est donné aux pleurs, aux complimens, aux éloges de la personne qu'on a perdue. Chez d'autres, on loue des Pleureuses, qui exercent fort bien cet office : elles chantent, dansent & pleurent, en cadence. On porte le corps, sans cérémonie, au lieu de la sépulture; mais lorsqu'il y est déposé, on le couvre avec tant de précautions, que la terre ne puisse le toucher. Sa Fosse est une Cellule, tapissée de bonnes peaux, & beaucoup plus riche qu'une Cabane. On dresse ensuite, sur la Tombe, un Pilier de bois, auquel on attache tout ce qui peut marquer l'estime qu'on faisoit du Mort. Quelquefois on y grave son Portrait, & d'autres figures qui représentent les plus belles actions de sa vie. Chaque jour on y porte de nouvelles provisions; & ce que les Bêtes enlevent, on est persuadé, ou peut-être

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

feint-on de croire, que c'est l'Ame qui s'en accommode pour sa réfection. Le Pere de Charlevoix raconte que des Missionnaires demandant un jour à leurs Néophytes, pourquoi ils se privoient de leurs nécessités en faveur des Morts : ils répondirent que c'étoit non-seulement pour témoigner à leurs Proches l'affection qu'ils leur portoient, mais encore pour éloigner de leurs yeux tout ce qui avoit été à l'usage du Mort, & qui pouvoit entretenir leur douleur. C'est par la même raison qu'on s'abstient assez long-tems de prononcer son nom, & que si quelqu'autre personne de la Famille le porte, il le quitte pendant toute la durée du deuil. On ajoute que le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un Sauvage, c'est de lui dire ; ton Pere est mort.

Ceux qui meurent, pendant le tems de la Chasse, sont exposés sur un Echaffaut, & demeurent dans cette situation jusqu'au départ de la Trouppe, qui les emporte comme un dépôt sacré. Quelques Nations ont cet usage pour tous leurs Morts, & le P. de Charlevoix en fut assuré par ses propres yeux, aux Missisagués du Détroit. Les corps de ceux qui périssent en guerre sont brûlés, & leurs cendres sont rapportées

au

au tombeau de leur Famille. Ces sépultures, parmi les Nations sédentaires, sont une espece de Cimetiere, à peu de distance du Village. D'autres enterrent leurs Morts dans les Bois, au pié d'un Arbre, ou les font secher, & les gardent dans des Caisses jusqu'à la Fête des Morts, dont on verra bientôt la description. Mais pour ceux qui sont morts de froid, ou noïés, le cérémonial est bizarre. Les Sauvages, persuadés que les accidens ne viennent que de la colere des Esprits, & qu'elle ne s'appaiseroit point si les corps ne se retrouvoient, commencent par des pleurs, des danses, des chants & des Festins, pendant qu'on cherche le corps. S'ils le retrouvent, ils le portent à la sépulture; mais si l'on en est trop éloigné, il est déposé, jusqu'à la Fête des Morts, dans une large Fosse, où l'on allume d'abord un grand feu. Plusieurs jeunes gens s'approchent du Cadavre, coupent les chairs aux parties qui ont été craïonnées par un Ancien, & les jettent dans le feu avec les visceres. Ensuite, ils placent le corps dans le lieu qu'on a préparé. Pendant toute cette opération, les Femmes, surtout les Parentes du Mort, tournent sans cesse autour de ceux qui travaillent, les ex-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

hortent à remplir bien leur office, & leur mettent des grains de Porcelaine dans la bouche, comme on y met des dragées aux Enfans. On ne donne aucune explication de cette cérémonie.

L'enterrement est suivi des présens qui se font à la Famille affligée; ce qui s'appelle, couvrir le Mort. Ils se font au nom de la Bourgade, & quelquefois de la Nation entiere. Les Alliés en font aussi; mais c'est seulement à la mort des personnes considérables, & la Famille doit avoir fait, auparavant, un Festin au nom du Mort, accompagné de jeux, pour lesquels on propose des prix. C'est une espece de joûte: un Chef jette, sur la Tombe, trois bâtons de la longueur d'un pié; un jeune Homme, une Femme, & une Fille, en prennent chacun un, & ceux de leur âge & de leur sexe s'efforcent de le leur arracher des mains. La victoire est à ceux qui les emportent. Il se fait aussi des courses, & l'on tire quelquefois au blanc. Enfin, l'action la plus lugubre est terminée par des chants & des cris de victoire. Mais jamais la Famille du Mort ne prend part à ces réjouissances. On observe même un deuil severe dans sa Cabane. Chacun doit s'y couper les cheveux, s'y noircir tout le visage, se

tenir ſouvent debout, la tête enveloppée dans une couverture, ne regarder perſonne, ne faire aucune viſite, ne rien manger de chaud, ſe priver de tous les plaiſirs, & ne ſe pas chauffer, au cœur même de l'Hiver. Après ce grand deuil, qui eſt de deux ans, on en commence un ſecond, mais plus moderé, & qu'on peut adoucir par degrés. Pour le premier, on ne ſe diſpenſe de rien, ſans la permiſſion de la Cabane; & ces diſpenſes ſont toujours accompagnées d'un Feſtin.

Un Mari ne pleure point ſa Femme, parceque les larmes ne conviennent point aux Hommes; mais les Femmes pleurent leur Mari, pendant une année entiere, l'appellent ſans ceſſe, & rempliſſent le Village de cris, ſurtout au lever & au coucher du Soleil, lorſqu'elles vont au travail & qu'elles en reviennent. Le deuil des Meres a le même terme pour leurs Enfans. Les Chefs ne l'obſervent que ſix mois pour leurs Femmes, & peuvent enſuite ſe remarier. Enfin le premier, & ſouvent le ſeul compliment qu'on faſſe aux Amis, & même aux Etrangers qu'on reçoit dans ſa Cabane, eſt de pleurer les Proches qu'ils ont perdus. On leur met la main ſur la tête, en leur faiſant comprendre

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

qui l'on pleure, mais sans le nommer.

Fête des Morts, ou Festin des Ames.

La *Fête des Morts*, qu'on nomme aussi le Festin des Ames, est une partie fort remarquable de la Religion des Sauvages. On commence par fixer le lieu de l'Assemblée : ensuite on choisit un Chef de la Fête, dont le devoir est de regler toutes les cérémonies, & de faire les invitations aux Villages voisins. Au jour marqué, tous les Sauvages s'assemblent, & vont, deux à deux, en procession au Cimetiere. Là chacun s'emploie d'abord à découvrir les cadavres : ensuite on demeure quelque tems à considérer en silence un si lugubre spectacle ; les Femmes sont les premieres qui interrompent ce religieux silence, par des cris lamentables.

Le second Acte consiste à prendre les cadavres, c'est-à-dire, à ramasser leurs ossemens secs & décharnés, qu'on met en monceaux ; & ceux qui sont nommés pour les porter, les chargent sur leurs épaules. S'il se trouve des corps qui ne soient pas tout-à-fait pourris, on les lave, on en détache les chairs corrompues & toutes les ordures, & l'on travaille à les envelopper dans des robbes neuves de Castors. Ensuite on retourne à la Bourgade dans le même ordre ; & chacun dépose dans sa Cabane le fardeau dont il chargé. Pendant la

marche, les Femmes continuent leurs gémissemens; & les Hommes donnent les mêmes marques de douleur, qu'au jour de la mort. Cet Acte est suivi d'un Festin dans chaque Cabane, à l'honneur des Morts de la Famille. Les jours suivans, il s'en fait de publics, accompagnés, comme le jour de l'enterrement, des danses, des jeux & des combats ordinaires, pour lesquels il y a des prix proposés. On jette par intervalle, des cris perçans, qui s'appellent les cris des Ames: on fait des présens aux Etrangers, parmi lesquels il s'en trouve qui sont quelquefois venus de fort loin, & l'on en reçoit d'eux. On profite même de ces occasions, pour traiter des affaires communes, ou pour l'élection d'un Chef. Tout se passe avec beaucoup d'ordre & de modestie; & jusqu'aux Danseurs, chacun semble respirer quelque chose de lugubre. Quelques jours après, on se rend, par une troisieme Procession, dans une grande Salle, dressée pour cette nouvelle cérémonie. On y suspend aux murs les ossemens & les cadavres, dans le même état qu'on les a tirés du Cimetiere, & l'on y établit les présens destinés aux Morts. Si, parmi ces tristes restes, il se trouve ceux d'un Chef, son Successeur don-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

ne un grand repas en ſon nom, & chante ſa chanſon. Dans pluſieurs endroits, les corps ſont promenés d'une Bourgade à l'autre, & ſont reçus dans chacune avec de vives démonſtrations de douleur & de tendreſſe. Toutes ces marches ſe font au ſon des inſtrumens, accompagnés des plus belles voix; & chacun y marche en cadence. Enfin les reſtes des Morts ſont portés dans la ſépulture où ils doivent être dépoſés pour toujours. C'eſt une grande Foſſe, qu'on tapiſſe des plus belles Pelleteries, & de ce qu'il y a de plus précieux dans chaque famille. Les préſens y ſont placés à part. A meſure que la Proceſſion arrive, chaque Famille ſe range ſur des échaffauds dreſſés autour de la Foſſe; & lorſque les corps ſont dépoſés, les Femmes recommencent leurs pleurs & leurs cris. Enſuite tous les Aſſiſtans deſcendent dans la Foſſe. Chacun y prend un peu de terre, qui ſe conſerve précieuſement. Les corps & les oſſemens ſont placés par ordre, couverts de Fourrures neuves, & par deſſus, d'écorces, ſur leſquelles on jette du bois, des pierres & de la Terre. Enfin toute l'Aſſemblée ſe retire : mais, pendant quelques jours, les Femmes reviennent verſer de la Sagamité dans le même lieu.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

On a déja vû que les Peuples plus méridionaux ont une méthode particuliere, pour conserver les corps de leurs Chefs. Ils fendent la peau le long du dos, & l'arrachent entierement. Ensuite ils décharnent les os sans offenser les nerfs, & les jointures. Après avoir fait un peu sécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu soin de tenir humide, avec un peu d'huile; les vuides sont remplis de sable. Ensuite, la peau est recousue avec tant d'adresse, qu'il ne paroît pas qu'on en ait ôté la chair. On porte le cadavre, qu'on croiroit alors entier, dans la Tombe commune des personnes de ce rang. On l'étend, à côté de ses Prédécesseurs, sur une grande Table nattée, qui s'éleve un peu au-dessus du sol, où il est couvert d'une natte, comme les autres, pour le garantir de la poussiere. La chair, qu'on a tirée du corps, est exposée au Soleil sur une claie; & lorsqu'elle est tout-à fait séche, on l'enferme dans un Panier bien cousu, qu'on met aux piés du cadavre.

DANSES DES SAUVAGES.

Après avoir parlé si souvent des Danses sauvages, on doit au Lecteur la Description des plus célebres. Le P. de Charlevoix en rapporte deux dont il fut témoin; mais il avoue qu'elles va-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Danse du Calumet.

rient beaucoup dans les différentes Nations. Celle qu'il vit chez les Othagras étoit la fameuse danse du Calumet. C'est proprement une Fête militaire, dont les seuls Guerriers sont les Acteurs. Tous ceux, dit le judicieux Voïageur, que je vis danser, chanter, & jouer du Tambour ou du Chickikoué, étoient de jeunes gens, équipés comme ils le sont en se mettant en marche pour la guerre. Ils s'étoient peint le visage de toutes sortes de couleurs. Leurs têtes étoient ornées de plumes; & chacun en tenoit quelques-unes à la main. Le Calumet même en étoit paré, & placé dans le lieu le plus apparent. L'Orchestre & les Danseurs formoient un cercle alentour; tandis que les Spectateurs étoient répandus de tous côtés en petites trouppes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre & vêtus de leurs plus belles robbes; ce qui faisoit, à quelque distance, un fort beau coup d'œil.

Entre l'Orchestre, & le Commandant François du Fort, qui étoit assis devant sa Maison, on avoit dressé un Poteau, sur lequel, à la fin de chaque danse, un Guerrier venoit frapper un coup de sa Hache d'armes. Ce signal étoit suivi d'un profond silence; & le Guerrier racontoit à haute voix quel-

ques-unes de ses plus belles actions. Il en recevoit des applaudissemens. Ensuite il alloit reprendre sa place, & le jeu recommençoit. Il dura deux heures; & le Voïageur avoue qu'il y prit peu de plaisir. Non-seulement la Musique lui parut d'une monotonie ennuïeuse, mais les danses se réduisoient à des contorsions qui n'exprimoient rien. » Quoique cette Fête se fît à l'honneur du Commandant, il n'y reçut aucun des honneurs qu'on trouve décrits dans d'autres Relations. On ne vint pas le prendre, pour le placer sur une natte neuve; on ne lui passa point de plumages sur la tête; on ne lui présenta point le Calumet. Il n'y eut point d'Hommes nus, peints par tout le corps, tenant un Calumet à la main. Peut-être ces usages sont-ils d'une autre Nation. Je remarquai seulement que par intervalles tous les Assistans jettoient de grands cris, pour applaudir aux Danseurs.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

L'autre danse, qui se nomme danse de la Découverte, a beaucoup plus d'action, & représente mieux la chose dont elle est le sujet & la figure. C'est une image fort naturelle de tout ce qui s'observe dans une Expédition de guer-

re ; & comme les Sauvages ne cherchent qu'à surprendre leurs Ennemis, il y a beaucoup d'apparence que c'est de là qu'elle tire son nom. Un Homme y danse toujours seul. D'abord il s'avance lentement au milieu de la Place, où il demeure quelque-tems immobile : après quoi, il représente le départ des Guerriers, la marche & les campemens ; il paroît aller à la découverte, il fait les approches ; il s'arrête, comme pour reprendre haleine, & tout-d'un-coup il entre en fureur ; on diroit qu'il veut tuer tout le monde. Revenu de cet accès, il va prendre quelqu'un de l'Assemblée, comme s'il le faisoit Prisonnier de guerre ; il feint de casser la tête à un autre ; il en couche un troisieme en joue : enfin il se met à courir de toutes ses forces. Il s'arrête ensuite, & reprend ses sens ; c'est la retraite, d'abord précipitée, ensuite plus tranquille. Alors il exprime, par divers cris, les différentes situations où son esprit s'est trouvé dans la derniere campagne ; & pour conclusion, il raconte ses exploits.

La danse sert aux Traités.

Si la danse du Calumet a pour objet, comme il arrive souvent, un Traité de Paix, ou d'Alliance contre un Ennemi commun, on grave un Serpent sur

le tuïau, & l'on met à côté une planche, sur laquelle sont représentés deux Hommes des deux Nations qui s'allient, & sous leurs piés la figure de l'Ennemi, désignée par la marque de sa Nation. Dans tous ces Traités, on se donne mutuellement des gages, tels que des colliers de Porcelaine, des Calumets, des Esclaves, & quelquefois des peaux de Cerfs & d'Elans, bien passées & ornées de figures. C'est sur ces peaux que se font les représentations, avec du poil de Porc-Epi, & de simples couleurs.

Autres Danses.

Il y a des danses moins composées, dont l'unique but est de donner aux Guerriers l'occasion de raconter leurs belles actions; car la vanité leur rend cette occupation si douce, qu'ils ne s'en lassent jamais. Celui qui donne la Fête y fait inviter toute la Bourgade au son du Tambour, & c'est autour de sa Cabane qu'on s'assemble. Les Guerriers y dansent tour à tour. Ils frappent sur le Poteau, pour demander un silence qu'on leur accorde, & pendant lequel ils vantent leurs actions. Les applaudissemens ne sont point épargnés aux vrais exploits : mais si quelqu'un altere la vérité, il est permis aux autres de l'en punir par quelque insulte. On

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

lui noircit ordinairement le visage, avec un reproche assez fin : » c'est pour » cacher ta honte, lui dit-on; la pre- » miere fois que tu verras l'Ennemi, » ta paleur fera disparoître cette pein- » ture. Les Chefs même ne sont pas exceptés.

Danse du Bœuf.

Dans les Nations occidentales, le plus commun de ces joïeux exercices est celui qu'on nomme la danse du Bœuf. Les Danseurs forment plusieurs cercles ; & la symphonie, toujours composée du Tambour & du Chickikoué, est au milieu de la Place : on y observe de ne pas séparer les Sauvages d'une même Famille. On ne s'y tient jamais par la main ; chacun y porte ses Armes & son Bouclier. Tous les cercles tournent de divers côtés ; & quoiqu'on saute fort vivement, on ne perd jamais une certaine mesure. De tems en tems, un Chef de Famille présente son Bouclier, sur lequel tous les Danseurs viennent frapper ; il rappelle quelqu'un de ses exploits, & s'il n'est pas contredit, il va couper un morceau de tabac, dont on a pris soin d'attacher une bonne quantité au Poteau ; mais s'il manque quelque chose à la vérité de son récit, celui qui le prouve a droit de lui enlever le tabac

qu'on lui a laissé prendre. Cette danse est suivie d'un Festin ; & son nom lui vient apparemment des peaux de Bœuf, dont les Boucliers sont composés.

Danses médecinales.

Les Jongleurs ordonnent souvent des Danses pour la guérison des maladies. Il y en a de pur amusement, qui n'ont de rapport à rien. La plûpart se font en rond, au son du Tambour & du Chickikoüé, & les Femmes sont toujours séparées des Hommes. Quoiqu'on ne se tienne point, jamais on ne rompt le cercle. Au reste, il n'est pas surprenant que la mesure soit bien gardée, parceque dans leur Musique les Sauvages n'ont que deux ou trois tons, qui reviennent sans cesse.

Jeux des Sauvages.

Les jeux de hazard sont une autre passion, qu'on est surpris de voir porter à l'excès parmi des Sauvages. Ils en ont plusieurs. Celui qui les attache le plus se nomme le jeu du Plat. On assure qu'ils en perdent souvent le repos & la raison même, puisqu'ils y risquent tout ce qu'ils possedent, & qu'ils ne les quittent qu'après avoir perdu leurs habits, leurs Cabanes, & quelquefois leur liberté pour un tems.

Jeu du Plat.

Ce jeu ne se joue qu'entre deux personnes. Chacun prend six ou huit osselets, à six faces inégales, dont les

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

deux principales ſont peintes, l'une en noir, l'autre en blanc, qui tire ſur le jaune. On les fait ſauter en l'air, en frappant la Terre, ou la Table, avec un Plat rond & creux dans lequel ils ſont, & qu'on a d'abord fait tourner pluſieurs fois. Si l'on n'a point de Plat, on ſe contente de jetter les oſſelets en l'air avec la main. Lorſqu'étant tombés ils préſentent tous la même couleur, celui qui a joué gagne cinq points. La partie eſt en quarante; & les points gagnés ſe rabattent, à meſure que l'Adverſaire en gagne de ſon côté. Cinq oſſelets d'une même couleur ne donnent qu'un point la premiere fois; mais, à la ſeconde, on fait raffle de tout. A moindre nombre, on ne gagne rien. Celui qui gagne la partie continue de jouer; & le Perdant cede ſa place à un autre, qui eſt nommé par les Marqueurs de ſa Partie; car on ſe partage d'abord, & ſouvent tout le Village s'intéreſſe au jeu: quelquefois même un Village joue contre un autre. Chaque Partie choiſit ſon Marqueur: mais il ſe retire quand il veut. A chaque coup, ſurtout aux coups déciſifs, il s'éleve de grands cris. On croiroit les Joueurs hors d'eux-mêmes; & les Spectateurs ne ſont gueres plus tranquilles. Les

uns & les autres font mille contorſions, parlent aux oſſelets, chargent d'imprécations les Génies de la Partie Adverſe; & tout le Village retentit d'affreux hurlemens. Si la chance n'en devient pas plus heureuſe, les Perdans peuvent remettre la Partie au lendêmain; il ne leur en coûte qu'un petit Feſtin, pour les Aſſiſtans. On ſe prépare, dans l'intervalle, à retourner au combat. Chacun invoque ſon Génie, & prodigue le tabac à ſon honneur. On lui demande ſurtout d'heureux ſonges. Dès la pointe du jour, on ſe remet au jeu. Mais s'il tombe dans l'eſprit, aux Perdans, que ce ſoient les meubles de leur Cabane qui leur aient porté malheur, ils commencent par les changer tous. Les grandes Parties durent ordinairement cinq ou ſix jours; & ſouvent la nuit ne les interrompt pas.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Ces Parties de jeu ſe font quelquefois, à la priere d'un Malade, ou par l'Ordonnance du Médecin : il ne faut qu'un rêve de l'un ou de l'autre. Alors les Parens s'aſſemblent pendant pluſieurs nuits, pour s'eſſaïer, & pour choiſir la plus heureuſe main. On conſulte ſon Génie, on jeûne, les perſonnes mariées gardent la continence; tout, pour obtenir un heureux ſonge.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Le matin, on raconte ce qu'on croit avoir vû pendant la nuit; & celui, qu'on juge favorisé par son Génie, est placé près du Joueur.

Les Missionnaires sont quelquefois pressés d'assister à ces spectacles, parceque leurs Génies protecteurs passent pour les plus puissans. L'expérience leur apprend à s'en défendre. Ils ne sont point écoutés, dans la confusion; & lorsqu'ils veulent prendre occasion de quelque incident, pour faire sentir aux Sauvages la vanité de leur culte, on leur répond froidement: » vous avez » vos Dieux, & nous avons les nôtres; » il est malheureux pour nous que les » nôtres soient les plus foibles.

Jeu des Pailles.

Un autre jeu est celui des Pailles. Ce sont de petits joncs de la grosseur des tuïaux de Froment, & de la longueur de deux pouces. On en prend un certain nombre, qui est ordinairement de deux cens un, & toujours impair. Après les avoir bien remués, en invoquant les Génies avec mille contorsions, on se sert d'un os pointu, pour les séparer en petits monceaux de dix. Chacun prend le sien, à l'avanture; & le monceau d'onze gagne une certaine quantité de points. Il y a d'autres manieres de jouer le même jeu, &

c'eſt quelquefois le nombre neuf qui gagne la partie. Le P. de Charlevoix, qui vit jouer aux Pailles, chez les Miamis, » avoue qu'il n'y comprit » rien; mais on l'aſſura, dit-il, qu'il y » avoit autant d'adreſſe que de hazard » à ce jeu; que les Sauvages y ſont fort » fripons; qu'ils s'y acharnent pendant » les jours & les nuits, & que les plus » emportés ne le quittent que lorſ- » qu'ils ſont nus & qu'ils n'ont plus » rien à perdre.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Jeu galant.

Ils en ont un, qui les pique peu du côté de l'intérêt, & qui ne mérite même que le nom d'amuſement, mais dont les ſuites ſont preſque toujours funeſtes pour les mœurs. A l'entrée de la nuit, on forme, au milieu d'une grande Cabane, un cercle de pluſieurs Poteaux. Les inſtrumens ſont au centre. Chaque Poteau eſt couronné d'un petit tas de duvet, dont les couleurs doivent être différentes. Les jeunes gens des deux ſexes danſent à l'entour; & toutes les Filles ont auſſi quelque ornement de duvet, de la couleur qu'elles aiment. Un jeune Homme ſe détache par intervalles, & va prendre, ſur un des Poteaux, quelques floccons de duvet, de la couleur qu'il remarque à ſa Maîtreſſe. Il ſe les met ſur la tête,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

il danse autour d'elle, & par divers signes, il lui donne un rendez-vous. Après la danse, un grand Festin suit, & dure tout le jour. On se retire le soir; & malgré la vigilance des Meres, les Filles trouvent le moïen de se rendre à l'assignation.

Jeu de la Crosse.

Les Sauvages ont deux autres Jeux, dont l'un se nomme *la Crosse*. Il se joue avec une balle, & des bâtons recourbés, qui se terminent en Raquette. On éleve deux Poteaux, pour servir de bornes; & leur distance est proportionnée au nombre des Joueurs. S'ils sont quatre-vingt, l'éloignement des Poteaux est d'une demie lieue. Les Joueurs sont partagés en deux bandes, dont chacune a son Poteau. Il s'agit de faire parvenir la balle à celui des Adversaires, sans qu'elle tombe à terre, & qu'elle soit touchée avec la main; car, dans l'un ou l'autre cas, on perd la partie; à moins que la faute ne soit réparée en poussant la balle au but, d'un seul trait, ce qui se trouve souvent impossible. L'adresse des Sauvages est si singuliere à prendre la balle avec leurs crosses, que ces parties durent quelquefois plusieurs jours. L'autre jeu n'est pas fort différent, mais il a moins de danger. On marque aussi deux termes,

Jeu des Boules.

& les Joueurs occupent toute la distance. Celui qui doit commencer jette une balle en l'air, le plus perpendiculairement qu'il est possible, afin qu'il lui soit aisé de la reprendre, pour la jetter vers le but; mais tous les autres ont le bras levé; & celui qui peut la saisir la jette à quelqu'un de la Troupe, qui ne la reçoit que pour la jetter à un autre. Il faut, avant que d'arriver au but, qu'elle ne soit jamais tombée des mains de personne; & la Troupe, dont l'un des Acteurs la laisse tomber, perd la partie. Les Femmes s'exercent aussi à ce Jeu; mais elles ne forment qu'une seule bande, qui est ordinairement de quatre ou cinq; & la premiere, qui laisse tomber la balle, est celle qui perd.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Leurs Chasses mériteroient aussi le nom de divertissemens, par le plaisir qu'ils y prennent, si leur utilité, & mille travaux pénibles dont elles sont toujours accompagnées, ne devoient les faire regarder d'un autre œil. La plus célebre, quoique la moins difficile, est celle du Castor. On remet la description & les propriétés de cet Animal, à l'article d'Histoire naturelle: mais il ne seroit pas aisé d'expliquer les circonstances de leur Chasse, si l'on

CHASSES DES SAUVAGES.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Chasse du Castor.

Domicile de ces Animaux.

ne commençoit par donner quelque idée de leur domicile, & de la maniere dont ils y sont établis. Tout le monde sait que les Castors sont des Amphibies, qui vivent comme en société. On en trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cens, qui forment une espece de Bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres soient en abondance, surtout l'eau; & s'ils ne trouvent point de Lac ou d'Etang, ils y suppléent, en arrêtant le cours d'un Ruisseau, ou d'une petite Riviere, par une Digue, qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres, au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour bâtir. Trois ou quatre Castors attaquent un gros Arbre, & parviennent à l'abbattre avec leurs dents : leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que pour s'épargner un peu plus de peine à le voiturer après l'avoir mis en pieces, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau : il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pieces, vers l'endroit où elles doivent être placées. Elles sont plus ou moins grosses, plus ou moins longues, suivant la nature & la situation du lieu; car l'instinct de ces Architectes s'étend

CHASSE

DU

CASTOR



Tom XV. N° VII.

à tour. Quelquefois ils emploient de gros troncs d'arbres, qu'ils portent à plat; quelquefois les pieux, dont ils composent leur digue, n'ont que la grosseur de la cuisse, ou sont même plus menus; mais alors ils sont soutenus de bons piquets, & entrelassés de petites branches; & de toutes parts les vuides sont remplis d'une terre grasse, si bien appliquée, qu'il n'y passe point une goutte d'eau. C'est avec leurs pattes, que les Castors préparent cette terre; & leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce mortier; ce qu'ils font en se traînant sur leurs pattes de derriere. Lorsqu'ils sont arrivés au bord de l'eau, ils le prennent avec les dents; & pour l'emploïer, ils se servent alternativement de leurs pattes & de leur queue. Les fondemens de ces Digues ont ordinairement dix à douze piés d'épaisseur, & vont en diminuant jusqu'à deux ou trois. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, & l'autre côté parfaitement à plomb. Nos meilleurs Ouvriers ne feroient, dit-on, rien de plus solide & de plus régulier.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Le même art est observé dans la construction des Cabanes. Elles sont ordinairement construites sur Pilotis, au milieu des petits Lacs que les Digues ont formés ; quelquefois sur les bords d'une Riviere, ou à l'extrêmité d'une Pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure est ronde, ou ovale ; elles sont voutées, en anse de Panier, & les parois ont deux piés d'épaisseur. Les matériaux ne sont pas différens de ceux des Digues ; mais ils sont moins gros, & l'enduit intérieur de Terre-glaise n'y laisse pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie, que chaque Castor a sa place marquée ; il prend soin de la revêtir de feuillages, ou de petites branches de Sapins. Jamais on n'y voit d'ordures : outre la porte commune, & une autre issue, par laquelle ces Animaux sortent, il y a plusieurs ouvertures, par lesquelles ils se vuident dans l'eau. Les Cabanes ordinaires servent de logement à huit ou dix Castors. Il s'en trouve, mais rarement, qui en contiennent jusqu'à trente. Elles sont toujours assez près les unes des autres, pour avoir entr'elles une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

fin de Septembre, & jamais l'Hiver ne ſurprend les Caſtors dans leur travail. Chacun fait ſes proviſions. Tandis qu'ils vivent dans la Campagne ou dans les Bois, ils ſe nourriſſent de fruits, d'écorce & de feuilles d'arbres : ils pêchent auſſi des Ecreviſſes & quelques Poiſſons. Mais lorſqu'ils commencent à ſe pourvoir, pour un tems où la Terre couverte de nége ne leur fournit rien, ils ſe bornent au bois tendre, tel que le Peuplier, le Tremble, & d'autres de même qualité. Ils le mettent en piles, diſpoſées de maniere qu'ils puiſſent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On obſerve conſtamment que ces piles ſont plus ou moins grandes, ſuivant que l'Hiver doit être plus ou moins long : c'eſt, pour les Sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un Caſtor le découpe en petites pieces fort menues, & les apporte dans ſa Loge ; car chaque Cabane n'a qu'un Magaſin commun pour toute la Famille. Comme la fonte des néges cauſe de grandes inondations lorſqu'elle eſt dans ſa force, ces Animaux quittent alors leurs Cabanes : mais les Femelles y reviennent auſſitôt que les eaux ſont écoulées ; & c'eſt alors

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

qu'elles mettent bas. Les Mâles continuent de tenir la Campagne jusqu'au mois de Juillet, tems auquel ils se rassemblent tous, pour réparer les breches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices : si leurs Cabanes ou leurs Digues ont été détruites par les Chasseurs, ils en font d'autres. Cependant plusieurs raisons les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut des vivres, les fréquens ravages des Chasseurs & ceux des Animaux carnaciers, contre lesquels ils n'ont point d'autre défense que la fuite : mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Le P. de Charlevoix observe que sur le chemin de Mont-réal au Lac des Hurons, par la grande Riviere, on trouve tous les ans un logement de Castors ; & qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque Eté dans le même lieu, puisque le soin constant des Voïageurs, qui y passent les premiers après l'Hiver, est de rompre la Digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seroient obligés de faire un portage. Du côté de Quebec, d'autres Castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un Moulin à planches, par leur travail annuel.

La

La prodigieuſe quantité de ces Amphibies, que les premiers François trouverent au Canada, fait juger qu'avant leur arrivée, l'ardeur des Sauvages n'étoit pas grande pour cette Chaſſe. Elle étoit néanmoins en uſage; le tems & la méthode en étoient réglés : mais des Peuples, qui ſe bornoient alors aux pures néceſſités de la vie, ne faiſoient pas la guerre aux Animaux juſqu'à les détruire. C'eſt de nous qu'ils ont reçu des paſſions qu'ils ignoroient, & qu'ils ont appris à les ſatisfaire aux dépens de leur repos. La chaſſe du Caſtor ne paroît pas difficile. L'induſtrie qu'il fait éclater dans ſon logement & dans le ſoin de ſa ſubſiſtance, ſemble l'abandonner pour ſa ſureté. C'eſt pendant l'Hiver qu'il eſt expoſé aux perſécutions des Chaſſeurs, c'eſt-à-dire, depuis le commencement de Novembre juſqu'au mois d'Avril; parcequ'alors, comme tous les Animaux, il a plus de poil & la peau plus mince. Les Sauvages ont quatre méthodes; les Filets, l'Affut, la Tranche & la Trappe : ils joignent ordinairement la premiere à la troiſieme, & rarement ils emploient la ſeconde. Le Caſtor a les yeux ſi perçans & l'oreille ſi fine, qu'il eſt difficile de s'en approcher avant qu'il ait ga-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Quatre méthodes pour la Chaſſe du Caſtor.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

gné l'eau, où il plonge d'abord, & dont il ne s'écarte pas beaucoup en Hiver : on le perdroit même, quand il auroit été blessé d'un coup de flèche ou de balle avant que de s'être jetté à l'eau ; parcequ'il ne revient point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Ainsi les méthodes communes sont celles de la Trappe & de la Tranche.

Quoique ces Animaux aient fait leurs provisions pour l'hiver, ils ne laissent point de faire quelques excursions dans les Bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche & plus tendre. Les Sauvages dressent des Trappes, sur leur chemin, à peu près telles que nos 4 de chiffre, & mettent, pour amorce, de petits morceaux de bois tendre & fraîchement coupé. Le Castor n'y a pas plutôt touché, qu'il lui tombe sur le corps une grosse buche, qui lui casse les reins ; & le Chasseur, qui survient, l'acheve sans peine. La Tranche demande plus de précaution. Lorsque l'épaisseur de la glace est d'un demi pié, on y fait une ouverture avec la Hache. Les Castors ne manquent point d'y venir, pour respirer avec plus de liberté : on les y attend ; on remarque même leur approche, au mouvement qu'ils donnent à l'eau ; & rien n'est plus facile

que de leur caſſer la tête, au moment qu'on la découvre. Si l'on ne veut point être apperçu de l'Animal, on jette, ſur le trou, de la bourre de Roſeaux, ou des épis de *Typha*; & lorſqu'il eſt à portée, on le ſaiſit par une patte, on le jette ſur la glace, & quelques coups l'aſſomment, avant qu'il ſoit revenu de ſon étourdiſſement. Si la Cabane eſt proche de quelque Ruiſſeau, il en coûte encore moins. On coupe la glace en travers, pour y tendre un grand Filet; enſuite, on va briſer la Cabane. Tous les Caſtors qu'elle contient ne manquent point de ſe ſauver dans le Ruiſſeau, & ſe trouvent pris dans le Filet: mais on les y laiſſe peu, parcequ'il s'échapperoient en le coupant.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Ceux, qui bâtiſſent leurs Cabanes dans des Lacs, ont, à trois ou quatre cens pas du rivage, une autre retraite, qui leur tient lieu de Maiſon de Campagne, pour y reſpirer un meilleur air. Alors les Chaſſeurs ſe partagent en deux bandes, l'une pour briſer la Cabane des champs, l'autre pour donner en même-tems ſur celle du Lac. Les Caſtors d'une Cabane veulent ſe réfugier dans l'autre, & coûtent peu à tuer dans le paſſage. En quelques endroits, on ſe contente de faire une

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

ouverture aux Digues : les Castors se trouvent bientôt à sec, & demeurent sans défense. S'ils n'apperçoivent point les Auteurs du mal, ils accourent pour y remédier : mais comme on est préparé à les recevoir, il est rare qu'on les manque, ou du moins qu'on n'en prenne pas plusieurs. Quelques Relations assurent que s'ils découvrent les Chasseurs, ou quelques-unes des Bêtes carnacieres qui leur font la guerre, ils plongent, avec un si grand bruit, en battant l'eau de leur queue, qu'on les entend d'une demie lieue ; apparemment pour avertir tous les autres du péril qui les menace. Ils ont l'odorat si fin, que dans l'eau même, ils sentent de fort loin les Canots : mais on ajoute qu'ils ne voient que de côté, & que ce défaut les livre souvent aux Chasseurs qu'ils veulent éviter. Enfin, on assure qu'un Castor, après avoir perdu sa Femelle, ne s'accouple point avec une autre. Les Sauvages empêchent soigneusement que leurs Chiens ne touchent aux os des Castors parcequ'ils sont d'une dureté à laquelle il n'y point de dents qui résistent.

Chasse de l'Ours.

Avant l'arrivée des Européens, c'étoit la chasse de l'Ours qui tenoit le premier rang dans l'Amérique Septen-

trionale. Elle étoit précédée d'anciennes cérémonies, qui s'obſervent encore dans les Nations qui n'ont point embraſſé le Chriſtianiſme. C'eſt toujours un Chef de guerre qui en regle le tems, & qui ſe charge d'inviter les Chaſſeurs. Cette invitation eſt ſuivie d'un jeûne de huit jours, pendant leſquels il n'eſt pas même permis de boire une goutte d'eau; car les jeûnes des Sauvages conſiſtent dans une privation abſolue de toutes ſortes de boiſſons & d'alimens. L'extrême foibleſſe, que cette exceſſive abſtinence doit leur cauſer, n'empêche point qu'ils ne chantent pendant tout le jour. Ils jeûnent, & pluſieurs ſe découpent même la chair en pluſieurs endroits du corps, pour obtenir des Eſprits la connoiſſance des lieux où les Ours ſeront cette année en plus grand nombre. Ce ſont leurs reves qui les déterminent; c'eſt-à-dire, que pour les faire bien augurer dans leurs chaſſes, il faudroit que chacun eût vû en ſonge des Ours dans le même Canton. Mais pourvu que cette faveur ſoit accordée pluſieurs fois à quelque habile Chaſſeur, tout le monde feint d'avoir eu le même reve, & l'on ne balance plus ſur la marche.

Après le jeûne & le choix du lieu,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

il se fait un grand festin, pour ceux qui veulent être de l'expédition; mais personne ne doit s'y présenter sans avoir pris le bain, qui consiste à se jetter dans une Riviere, quelque tems qu'il fasse, pourvu qu'elle ne soit pas glacée. Ce festin n'est pas de ceux dont il ne doit rien rester : au contraire, la longueur du jeûne n'empêche point qu'on n'y soit fort sobre. Le Chef, qui en fait les honneurs, ne touche à rien; & pendant que les autres sont à table, il s'occupe à vanter le succès de ses anciennes chasses. Ensuite la Trouppe se met en marche, dans l'équipage de guerre & parmi les acclamations de toute la Bourgade. Aussi la chasse ne passe-t'elle pas pour un exercice moins noble que la guerre; & l'alliance d'un bon Chasseur est même au-dessus de celle d'un Guerrier, parceque la chasse fournit toutes les nécessités qui bornent les desirs des Sauvages. Mais pour obtenir la réputation d'habile Chasseur, il faut avoir tué douze grandes Bêtes en un jour. On observe que ces Peuples ont deux avantages singuliers pour cet exercice : premierement, rien ne les arrête; Buissons, Fossés, Ravines, Etangs & Rivieres, il n'y a point d'obstacle qui les empêche d'avancer par la

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

plus droite ligne. En ſecond lieu, il n'y a point d'Animaux qu'ils n'égalent à la courſe : on aſſure que ramenant quelquefois des Ours qu'ils ont laſſés, ils les conduiſent devant eux avec une houſſine, comme on mene un troupeau de Moutons.

Cette chaſſe ſe fait en Hiver. Les Ours ſont alors cachés dans des creux d'arbres ; ou, s'ils en trouvent d'abbatus, ils ſe font, de leurs racines, une taniere dont ils bouchent l'entrée avec des branches de ſapin. Si ces deux ſecours leur manquent, ils font en terre un trou capable de les contenir, avec beaucoup de précautions pour en fermer l'ouverture. Quelquefois ils ſe cantonnent ſi bien au fond d'une Caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un Ours ait choiſie, il ne la quitte point tout l'Hiver. On n'eſt pas moins ſûr qu'il n'y porte aucune proviſion ; d'où l'on doit conclure qu'il y eſt ſans boire & ſans manger. Ceux qui lui font tirer de ſes pattes, en les lêchant, une ſubſtance qui le nourrit, ont eu ſans doute l'occaſion de vérifier un fait ſi ſingulier (44). Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt

(44) Le P. de Charlevoix aſſure qu'on en a tenu à la chaîne pendant tout un Hiver, ſans leur donner à

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

pas besoin de courir, pour la chasse de l'Ours en Hiver; il n'est question que de reconnoître les lieux où ils se tiennent à couvert. Aussitôt que les Chasseurs s'en croient sûrs, ils forment un cercle, d'une grandeur proportionnée à leur nombre. Ensuite, ils avancent, en se resserrant, & chacun cherche un de ces Animaux devant soi. Des furets tels que des Sauvages n'en laissent gueres échapper; & tapis comme ils les trouvent, il ne leur est pas difficile de les tuer. La même scene recommence le lendemain à quelque distance, & se renouvelle chaque jour pendant toute la chasse. Dès qu'un Ours est tué, le Chasseur lui met, entre les dents, le tuïau de sa pipe, souffle dans le fourneau; & lui remplissant ainsi de fumée la gueule & le gosier, il conjure l'esprit de cet Animal de ne pas s'offenser de sa mort; mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le Chasseur, pour savoir si sa priere est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'Ours, & le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans la Bourgade, & toute la Troupe y jette ces filets avec de grandes cérémonies. S'ils y petillent

boire ni à manger; & qu'au bout de six mois, ils étoient aussi gras qu'auparavant.

&c se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des Ours sont appaisés. Autrement on se persuade qu'ils sont irrités, & que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, si l'on ne prend soin de se les réconcilier par des présens & des invocations.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Quoique le principal objet de cette chasse soit la peau de l'Ours, non-seulement les Sauvages se nourrissent de leur chair pendant l'expédition, mais ils en rapportent assez pour traiter leurs Amis, & pour nourrir long-tems leurs Familles. Les Missionnaires ne vantent pas beaucoup cet aliment. Dans la belle saison, les Ours, qu'on ne tue alors qu'au sommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raisin & les fruits, s'engraissent & deviennent de fort bon goût : cependant il est toujours un peu huileux. Mais on assure que la chair d'un petit Oursin ne le cede gueres à celle d'un Agneau.

L'accueil qu'on fait aux Chasseurs, après une heureuse chasse, feroit juger qu'ils reviennent victorieux, d'une longue & sanglante guerrre. On chante dans toute la Bourgade; & les Chasseurs chantent eux-mêmes, qu'il faut être Homme pour vaincre des Ours.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Ces applaudiſſemens ſont ſuivis d'un grand feſtin, dont on ne doit rien laiſſer; & pour premier ſervice, on préſente le plus grand Ours qu'on ait pris. Il eſt ſervi tout entier, avec ſes entrailles, ſans être écorché; mais la peau eſt aſſez grillée, pour ne pas réſiſter beaucoup aux dents des Sauvages. Ils croiroient s'attirer l'indignation des Eſprits, s'il en reſtoit quelque choſe. Le bouillon de la chaudiere, ou plutôt la graiſſe fondue & réduite en huile, les os, les nerfs, tout doit diſparoître. Auſſi quelqu'un des Convives en creve-t'il toujours; & la plûpart en ſont fort incommodés.

Tous les Voïageurs aſſurent que ces Animaux ne ſont dangereux ici, que lorſqu'ils ſont preſſés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque bleſſure: cependant on ne s'en approche point ſans précautions. Rarement ils attaquent: ils fuient même, à la vue d'un Homme; & celle d'un Chien ſuffit pour les faire courir bien loin. Obſervons que les Chiens, dont les Sauvages menent un grand nombre à leurs chaſſes, & qu'ils élevent ſoigneuſement pour cet uſage, paroiſſent tous de la même eſpece. Ils ont les oreilles droites, & le muſeau allongé, à-peu-près comme les

Chiens de Chaſſe.

Loups. On vante leur attachement & leur fidélité pour leurs Maîtres, qui les nourrissent néanmoins assez mal, & qui ne les caressent jamais.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

Chasse de l'Orignal.

La chasse de l'Orignal, dont on remet ailleurs la description, plaît d'autant plus aux Sauvages, que cet Animal a la chair d'un excellent goût, & la peau, forte, douce, & moelleuse. On ne le croit pas différent de l'Elan de Moscovie; mais il est ici de la grosseur d'un Cheval, ou d'un beau Mulet. Une tradition, commune à toutes ces Nations barbares, leur fait croire qu'entre tous les Orignaux de leurs Forêts, il en existe un d'une monstrueuse grandeur, auprès duquel tous les autres ne paroissent que des Fourmis. On lui donne des jambes si hautes, que huit piés de nége ne l'embarrassent point dans sa course. Sa peau est à l'épreuve de toutes sortes d'armes. La nature l'a pourvu d'une espece de bras, qui lui sort de l'épaule, & dont il se sert comme nous faisons des nôtres. Il ne manque jamais d'avoir à sa suite un grand nombre d'autres Orignaux, qui forment sa cour, & qui lui rendent tous les services qu'il exige d'eux. On a vu que les Japonois, & les Chinois même, ont de pareilles chimeres. L'Ori-

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

gnal aime les Païs froids : il broute l'herbe en Eté ; & l'Hiver, il ronge les arbres. Pendant que les néges sont hautes, ces Animaux s'assemblent en troupe sous les plus grands arbres des Forêts, pour s'y mettre à couvert du mauvais tems, & ne quittent point cette retraite aussi long-tems qu'ils y trouvent à manger. C'est alors qu'on leur donne la chasse, ou lorsque le Soleil prend assez de force pour fondre la nége. Dans ce dernier tems, la gelée de la nuit formant comme une croûte, sur la surface de la nége fondue pendant le jour, l'Orignal, qui est pesant, la casse du pié, s'écorche la jambe, & ne se tire pas aisément des trous qu'il se creuse. Mais lorsqu'il est libre, ou qu'il y a peu de nége, on ne l'approche point sans danger : la moindre blessure le rend furieux ; il se précipite sur les Chasseurs & les foule aux piés. L'expérience ne leur a pas fait trouver d'autre moïen pour s'en garantir, que de lui jetter leur habit, sur lequel il décharge toute sa fureur, tandis que se tenant cachés derriere quelque arbre, ils prennent leurs mesures pour l'achever. Sa marche ordinaire est un grand trot, qu'il soutient long-tems, & qui égale presque la course d'un Bœuf sau-

vage : mais les Chasseurs sont encore plus legers que lui.

Dans les parties Septentrionales du Canada, cette chasse est sans danger. Les Chasseurs se divisent en deux bandes : l'une s'embarque dans des Canots, qui, se tenant à quelque distance les uns des autres, forment un demi-cercle assez grand, dont les deux bouts touchent au rivage ; l'autre demeure à terre, embrasse d'abord un grand terrein, & lâche les Chiens, pour faire lever tous les Orignaux qui sont renfermés dans cet espace. Il devient facile de les pousser en avant, jusqu'à la Riviere, ou au Lac ; ils s'y jettent ; & l'on tire dessus, de tous les Canots. Mais la méthode commune des Sauvages est d'enfermer un espace de Forêt, d'une enceinte de pieux, entrelassés de branches d'arbres. On n'y laisse qu'une ouverture assez étroite, où ils tendent des lacets de peau crue. Cet espace est de forme triangulaire ; & de l'angle d'entrée, ils tirent un autre triangle, beaucoup plus grand : ainsi les deux enclos communiquent entr'eux par un de leurs angles, & ne sont différens que sur un point ; c'est que le second demeure ouvert à la base, par où les Chasseurs font entrer leurs Bêtes en

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

les pouſſant devant eux. Lorſqu'ils les y ont engagées, ils continuent d'avancer ſans rompre la ligne, en ſe rapprochant toujours, & jettant des cris. Les Bêtes, renfermées des deux côtés, & pouſſées par derriere, ne peuvent fuir que dans l'autre enclos. Pluſieurs, en y entrant, ſe trouvent priſes par les cornes, ou par le cou, & font de grands efforts pour ſe délivrer. Les unes emportent les lacets; d'autres s'étranglent, ou du moins donnent aux Chaſſeurs le tems de les tirer. Celles qui s'échappent n'en demeurent pas moins captives, dans un trop petit eſpace pour éviter les fleches qu'on leur décoche de toutes parts.

Chaſſe du Caribou.

Le Caribou, dont on a déja décrit la chaſſe ſur les bords de la Baie d'Hudſon, ne ſe tue gueres autrement dans la Nouvelle France; c'eſt-à-dire qu'on l'attend au paſſage des Rivieres, ou qu'on abbat des arbres pour l'embarraſſer dans ſa marche. Mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup peuplé; ſon vrai Païs eſt la Baie d'Hudſon, où l'on a remarqué, ſur le témoignage de Jérémie, qu'on en rencontre des troupeaux de pluſieurs mille. Ils s'y approchent de la Mer en Eté, pour s'y rafraîchir, & ſe dérober aux Maringoins,

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

dont ils sont persécutés dans les Bois. Comme ils ne font que passer sur le rivage de la Baie, il reste à savoir jusqu'où ils s'avancent au Midi; surtout, lorsqu'on nous assure qu'ils ne paroissent jamais en grand nombre dans les Colonies de France & d'Angleterre. Le P. de Charlevoix rapporte, comme un évenement extraordinaire, que peu d'années avant son voïage, il en avoit paru un sur le Cap aux Diamans, au-dessus de Quebec: » il fuïoit apparem» ment les Chasseurs; mais s'apperce» vant bien-tôt qu'il n'étoit pas en sû» reté sur le Cap, il ne fit presque qu'un » saut de-là dans le Fleuve. C'est, sui» vant l'expression du Voïageur, tout » ce qu'auroit pû faire un Chamois » des Alpes. Ensuite il passa le Fleuve » à la nage, avec la même vîtesse: » mais il fut apperçu de quelques Ha» bitans du Païs, qui l'attendirent & » le tuerent sur la rive.

Chasses dont la Hontan fut témoin.

La Hontan décrit quelques Chasses curieuses, auxquelles il assista. » Je » partis, dit-il, au commencement de » Septembre, pour aller à la chasse en » Canot, sur les Rivieres & les Etangs » qui se déchargent dans le Lac Cham» plain. J'étois avec trente ou quaran» te Sauvages, fort habiles pour cet

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

» exercice. On commença par se poster sur le bord d'un Marais, de quatre ou cinq lieues de circuit; nos Cabanes furent dressées; & les Sauvages firent sur l'eau, en divers endroits, des huttes de feuillage. Ils ont des peaux d'Oies, d'Outardes & de Canards, sechées & remplies de foin, attachées par les piés, avec deux clous, sur un petit bout de planche legere, qu'ils laissent flotter aux environs des huttes, où ils se renferment trois ou quatre, après y avoir amarré leurs Canots. Dans cette posture, ils attendent les Oies, les Canards, les Outardes, les Cercelles, & d'autres especes d'Oiseaux, dont le nombre est surprenant. Ces Animaux viennent se poser près des figures. Les Sauvages tirent alors dessus, & ne manquent point d'en tuer beaucoup. Ensuite, ils se jettent dans leurs Canots pour les prendre.

Après quinze jours de cette chasse, las de ne manger que des Oiseaux de Riviere, nous fîmes la guerre aux Tourterelles, dont le nombre est si prodigieux, que pour sauver les biens de la terre, l'Évêque de Quebec a pris plus d'une fois le parti de les excommunier. Nous nous postâmes à l'entrée d'une

Prairie, où les arbres étoient plus couverts de ces Oiseaux que de feuilles. C'étoit le tems auquel ils passent du Nord au Midi. Mille Hommes auroient pû s'en rassasier pendant vingt jours. J'étois au bord d'un Ruisseau, où je tirai aussi sur des Bécasses, sur des Râles, & sur certains Oiseaux fort délicats, de la grosseur d'une Caille, qu'on nomme *Battans* ou *Faulx*. Nous tuâmes quelques Rats musqués, dont les testicules jettent en effet une forte odeur de musc. Soir & matin, on les voit sur l'eau, le nez au vent. Les *Fonteriaux*, qui sont de petites Fouines amphibies, s'y prennent de même. Je vis encore des Autruches, qu'on nomme *Siffleurs*, parceque dans les beaux jours ils sifflent au bord de leurs terriers. Leur grosseur est celle du Lievre, avec moins de longueur. On estime peu leur chair; mais la peau en est curieuse. Mes Sauvages me donnerent le plaisir d'en entendre siffler un, qu'ils tuerent ensuite d'un coup de fusil. Ils chercherent avec soin des tanieres de Carcajoux, & bientôt ils en découvrirent quelques-unes. Avant la pointe du jour, nous nous plaçâmes aux environs, ventre à terre, pendant qu'on tenoit les Chiens derriere nous, à cinquante pas. L'Aurore

n'eut pas plutôt paru, que les Carcajoux sortirent; & les Sauvages, se jettant sur les tanieres pour les boucher, appellerent en même tems les Chiens. Je ne vis que deux Carcajoux, quoiqu'il en fût sorti plusieurs autres. Le combat ne dura pas moins d'une demie heure; mais, enfin, ils furent étranglés. Je les comparerois au Blereau, s'ils n'étoient plus gros & plus méchans. Nos Chiens furent moins courageux contre un Porc-Epi. Nous le découvrîmes sur un arbrisseau, que nous coupâmes pour l'en faire tomber. Jamais les Chiens n'oserent en approcher : ils se contenterent de japper à l'entour, dans la crainte de ses poils, ou plutôt de ses dards longs & pointus, qu'il lance à trois ou quatre pas. A la fin, il fut assommé, & on le jetta sur le feu, pour brûler toutes ces pointes, comme on brûle un Porc. On le fit rôtir; mais, quoique fort gras, il ne me parut pas d'aussi bon goût qu'on me l'avoit représenté.

Nous remontâmes de-là, dans un petit Lac, où quelques Sauvages pêcherent des Truites, tandis que les autres s'occupoient à tendre des piéges pour la pêche des Loutres. Ces machines sont composées de petits piquets, plan-

tés en quarré long, qui forment une petite Chambre, dont la porte est soutenue par un autre piquet, au milieu duquel on attache une Truite. La Loutre, attirée par cette amorce, passe plus de la moitié du corps dans la cage, pour saisir sa proie. Mais à peine y touche-t'elle, que le piquet, tiré par une petite corde qui tient la Truite, tombe, & fait tomber aussi tôt la porte qu'il soutenoit. Elle est si pesante, que l'amphibie est écrasé par sa chute. Nous en prîmes plus de deux cens cinquante. Leurs peaux sont incomparablement plus belles en Canada, que dans les Païs Septentrionaux de l'Europe. Les meilleures se vendoient alors en France jusqu'à dix écus, surtout les noires, bien fournies de poil.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

On me fit passer ensuite sur un Isthme, d'environ cent cinquante pas, qui séparoit le petit Lac d'un plus grand. Je fus étonné d'y trouver quantité d'arbres, abbatus les uns sur les autres, & soigneusement entrelassés de branches, qui formoient comme un Pont, au bout duquel les Sauvages avoient formé un quarré de pieux, dont l'entrée étoit fort étroite. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils faisoient, tous les ans, la chasse du Cerf, & qu'après

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMÉR. SEPTENT.

l'avoir un peu réparé, ils me donneroient cet amuſement. En effet, ils me menerent à deux ou trois lieues de l'Iſthme, par des chemins bordés de Marais & d'Etangs bourbeux. Là, s'étant diſperſés, chacun ſuivi de ſon Chien, ils me firent bientôt voir quantité de Cerfs, qui alloient & venoient en pleine courſe, cherchant des paſſages pour ſe ſauver. Un Sauvage, qui ne m'avoit pas quitté, m'aſſura que dans le lieu où j'étois avec lui, nous ſerions les ſeuls qui ne ſeroient pas obligés de courir à toute jambe. Il ſe préſenta devant nous plus d'une douzaine de Cerfs, qui prenoient le chemin de l'Iſthme, plutôt que de ſe précipiter dans des lieux couverts de fange, d'où ils n'auroient pû ſe dégager. Enfin nous retournâmes au Parc, près duquel pluſieurs Sauvages étoient demeurés, ventre à terre, pour fermer la Porte du quarré, lorſque les Cerfs y ſeroient en aſſez grand nombre. Nous y en trouvâmes trente-cinq; & ſi le Parc eut été fermé avec plus de ſoin, nous en euſſions pris le double, car les plus legers n'eurent pas de peine à ſauter par-deſſus les pieux. Le carnage fut très grand, quoique les Femelles fuſſent épargnées, parcequ'elles étoient pleines.

Cette chaſſe fut ſuivie de celle des Ours. J'admirai beaucoup l'eſpece d'inſtinct, qui faiſoit diſtinguer aux Sauvages, les troncs d'arbres où ces Animaux ſe nichent. En marchant dans les Forêts, à cent pas les uns des autres, ils crioient; *Voici l'Ours.* Les moins éloignés s'aſſemblerent autour de l'arbre. Un d'entr'eux donnoit quelques coups de hache au pié du tronc; & l'Animal, ſortant de ſon trou, étoit auſſitôt criblé de balles.

J'eus le plaiſir, en cherchant des Ours, de voir, ſur des branches d'arbres, quantité de Martres & de Chats ſauvages. On tire à la tête de ces Animaux farouches, pour ne pas nuire à leur peau. Mais ce que je trouvai de plus plaiſant fut la ſtupidité des Gelinottes de Bois, qui, perchées en troupes ſur les arbres, ſe laiſſoient tuer à coups de fuſil, les unes après les autres. Nos Sauvages les abbattent ordinairement à coups de fleches, parcequ'elles ne valent pas, diſent-ils, une charge de poudre, qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chaſſe pendant l'Hiver, avec une eſpece de Chiens, qui, les ſentant ſans les voir, ſe mettent à japper au pié de l'arbre. Je m'approchois, & je n'avois pas de peine à

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

découvrir ces Oiseaux. Après le dégel, je fis avec quelques Canadiens, deux ou trois lieues exprès dans le Lac, pour le seul plaisir de voir & d'entendre le battement d'aîles des Gélinottes. C'est une chose des plus curieuses : on entend de toutes parts, un bruit qui ressemble à celui du Tambour, & qui dure une minute. On est ensuite un demi quart d'heure sans rien entendre, pendant qu'on s'avance vers le lieu d'où le bruit paroît venir ; il recommence, & l'on continue d'avancer jusqu'à la vue d'un arbre, ordinairement abbatu, pourri & couvert de mousse, où l'on découvre la malheureuse Gelinotte, qui appelle vraisemblablement son Mâle en battant le aîles l'une contre l'autre. Ces tendres indications ne durent, que pendant les mois d'Avril, de Mai, de Septembre & d'Octobre. On observe que c'est toujours sur le même arbre ; qu'elles commencent le matin à la pointe du jour, qu'elles finissent à neuf heures ; & que le soir elles recommencent une heure avant le coucher du Soleil, pour ne finir qu'à la nuit.

Le même Voïageur donne aussi la description d'une Chasse d'Orignaux dont il fut témoin. Elle se fait, dit-il, sur la nége, avec des Raquettes qui ne

ressemblent pas tout-à-fait à celles du P. de Charlevoix. Leur longueur est de deux piés & demi, & leur largeur de quatorze pouces. Leur tour est d'un bois fort dur, épais d'un pouce, qui retient les mailles, comme dans nos Raquettes de Paume; excepté que celles-ci sont de boïaux, & les autres de petits lacets de peau de Cerf ou d'Orignal. Deux petites barres de bois les traversent, pour les rendre plus roides & plus fermes. La pointe du pié entre dans un trou, auquel tiennent deux courroies, qui enferment le pié par une ligature au-dessus du talon; de sorte qu'à chaque pas qu'on fait sur la nége, le bout du pié s'enfonce dans le trou lorsqu'on leve le talon. On marche plus vite sur la nége, avec ces machines, qu'on ne feroit avec des souliers dans un chemin battu. J'ai fait ainsi trente & quarante lieues dans les Bois, à la chasse des Orignaux. La premiere fois, après avoir fait quarante lieues au Nord du Fleuve Saint Laurent, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieues de circuit, où nous cabanâmes en écorces d'arbres, avec la peine d'ôter la nége qui couvroit le terrein. Nous tuâmes, en chemin, autant de Lievres & de Gelinottes de Bois que nous en pûmes

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

manger. Les Cabanes finies, quelques Sauvages allerent à la découverte des Orignaux, les uns au Nord, d'autres au Sud, jusqu'à deux & trois lieues. Celui qui découvroit des pistes fraîches se détachoit, pour nous en donner avis. Nous suivions ces pistes, & nous trouvions quelquefois dix, quinze, ou vingt Orignaux ensemble, qui prenant la fuite en troupe, ou séparément, s'enfonçoient dans la nége jusqu'au poitrail. Si la nége étoit dure, ou couverte de quelque verglas, nous ne manquions point de les joindre dans l'espace d'un quart de lieue : mais lorsqu'elle étoit molle, ou tombée la derniere nuit, nous les poursuivions trois ou quatre lieues, sans en pouvoir approcher ; à moins qu'ils ne fussent arrêtés par les Chiens, dans quelque passage plus difficile. Nous en tuâmes soixante-six. Cette chasse dure jusqu'au dégel, & la chair de ces Animaux tient lieu de provisions. Dès que les Rivieres sont libres, on travaille à faire des Canots de leurs peaux, qui sont faciles à coudre; on couvre les coûtures de terre grasse, au lieu de godron; & ces Canots servent à revenir aux Habitations avec le bagage.

La nature, ajoute le même Voïageur, a

a mis une si forte antipathie entre les Loutres & les Castors, que ces deux especes d'Animaux se font une guerre continuelle. Les Sauvages assurent que vers le mois de Mai, on voit quantité de Loutres rassemblées, qui ont l'audace d'aller attaquer les Castors jusques dans leurs Cabanes; mais qu'ordinairement elles sont repoussées avec perte. Un Castor, à coups de dents & de queue, peut se défendre aisément contre trois Loutres (45).

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Chasse du Bœuf Sauvage.

Dans les parties méridionales & occidentales de la Nouvelle France, la chasse ordinaire est celle du Bœuf sauvage. On nous donne la méthode des Habitans: ils se rangent tous sur quatre lignes, qui forment un grand quarré: & leur premiere opération est de mettre le feu devant eux aux herbes, qui sont alors seches & fort hautes. A mesure que le feu gagne, ils avancent en se resserrant. Les Bœufs, que le feu épouvante beaucoup, fuient toujours, & se trouvent à la fin si serrés les uns contre les autres, qu'on les tue jusqu'au dernier. On assure qu'un corps de Chasseurs ne revient jamais sans en avoir abbattu quinze cens ou deux mille. Mais dans la crainte de se rencon-

(45) La Hontan, Tome II, p. 164.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

trer & de se nuire, les différentes Troupes conviennent de leur marche & du lieu des Chasses. Il y a des peines établies pour ceux qui violent ce Reglement, comme pour ceux qui s'écartant de leur poste, donnent moïen aux Bœufs de s'échapper : elles consistent à dépouiller les coupables, à leur ôter leurs armes, & même à renverser leurs Cabanes. Les Chefs ne sont pas exceptés de ces Loix.

Autres Chasses.

La plûpart des autres Animaux dont les Sauvages aiment la chasse, soit pour leurs peaux, qui sont recherchées dans le Commerce, soit pour se nourrir de leur chair en Hiver, se prennent sur la nége, avec des trappes & des collets. Tels sont les Chevreuils, les Chats-cerviers, les Fouines, les Ecureuils, les Porcs Epis, les Hermines, les Lievres, les Lapins & quelques especes plus particulieres au Païs, qui sont comprises dans ce qu'on nomme la menue Pelleterie (46).

PESCHES DES SAUVAGES.

Les grandes Pêches sont celles de la Baleine, de la Vache marine, du Loup marin & du Marsouin ; mais quoiqu'on y emploie quelques Sauvages, & qu'on ne puisse douter que les Nations voisines de la Mer & de l'embouchure des

(46) Voïez l'Histoire naturelle.

grands Fleuves n'eussent autrefois leurs méthodes, il paroît que la plûpart de ces Peuples, resserrés aujourd'hui dans l'intérieur des Terres, s'occupent moins de la Pêche maritime que les Colonies Européennes. Celle de la Baleine est fort négligée des François mêmes, qui sont maîtres du Fleuve de Saint Laurent, où ces Animaux remontent quelquefois en grand nombre. On a vu que les Basques, qui la faisoient autrefois, l'interrompirent mal-à propos, pour se livrer au Commerce de la Pelleterie, qui, sans demander tant de dépenses & de fatigues, rapportoit alors plus de profit. D'ailleurs ils n'avoient pas, pour cette Pêche, toutes les commodités qu'on peut esperer, depuis qu'il y a des Habitations fort avancées dans le Golfe. On a tenté de la rétablir au commencement de ce siecle, mais avec peu de succès, par l'inconstance ou la mauvaise conduite des Auteurs de l'entreprise. Cependant personne ne désavoue qu'elle ne pût faire un objet considérable dans le Commerce de la Colonie Françoise, & que l'embarras, le péril & la dépense n'y fussent beaucoup moindres que sur les Côtes de Groenland.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Ancienne Pêche de la Baleine.

Les Loups marins, qui sont en abon-

Pêche des Loups marins.

dance à l'embouchure du Fleuve, & dont l'huile & la peau sont fort utiles, donnent peu de peine à les pêcher. Ils entrent dans les Anses avec la Marée. Quand on a reconnu celles qu'ils fréquentent, on les ferme de filets & de pieux, en laissant un assez petit espace, par lequel ces Animaux se glissent. Dès que la Marée a toute sa hauteur, on bouche soigneusement ce passage, & lorsqu'elle se retire, les Loups marins demeurant à sec, ne donnent que la peine de les assommer. On les suit aussi en Canot, dans les lieux où l'on en voit beaucoup; & lorsqu'ils mettent la tête hors de l'eau, pour respirer, on tire dessus. S'ils ne sont que blessés, on les prend sans peine : s'ils sont tués roide, ils vont d'abord à fond; mais on a de gros Chiens, qui sont exercés à les pêcher, jusqu'à sept ou huit brasses de profondeur. Les Loups marins sont en si grand nombre sur les Côtes de l'Acadie, que dans un seul jour on y en a pris sept ou huit cens. Denis, qui l'assure, ajoute que la Pêche s'en fait au mois de Février, lorsque les Petits, qui naissent à terre (47). & que la mere y ramene pour les faire teter, ne vont

(47) Cette raison rend le mot de Pêche assez impropre; mais c'est le terme d'usage dans le Païs.

presque point encore à l'eau. A la vue des Pêcheurs, les peres & les meres prennent la fuite, en faisant un fort grand bruit, pour avertir leurs Petits du danger qui les menace. Mais leur marche est encore si lente, qu'ils sont tués facilement, d'un coup de bâton que les Pêcheurs leur donnent sur le nez.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Vaches marines.

On prend aujourd'hui peu de Vaches marines sur les côtes du Golfe Saint Laurent; & les Anglois, qui en avoient établi une Pêche à l'Ile de Sable, n'en ont pas tiré beaucoup de profit. Mais, dans le Golfe & le Fleuve, l'abondance des Marsouins est surprenante. Ils remontent jusqu'au Port de Quebec. Le P. de Charlevoix parle de deux Pêches, établies au-dessous de cette Ville; l'une dans la Baie de Saint Paul, & l'autre sept ou huit lieues plus bas, vis-à-vis d'une Habitation qu'on appelle *Camourasca*, du nom de certains Rochers qui s'élevent considérablement au-dessus de l'eau. » Les frais, » dit ce Voïageur, n'en sont pas grands, » & le profit iroit fort loin, si les Marsouins étoient des Animaux d'habitude: mais, soit instinct ou caprice, » ils trompent souvent toutes les mesures, & prennent une autre route

Marsouins.

Deux Pêches au dessous de Quebec.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

» que celle où le Pêcheur les attend. » D'ailleurs, ces Pêches, qui ne peuvent enrichir que des Particuliers, » diminuent celle des Anguilles, qui » est d'une grande ressource pour les » Habitans.

La Pêche du Marsouin differe peu de celle du Loup marin. En basse Marée, on plante, dans la vase ou dans le sable, des Piquets, à peu de distance les uns des autres, auxquels on attache des filets en forme d'entonnoirs, & l'on met, sur tous les Piquets, de gros bouquets de verdure. Quand la Marée monte, les Marsouins donnent la chasse aux Harengs, qui gagnent toujours les bords, & sont d'ailleurs attirés par la verdure, qu'ils aiment beaucoup : ils passent dans les filets, & se trouvent enfermés. La Marée ne commence pas plutôt à baisser, qu'on a le plaisir de voir leur embarras, & les mouvemens inutiles qu'ils se donnent pour sortir. Enfin ils demeurent à sec, & souvent les uns sur les autres, en si grand nombre, que d'un seul coup de bâton on en assomme plusieurs.

Autres Pêches.

Dans toutes les parties du Fleuve où l'eau est salée, c'est-à-dire, depuis le Cap Tourmente jusqu'au Golfe, on pêche presque toutes les especes de Poif-

sons qui vivent dans l'Océan. Ils se prennent à la Senne & aux Filets. Les Sauvages ont une adresse merveilleuse à darder toutes sortes de Poissons, surtout dans les Rapides. Ils n'emploient que cette méthode pour l'Esturgeon, qui est ici un fort gros Poisson de Mer & d'eau douce. Deux Hommes sont aux deux extrémités d'un Canot : celui qui tient l'arriere, gouverne ; l'autre est debout, tenant à la main un dard, attaché, par une longue corde, à l'une des barres du Canot. Dès que le Sauvage voit l'Esturgeon à portée, il lui lance son dard, en tachant de prendre le défaut des écailles. Le Poisson blessé fuit avec l'instrument dans sa plaie, entraîne assez rapidement le Canot, & meurt ordinairement à moins de cent cinquante pas.

Pêche de l'Esturgeon.

Depuis Quebec jusqu'aux trois Rivieres, on pêche dans le Fleuve une prodigieuse quantité de grosses Anguilles, qui descendent du Lac Ontario, où elles prennent naissance dans des Marais, au bord septentrional de ce Lac. On vient d'observer qu'elles rencontrent des Marsouins, qui leur donnent la chasse ; & la plûpart voulant retourner au Lac, c'est apparemment ce qui en fait prendre un si grand nombre.

Pêche des Anguilles.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Dans l'étendue d'un terrein que la haute Marée couvre, & qu'elle laisse à sec en se retirant, on place, de distance en distance, des coffres de bois appuiés contre une palissade de claies d'osier, qui ne laisse aucun passage. De grands éperviers de même matiere, & de même structure, sont enchassés dans ces coffres par le bout le plus étroit; & l'autre bout, qui est fort large, est adossé contre les claies, sur lesquelles on met, par intervalles, des tas de verdures. Lorsque la Marée a tout couvert, les Anguilles, qui cherchent toujours les bords, & que la verdure attire, se rassemblent en grand nombre le long de la Palissade, entrent dans les éperviers, qui les conduisent dans les prisons qu'on leur a préparées; & souvent d'une seule Marée, tous les coffres s'en trouvent remplis.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LA VIE DES SAUVAGES.

CETTE PEINTURE, du caractere & de la vie des Indiens de l'Amérique Septentrionale, paroît suffire pour les faire connoître, & pour faire juger à quel point ils méritent le nom de *Sauvages*. Le P. de Charlevoix, qui ramene toutes ses recherches & ses réflexions à cette idée, convient que l'opposition de leurs usages aux nôtres a pû leur fai-

re donner d'abord celui de *Barbares*, dans le sens que les Romains le donnoient à tous les Peuples qui n'étoient pas Grecs ou Latins : mais il ne cesse point de répéter, qu'à l'exception de la guerre, que ces Indiens ont toujours faite avec la derniere inhumanité, ils n'avoient autrefois rien de méprisable, puisque dans leur grossiereté naturelle ils étoient sages & heureux. C'est depuis l'entrée des Européens, qu'ils ont commencé réellement à se dépraver. L'usage des liqueurs fortes leur a causé plus de mal que toutes leurs guerres : il les a rendus intéressés ; il a troublé la douceur qu'ils goûtoient dans leurs sociétés domestiques & dans le commerce de la vie. Cependant, comme ils ne sont frappés que de l'objet présent, le même Voïageur ajoute, que les maux qu'ils ressentent de l'ivrognerie n'ont pas encore tourné en habitude ; » ce » sont, dit-il, des orages qui passent, » & dont la bonté de leur caractere, » joint au fond de tranquillité d'ame » qu'ils ont reçu de la Nature, leur » ôte presque le souvenir aussitôt qu'ils » sont passés.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Source de leur dépravation.

Il représente fort vivement l'effet de l'Eau-de-vie sur ces Peuples. Dans son voïage sur la Riviere de Saint Joseph,

Effet de l'Eau-de-vie sur eux.

il vit arriver, avec une grosse quantité de cette liqueur, les Députés des Miamis & des Pouteouataemis, deux Nations établies sur cette Riviere, qui revenoient de vendre leurs Pelleteries aux Colonies Angloises. » Le partage » de l'Eau de-vie se fit à la maniere » ordinaire ; c'est-à-dire que chaque » jour on en distribuoit autant qu'il en » falloit à chacun pour s'enivrer, & » tout fut bû en moins de huit jours. » On commençoit à boire, dans les » deux Villages, dès que le Soleil étoit » couché ; & toutes les nuits, la Cam» pagne retentissoit de cris & d'horri» bles hurlemens. On eut dit qu'une » escouade de Démons s'étoit échap» pée de l'Enfer, ou que les deux Bour» gades étoient acharnées à s'entr'égor» ger : plusieurs Hommes furent estro» piés. J'en rencontrai un, qui s'étoit » cassé le bras, en tombant ; & je lui » dis que sans doute il seroit plus sage » une autre fois ; il me répondit que » cet accident n'étoit rien, qu'il seroit » bientôt guéri, & qu'il recommen» ceroit à boire aussitôt qu'il auroit de » l'Eau-de vie. Qu'on juge, ajoute le » pieux Observateur, ce qu'un Mis» sionnaire peut espérer au milieu de » ce désordre, & ce qu'il en coûte à

» un honnête-homme, qui s'est expa-
» trié pour gagner des Ames à Dieu,
» de se voir forcé d'en être le témoin,
» & de n'y pouvoir apporter de reme-
» de. Ces Barbares reconnoissent eux-
» mêmes que l'Eau-de-vie les mine &
» les détruit : mais lorsqu'on veut leur
» persuader qu'ils devroient être les
» premiers à demander qu'on leur re-
» tranchât une boisson si funeste, ils se
» contentent de répondre : c'est vous
» qui nous y avez accoutumés ; nous
» ne pouvons plus nous en passer ; & si
» vous nous en refusez, nous en irons
» chercher chez les Anglois (48).

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Comment ils l'excusent.

Leur bonheur.

A l'égard de ce qu'on a nommé leur ancien bonheur, on ne laisse pas d'avouer qu'ils menent une vie dure ; mais on répond que sur ce point rien n'est pénible que par comparaison, & que l'habitude est une seconde nature. La liberté, dont ils sont en possession, les dédommage de toutes les commodités qui leur manquent. Ils sont heureux, premierement parcequ'ils croient l'être ; en second lieu, parcequ'ils jouissent tranquillement du plus précieux de tous les dons naturels ; enfin, parcequ'ils ignorent & qu'ils ne desirent pas

(48) Journal historique d'un Voïage en Amérique, p. 320 & 321.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENTR.

même de connoître ces faux biens ; qui sont dans une si haute estime en Europe, qu'on y achete au prix des véritables, & qu'on y goûte si peu.

Preuve qu'il est réel.

Une preuve incontestable qu'ils sont de vrais Philosophes, c'est que la vue de nos commodités, de nos richesses, & de nos magnificences, les ont peu touchés. Quelques Iroquois, qui firent le voïage de Paris en 1666, & qu'on promena, non-seulement dans cette grande Ville, mais dans toutes les Maisons Roïales, n'y admirerent rien : ils auroient préféré leurs Villages à la Capitale du plus puissant Roïaume de l'Europe, s'ils n'y eussent vu des Boutiques de Rôtisseurs, qui leur plûrent beaucoup, parcequ'ils les trouvoient toujours garnies de toutes sortes de viande. Au reste, on ne doit pas dire que s'ils sont enchantés de leur vie grossiere, c'est qu'ils ne connoissent point les agrémens de la nôtre. Quantité de François ont vêcu comme eux, & s'en sont si bien trouvés, que plusieurs, quoique fort à leur aise dans la Colonie, n'ont pû prendre le parti d'y retourner ; tandis qu'au contraire, on n'a pas l'exemple d'un seul Sauvage, qui ait pû se faire à notre maniere de vivre. Les Missionnaires rendent

témoignage qu'on a pris de leurs Enfans au berceau, qu'on les a fait élever avec beaucoup de soin, qu'on n'a rien épargné pour leur dérobber la connoissance des usages de leurs Peres, & que toutes ces précautions ont été sans fruit. La force du sang l'a toujours emporté sur l'éducation. A peine se sont-ils vus en liberté, qu'ils ont mis leurs habits en pieces (49), & qu'ils sont allés, au travers des Bois, chercher leur Nation, dont ils ont préféré le genre de vie à celle qu'ils avoient menée parmi nous.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

Observons en finissant cet article, ne fut-ce que pour éclaircir ce qui peut avoir causé de l'étonnement dans les Relations de Raleigh & de Key-

Eclaircissement sur la figure monstrueuse de quelques Nations Sauvages.

(49) On en lit des exemples fort singuliers, dans les Lettres de la Mere Marie de l'Incarnation. Le P. de Charlevoix rapporte qu'un Iroquois, qu'on avoit nommé *la Plaque*, célebre par sa bravoure, vécut plusieurs années avec les François, & que pour le fixer, on le fit même Lieutenant dans nos Troupes; que cependant il n'y put tenir, & qu'il retourna dans sa Nation, n'emportant de nous que nos vices, & n'aïant corrigé aucun de ceux qu'il y avoit apportés. Il aimoit éperdûment les Femmes; sa valeur étoit bien fait; sa valeur & ses actions lui donnoient un grand relief; il avoit beaucoup d'esprit, & des manieres fort aimables. Ses désordres allerent si loin avec les Femmes, qu'on délibera, dans le Conseil de son Canton, si l'on ne s'en déferoit pas. Mais on conclut, à la pluralité des voix, de le laisser vivre, parcequ'étant extrêmement courageux, il peupleroit le Païs de bons Guerriers. p. 325.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES INDIENS DE L'AMER. SEPTENT.

mis (50), qu'il se trouve dans la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, des Nations qu'on a nommées *Têtes plates*, parcequ'elles ont en effet le front fort applati, & le haut de la tête un peu allongé. Cette conformation n'est pas l'ouvrage de la Nature : on nous apprend que ce sont les Meres qui la donnent aux Enfans, dès qu'ils voient le jour, en leur appliquant, sur le front & sur le derriere de la tête, deux masses d'argile, ou de quelqu'autre matiere pesante, qu'elles serrent peu à peu, jusqu'à ce que le crâne ait pris la forme qu'elles veulent lui donner. Il paroît qu'une opération si violente fait beaucoup souffrir les Enfans; on leur voit sortir, dit-on, par les narines, une matiere épaisse & blanchâtre : mais ces accidens, ni leurs cris, n'allarment point les Meres, jalouses de leur procurer un agrément, dont elles admirent que les autres Nations ne sentent point le prix. Au contraire, quelques races d'Algonquins, qu'on nomme les *Têtes de boule*, font consister la beauté dans la rondeur de la tête; & le soin des Meres est aussi de donner cette figure à celle de leurs Enfans.

(50) Ils parlent d'une Nation d'Acéphales, au Tome précédent.



65 64 63 62 61 60 59 58 57 56 55 54 53 52 51 50 49 48

78

77

76

75

BAYE DE

74

BAFFINS

49

Rosiers

65 64 63 62 61 60 59 58 57 56 55 54 53 52 51 50 49

Tom. VI.

CHAPITRE XV.

Voïages au Nord-Oueſt & au Nord-Eſt, pour la découverte d'un paſſage aux Indes Orientales.

INTRODUCTION.

IL nous reſte à traiter une des plus intéreſſantes parties de cet Ouvrage, annoncée depuis longtems par la premiere diviſion du ſujet, & naturellement amenée par l'ordre auquel on s'eſt attaché. Dans les bornes qu'on s'impoſe, pour arriver promptement à la fin d'une longue carriere, on ne s'étendra point ſur la nouvelle ſcene qui va s'ouvrir. Son importance eſt connue. Il eſt queſtion, non-ſeulement d'acquerir des lumieres qui manquent à la Géographie, ſur la partie Septentrionale du Globe terreſtre, mais de raccourcir les voies du Commerce avec les plus riches parties du monde, d'abreger les peines d'une immenſe navigation; en un mot, de découvrir une nouvelle route pour ſe rendre à la Chine, au Japon, & aux Côtes occidentales de l'Amérique. Les inconvéniens de la Ligne & des cli-

INTRODUCTION. mats brûlés qu'il faut traverser pour aller à la Chine, les affreuses tempêtes des Mers du Japon, la longueur du Voïage, & les facilités que fourniroit un passage par le Nord, ont excité de tous tems les desirs des Européens pour cette découverte. C'est l'Histoire de leurs tentatives & de leurs progrès, qu'on va lire.

VOÏAGES DES CABOTS. 1497.

LES LETTRES Patentes de Henri VII, qui subsistent encore dans les Collections Angloises (51), ne laissent aucun doute que le premier Voïage des Cabots n'ait été entrepris pour la découverte d'un passage aux grandes Indes, par le Nord-Ouest de l'Amérique. Il paroît certain que Jean Cabot partit de Bristol dans cette vue, au Printems de l'année 1497 (52), avec un Vaisseau équipé aux dépens du Roi, & trois ou quatre petits Navires fretés par quelques Marchands de la même Ville. Le 24 Juin, à cinq heures du matin, il apperçut une terre, à laquelle il donna le nom de *Prima vista*, comme la premiere qu'il eut rencontrée, & qui

(51) Collection d'Hackluyt, p. 3. & suiv.

(52) C'est-à-dire, cinq ans après le premier Voïage de Christophe Colomb, qui, comme on l'a fait alors observer, n'avoit eu d'abord que le même espoir.

faisoit partie de l'Ile de Terre-neuve : mais aiant tourné au Sud, & s'étant avancé jusqu'à la hauteur du Cap de Floride, il revint en Angleterre, sans avoir tiré d'autre fruit de son entreprise. On a déja remarqué (53), sur le témoignage de quelques anciens Ecrivains, qu'il ne débarqua même en aucun endroit, ni de l'Ile, ni du Continent. Ramusio cite une Lettre de Sebastien Cabot, Fils de Jean (54), où l'on trouve » qu'aïant dirigé longtems » leur course Ouest au Nord, jusqu'à » la Latitude de soixante-sept degrés » trente minutes, & trouvant, le 11 » de Juin, la Mer ouverte, sans glace » & sans aucun autre obstacle, ils n'au» roient pas fait difficulté de continuer » leur route droit au Catay, dans les » Indes Orientales, si la révolte de » leur Equipage ne les eût forcés de » revenir en Europe : confirmation assez claire de l'espérance & du dessein qu'ils avoient conçus, de trouver un passage au Nord-Ouest. Mais Sebastien

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS.

1497.

(53) Au Tome XLIX de ce Recueil.

(54) On donne trois Fils à Jean Cabot. Sebastien, qui l'accompagna dans ce Voïage, étoit encore fort jeune. Il étoit né à Bristol, où son Pere, qui étoit Vénitien & fort habile Marin, s'étoit établi depuis plusieurs années. Les Lettres de Henri VII, auquel ils offrirent leurs services, sont de l'onzieme année du regne de ce Prince.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS.

1497.

Cabot s'explique lui-même, avec beaucoup plus de clarté, dans une Lettre au Nonce du Pape en Espagne : c'étoient, dit-il, ses réflexions sur la structure du Globe terrestre, qui lui avoient fait naître l'idée d'aller aux Indes, en dirigeant sa navigation au Nord-Ouest. Il ajoute, » qu'aïant rencontré la terre, contre son attente, & lorsqu'il » comptoit de n'en pas trouver jusqu'à » la hauteur des côtes de Tartarie, il » l'avoit suivie jusqu'à la Latitude de » cinquante six degrés (55), & que » trouvant qu'elle s'étendoit vers l'Est, » il avoit abandonné son entreprise & » dirigé sa course vers le Sud.

Il y a beaucoup d'aparence que les Cabots, découragés (56) par le mauvais succés de cette Expédition, renoncerent à l'espoir de trouver un passage au Nord-Ouest. On a vû du moins, dans une autre partie de ce Recueil (57), que Sebastien, se [illegible] peut-être

(55) Ici, ou dans la Lettre citée par Ramusio, il y a sans doute une erreur de dix degrés.

(56) Cependant le Pere, à son retour, fut fait Chevalier, & libéralement récompensé. Observons que c'est sur sa découverte que les Anglois fondent leurs ...tions sur la Souveraineté de l'Amérique Septentrionale : mais outre qu'il est incertain s'il toucha la terre, il est très certain qu'il n'y fit aucune sorte d'Etablissement.

(57) Tome quarante-neuvieme.

1528.

d'en chercher un du côté du Sud (58), passa au service des Espagnols, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de Grand Pilote de Castille, & qu'après le retour du fameux Vaisseau de Magellan (59) qui lui avoit enlevé l'honneur auquel il paroissoit aspirer, il fut emploïé par quelques Négocians de Seville pour conduire une Escadre aux Indes Orientales, par le Détroit que Magellan avoit découvert. Mais au lieu de suivre cette route, il entra dans la Riviere de la Plata, où il passa plusieurs années à faire de vains établissemens. Ensuite le mauvais accueil qu'il reçut à la Cour d'Espagne le fit retourner en Angleterre, en 1528. Il y retrouva toute la faveur qu'on avoit accordée à son Pere, surtout lorsqu'à l'ancien dessein de chercher un passage au Nord-Ouest, il eut substitué celui de tourner les recherches au Nord-Est. A la vérité cette tentative n'eut pas plus de succès que l'autre : mais les Anglois reconnoissent qu'ils lui doivent leur Commerce de Russie, & la Pêche de Groen-

(58) C'étoit avant la découverte du Détroit de Magellan.

(59) Nommé la Victoire, qui revint seul en Espagne, après avoir fait le tour du monde, comme on l'a vu dans un autre lieu.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS.

1528.

land, dont ils ont tiré de grands avantages.

Un de leurs plus célebres Voïageurs fait là-dessus la réflexion suivante. » Quoique les premieres entreprises, » pour découvrir ces passages au Nord-» Ouest & au Nord Est, aient coûté quel-» ques dépenses, & que jusqu'à présent » elles n'aient pas conduit au but qu'on » s'est proposé, les résultats en ont été » si favorables à la Nation Angloise, » que loin de se refroidir dans cette » recherche, elle doit, aussi long-tems » qu'il lui restera quelque espérance » de réussir, continuer des efforts dont » elle ressent l'utilité «. D'ailleurs il trouve, dans ces avantages mêmes, les raisons qui ont fait abandonner long-tems le projet de la recherche : c'est que Sebastien Cabot, Chevalier, & Gouverneur de la Compagnie Angloise de Russie, étant tout à-la-fois Directeur du Commerce & seul Conducteur de toutes les Expéditions pour la découverte d'un passage, non-seulement le premier de ces deux Offices nuisit au succès de l'autre, mais l'influence d'un Homme si respecté, qui avoit désespéré du passage au Nord-Ouest, fit négliger au Gouvernement tous les projets qui furent proposés par

cette voie. Ce ne fut qu'après sa mort, c'est-à dire en 1576, qu'un Anglois, nommé Martin *Frobisher*, osa proposer un Voïage, pour la decouverte d'un passage par le Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

LES CABOTS. 1528.

Ce fameux Avanturier, qui méditoit son entreprise depuis quinze ans, fut soutenu par Ambroise Dudley, Comte de Warwick, Favori de la Reine Elisabeth. On lui fit équiper deux Navires, le *Gabriel* & le *Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec une Pinasse de dix. Il partit de Blackwal le 15 Juin de la même année, dans la résolution de justifier, à son retour, le fondement de ses espérances, ou de ne revoir jamais sa Patrie. Les Collections Angloises nous ont conservé les Journaux (60) de trois Navigations, qu'il fit successivement, & dont la premiere, quoique la plus courte & la moins heureuse, parut un puissant motif à la Cour d'Angleterre pour encourager les deux suivantes. On ne peut refuser à ces trois célebres monumens, ou du moins à leurs principales circonstances, une place dans ce Recueil. La Cour prit un intérêt si vif à la premiere

VOÏAGES DE MARTIN FROBISHER. 1576.

(60) Collection d'Hackluyt. Elles ont été traduites en François, & publiées en 1720, à Amsterdam, dans le Recueil de Bernard.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

1576.

I. VOÏAGE.

des trois Expéditions, que se trouvant à Greenwich, lorsque Frobisher y passa, elle lui fit l'honneur d'envoïer un Gentilhomme à bord, pour lui souhaiter un heureux voïage, & que *Wolly*, Secretaire d'Etat, s'y rendit lui-même, dans la seule vue d'exhorter l'Equipage à suivre avec une aveugle soumission les ordres du Commandant.

C'est à la Pointe d'Ecosse, nommée *Swinborn*, que l'Auteur se situe. Le 26, nous prîmes, dit-il, notre hauteur, qui se trouva de cinquante-neuf degrés quarante-six minutes, la distance du Soleil à notre Zenith étant de trente-sept degrés. Nous avions l'Ile Fowlay à six lieues Ouest-Nord-Ouest, & la Pointe de Swinborn Est-Sud-Est. Une voie d'eau, qui s'ouvrit dans le Gabriel, nous obligea d'entrer dans la Baie de *Saint Tronion*, où nous mouillâmes sur sept brasses, bon fond de sable. L'embouchure de cette Baie a dix-sept brasses d'eau, qui diminue par degrés jusqu'à sept, & se présente au Nord-Nord-Ouest.

La voie d'eau se trouvant bouchée le même jour, nous sortîmes de la Baie avec un Vent de Sud-Sud-Est, & nous gouvernâmes à l'Est par la hauteur de Fowlay, où la sonde nous fit trouver

cinquante brasses de fond, sable mouvant. Une lieue plus loin, même profondeur, & fond de sable blanc, mêlé de coquillages rougeâtres, à la Pointe méridionale de Fowlay. Le 27, depuis midi jusqu'à quatre heures, nous fîmes six lieues Ouest-quart-au-Nord, par un beau frais. La sonde, jettée sur soixante brasses, nous fit trouver un fond de pierres, mêlé de coquillages. Le premier de Juillet, un vent fort, qui empêchoit de tenir la Mer, ne nous permit pas de faire, le matin, plus de quatre lieues à l'Ouest; & le lendemain nous n'en fîmes que deux au Sud-Ouest. Le 3, la Boussole varia d'un rhumb à l'Ouest. De quatre à huit heures du matin, nous fîmes quatre lieues à l'Ouest; & de huit heures à midi, quatre autres lieues Ouest-quart-au-Nord. Le 11, nous vîmes, du Sud-Est, l'Islande Ouest-Nord-Ouest à six lieues de nous; elle se présentoit comme une haute Pointe, couverte de nége. Nous étions à la hauteur de soixante degrés. On fit voile vers terre; & la sonde ne trouva point de fond sur cent cinquante brasses d'eau. La Chaloupe, qui fut mise en Mer, se vit forcée de revenir à bord, par la quantité de glaces qui bordoient les Côtes. Une forte brume y mit nos

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER. 1576.

I. VOÏAGE.

Bâtimens mêmes en danger : mais nous ne laissâmes point, du jeudi à huit heures du matin jusqu'au vendredi à midi, de faire vingt lieues au Sud-Ouest. Le 16, le Soleil Sud-Est à trente-trois degrés du Zenith ; puis Sud-Sud-Est à quarante degrés, & cinquante-deux à sa plus grande hauteur, l'aiguille variant alors de deux rhumbs & demi à l'Est.

Le 20, nous apperçûmes une terre haute, à laquelle on donna le nom de *Queen's Elizabeth Foreland*, ou Cap de la Reine Elisabeth ; & rangeant la Côte au Nord, nous découvrîmes une autre Pointe, avec un enfoncement, ou peut-être même un Détroit entre les deux Pointes. Il fut nommé le Détroit de Frobisher (61). Nous trouvâmes beaucoup de glaces ; & nous tînmes le Nord, sans pouvoir arriver au Détroit, dont la pointe du vent nous écartoit. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous obligerent de porter à l'Ouest, pour nous en garantir ; & le 26, par les soixante-deux degrés deux minutes, nous découvrîmes une terre couverte de glace. Le 28, au matin, le tems se trouva fort embrumé ; mais,

(61) On verra bientôt que sa situation est incertaine aujourd'hui.

étant

étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celle de Labrador. Nous mîmes le Cap sur la Côte; mais ne trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'étoit pas de la glace, sans aucune Côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage, dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue, pour chercher un Havre. La Baie se trouva pleine de glace; & la Chaloupe, qui s'avança près de la Côte, à la longueur d'un cable, ne pût trouver de fond sur cent brasses. Nous filâmes le long de la Côte Ouest-Nord-Ouest, suivant le gissement de cette Terre. Les Courans y étoient fort rapides, & nous jugeâmes qu'à leur faveur on pourroit dériver en avant, trois lieues & demie au moins dans l'espace d'une heure. Le 31, à quatre heures du matin, & d'un tems fort clair, nous vîmes une Terre haute, Nord-quart-à-l'Est de nous. Nous courûmes Nord-Est-quart-à-l'Est de cette Terre; mais étant plus près, nous trouvâmes que les glaces s'étendoient le long de la Côte, dans une largeur d'environ cinq lieues; ce qui la rendoit inaccessible. Le 1 d'Août, aïant été pris d'un calme, on mit la Chaloupe en

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER. 1576.

I. VOÏAGE.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher. 1576.

I. Voïage.

Mer, & la sonde fut jettée à la distance d'environ deux cables d'une grande Ile de glace. Elle donna seize brasses, sur un fond pierreux : mais en sondant une seconde fois, ont eut cent brasses sur un fond de sable. Le 2, un quart de lieue plus loin, la sonde fit trouver soixante brasses, sur un fond ferme. L'Ile de Glace se divisa tout d'un coup en deux pieces, avec un épouvantable fracas. A quatre heures après midi, on trouva quatre-vingt-dix brasses de fond noir, mêlé de petites pierres de la blancheur des Perles. Le 10, la Chaloupe s'avança vers une Ile, éloignée d'une lieue de la grande. Le Courant y portoit au Sud-Ouest. Quatre Hommes y descendirent en marée basse, & monterent au haut de l'Ile : mais la crainte d'être surpris de la Brume les fit retourner à bord. Le 11, on entra dans le Détroit, qui avoit reçu le nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une Ile, qui fut nommée l'Ile *Gabriel*, à dix lieues de nous, & l'on mouilla dans une Baie sablonneuse, à huit brasses d'eau. On avoit la Terre à l'Ouest-Sud-Ouest : cette mauvaise Baie, à dix lieues de l'Ile Gabriel, fut nommée *Prior's Bay*, la Baie ou le Sund de Prieur. Le 13, on leva l'ancre, pour aller mouiller dans une autre Baie,

sur huit brasses, beau fond de sable mêlé de terre noire. On y fit de l'eau. Le 15, on retourna vers Prior's-Bay ; & le 16, après un calme de quelques heures, on se trouva pris dans les glaces, de l'épaisseur d'un pouce. Le 17, on s'approcha d'une Ile, qui fut nommée *Thomas William's*, à dix lieues de laquelle on tomba, le 18, sous une autre qui reçut le nom de *Burchard's*.

Le 19, d'un fort beau tems, deux Officiers s'approcherent de cette Ile, dans une Chaloupe, avec huit Hommes, pour observer s'il n'y avoit point d'Habitans. En abordant à la Côte, ils apperçurent sept Canots, qui venoient du côté Oriental. Une juste défiance les aïant fait retourner à bord, on délibéra sur cet incident ; & le Conseil fut d'avis de renvoïer la Chaloupe avec cinq Hommes, pour suivre de vue les Sauvages. Un de leurs Canots, aïant apperçu la Chaloupe, se mit à la suivre le long de la Côte ; mais, bientôt, la vue d'un des Navires parut effraïer les Sauvages & leur fit gagner la terre. Un Anglois, sautant sur le rivage après eux, en saisit un, qui fut amené à bord. On le fit boire & manger ; & lorsqu'on le crut apprivoisé par ce traitement, on le remit à terre. Tous les autres, au

nombre de dix-neuf, s'approcherent du Vaiſſeau dans leurs Canots. Ils parloient tous avec aſſez de chaleur; mais nous n'entendîmes point un mot de leur langage. De grands cheveux noirs, une face large, un nez plat & un teint bazané leur donnoient beaucoup de reſſemblance avec les Tartares. Ils étoient vétus, Hommes & Femmes, d'une ſortes de robbes, que nous prîmes pour des peaux de Chiens marins. Les Hommes avoient les joues & le tour des oreilles, peints de raies bleues. Leurs Canots étoient de mêmes peaux que leurs robbes, & la quille, de bois: ils nous parurent de la grandeur d'une Chaloupe Eſpagnole.

Sur des apparences ſi tranquilles, nous ne fîmes pas difficulté de nous avancer au côté Oriental de l'Ile, & d'envoïer quelques Hommes à terre. Ils virent les Hutes des Sauvages; & quelques-uns de ces Barbares ramerent vers la Chaloupe. Nos Gens en prirent un, qu'ils amenerent à bord. On lui donna une ſonnette & un couteau, dans l'eſpérance, non-ſeulement de rendre ſes Compagnons plus familiers, mais de connoître, par l'impreſſion que ce préſent feroit ſur eux, s'ils avoient déja vû des Européens. Frobisher chargea cinq

hommes de le reconduire, non sur le rivage même, mais sur un Rocher qui n'en étoit qu'à quelques pas. Il ne fut pas obéi. Les cinq Anglois, affectant de ne rien craindre, allerent jusqu'au rivage, & furent enlevés, avec la Chaloupe, par une Troupe de Sauvages armés. Comme la nuit s'approchoit, on n'eut aucune connoissance de leur malheur: mais lorsqu'on vit arriver le jour sans les avoir vûs paroître, on tira un coup de Fauconneau, on sonna de la Trompette, & tous ces soins furent inutiles. Le Conseil jugea qu'il ne falloit rien espérer de la violence pour sauver nos Hommes. On prit le parti de sortir de la Baie, qui fut nommé *Five-Men-Bay*, c'est-à-dire, Baie des cinq Hommes; & l'on alla jetter l'ancre sur quinze brasses. On y passa le reste du jour & toute la nuit suivante. Le 22 au matin, on retourna dans l'endroit même, où les cinq Hommes avoient eu l'imprudence de descendre. Quatorze Canots se détacherent de la Côte, & vinrent assez proche de nous: mais nos signes & nos invitations ne purent les faire venir à bord. Cependant une sonnette, qu'on leur montra, en fit approcher un, qui fut pris avec le Sauvage qu'il portoit. Tous les autres aïant disparu

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.
FROBISHER.
1576.
I. VOÏAGE.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

1576.

I. VOÏAGE.

auſſitôt, nous perdîmes l'eſpérance de retrouver nos cinq Hommes, & nous allâmes mouiller ſous l'Ile *Thomas William's*.

Cette diſgrace, joint à l'abondance des néges, qui ſe trouvoient dès le matin épaiſſes d'un pié ſur le tillac, ne laiſſa plus d'impatience aux Anglois que pour leur retour. Ils leverent l'ancre le 26; & le jour ſuivant ils étoient à la hauteur de l'Ile Gabriel. Le 1 de Septembre ils eurent la vûe de l'Iſlande, à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils paſſerent les Orcades; & le 9 d'Octobre ils entrerent dans le Port d'Harwich.

II. VOÏAGE DE FROBISHER.

1577.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer pour fruit de ſon Expédition, que le Sauvage qu'il avoit pris, & un morceau de pierre noire qu'un Matelot lui avoit donné à bord. Mais le haſard, ou la curioſité, aïant fait jetter cette pierre dans le feu, où l'on remarqua qu'elle rougiſſoit, on l'éteignit dans du vinaigre, & l'on crut y reconnoître de petites veines d'or. Elles furent miſes à l'eſſai. On jugea que c'étoit de l'or réel. C'étoit aſſez pour ſe promettre d'immenſes richeſſes, ſi l'on pouvoit ſe procurer une grande

quantité des mêmes pierres. L'avidité du gain fit naître une nouvelle ardeur, pour la découverte du passage. Il se forma une Compagnie, qui sollicita des Priviléges exclusifs; & la Reine même se laissa éblouir par de si belles espérances. On fit aussi-tôt des préparatifs pour un second Voïage. Frobisher obtint un Vaisseau de Roi, nommé *l'Aide*, sur lequel il mit à la voile le 31 Mai 1577, avec les deux Navires le Gabriel & le Michel. Le Journal de cette seconde entreprise n'a rien de curieux ni d'utile; la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin que dans le premier Voïage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cens quintaux de la prétendue Mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq Hommes qu'il avoit perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux Sauvages (62) qu'il avoit enlevés; & le 24 Septembre il arriva au petit Port de Padstou en Cornouailles, dans

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER. 1577.

II. VOÏAGE.

(62) C'étoit un Homme & une Femme, avec un Enfant. Lorsqu'ils furent présentés à la Reine, ils ne firent que baisser la vue, sans aucune marque de crainte & de surprise. On les nourrit à leur maniere, c'est-à-dire avec de la viande crue. Lorsqu'on leur offrit une Poule, ils la vuiderent aussi tôt, & mangerent les entrailles avec l'ordure. Mais ils ne vécurent pas long-tems, & l'Enfant, qui n'avoit pas quinze mois, fut élevé.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

le Vaisseau de la Reine. Les deux autres Navires s'étant séparés de lui, le Gabriel se rendit à Bristol; & le Michel, après avoir fait le tour de l'Ecosse, entra dans le Port d'Yarmouth.

Il paroît que les cinq cens quintaux de Mine ne se trouverent bons à rien; cependant l'impression qui restoit du premier morceau de pierre, & l'espoir de la découverte du passage, qui conservoit encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la Reine à faire partir une Flotte plus nombreuse. Après avoir donné le nom de *Meta incognita* aux Païs nouvellement découverts, elle fit faire une Maison portative, dont toutes les parties pouvoient se démonter, pour loger cent vingt Hommes, dont quarante devoient être Matelots, trente Soldats, & le reste pour les Mines. Ils devoient hiverner dans le Canton d'où Frobisher avoit tiré ses pierres d'or, & faire une nouvelle provision de Marcassites. De quinze Navires, dont cette Flotte fut composée, trois devoient demeurer sur la Côte; & pour donner plus de poids à l'entreprise, la Reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il sortit du Port d'Harwich le 31 Mai 1578. Mais le Journal de cette troisieme Navigation

n'a d'intéressant que les disgraces de la Flotte. En arrivant sur les Côtes du Païs où l'on vouloit s'établir, elle fut battue d'une tempête, qui fit périr le Vaisseau chargé de la Maison mobile & des provisions de la nouvelle Colonie. D'autres Bâtimens furent endommagés ou dispersés. On ne put même retrouver le Détroit de Frobisher, ni la Mine. Enfin, tant de fatigues & de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de Septembre de la même année.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

On assure que le Capitaine Frobisher conserva, jusqu'au dernier moment de sa vie, l'espérance de découvrir un passage au Nord-Ouest; mais la Cour l'aïant emploïé d'un autre côté, son troisieme Voïage fut la derniere entreprise qu'il tenta dans cette vue. Ellis nous apprend qu'il commanda un Vaisseau de guerre, nommé *le Triomphe*, dans le fameux combat de 1588, entre les Espagnols & les Anglois, & que sa valeur fut récompensée du titre de Chevalier. Six ans après, aïant été blessé à la prise de Brest, il en mourut à Plymouth, par la seule faute de son Chirurgien. Fox, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, observe qu'on pourroit conclure, sans témeri-

Mort de Frobisher, & remarques sur ses Voïages.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

té, des trois Journaux du Chevalier Frobisher, que son dessein avoit été de s'approprier sa prétendue Mine d'or. Il ne marque point une seule latitude, à l'exception de celle du Détroit de son nom : à l'égard du Païs qu'il plut à la Reine Elisabeth de nommer *Meta incognita*, on le reconnoît aujourd'hui pour le Groenland.

Egede, qui nous a donné la meilleure description de cette Contrée, parle des découvertes de Frobisher en ces termes : « Vous trouverez dans toutes » les Cartes de Mer, le *Détroit de* » *Frobisher*, & le *Baer-sund*, qu'on » nous donne pour deux grandes Iles » près du Continent : mais suivant mes » lumieres, elles ne s'y trouvent point ; » ou du moins ce n'est pas sur la Côte » du Groenland qu'elles se trouvent, » car toutes mes recherches ne m'ont » rien fait rencontrer de semblable » dans le Voïage que j'entrepris en » 1723, vers le Sud, quoique je sois » monté de ce côté-là jusqu'aux 60 » degrés de latitude. Dans les Cartes » les plus modernes, le Détroit du » Nord est marqué à 63 degrés, & » celui du Sud à 62. Ellis croit assez vraisemblable que le Détroit de Frobisher & l'Ile que cet Avanturier nom-

ma Cap de la Reine Elisabeth, car il trouva ensuite que c'étoit une Ile, sont situés à l'Est du Groenland, & peut-être à moins de latitude qu'ils ne sont placés dans le premier des trois Journaux. Cette conjecture se trouve appuïée par un autre passage d'Egede : » Dans l'Expédition, dit ce Voïageur, » que je fis pour la découverte, je » trouvai, dans une petite Ile où je » mouillai, un sable jaune, entremêlé » de traits rougeâtres qui ressembloient » à du vermillon, dont j'envoïai une » assez bonne quantité au Directeur » de la Compagnie du Groenland, à » Berguen, pour faire des essais. Ensuite » je fus chargé, par cette même » Compagnie, d'amasser autant de » ce sable que je le pourrois : mais » malheureusement pour nous, il me » fut impossible de retrouver l'Ile où » je l'avois pris : elle étoit petite ; & » confondue entre un grand nombre » d'autres. La marque, que j'avois eu » soin d'y élever dans mon premier » Voïage, avoit été emportée par le » vent. Cependant on a trouvé, de divers » côtés, dans le Païs, une quantité » considérable de cette même matiere, » qui, étant rougie au feu, change » de couleur & devient rougeâtre,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

» comme elle fait aussi lorsqu'elle est
» renfermée pendant quelque-tems.
» Je ne saurois décider si c'est ce mê-
» me sable dont Martin Frobisher rap-
» porta plusieurs centaines de tonneaux
» en Angleterre, dans la prévention
» qu'il contenoit beaucoup d'or, &
» dont plusieurs Navires de la Compa-
» gnie Danoise du Groenland furent
» chargés à leur retour, pour Copen-
» hague, en 1636 : ce que j'en puis
» dire, c'est qu'avec quelque expérien-
» ce dans la Chimie, j'ai essaïé, tant
» par la voie de l'extraction que par
» celle de la précipitation, si j'en pour-
» rois tirer quelque chose, & que j'y
» ai toujours perdu mes peines. En un
» mot, je déclare que je n'y ai jamais
» trouvé aucune autre espece de sable,
» qui contînt de l'or ou de l'argent.

Dans un autre endroit de sa Description, Egede paroît douter de la vérité de la Relation que Frobisher a donnée de ce Païs, & parle avec mépris de son prétendu sable d'or. Il avoue néanmoins qu'en 1636, un Officier Danois fut chargé d'amener du Détroit de Davis, en Dannemark, aux frais & par l'ordre du Grand Chancelier du Roïaume, deux Vaisseaux remplis de ce sable; mais que les Orfevres Da-

nois, après les essais, le déclarerent pur sable, sans aucune valeur, & que sur leur témoignage tout fut jetté dans la Mer. Il ajoute que le Capitaine en mourut de honte, ou de chagrin ; mais qu'après sa mort, un peu de ce même sable, que le Chancelier avoit gardé, étant tombé entre les mains d'un habile Artiste, il en tira de bon or. Le sable luisant de Frobisher n'eut pas le même bonheur, & ce fâcheux dénouement nuisit, en général, à l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FROBISHER.

III. VOÏAGE. 1578.

Dans le second de ses trois Voïages, le Gabriel étoit commandé par Edouard Fenton, Homme de naissance, & fort aimé du Comte de Warwick. Au troisieme Voïage, Fenton commandoit *la Judith*, avec le titre de Contr'Amiral de la Flotte. Il étoit si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'aïant été chargé, en 1582 d'une Expédition aux Indes Orientales, il fit mettre, dans sa Commission, un article qui l'autorisoit à tenter la découverte d'un passage au Nord-Ouest vers la Mer du Sud. Comme le principal objet de son Voïage étoit de croiser sur les Ennemis de sa Nation, il prit sa route vers le Bresil, d'où il revint en Angleterre, après

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Frobisher.

III. Voïage. 1578.

avoir défait une Escadre Espagnole : mais on lit, dans les recherches navales de Mouson, qu'un de ses Navires alla au Détroit de Magellan, & qu'il y passa pour une Expédition qu'on ignore. Ellis lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célebre Jean *Davis*.

Voïages de Jean Davis. 1585.

Davis étoit Homme d'esprit, & d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumieres & l'autorité de Fenton lui firent prendre si vivement parti pour la probabilité d'un passage au Nord-Ouest, qu'il fut choisi en 1585, pour cette découverte, par une Compagnie de riches Négocians de Londres, sous la protection de plusieurs personnes du premier rang. On lui équipa deux Navires, l'un nommé le *clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, & l'autre le *clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portsmouth le 7 de Juin ; & le 20 du mois suivant, il découvrit proche de l'entrée du Détroit qui a pris son nom, le Païs qu'il nomma *Désolation*. Le 29 du même mois, aïant reconnu d'autres Terres à soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude, il y aborda, & trouva un Peuple bon & traitable, dont il reçut beaucoup de caresses. Il se trouva, le 6 d'Août, par

Ses découvertes.

les 66 degrés quarante minutes en pleine Mer : il mouilla dans une belle Baie, près d'une Montagne dont les pentes paroissoient de couleur d'or, & qu'il nomma le *Mont Raleigh*. La Rade reçut le nom de *Totness*, la côte Septentrionale celui de *Cap Dyer*, & la méridionale celui de Cap Walsingham. Le 11 du même mois, il donna le nom de Cap de *la Merci de Dieu* à la Pointe la plus méridionale du Païs. Ensuite il entra dans un beau Détroit, dans lequel il s'avança de soixante lieues au Nord-Nord-Ouest, trouvant des Iles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, & des marques d'Habitation sur les bords. La Marée y montoit de six ou sept brasses; mais il ne put découvrir de quel côté elle venoit. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 de Septembre, dans le Port d'Yarmouth.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

II. VOÏAGE DE DAVIS. 1586.

Les Anglois sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la Côte occidentale du Groenland, & que ce fut sur cette côte, qu'il s'avança jusqu'aux soixante-quatre degrés quinze minutes de latitude; comme il monta de l'autre côté jusqu'aux soixante-six degrés quarante minutes. Cette Expédition lui fit tant d'honneur, que dès l'année suivante

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

on lui proposa un second Voïage, avec les mêmes Navires, & deux autres, nommés *la Sirene* & *l'Etoile du Nord*, dont le premier étoit de cent tonneaux. Il fit voile de Darmouth, le 7 de Mai 1586; & le 15 de Juin, il découvrit la Terre, par les soixante degrés de latitude, & les quarante-sept degrés de longitude occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux cinquante-sept degrés de latitude, pour gagner & doubler la pleine Mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre Terre, par les soixante-quatre degré de latitude & les cinquante-huit degrés trente minutes de longitude occidentale de Londres. Il y fit quelque commerce avec les Habitans du Païs, dont il fait une peinture peu différente de celle qu'on a déja donnée des Esquimaux ou desNodwais. Le Païs lui parut entrecoupé de Détroits & de Golfes considérables. Il renvoïa *la Sirene*, en Angleterre, vers le milieu de Juillet; mais continuant son Voïage dans *le Clair de Lune*, il découvrit, le premier d'Août, un nouveau Païs par les soixante six degrés trente-trois minutes de latitude, & les soixante-dix degrés de longitude occidentale

de Londres. Il vit plusieurs Golfes, sans y pénétrer; & reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'Octobre.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Davis. III. Voïage. 1587.

Dans une Lettre, qu'il écrivit aussitôt à la Compagnie, il ne fit pas difficulté d'assurer qu'il avoit réduit le passage à une espece de certitude; c'est-à-dire, qu'il devoit être dans un des endroits qu'il avoit reconnus, & qu'il marquoit au nombre de quatre; ou qu'il n'y en avoit aucun. Il ajoutoit qu'à l'avenir on pourroit tenter cette découverte sans dépense, parceque la Pêche suffisoit seule pour fournir aux frais des Expéditions. L'opinion qu'on avoit de son mérite, soutenue par un langage si ferme, fit équiper une troisieme Escadre, composée du Clair du Soleil, de l'Elisabeth de Darmouth, & de l'Helene de Londres. Il partit de Darmouth, avec ces trois Bâtimens, le 19 de Mai 1587. Dès le 14 du mois suivant, il découvrit quelques Terres, dont on ne marque, ni le nom, ni la hauteur; & le 16 il y mouilla dans un bon Havre, où les Habitans du Païs ne se refuserent point au Commerce. Le 30, se trouvant par les soixante-douze degrés douze minutes de latitude à l'Ouest du

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

Groenland, il donna le nom de *Sanderson's hope*, Espérance de Sanderson (63), à la pointe la plus Septentrionale du Païs qu'il avoit devant les yeux. Delà il s'avança vers l'Ouest, sans découvrir aucune Terre. Le 17 de Juillet, il étoit à la vûe du Mont Raleigh; le 23 il mouilla au fond du Golfe, où il donna aux Iles le nom d'Iles de Cumberland. Une furieuse tempête, qu'il essuïa le 26, ne l'empêcha point de découvrir, le 30, entre les soixante-deux & les soixante-trois dégrés de latitude, un autre Golfe, qu'il nomma Golfe de Lumley. Enfin, la saison trop avancée l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 de Septembre.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus avancé pour la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité, par le Détroit auquel il avoit donné son nom, & ne changea point d'idée jusqu'au tombeau. Montfort, qui n'étoit pas zélé partisan du passage même, avoue néanmoins que les argumens du Capitaine Davis lui sembloient extrêmement plausibles. Le Chevalier Hum-

(63) Du nom de M. Sanderson, Trésorier de la Compagnie Angloise.

froi Gilbert (64), Savant d'un ordre distingué, composa un Traité fort curieux (65) pour les confirmer; & d'autres Ecrits, qui furent publiés dans le même tems, rendent témoignage que cette idée étoit alors celle des plus savans Cosmographes & des plus célebres Marins d'Espagne, de Portugal & d'Italie. Cependant, après la mort de Davis, les tentatives furent suspendues en Angleterre, pendant quatorze ou quinze ans: & les Chefs du Commerce, occupés de leurs Expéditions aux Indes Orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant, sur l'avenir, d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

VOÏAGES DES HOLLANDOIS AU NORD-EST.

Mais avant la fin du même siecle, les Hollandois conçurent que ce qui paroissoit vraisemblable à tant d'habiles gens par le Nord-Ouest, ne devoit pas être plus impossible par le Nord-Est. Le Commerce de leur Nation étoit encore borné aux Mers de l'Europe; peut-être ne seroit-il jamais sorti de ces bornes, si les Espagnols n'eussent pas enlevé leurs Vaisseaux, en les traitant eux-mêmes avec la derniere ri-

(64) Beau-frere du Chevalier Raleigh.
(65) Il se trouve dans la Collection d'Hackluyt.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

gueur (66). Cette tyrannie, qui sembloit devoir causer leur ruine, devint, comme on l'a vû dans une autre partie de cet Ouvrage (67), la source de toutes leurs prospérités: elle leur fit naître l'idée d'aller chercher sous un autre Ciel, & parmi des Peuples Barbares, les secours qui leur étoient refusés par leurs Voisins. Foibles, comme ils l'étoient encore, il falloit éviter la rencontre de deux ennemis aussi puissans que les Espagnols & les Portugais; & ce fut cette difficulté qui leur fit prendre la résolution de chercher une nouvelle route. Celle du Nord-Est, quoique tentée sans succès par Sébastien Cabot, leur parut la plus convenable à leurs vûes. Ils savoient qu'après Cabot, le Chevalier Hugues Willougby avoit pénétré en 1553 jusqu'aux soixante-douze degrés; qu'en 1558 Etienne Burrough avoit entrepris la même recherche; que Pett & Jackman, en 1580, avoient reconnu aussi des Terres fort éloignées (68): mais pourquoi

(66) Ils les livroient à l'Inquisition, en qualité d'Hérétiques.

(67) Voïez les Voïages des Hollandois aux grandes Indes, Tomes XXIV, XXVII, XXVIII, de ce Recueil.

(68) Hugues Willougby aïant mis à la voile en 1533, avec trois Vaisseaux, s'avança vers le Cap Septentrional de Finmark, & de-là jusqu'aux soixante-douze degrés de latitude. Après lui, le Capitaine Etienne *Burrough*,

regarder toutes ces navigations comme le dernier terme de l'art & du courage des Hommes ? Ils se flatterent qu'il étoit échappé quelque chose aux mesures d'un tems moins éclairé, & qu'en faisant route par le Nord-Est, ils pouvoient ranger ensuite la Côte de Tartarie, entrer dans les Mers Orientales, & passer aux grandes Indes, à la Chine, au Japon, aux Philippines, & aux Moluques.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

C'est Jacques *Walk* & Christophe *Roelt*, l'un Trésorier, l'autre Pensionnaire des Etats de Zelande, qu'on donne pour les premiers Auteurs de cette grande entreprise (69). Ils s'uni-

depuis Contrôleur de la Marine, sous le regne d'Elisabeth, entreprit la même recherche. Il doubla le Cap Nord en 1556, s'avança vers l'Est & découvrit le Détroit de Weigatz, entre la partie méridionale de la Nouvelle Zemble & le Païs des Samoïedes : mais étant entré dans le Détroit, il prit le Golfe, qui en est à l'Est, pour une Mer ouverte, & revint persuadé qu'il avoit trouvé, en cet endroit, le vrai passage à la Chine & au Japon. En 1580, les Capitaines Artur *Pett* & Charles *Jackman*, résolurent de vérifier l'idée de Burrough. Ils passerent ce Détroit, & continuerent leur route à l'Est; mais ils y trouverent tant de glaces & le tems fut si mauvais, qu'après avoir essuïé les plus grands dangers, ils se virent obligés de retourner sur leurs traces. Un coup de vent écarta les deux Vaisseaux, & l'on n'a jamais sû quel fut le sort d'Artur Pett. D'autres, qu'on nomme ensuite, ne furent effraïés & rebutés que par le froid.

(69) On ne peut en faire honneur à la fameuse Dissertation de leur Compatriote, Jean Isaac *Pon-*

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

rent avec une société de Marchands, dont les principaux étoient Baltazar

tanus, puisqu'on y lit qu'elle fut composée après les Voïages dont on va donner l'extrait, & sur les connoissances qu'on en avoit rapportées. Mais il est assez curieux de voir comment un Homme, du mérite de Pontanus, jugeoit alors qu'on devoit s'y prendre, pour trouver ce qu'on cherchoit. Après diverses conjectures sur quelques récits des Anciens, & sur les lumieres de son tems, voici ses conclusions: » Si l'on vouloit, dit-il, venir à » bout de passer le Détroit de Nassau ou Weigats, il faudroit envoïer, aux frais du Public, quelques Avanturiers, qui, prenant l'occasion du Voïage que les Russes font tous les ans, se joignissent à eux pour les accompagner. On parviendroit ainsi à savoir certainement si la Mer qui est au-delà du Weigats est la grande Mer de Tartarie, ou seulement un Golfe, au-delà duquel on ne puisse passer. On sauroit si le Cap *Tabin* est toujours gelé, ou si l'on peut naviger au-delà. Ces informations ne seroient pas douteuses, sur le témoignage des Habitans du Païs.

» Pour faciliter cette entreprise, il faudroit un Vaisseau de guerre du plus bas rang, & ne pas s'attacher tant à le monter d'un fort Equipage, qu'à composer l'Equipage d'Officiers & de Matelots accoutumés à naviger dans ces climats. Il faudroit pourvoir ce Vaisseau de vivres, pour un an, ou même pour plus longtems; & lorsqu'il seroit arrivé au Détroit, on choisiroit l'endroit le plus propre pour hiverner, d'où l'on pourroit avoir communication avec les Russes & les Samoiedes, & où l'on attendroit le tems du passage des Moscovites. Il seroit bon aussi que quelques-uns des Hollandois, qui trafiquent au Japon, vinssent de ce côté-là au Cap Tabin, ou du moins jusqu'aux lieux qui en sont les plus voisins, & qu'ils reconnussent la route & le Païs.

» Je sais que d'autres croient plus sûr de prendre son cours en pleine Mer, & d'aller faire le tour de la Nouvelle

Moucheron, Jean *Janson*, *Charles*, & Dirck *Van Os*, pour demander, aux Etats Généraux, » la permission d'aller chercher, par le Nord, un passage aux Roïaumes de Cathay & de la Chine «. Tels furent les termes de leur Requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt la Société fit équiper trois Vaisseaux, un dans le Port d'Amsterdam, un en Zélande, & le troisieme à Enckuise. La conduite de

» Zemble, jusques par la » hauteur des quatre-» vingt-deux degrés, ou » environ, parceque les » jours & l'Eté y sont » plus longs, que les gla-» ces n'y sont pas si fré-» quentes, & qu'il n'y en » vient point tant de la » Côte; enfin, parceque » le froid y est moins » âpre, que par les soi-» xante-seize degrés & » au-dessous. Je demeure » d'accord que toutes ces » choses sont ainsi sur la » Sphere, qui est extrê-» mement inclinée & » courbée, par cette hau-» teur, & qui éleve le So-» leil sur l'horizon pen-» dant près de six mois: » cependant il y a deux » difficultés, qui s'oppo-» sent à cette opinion; la » premiere, que nous n'a-» vons aucune connois-» sance de ce climat, ni » si tout y est Mer, ou » s'il y a aussi des Terres » & des Iles; 2°. Suppo-» sé qu'on puisse y navi-» ger, la difficulté n'en » demeure pas moins en-» tiere; savoir, qu'il fau-» dra descendre depuis les » quatre vingt degrés jus-» ques par les soixante-» dix & au-dessous, & » là, souffrir les incom-» modités & la rigueur » du froid, & des Mon-» tagnes de glaces, au » milieu desquelles on se » trouve, demeurer sé-» paré de toute commu-» nication avec les Hom-» mes dans des Païs in-» connus, être privé de » la clarté du Soleil, » combattre contre les » Bêtes sauvages, & en-» fin, suivant toute ap-» parence, périr miséra-» blement.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

l'Entreprise fut confiée à Guillaume *Barensz*, célebre Pilote, du Bourg de Schelling, qui prit un Pêcheur du même lieu, avec sa Barque, pour suivre inséparablement le premier Vaisseau, s'il arrivoit aux deux autres de s'en écarter.

VOÏAGE DE BARENSZ.

Cette petite Escadre, aïant fait voile du Texel le 5 de Juin 1584, alla terrir, dès le vingt-trois, à l'Ile de Kiduin, dépendante de la Moscovie. La nuit du 4 au 5 Juillet, Barensz prit hauteur, le Soleil étant alors au plus bas, c'est-à-dire, entre le Nord-Nord-Est & l'Est-quart-de-Nord-Est. Il se trouva par les soixante-treize degrés vingt-cinq minutes, à cinq ou six lieues de terre, sous la Nouvelle Zemble. Delà, gouvernant à l'Est, il fit cinq ou six lieues, qui l'approcherent d'une Pointe de terre assez basse, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de Langenes. A l'Est de cette Pointe, il découvrit une grande Baie déserte. Ensuite, il remarqua deux Anses, entre un Cap qu'il nomma *Bak*, à quatre lieues de Langenes, & la pointe occidentale de cette Baie, qui fut nommée Baie *de Loms*. Le côté de l'Ouest offre un très beau Port, qui a six, sept & huit brasses d'eau. On y trouva un vieux mât,

LOMS, OISEAUX SINGULIERS.

que



15

Lon

52

Tome XV.

que Barensz fit élever. Le nom de Loms, qu'il voulut donner à la Baie, fut pris d'une espece d'Oiseaux qu'il y vit en abondance, & qui suivant la signification Hollandoise du mot, sont extraordinairement lourds. Ils ont le corps si gros en comparaison des aîles, qu'on est surpris qu'elles puissent enlever une si pesante masse. Ces Oiseaux font leurs nids sur des Montagnes escarpées, & ne couvent qu'un œuf à la fois. La vûe des Hommes les effarouche si peu, qu'on peut en prendre un dans son nid, sans que les autres s'envolent ou quittent même leur situation.

De la Baie de Loms, on fit voile vers une Ile qui fut nommée *l'Amirauté*, dont la Côte occidentale n'est pas nette, & ne permet d'approcher de terre qu'avec beaucoup de précaution. Le 6, à minuit, on arriva sous un Cap, qui fut nommé *Swarthoek*, Cap Noir, par les soixante-quinze degrés vingt-neuf minutes. Huit lieues plus loin, on se trouva sous une Ile, qui reçut le nom de Guillaume, par les soixante-quinze degrés cinquante-cinq minutes. La Mer y avoit jetté quantité de Bois, & plusieurs de ces monstrueux Poissons que les François nomment *Va-*

ches Marines, les Russes *Morses*, & les Hollandois *Walrusses* (70).

Le 9, on alla mouiller dans un Havre de cette Ile, qui fut nommé Rade de *Berenfort*, où l'on ne pût se défendre de quelque fraïeur, en y appercevant un Ours blanc. Plusieurs Matelots se jetterent dans la Chaloupe, & le percerent de coups de fusil : mais ce furieux Animal, se sentant blessé, donna une scene fort extraordinaire aux Hollandois. Il plongea d'abord, & revint plusieurs fois sur l'eau. Ensuite il voulut se mettre à la nage. Les Matelots firent avancer vers lui la Chaloupe, & lui passerent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie, & de le transporter en Hollande. Alors il se débattit avec des efforts & des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche, en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la Chaloupe & le lasser par degrés : mais lorsqu'il en fut proche, il s'y élança ; il mit ses deux pattes sur l'arriere, & d'un autre effort, il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les Matelots en eurent tant d'effroi, qu'ils s'enfuirent tous à

(70) Voïez ci dessous l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

l'avant ; & chacun crut sa vie fort en danger. L'avanture qui les sauva n'est pas moins singuliere : lorsque l'Ours sembloit prêt à se jetter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'étoit accrochée à la penture du gouvernail. Un Matelot prit ce tems pour s'avancer avec une demie lance, & lui porta un si grand coup que l'Animal retomba dans l'eau. La Chaloupe, qui se remit aussi-tôt à nager vers le Vaisseau, l'entraîna facilement ; & ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 de Juillet, on reconnut une Ile, qui reçut le nom d'*Ile des Croix*, parcequ'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avoit plantées. Elle est, non-seulement déserte, mais incapable d'être habitée, par les rochers dont elle est remplie, quoiqu'elle n'ait pas moins d'une demie-lieue de long, de l'Est à l'Ouest. Elle a, vers ses deux extrêmités, des bancs de roche, cachés sous l'eau. Huit lieues au-delà, par les soixante-seize degrés & demi, on arriva au Cap de Nassau ; Pointe basse & unie, qui a devant elle un Banc de sept brasses, assez éloigné de terre. De ce Cap,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

on fit cinq lieues à l'Est-quart-de-Sud-Est & à l'Est-Sud-Est. Barensz crut reconnoître alors une Côte, au Nord-Est-quart-d'Est; & le Cap y fut mis aussi-tôt, dans l'opinion que c'étoit quelque Terre inconnue, au Nord de la Nouvelle Zemble : mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; & bien-tôt la Mer se trouva si grosse, que pendant plus de seize heures, la navigation se fit à mâts & à cordes. Le lendemain, la petite Barque fut coulée à fond par un coup de Mer. On continua de dériver à sec; & vers trois heures après-midi, on se trouva sous la Nouvelle Zemble, fort proche de terre. Le 13, on vit du haut des Mâts, une grande quantité de glaces; & le 14, par les soixante-dix-sept degrés quarante-cinq minutes, on se trouva près d'une surface de glace fort unie, qui s'étendoit à perte de vûe. Barensz prit le parti de retourner sous la Nouvelle Zemble, vers le Cap de Nassau. Il arriva le 26, sous le Cap de *Troost*; & le 29, étant par les soixante-dix-sept degrés, la Pointe la plus Septentrionale de la Nouvelle Zemble, qu'il nomma *Ys-hoec*, ou le Cap des Glaces, lui demeura droit à l'Est. Le 31,

aïant couru des bordées entre les glaces & la terre, il arriva aux Iles, qui furent nommées *Iles d'Orange*, près d'une desquelles il trouva plus de deux cens Vaches marines, couchées au Soleil sur le sable. Les Matelots, persuadés que ces Amphibies ne pouvoient se défendre sur terre, entreprirent d'en tuer quelques-uns, pour en rapporter les dents : mais ils briserent leurs haches, leurs sabres & leurs piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage, que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étoient résolus de retourner à cette espece de combat avec quelques pieces de Canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris de rencontrer un grand Ours blanc, qui dormoit. Plusieurs coups de fusil le blesserent, mais ne l'empêcherent pas de fuir & de se jetter dans l'eau, où la Chaloupe le suivit. Il fut tué ; mais les glaçons, qui continuoient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barensz jugea qu'il étoit impossible de forcer un obstacle de cette nature, & de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles Terres, d'autant plus

Voïages au Nord Ouest et au Nord Est.

Barensz.

1594.

que les Matelots commençoient à se ressentir de leurs fatigues, & ne paroissoient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on étoit venu, dans l'espérance de rejoindre les deux autres Vaisseaux (71), qui avoient tourné vers le Weigats, ou le Détroit de Nassau. On mit à la voile le premier d'Août. Les Caps de Troost & de Nassau furent doublés, & le 8 on se trouva sous une petite Ile basse, qui n'est éloignée que d'une demie-lieue de terre, & qui fut nommée l'*Ile noire*, parcequ'elle parut de cette couleur. L'observation de la hauteur, qui donna soixante-onze degrés quarante-cinq minutes, & la vue d'une grande Anse, firent juger à Barensz que c'étoit à cette Ile que Olivier Beunel avoit abordé avant lui, & qu'il avoit nommée *Constintsarch.* A trois lieues de-là, on découvrit une petite Pointe, sur laquelle il y avoit une Croix, & qui en reçut le nom. Ensuite, aïant rangé la Côte pendant quatre lieues, on doubla une autre petite Pointe, derriere laquelle on découvrit une grande Anse; elle fut nommée le cinquieme Cap, ou Cap

(71) On ne marque point où ils avoient quitté celui de Barensz.

Saint Laurent. Trois lieues au-delà, un autre Cap fut nommé Cap du Bastion. Quelques Matelots, qui descendirent au rivage, y trouverent, non-seulement une Croix, entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle, nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des Hommes, que leur arrivée avoit peut-être fait fuir. La curiosité les aïant portés plus loin, ils trouverent, à deux cens pas du même lieu, une autre Croix, & trois Maisons, bâties de bois à la maniere du Nord, où quelques douves abandonnées leur firent connoître qu'il y avoit sur cette Côte une Pêcherie de Saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses, nouvellement remplies de pierres. Cette Anse, qui forme un fort beau Port, à l'abri de tous les vents, fut nommée Port de la Farine. L'observation de la hauteur y donna soixante-dix degrés quarante-cinq minutes. Entre ce Port & le Cap du Bastion, il se trouve une Baie, que Barensz nomma Saint Laurent, & qui est aussi fort belle, mais à l'abri des seuls vents de Nord-Est & de Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ.

1594.

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

Le 12, on découvrit deux petites Iles, dont la derniere, qui n'est qu'à une lieue de Terre, fut nommée Sainte Claire. Le 15, vers trois heures après midi, on étoit par les soixante-neuf degrés quinze minutes; & deux lieues plus loin à l'Est, on reconnut les Iles de Matfloé & de Delgoi. Un heureux hazard y fit arriver le même jour les deux autres Navires, qui revenoient du Détroit de Nassau, & qui voïant paroître celui de Barensz, jugerent d'abord qu'il avoit fait le tour de la Nouvelle Zemble, & qu'il étoit revenu par le même Détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs Avantures & leurs Découvertes, ils appareillerent ensemble pour la Hollande, où ils arriverent le 16 de Septembre, dans le Port d'Amsterdam.

Effet de ce Voïage.

Le rapport du Vaisseau de Zelande & de celui d'Enchuyse, donna l'espérance de trouver un passage par le Détroit de Nassau; & l'autorité du célebre Jean-Hugues *Linschot*, qui avoit été du voïage en qualité de Commis, donna tant de poids à cette opinion, que les Etats Généraux & le Prince d'Orange s'engagerent volontiers à faire équiper d'autres Vaisseaux; non seulement pour continuer la recherche

du Passage, mais pour tenter même quelque commerce, dans les lieux où l'on pourroit rencontrer des Habitans. Les Négocians eurent la liberté d'y envoïer les Marchandises qu'ils jugerent convenables, avec des Commis pour la vente ou les échanges, & furent exemptés de toutes sortes de Droits. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, Cosmographe renommé. Ce fut lui qui traça la route, & qui marqua les situations de la Tartarie, du Cathay & de la Chine.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

La nouvelle Escadre fut composée de sept Vaisseaux, qui devoient passer par le Weigats, pour faire voile vers les Mers Orientales. Deux étoient d'Amsterdam, deux de Zelande, deux d'Enchuyse, & un de Rotterdam. On en chargea six, de diverses sortes de marchandises, & d'argent. Le septieme, qui n'étoit qu'un Yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres, lorsqu'ils auroient doublé le Cap de Tabin, qu'on regarde comme la derniere Pointe de la Tartarie, ou, du moins, lorsqu'ils seroient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le Sud, & pour n'avoir plus rien craindre des glaces. Barensz fut en-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. 1594.

core nommé Chef & Pilote du plus grand des deux Vaisseaux d'Amsterdam ; mais on lui donna pour Conseil, & pour Commis, Jacques Heemskerke, le même qui s'acquit tant de réputation, en 1607, dans un combat, entre les Espagnols & les Hollandois, sous le canon de la Forteresse de Gibraltar. Gerard *de Veer* s'embarqua aussi sur le même Vaisseau ; & c'est à lui qu'on doit le Journal de ce Voïage.

II. VOÏAGE DE BARENSZ. 1595.

Cette belle Escadre partit du Texel, le 2 de Juin 1595 ; & le 14 elle eut la vue des Côtes de Norwege. Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'au 14 d'Août, qu'aïant pris hauteur, elle se trouva par les soixante-dix degrés quarante-sept minutes. Le 18, on reconnut deux Iles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Nassau & du Comte Frédéric son Frere. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le Détroit de Nassau, à cinq lieues Est-Nord-Est.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au Détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces rompues ; mais le Canal, qui sépare le Cap des Idoles & la Terre des Samoïedes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'en-

trer dans une Baie, qui fut nommée Baie des Travers, parcequ'on y trouve beaucoup de Baleines. Les Vaisseaux y peuvent être à couvert, non-seulement des Bancs de glace, mais encore de presque tous les vents. On y trouve partout un fond de bonne tenue, depuis trois jusqu'à cinq brasses d'eau, & plus même, du côté de l'Est. Le 21, Barensz fit descendre cinquante hommes, pour reconnoître les Terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouverent plusieurs traîneaux, chargés de fourrures, d'huile de Baleine, & d'autres marchandises de même nature. Ils observerent aussi des traces d'Hommes & de Renes. D'ailleurs, quelques Idoles, qu'on découvroit sur le Cap, devoient leur faire juger que si le Païs n'avoit point d'Habitans fixes, il étoit du moins fréquenté par quelque Peuple, éloigné ou voisin. Ils se flatterent qu'à force de pénétrer, ils pourroient découvrir enfin des Maisons, & quelque Etre de forme humaine, qui leur apprendroit l'état de la Mer & de la Navigation dans ces horribles Parages: mais, après avoir marché long-tems, ils s'affligerent d'avoir perdu leurs peines. Cependant une partie de ces Avanturiers, s'étant avancée au Sud-Est

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOÏAGE. 1595.

vers le rivage, trouva un chemin praticable dans un Marais, où l'eau, qu'ils eurent d'abord jusqu'à mi-jambes, ne les empêcha point de sentir un terrein ferme. Ensuite, ils ne l'eurent que jusqu'au-dessus de leurs souliers. Lorsqu'ils se virent au bord de la Mer, leur joie fut d'autant plus vive, que n'y appercevant pas beaucoup de glaces, ils se flatterent qu'on pourroit les traverser. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barensz avoit aussi fait avancer le Yacht, à force de rames, pour reconnoître si la Mer de Tartarie étoit ouverte : mais ce Bâtiment, n'aïant pû vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous le Cap de la Croix, d'où quelques Matelots de l'équipage gagnerent par terre le *Twisthoec*, ou Cap de Dispute. Là, ils observerent que les glaces de la Mer de Tartarie s'étoient ammoncelées le long de la Côte de Russie & de la Pointe de Weigats. Le 23, ils rencontrerent une Barque de Pezora, construite d'écorces d'arbres cousues ensemble, qui revenoit du Nord avec des dents de Vaches marines, de l'huile de Baleine, & des Oies, pour en charger des Bâtimens de Russie qui devoient venir par le Weigats. Les Russiens, qui

la conduisoient, firent entendre que ces Bâtimens devoient prendre leur tour par la Mer de Tartarie, & passer devant le Fleuve Oby, pour aller hiverner, suivant leur usage annuel, à *Ugolita*, Place de Tartarie. Ils ajouterent que la sortie du Détroit ne seroit tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois, ou deux mois & demi; mais qu'alors on pourroit aller en Tartarie, sur les glaces, par une Mer qu'ils nommoient de *Marmara*.

Ces Russiens firent présent aux Hollandois de plusieurs Oies grasses; & quelques-uns d'entr'eux consentirent volontiers à les reconduire jusqu'à leur Vaisseau. En y arrivant, ils marquerent beaucoup d'admiration, à la vue d'une si grande masse, & de la maniere dont elle étoit équipée. Ils la visiterent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent (72) pas goûter; mais ils mangerent avidement du Hareng-pec, qu'ils avalloient tout entier, avec la tête & la queue. Ils furent menés, dans l'Yacht, à la Baie de Trane.

Le 31, on prit la route de la Côte

(72) On croit qu'étant de l'Eglise Grecque, ils jeûnoient ce jour-là.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOÏAGE. 1595.

septentrionale du Weigats, où l'on trouva plusieurs de ces Hommes à demi Sauvages, qui sont connus sous le nom de Samoïedes. Quelques Hollandois, aïant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout-d'un-coup vingt, dont le brouillard leur avoit caché la vue, & qui sembloient se disposer à les percer de leurs fleches. Mais l'Interprete s'avança, sans armes, & leur dit, en Langue Russe; ne tirez pas, nous sommes Amis de votre Nation. Alors un des Samoïedes mit à terre son arc & sa fleche, & salua les Hollandois par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit, sur la Mer qui suivoit à l'Est le Détroit du Weigats, il répondit qu'après avoir passé une Pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, & dont il marquoit la position au Nord-Est, on trouveroit une vaste Mer au Sud-Est. Il ajouta qu'à la vérité il ne devoit pas cette connoissance à ses propres yeux, mais qu'un Officier de sa Nation avoit été jusqu'à cette Mer avec un corps de Troupes.

Ces Samoïedes ont un Roi, & ne méritent le nom de Barbares que par leur habillement. Ce sont des peaux de Renes, qui les couvrent de la tête aux

piés. A l'exception des Chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnets de drap, doublés avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peau de Rennes, dont le poil est en dehors, & qui prennent fort juste au tour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos par dessus leur robbe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large & plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors. Ils sont legers à la course; petits, rusés, & défians pour les Etrangers. Quoique dans cette premiere entrevue les Hollandois leur eussent marqué beaucoup de confiance & d'amitié, ils garderent tant de précautions lorsqu'ils les revirent descendre au rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'observer de près leurs arcs. Leur Roi ne paroissoit point sans Gardes, qui s'agitoient autour de lui, & qui sembloient veiller sur tout ce qui se passoit à quelque distance. Un Hollandois, s'étant approché civilement de ce Prince, lui fit présent d'un peu de biscuit, qui fut accepté; mais la défiance & l'attention de ses Gardes parurent augmenter. Ils avoient près d'eux quelques traîneaux, attelés d'un ou deux Renes, Animaux d'une extrême vîtesse,

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOÏAGE.

1595.

& qui sembloient toujours prêts a partir. Un coup de mousquet, qu'un Matelot tira vers la Mer, causa des mouvemens furieux parmi les Samoïedes & les Renes. Cependant ils redevinrent tranquilles, lorsque le bruit eut cessé. Les Hollandois firent dire au Roi, par l'Interprete, que c'étoient les armes qui leur tenoient lieu de fleches, & lui en firent voir quelques effets, dont il marqua beaucoup d'étonnement. Il se fit divers échanges, des marchandises qu'on avoit à bord, pour de l'huile de Baleine & des Peaux. Enfin, lorsqu'on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïede courut au rivage, pour demander une statue fort grossiere qu'un Hollandois avoit emportée ; & ne la retrouvant point aussitôt, il sauta legerement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avoit prise, s'étoit rendu fort coupable. On la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, & bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fût la Religion de ces Peuples, les Hollandois jugerent que ces Statues étoient leurs Divinités. On en avoit déja vû plus d'une centaine, sur la Pointe du Weigats ; & c'étoit cette raison qui l'avoit fait nommer le Cap des

Idoles : elles étoient un peu arrondies par le haut, avec une petite élévation qui servoit de nez, deux petits trous, au-dessus, pour marquer les yeux, & un autre sous le nez, pour représenter la bouche. De petits tas de cendres & d'ossemens, qu'on remarquoit devant elles, firent connoître que les Samoïedes leur faisoient des sacrifices.

Les Hollandois aïant remis à la voile le 2 de Septembre, vers six heures du matin, se trouverent deux heures après à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'Est de ce Cap ; & courant au Nord jusqu'à midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrerent tant de glaces, une brume si noire, & des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'Est d'une Isle, qu'ils nommerent l'Ile des Etats. Ils y descendent, attirés par la vue d'une multitude de Lievres, dont ils tuerent un grand nombre : mais cet amusement fut suivi d'une scene si terrible, que pour n'en supprimer aucune circonstance, & pour familiariser tout-d'un-coup mes Lecteurs avec les Ours blancs, qui joueront un grand-rôle dans la Relation suivante, elle doit être représentée dans le stile naïf du Voïageur même.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOÏAGE. 1595.

Le 6, de Septembre, dit Geard de Veer, » quelques Matelots retournerent à l'île des Etats, pour y chercher une sorte de pierres crystallines (73) dont ils avoient déja recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces Matelots étant couchés l'un auprès de l'autre, un Ours blanc fort maigre s'approcha doucement d'eux, & saisit l'un par la nuque du cou. Le Matelot, ne se défiant de rien, s'écria ; qui est-ce qui me prend ainsi par derriere ? Son Compagnon, qui tourna la tête, lui dit : Hô, mon cher Ami ! c'est un Ours : & se levant vîte, il prit sa course & s'enfuit. L'Ours mordit ce Malheureux en divers endroits de la tête, & la lui aïant fracassée, il se mit à lecher le sang. Les autres Matelots, qui étoient à terre au nombre de vingt, accoururent aussitôt avec leurs fusils & leurs piques. Ils trouverent l'Ours qui devoroit le corps, & qui, les voïant paroître, courut à eux avec une fureur incroïable, se jetta sur un d'entr'eux, l'emporta, & le déchira bientôt en pieces. L'horreur & l'effroi dont ils furent pénétrés leur firent prendre à tous la fuite.

(73) Espece de Diamans, suivant l'Auteur.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Barensz. II. Voïage. 1595.

» Ceux qui étoient demeurés à bord, » les voïant fuir & revenir vers la Mer » se jetterent dans les Canots, pour » les aller recevoir. En arrivant au ri- » vage, & lorsqu'ils eurent appris cet- » te pitoiable avanture, ils encoura- » gerent les autres à retourner avec eux » au combat, pour attaquer tous en- » semble le furieux Animal; mais plu- » sieurs ne pouvoient s'y résoudre. Nos » Compagnons sont morts, disoient- » ils; il ne s'agit plus de leur conser- » ver la vie. Si nous pouvions l'espe- » rer encore, nous irions avec autant » d'ardeur que vous: mais qu'avons- » nous à prétendre? Une victoire sans » honneur & sans avantage, pour la- » quelle il faut braver un affreux péril. » Malgré ces raisons, il y en eut trois » qui s'avancerent un peu, pendant » que l'Ours continuoit de dévorer sa » proie, sans se mettre en peine de » voir près de lui trente Hommes en- » semble. Les trois étoient Cornelisz » *Jacobsz*, Pilote, Hans *van Usselen*, » Ecrivain du Vaisseau de Barensz, & » Guillaume *Gysen*, Pilote du Yacht. » Les deux Pilotes aïant tiré trois coups, » sans toucher l'Animal, l'Ecrivain » s'avança un peu plus, & lui en tira » un dans la tête, proche de l'œil. Sa

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. I. VOÏAGE. 1595.

» blessure même ne lui fit pas quitter
» prise ; & tenant le corps par le cou,
» il eut encore la force de l'enlever
» tout entier. Cependant on vit alors
» qu'il commençoit à chanceler ; &
» l'Ecrivain allant droit à lui, avec un
» Ecossois, ils lui donnerent plusieurs
» coups de sabre & le couperent en
» pieces, sans pouvoir lui faire aban-
» donner sa proie. Enfin Gysen lui don-
» na sur le muffle un grand coup, de
» la crosse de son fusil, qui le fit tom-
» ber sur le côté ; & l'Ecrivain, sau-
» tant aussitôt dessus, lui coupa la gor-
» ge. Les deux Matelots, à demi dé-
» vorés, furent enterrés dans l'Ile ; &
» la peau de l'Ours fut apportée à la
» Compagnie d'Amsterdam (74).

On leva l'ancre le 9 ; mais les glaces qui venoient battre les flancs des Vaisseaux & qui bouchoient de toutes parts le passage, obligerent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral & l'Yacht toucherent sur des rochers, qu'ils ne laisserent pas de franchir heureusement. Trois jours après, on fit voile encore vers la Mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin, l'on prit le parti de retourner au

(74) Second Voïage des Hollandois par le Nord ; Recueil de Constantin, T. I. p. 3.

Weigats, en gouvernant vers le Cap des Croix. Le 14, il parut que le tems devenoit un peu plus doux : le vent se rangea au Nord-Oueſt, & les Courans deſcendirent, avec rapidité, de la Mer de Tartarie. Le même jour, on traverſa de l'autre côté du Weigats vers la Terre-ferme pour ſonder le Canal; & l'on entra juſqu'au fond du Golfe, derriere une Ile, qui fut nommée la Queue, où l'on trouva une petite maiſon de bois & un grand Canal. Le 15, on eut un aſſez beau tems pour ſe flatter de pouvoir continuer le voïage, & tenter une ſeconde fois d'entrer dans la Mer de Tartarie : mais Barenſz en jugea tout autrement, & demeura ſur ſes ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Weigats, du côté de l'Eſt. Il fallut ſe hâter de mettre à la voile, & ſortir par l'Oueſt du Détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 30, on ſe trouva ſur une Ile qui fut nommée *Wardhuis*, où l'Eſcadre s'arrêta juſqu'au 10 d'Octobre, ſans autre deſſein que d'obſerver le cours des eaux & des vents : & le 18 de Novembre, après quatre mois & ſeize jours de navigation, elle rentra heureuſement dans la Meuſe.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BARENSZ. II. VOÏAGE. 1595.

L'inutilité de ces deux voïages refroi-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

III. Voïage des Hollandois au Nord-Est.

dit si peu les Chefs de l'entreprise, qu'ils délibérerent aussitôt sur les moiens d'en faire un troisieme : mais leurs Hautes Puissances refuserent de l'autoriser par leur Commission. Elles se contenterent de faire publier, que si quelques Villes, quelques Sociétés, ou quelque Particulier même, vouloient faire les frais du voïage, loin de s'y opposer, elles donneroient une récompense considérable à ceux qui, se croïant sûrs d'avoir rempli leur objet, en apporteroient des preuves qui ne souffrissent pas d'objection ; & la somme fut fixée.

Le Conseil de Ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avoit fait qu'augmenter, profita aussitôt de cette permission pour faire équiper deux Vaisseaux ; & les Equipages furent engagés à des conditions avantageuses : mais autant qu'il fut possible, on évita de prendre des gens mariés, dans la crainte qu'un excès d'affection pour leurs Femmes ou leurs Enfans ne les fît trop penser au retour. Heemskerke fut choisi, comme dans le voïage précédent, pour Maître & premier Commis ; Barensz, pour premier Pilote, & Jean Corneliss Rijp, pour Commis du second Vaisseau. Les deux Bâtimens se trouve-

rent prêts, au commencement du mois de Mai 1596.

Ils partirent du Vlie, le 18; & dès le 30 ils se trouverent par la hauteur de soixante-neuf degrés vingt-quatre minutes. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1 de Juin, mais que le jour suivant, à dix heures & demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange. Le Soleil avoit de chaque côté une parelie; & ces trois Soleils étoient traversés par un Arc-en-ciel. En même-tems, on voïoit deux autres Arcs-en-ciel, l'un qui entouroit les Soleils, & l'autre qui traversoit la rondeur du vrai Soleil, dont la plus basse partie étoit élevée de vingt-huit degrés sur l'Horison. A midi, l'observation de la hauteur, faite avec l'Astrolabe, donna soixante-onze degrés.

Le 5 de Juin, on fut si surpris de voir déja les glaces, qu'on les prit d'abord pour des Cygnes. C'étoient de véritables bancs de glace, qui s'étoient détachés, & qui flottoient au hazard. Le 7, on se trouva par les soixante-quatorze degrés, navigeant le long des glaces, que le mouvement du Vaisseau écartoit en avant, comme si l'on eut couru entre deux Terres; & l'eau étoit aussi verte que de l'herbe. On se crut proche

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

du Groenland. A mesure qu'on avançoit, la glace devenoit plus épaisse. Le 9, on découvrit par les soixante-quatorze degrés trente minutes, une Ile, qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques Avanturiers descendirent à terre, le 11, & trouverent quantité d'œufs de Mouettes. Ensuite ils monterent au sommet d'une Montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une fraïeur égale au danger, à la vûe des pointes de rochers qu'ils avoient au-dessous d'eux, & sur lesquelles ils ne pouvoient tomber sans se briser mille fois le corps. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette posture. Barensz, qui les voïoit du rivage, où il étoit resté, douta long-tems de leur vie, & leur fit des reproches d'autant plus amers, que le fruit de leur témerité s'étoit réduit à voir des précipices & des lieux déserts. Un Ours blanc, qu'ils tuerent après un combat de deux heures, fit donner à l'Ile le nom de *Baeren Eilandt*, c'est-à dire, Ile aux Ours. Il fut écorché, & sa peau n'avoit pas moins de douze piés de long.

Le 17 & le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la Pointe

Pointe du Sud de l'Ile : mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler. Le 19, on decouvrit une autre Terre, où l'observation de la hauteur donna quatre-vingt degrés onze minutes. Le Païs, dont on avoit la vûe étoit vaste : on rangea la Côte, vers l'Ouest, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés & demi, où l'on trouva une fort bonne Rade, dont un vent de Nord-Est, qui souffloit de terre avec violence, ne permit pas d'approcher. La Baie, du côté de la Mer, s'étendoit Nord & Sud.

Le 21, on jetta l'ancre à vûe de terre, sur dix-huit brasses d'eau. Pendant que l'Equipage de Barensz étoit allé prendre du lest à la côte occidentale, un Ours blanc entra dans l'eau & nagea vers son Bâtiment. Aussitôt l'Equipage, abandonnant son travail, se jetta dans la Chaloupe & dans deux Canots, pour aller droit à l'Animal. Il prit alors le large, & nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plûpart des armes dont on le frappa se briserent sur son corps. Enfin il lança ses pattes avec tant de force contre l'étrave d'un des Canots, que s'il eut pris de même ce petit Bâtiment par le milieu, il l'auroit coulé à fond : mais il fut tué dans ce

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

moment, & porté à bord. Sa peau avoit treize piés de long.

Une lieue plus loin sur la Côte, on trouva un fort bon Port, de seize, douze & dix piés de profondeur; & plus loin on eut la vûe de deux Iles, qui s'étendoient à l'Est. Du côté opposé, c'est-à dire vers l'Ouest, on découvrit un grand Golfe, qui avoit, au centre, une Ile remplie d'Oies sauvages & de leurs nids. Heemskerke & Barensz ne douterent point que ces Oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre, dans les Provinces-Unies, surtout au *Wieringen*, dans le Zuidersée, dans la Nord-Hollande & dans la Frise, sans qu'on eût pû s'imaginer jusqu'alors où elles faisoient leur ponte. Quelques mauvais Physiciens avoient écrit que les œufs de ces Oiseaux étoient les fruits de certains arbres d'Ecosses, qui croissent sur les bords de la Mer; que ceux qui tomboient dans l'eau ne manquoient pas d'éclore aussitôt; & que les jeunes Oies nâgeoient en sortant de leur coque.

Observations sur ce Païs.

Heemskerke & Barensz se crurent sur les Côtes du Groenland; mais l'Editeur du Journal fait observer, d'après les connoissances qui ont succédé, que

le Païs où ces deux Navigateurs se trouvoient est une Ile située entre le Groenland & la Nouvelle Zemble, droit, dit-il, par le travers de la Finmarchie, partie septentrionale de la Norwege, & qu'elle s'étend depuis le soixantieme degré jusqu'au delà du quatre-vingtieme, c'est-à-dire en longueur plus de soixante lieues d'Allemagne, Nord-Ouest de l'Ile aux Ours : elle est sous un climat, que l'excessive rigueur du froid faisoit croire inhabitable, & celui du Monde où les nuits sont les plus courtes. Pendant les six mois d'Eté, on n'y voit point manquer tout-à-fait la lumiere; & pendant deux des six mois d'Hiver, lorsque le Soleil est au-delà de la Ligne, & qu'à proportion de son éloignement les jours ne sont que de douze, dix, huit, & même d'une seule heure, il ne laisse pas, au milieu de cette longue nuit, étant au plus bas, de monter douze degrés & demi sur l'Horison, par les quatre-vingt degrés; de sorte que toutes les vingt-quatre heures on y voit la lumiere de l'Aurore. Mais quoique le jour soit si long, & que le Soleil luise si long-tems sans interruption dans ce rigoreux climat, il n'en est pas moins vrai que de tous les Païs qui sont au Nord de la Ligne,

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE. 1596.

c'est celui qui a l'Eté plus court & le moins chaud. On y a vû quelquefois, au 13 de Juin, les glaces encore si fortes à l'entrée des Ports, & le long des Côtes, que les Vaisseaux n'y pouvoient passer. La nége même, qu'on y voit toujours en certains endroits, étoit si peu fondue dans les autres, que les Renes, n'y pouvant trouver à paître, y étoient tout decharnés. La cause de ce perpétuel Hiver est que le Soleil ne montant jamais plus haut sur l'Horison, que jusqu'aux trente-trois degrés moins quarante minutes, ses raïons, qui ne frappent jamais la terre que de biais, glissent dessus, ne la pénetrent point, & ne peuvent jamais l'échauffer. Par la même raison, ils n'ont pas la force de dissiper les vapeurs qui s'élevent de la terre, & qui, demeurant sur les Montagnes & sur la Mer, empêchent souvent que la vue des Navigateurs ne puisse s'étendre plus loin que la longueur du Navire. Aussi ne connoît-on que les Côtes de cette Terre. Elle paroît semée de hautes Montagnes, toujours couvertes de nége; & dans les Plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres, de buissons, ni de fruits. La seule production qu'on y connoisse est une mousse courte,

moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; & les seuls Animaux qu'on y voie, sont des Ours blancs, plus grands que des Bœufs, des Cerfs, des Renes, des Renards blancs ou gris, & des Orignaux.

Le 23 de Juin, une partie des Equipages étant descendue pour observer la variation de l'Aiguille, on fut encore allarmé par la vue d'un grand Ours blanc, qui nageoit vers les Vaisseaux: mais les cris, dont on fit retentir aussitôt les Côtes, lui firent prendre une autre route. La variation se trouva de seize degrés. On rangea la Côte par les soixante-dix-neuf degrés, & l'on découvrit un autre Golfe. Le 28, on doubla un Cap de la Côte occidentale; mais le 29, on fut obligé de s'éloigner de la Côte, pour se garantir des glaces. On revint ainsi par les soixante-seize degrés cinquante minutes, & le premier de Juillet on eut encore la vue de l'Ile aux Ours. Là, Cornelisz & les autres Officiers de son Vaisseau se rendirent sur celui de Barensz. Dans un Conseil, où l'on ne pût s'accorder sur la route, il fut reglé que chacun prendroit celle qui seroit conforme à ses lumieres. Cornelisz, suivant des pré-

ventions dont il n'étoit jamais sorti, retourna par les quatre-vingt degrés, dans l'opinion qu'il pourroit passer à l'Est des Terres qui s'y trouvent, & mettre ensuite le Cap au Nord.

Barensz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir la bande du Sud. Le 11, il se crut, par l'Estime, Sud & Nord avec *Candinous*, ou *Candnoes*, pointe orientale de la Mer blanche, qui lui demeuroit au Sud; & portant au Sud, ensuite au Sud-quart-Sud-Est, par la hauteur de soixante douze degrés, il jugea qu'il ne pouvoit être loin de la Terre de Willougby. Le 17, s'étant trouvé par les soixante-quatorze degrés quarante minutes, il reconnut, à midi, la Nouvelle Zemble, vers la Baie de Saint Louis. Le 18, il doubla le Cap de l'Ile de l'Amirauté; & le 19 il vit l'Ile des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parceque les glaces fermoient le passage. Hüit de ses Matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les Croix, & s'assirent au pié de la premiere pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils apperçurent deux Ours, levés contre la Croix même, sur leurs pattes de derriere, qui sembloient les observer. Ils ne penserent qu'à fuir; à l'exception

de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer, dans le corps du premier qui prendroit la fuite, une gaffe qu'il avoit en main. L'expérience lui avoit appris qu'il falloit demeurer en Troupe, pour effraïer les Ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces Animaux s'éloignerent. Le 21 de Juillet, Barensz se trouva par les soixante-seize degrés quinze minutes, où la variation de l'aiguille fut d'environ vingt-six degrés. Le 6 d'Août, il doubla le Cap de Nassau; & le 7, il se vit sous le Cap de Troost, qu'il cherchoit depuis longtems.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son Vaisseau à un Banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur mesurée; c'est-à-dire qu'elle en avoit trente-six de profondeur dans l'eau, & seize au-dessus. Le lendemain, tandis qu'il étoit à se promener sur le Pont, toujours amarré au même Banc, il entendit un Animal souffler; & bientôt il vit un Ours, à la nage, qui cherchoit à s'élancer dans le Navire. Il cria; *tout le monde haut*. L'Equipage fut à-peine sur le Pont, qu'on vit l'Ours, appuïant déja ses griffes sur le Bâtiment, & faisant ses efforts pour

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

y monter. Des cris perçans, qui furent poussés tout-à-fois, semblerent effraïer l'Animal ; il se retira : mais ce fut pour revenir fierement, par derriere le Banc de glace. On avoit eu le tems d'étendre, sur les hauts du Navire, la voile de la Chaloupe ; & les plus hardis étoient proche du Virevaut avec leurs Fusils. L'Ours fut blessé ; & la nége, qui tomboit en abondance, ne permit point de le suivre, pour s'assurer de sa mort.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, & les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand Banc, que les autres heurtoient sans pouvoir l'ébranler. Mais, dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barensz se hâta de quitter ce Parage. Le péril étoit déjà pressant, puisqu'en faisant voile, le Vaisseau faisoit craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on s'approcha d'un autre Banc, où l'on porta vîte une Ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, pendant le premier quart, les glaces recommencerent à se rompre, avec un bruit si terrible, que l'Auteur n'entreprend pas de l'exprimer. Le Vaisseau avoit le Cap au courant, qui charioit

des glaçons ; il fallut filer du cable, pour se retirer. On compta plus de quatre cens gros Bancs de glace, qui étoient enfoncés de dix brasses dans l'eau, & qui n'avoient que deux brasses de hauteur au-dessus. Comme le seul parti étoit de s'amarrer de Banc en Banc, on en vit un, dont le haut s'élevoit en pointe, avec l'apparence d'un clocher ; & s'y étant avancé, on lui trouva trente deux brasses de hauteur, vingt dans l'eau & douze au-dessus. Le 11, on s'approcha d'un autre, qui avoit dix huit brasses de profondeur, & dix au-dessus de l'eau. Le 12, Barensz crut devoir emploïer toute sorte d'efforts pour s'avancer vers la Côte. Non-seulement il craignoit d'être emporté par les glaces, mais il jugea que lorsqu'il seroit une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros Bancs ne pourroient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offroit une grande chute d'eaux, qui descendoient des Montagnes. Il ne put aller fort loin ; & se voïant obligé d'amarrer encore aux Bancs, il nomma ce lieu le petit Cap des glaces. Le 13 au matin, on vit partir de la pointe orientale un Ours blanc, qui venoit vers le Navire. Quelques coups de fusil lui casserent

VOYAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

une jambe ; mais sa blessure ne l'aïant point empêché de retourner à terre, plusieurs Matelots y descendirent dans la Chaloupe, le suivirent & le tuerent.

1596. Le 15, on s'approcha de l'Ile d'Orange, où le Vaisseau se trouva presqu'aussi tôt pris dans des glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'Equipage étoit occupé de ce travail, le bruit réveilla un Ours, qui dormoit à peu de distance. Il courut d'abord vers le Vaisseau, & le travail fut abandonné pour se défendre. L'Ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir de l'autre côté de l'Ile, où il se plaça sur un Banc de glace. Il y fût suivi ; & la vue de la Châloupe le fit sauter dans l'eau, pour gagner le bord de l'Ile à la nage. On lui coupa le passage ; & d'un coup de hache sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le Matelot, qui l'avoit frappé, voulut redoubler le coup ; mais chaque fois qu'il levoit sa hache, l'Animal plongeoit assez adroitement pour l'éviter, & ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 16, dix Hommes eurent le cou-

rage de se mettre dans la Chaloupe, pour traverser les glaçons, vers la Nouvelle Zemble. Ils monterent, en chemin, sur les plus hautes glaces, qui formoient une petite Montagne; & là ils prirent hauteur, dans la vue de s'assurer de leur position. Ils trouverent que le Continent leur demeuroit au Sud-Sud-Est; ensuite, une autre observation le leur fit juger au Sud. Dans le même-tems, ils virent les eaux ouvertes au Sud-Est; & ne doutant plus alors du succès de l'Entreprise, ils revinrent avec une extrême impatience pour en informer Barensz. On appareilla le 18, & l'on mit même à la voile; mais après beaucoup de vains efforts, on fut obligé de revenir au lieu d'où l'on étoit parti. Cependant, le 12, on doubla le Cap du Desir, & l'espoir se ranima. Mais on donna bientôt dans des glaces, qui forcerent encore de reculer. Le 21, on trouva le moïen de pénétrer assez loin dans le Port des glaces, & l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand Banc de glace, auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques Matelots monterent dessus, & firent un récit fort singulier de sa figure.

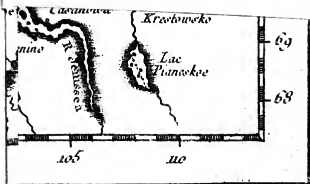
Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke.

1596.

Il étoit couvert de terre au sommet ; & l'on y trouva près de quarante œufs. Sa couleur n'étoit pas non plus celle de la glace ; c'étoit un vrai bleu céleste. Sa hauteur étoit de dix-huit brasses sous l'eau ; & de dix au-dessus.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charier des glaçons, on se crut par le Sud de la Nouvelle Zemble, vers l'Ouest du Weigats. Comme on avoit passé la Nouvelle Zemble, & qu'on ne trouvoit aucun passage ouvert, l'espérance de pénétrer plus loin sembloit absolument évanouie, & Barensz pensoit à retourner en Hollande ; lorsqu'arrivant à la Baie des Courans, le Vaisseau fut arrêté par une si forte glace, qu'on le vit forcé de reculer. Le 26, étant entré dans le Port des Glaces, on y demeura pris, au milieu des glaçons qui flottoient de toutes parts. Trois Hommes, qui se mirent dessus, pour faire des ouvertures, faillirent d'être emportés, & ne dûrent leur salut qu'à l'assistance du Ciel. Cependant on s'avança, le soir du même jour, à l'Ouest du Port des Glaces : mais les Glaçons s'étant rejoints pendant la nuit, avec un redoublement d'épaisseur, on comprit que le sort le plus favorable auquel on


Krestowsko
Lac
Pianeskoe
R. Jenissea
69
68
105
110
N° 3.



Fameuse Relation de la misere des Hollandois dans la Nouvelle Zemble.

pût s'attendre, étoit d'hiverner dans cette Région d'horreur. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Le 27, les glaçons recommencerent à flotter; & le vent, qui tourna au Sud-Est, en détachant encore plus, les pressoit avec tant de violence contre l'avant du Vaisseau, qu'ils lui donnoient en longueur un mouvement de libration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisoit qu'augmenter, on mit la chaloupe en Mer, comme une ressource pour l'extrêmité. Les glaçons s'écarterent un peu le 28; mais tandis qu'on observoit les dommages que le Vaisseau avoit soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut prêt à périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassoient les uns sur les autres; & le 29, il s'en étoit accumulé de si grands morceaux, qu'on emploïa inutilement les crocs & d'autres instrumens pour les rompre. Il ne resta plus le moindre éspoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublerent autour du Vaisseau; & la nége, qui tomboit en abondance, haussoit encore ces redoutables remparts. Tout craquoit horriblement, à bord, & dans

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

le cercle de glaçons qui l'environnoient. On s'attendit à le voir crever bientôt & se séparer en pieces. Comme les glaçons s'étoient beaucoup plus entassés, sous le Vaisseau, du côté du Courant que de l'autre, il étoit demeuré fort panché : mais ensuite ils s'amoncellerent aussi de l'autre côté; de sorte que le Bâtiment se trouva droit, & monté sur ces Bancs de glace, comme si l'on eut pris plaisir à l'élever avec des machines.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passerent sur les autres à l'avant, éleverent tellement la proue, que l'étrave se trouvoit de quatre ou cinq piés plus haut que le reste, tandis que l'arriere étoit enfoncé dans les glaces, comme dans un creux. On se flattoit que cet incident pourroit servir à conserver le gouvernail, & que les glaçons cesseroient de le frapper; mais il n'en fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du Vaisseau; car si la carcasse eut été exposée, comme la proue, aux glaçons qui flottoient sans cesse, ils auroient enlevé tout le Bâtiment, & n'auroient pu manquer à la fin de le renverser. Peut-être même auroit-il coulé bas

d'eau ; ce qu'on redoutoit beaucoup. Dans cette crainte, on avoit déja mis le Canot & la Chaloupe sur la glace, pour s'y retirer ; & quatre heures s'étoient passées dans l'attente de ce qui pouvoit suivre, lorsque les glaces se séparerent & furent emportées par le Courant. On rendit graces au Ciel, d'un évenement dont on se crut redevable à sa protection, & tous les efforts furent emploïés à réparer le Gouvernail & la Barre. Ensuite on prit le parti de les démonter, pour éviter le même risque, si l'on se trouvoit encore assiégé des glaçons.

Le 1 de Septembre, ils recommencerent à s'entasser ; & le corps du Vaisseau se trouva élevé de plusieurs piés, sans être encore offensé. On fit les préparatifs pour traîner à terre le Canot & la Chaloupe. Le 2, de nouveaux glaçons éleverent encore le Vaisseau, le firent craquer horriblement, & l'ouvrirent même en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le Canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit & deux tonneaux de vin. Le 3, on fut assiégé par quantité de glaçons, qui se joignirent à ceux dont on étoit déja serré. Alors le safran de l'Etambord se sépara ; mais le doublage se soutint

encore. Bientôt le cable, qui étoit mouillé au vent, se rompit. Un autre cable neuf, qu'on avoit amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence & la grandeur des glaçons, dont quelques-uns étoient de la hauteur des Montagnes à sel d'Espagne, firent admirer que le corps du Bâtiment leur résistât. Le 5, au soir, ils le presserent tellement, qu'il demeura panché sur un côté, & qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir encore. Mais, dans l'opinion qu'il ne pouvoit résister long-tems, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misene, de la poudre, du plomb, des fusils, des mousquets & d'autres armes, pour dresser une tente proche du Canot. On y porta aussi du biscuit & des liqueurs fortes, avec des instrumens de charpentier pour radouber la Chaloupe.

Le 7, quelques Matelots, aïant fait environ deux lieues dans le Païs, virent une Riviere d'eau douce, & quantité de bois que les flots avoient jettés sur les bords. Ils virent aussi des traces de Renes & d'Orignaux, autant du moins qu'ils purent les reconnoître aux vestiges des piés. Ces informations furent d'autant plus agréables, que non-seu-

lement le Navire étoit à la veille de manquer d'eau, mais que dans l'impossibilité de le dégager des glaces avant l'Hiver, qui s'approchoit pour les augmenter, on avoit tenu conseil sur les secours qu'on pouvoit tirer d'un Païs où l'on ne voïoit point d'eau n'y d'arbres. Après avoir vérifié le rapport des Matelots, tout le monde se promit d'autres secours du Ciel, qui leur fournissoit déja les moïens de se bâtir une retraite, de se chauffer, & de ne pas périr de froid & de soif : ainsi chacun paroissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au Printems dans sa Patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hute, où l'on pût être à couvert du froid & de l'insulte des Ours. Il se trouvoit effectivement, sur les bords de la Riviere, des arbres entiers, descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie. On commença par faire un Traîneau, pour les voiturer.

Le 15, pendant qu'on travailloit ardemment, un Matelot vit trois Ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derriere un banc de glace, & les autres continuerent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposoit à tirer, l'un des deux grands Ours alla porter le

nez dans un lieu où l'on avoit mis de la viande ; & presqu'aussitôt, il reçut, dans la tête, un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise : il regarda fixement son compagnon, qu'il voïoit étendu sans mouvement ; il le flaira ; &, comme s'il eut reconnu le péril, il retourna sur ses traces. On le suivit de vue. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, & s'éleva sur ses pattes de derriere, pour observer mieux les Matelots. Un coup, qu'ils lui tirerent dans le ventre, le fit retomber sur ses piés. Alors, il prit la fuite, avec de grands cris. Barensz fit ouvrir l'Ours mort, lui fit ôter les entrailles, & le fit mettre sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, & le porter en Hollande, si l'on parvenoit à dégager le Vaisseau.

La nuit du 16, l'eau de la Mer, qui n'avoit point encore perdu son mouvement entre les glaçons, se trouva gelée de deux doigts ; & la nuit suivante, l'épaisseur augmenta du double. Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parceque tout y geloit. Le 23, on eut le malheur de perdre le Charpentier, qui fut enterré dans une fente de la

Montagne, proche d'une chute d'eau : envain s'étoit-on efforcé d'ouvrir la terre, pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avoient été traînés sur la glace ou sur la nége, furent posés le 25, & l'édifice prit forme.

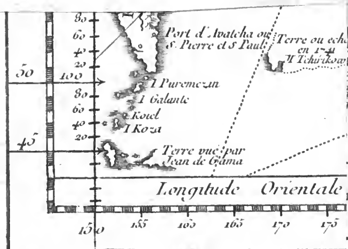
Tout l'Equipage ne consistoit plus qu'en seize Hommes, dont plusieurs ne jouissoient pas d'une bonne santé. Le 27, il gela si fort, que si quelqu'un mettoit un clou dans sa bouche, comme il arrive souvent dans le travail, il ne pouvoit l'en tirer sans emporter la peau. Le 30, la nége, qui étoit tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la Hute, pour aller chercher du bois. On fit un grand feu, le long de l'édifice, pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart, qui eut servi de clôture : mais la terre se trouva si gelée, que l'ardeur du feu ne pût l'amollir ; & la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 d'Octobre, on eut la satisfaction de voir la hute achevée ; l'on y planta, suivant l'expression du Journal, un *Mai* de nége gelée, pour servir de fanal à ceux qui auroient le malheur de s'égarer : mais le souvenir des Ours arrêtoit les plus hardis. Le 5, on fut éton-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD EST.

HEEMSKERKE. 1596.

né de voir la Mer ouverte, aussi loin que la vuë pouvoit s'étendre, sans que les glaces, où le Vaisseau étoit pris, eussent commencé à se fondre. » Il sembloit, dit Gerard de Veer, qu'on eût » bâti exprès un mur de glace d'environ » trois piés de haut pour l'entourer; » & l'on reconnut que l'espace d'eau » qu'il occupoit étoit gelé jusqu'au » fond, c'est-à-dire, de trois brasses » & demie «. Le même jour on dépeça la chambre de l'Avant, pour emploïer les planches à couvrir la hute, & cette couverture, qui reçut la forme d'un toît à deux égoûts, fut achevée vers le soir. Le jour suivant, la chambre de pouppe fut aussi dépecée, pour revêtir le tour de la hute.

Le vent, qui avoit soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, & fut suivi d'une nége si épaisse, qu'on n'auroit pû sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il étoit absolument impossible de soutenir au-dehors la rigueur du froid. Le 9, l'air s'étant assez adouci pour laisser la liberté de sortir, un Matelot rencontra un Ours, qu'il n'apperçut qu'à peu de distance; & dans sa premiere fraïeur, il se mit à courir vers le Vaisseau. L'Ours le poursuivit, &


Port d'Avatcha ou S. Pierre et S. Paul
Terre ou ech en 1741
Tchirikow
I Puremezan
I Galante
Kouel
I Koza
Terre vue par Jean de Gama
Longitude Orientale
50
45
150
155
160
165
170
175

n'auroit pas tardé à le joindre, s'il n'eut été arrêté par la vue du dernier Ours qu'on avoit tué, & qu'on vouloit faire geler à l'air. Il demeura quelques momens à le regarder ; ce qui donna le tems au Matelot d'arriver à bord. La terreur dont il étoit pénétré ne lui laissa de force, en arrivant, que pour crier ; un Ours, un Ours. Tous ses Compagnons jetterent aussitôt de grands cris, & monterent armés sur le Pont ; mais sortant d'une épaisse fumée, qu'ils avoient eu peine à supporter dans le Vaisseau, ils ne pouvoient trouver tout-d'un-coup l'usage de leurs yeux. Ils ne virent point l'Ours, qui auroit pû les dévorer dans cet état, s'il n'eut été chassé par leurs cris. Heemskerke profita d'un tems serein, qui continua le 10, pour leur faire porter au rivage le vin & les autres provisions. Le 12, une partie de l'Equipage alla passer la nuit dans la hute, où le froid fut d'autant plus rigoureux, que la cheminée n'étant pas encore faite, on n'y pouvoit allumer du feu sans une fumée insupportable. Le 13, on chargea, sur un traîneau, deux tonneaux de bierre *Joppe*, de Dantzick, pour les transporter à la Hute : mais, au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les Matelots, forcés de

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE. 1596.

rentrer à bord, laisserent leur charge dehors, sur le traîneau. Le lendemain, ils trouverent le fond d'un tonneau crevé, par la force du froid, & la bierre gelée, en forme de colle forte. Le tonneau fut porté dans la hute, & mis près du feu pour dégeler : mais la bierre, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs Ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au Vaisseau, pour transporter toute la bierre qui restoit, on trouva que la gelée avoit fait fendre une partie des tonneaux, sans excepter ceux qui avoient des cercles de fer, dont plusieurs s'étoient rompus. Tout le reste de l'Equipage passa dans la hute, avec la précaution d'y traîner la Chaloupe du Vaisseau, & l'ancre de toue, pour des besoins plus pressans encore, dont il n'est pas surprenant qu'ils se crussent menacés. Le Soleil dont la vue étoit leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent, jusqu'au 25, des efforts extraordinaires, pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres & les agrêts.

Ils étoient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barensz, levant

les yeux, vit derriere le Vaisseau trois Ours, qui s'avançoient vers les Matelots. Il fit de grands cris, dont ils comprirent le sens, & qu'ils seconderent aussitôt; mais les trois Monstres, que leur nombre rendoit apparemment plus hardis, n'en parurent pas effraïés. Alors tous les Matelots chercherent à se défendre. Il se trouva heureusement, sur un traîneau, deux Hallebardes, dont Barensz prit l'une, & Gerard de Veer l'autre. Les Matelots coururent au Vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entr'eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui; & cependant on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré. Cependant les Ours suivirent ceux qui couroient au Vaisseau; d'un autre côté, Barensz & de Veer en firent le tour, pour entrer par derriere. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenoit caché dans sa fente. Mais les furieux Animaux, se présentant pour monter après eux, ne purent être arrêtés d'abord que par des pieces de bois & divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, & sur lesquels ils se précipitoient chaque fois, comme un Chien court après la pierre qu'on lui jette. Il n'y avoit

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

point, à bord, d'autres armes que les deux hallebardes. On voulut battre un fusil, allumer du feu, tenter de brûler quelques poignées de poudre; & dans la confusion, ou la crainte, rien de ce qu'on avoit entrepris ne pouvoit s'exécuter. Cependant les Ours revenant à l'assaut avec la même furie, on commençoit à manquer d'ustensiles & de bois pour les amuser. Enfin les Hollandois ne dûrent leur conservation qu'au plus heureux des hasards. Barensz, à l'extrémité, consultant son desespoir plus que sa prudence, jetta sa hallebarde, qui donna fortement sur le muffle du plus grand Ours. L'Animal en fut apparemment si blessé, qu'il fit retraite avec un grand cri; & les 2 autres, qui étoient beaucoup moins grands, le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un Renard blanc, qu'on fit rôtir, & dont le goût approchoit beaucoup de celui du Lapin. Les deux jours suivans furent donnés à divers soins nécessaires, dans le genre de vie auquel on se voïoit condamné; tels que de placer & de monter l'horloge, de préparer pour la nuit, une lampe, où l'on devoit brûler, au lieu d'huile, la graisse d'un des Ours qu'on avoit tués; d'apporter sur des Traîneaux, quantité

d'herbes

d'herbes marines, pour en garnir les voiles dont on avoit couvert la hute, afin que le froid y pénétrât moins par les fentes.

Le 1 de Novembre, au soir, on vit paroître la Lune à l'Est ; & le Soleil montoit encore assez haut sur l'horison pour se faire voir. Le 2, il se leva au Sud-Sud-Est, & se coucha près du Sud-Sud-Ouest ; mais son globe ne se montra point entier sur l'horison. Le 3, il se leva au Sud-quart-de-Sud-Est, un peu plus vers le Sud, & se coucha au Sud-quart-de-Sud-Ouest, un peu plus aussi vers le Sud ; on ne vit, ce jour-là, que la partie supérieure de son globe à l'horison ; quoique l'endroit de la terre, où l'on prit hauteur, fût aussi haut que la hune du Vaisseau, dont on étoit assez proche. Le 4, on cessa de voir le Soleil, quoique le tems fût calme & serein.

Si le Soleil avoit quitté l'horison, la Lune y étoit venue prendre sa place ; & lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paroissoit nuit & jour sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre, qu'on ne pût le distinguer de la nuit ; d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pû consulter, s'arrêta. Aussi tout le monde demeura-t'il long-tems au lit, sans

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1596.

pouvoit s'imaginer que la nuit fût passée ; & lorsqu'on prit le parti de se lever, personne ne put distinguer si ce qu'on voïoit de lumiere étoit celle de la Lune ou celle du jour. Le Journaliste n'ajoute point comment on fit enfin cette distinction. Entre mille maux présens & ceux qu'on envisageoit dans l'avenir, le défaut des vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restoit, & les rations furent reglées à quatre livres & cinq onces pour huit jours. La provision de poisson sec & de viande étoit encore assez abondante ; mais on commençoit à manquer de vin, & ce qui restoit de bierre étoit sans force. On prenoit quelques Renards, qui venoient alors se montrer ; au lieu que les Ours s'étoient retirés avec le Soleil, & ne reparurent qu'à son retour. Barensz fit disposer un cerceau, avec un rets, dans lequel un Renard ne pouvoit entrer sans se trouver pris ; & l'on pouvoit tirer aussitôt le piege & l'Animal dans la hute. Ensuite, il en vint un si grand nombre, que pour en prendre plusieurs à la fois, on fit des trappes de planches fort épaisses, qu'on chargea de pierres pour les rendre encore plus pesantes ; & l'on en prit ainsi quelques-uns.

Le 12, on prit le parti de regler la

distribution du vin à deux petits verres par jour; & l'unique boisson, qu'on eut d'ailleurs, étoitde l'eau de nége fondue. Le 18, Barensz fit distribuer à tout le monde une piece de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourroit imaginer contre le froid, Les chemises & les linceuls n'étoient pas plus ménagés, mais on tomba dans une autre difficulté lorsqu'il fut question de les laver. On n'avoit pas plutôt tiré le linge de l'eau bouillante, que la gelée le roidissant, il étoit impossible de le tordre. Il demeuroit même gelé près du feu, du moins par le côté du dehors, & c'étoit une occupation fort pénible que de le tourner sans cesse, ou de le reprolonger continuellement dans l'eau bouillante, pour le faire dégeler. Le 22, il ne restoit que dix-sept fromages, qui furent partagés. Le 26, & les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de nége, que la hute en étant tout-à-fait couverte, il fut impossible d'en sortir : mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelle pour creuser dans la nége; & l'on y fit un trou, par lequel chacun sortit en rampant. Les Trappes se trouvoient aussi couvertes: elles furent dégagées, & dès le même jour on y prit quelques Renards; chasse d'autant plus précieu-

se; qu'avec la chair de ces Animaux, qu'on mangeoit avidement, elle fournissoit des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

1596. Le 1 de Décembre, la hute se trouvant ensevelie, pour la seconde fois, dans les néges, on eut à souffrir une si terrible fumée, que l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténébres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans autre soulagement que des pierres, qu'on faisoit chauffer, & qu'on se donnoit tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la Mer, avec un bruit, qui jetta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes Montagnes de glace, qu'il avoit vues pendant l'Eté, se détachoient, ou s'amoncelloient les unes sur les autres, pour tomber sur la hute. En même-tems, comme la fumée avoit obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au-dedans, que le plancher & les murs étoient revêtus de deux doigts de glace, & qu'il s'en trouvoit jusques dans les lits. Le mouvement de l'horloge même demeura suspendu, quoiqu'on en eût augmenté le poids; ce qui mit Barensz dans la né-

cessité de préparer lui-même le sable de douze heures, que les Matelots nomment l'*Ampoullete*, pour conserver la connoissance des tems. Le 6, la gelée fut si forte & le froid si vif, que les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardoient tous languissamment, & d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvoit augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé, jusqu'au vin de Xeres, dont on connoît la chaleur. Il falloit le faire dégeler aux jours de distribution ; & le reste du tems, on étoit réduit à l'eau de nége fondue, qui faisoit craindre un surcroit de désastre par les maladies qu'elle pourroit causer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les misérables Hollandois. Après avoir tenu conseil sur les moïens de résister au froid, on résolut d'aller prendre, à bord du Vaisseau, le charbon de terre qu'on y avoit laissé ; parceque le feu en est ardent, & de longue durée. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matiere, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde ; & personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres,

pour s'aſſurer une nuit chaude & tranquille. Bientôt, ils ſe trouverent tous attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-ſeulement le pouvoir de ſe remuer, mais la force même de ſe plaindre. Quelques-uns néanmoins ſe traînerent juſqu'à la porte, & l'ouvrirent; mais le premier, qui voulut ſortir, tomba ſans connoiſſance ſur la nége. Auſſitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avoient regardé comme leur plus grand mal, ſervit à les rétablir; mais ils demeurerent perſuadés qu'un quart-d'heure plûtard, ils auroient péri tous, ſans pouvoir ſe donner mutuellement le moindre ſecours.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le tems fut clair, & le Ciel brillant d'Etoiles Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on deſeſpere de pouvoir l'exprimer. » Dans la hute même, le cuir des ſouliers gela aux piés, & ſa dureté ne » permit plus de s'en ſervir. Les Hollandois ſe firent des chauſſures, du » deſſus des peaux de moutons qu'ils » avoient apportées, avec trois ou quatre pa res de chauſſons, l'une ſur » l'autre. Leurs habits étoient tout » blancs de verglas. S'ils demeuroient » quelque-tems dehors, il s'élevoit ſur

» leurs levres, au visage, & aux oreil- VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.
» les, des pustules qui geloient aussi.

Le 14, l'observation de la hauteur HEEMSKERKE.
leur donna soixante-seize degrés. Le 18, quelques-uns allerent au Vaisseau, 1597.
dans la seule vue de le visiter. Depuis dix-huit jours, qu'ils ne s'étoient pas éloignés de la hute, la glace s'étoit élevée d'un pouce. Quoique le jour eût peu de clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissoit pas de voir d'assez loin, & l'on découvroit, dans la Mer, quantité d'endroits ouverts. Les Hollandois ne douterent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'étoit fait entendre. Le 25, ils entendirent des Renards autour de la hute, sans en trouver un seul dans les trappes. » Le
» feu sembloit manquer de chaleur,
» ou du moins elle ne se communi-
» quoit point aux objets les plus pro-
» ches : il falloit brûler ses bas, pour
» en sentir un peu aux jambes & aux
» piés ; & l'on n'auroit pas même sen-
» ti la brûlure des bas, si l'odorat n'en
» eût pas été frappé. Telle fut la fin
» de Décembre ; & ce fut au milieu
» de ces souffrances, que le malheu-
» reux reste de l'Equipage entra dans
» l'année 1597.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERK.

1597.

Le commencement n'en fut pas moins rude ; ce qui n'empêcha point les Matelots de célebrer la fête des Rois, pour charmer leurs peines. Les Billets furent tirés ; & le sort favorisa un Canonier, » qui se trouva ainsi, » remarque le Journaliste, Roi de la » Nouvelle Zemble, c'est à-dire d'un » Païs qui a peut-être deux cens lieues » de long entre deux Mers «. Le 10 de Janvier, on trouva que l'eau étoit montée de près d'un pié dans le Vaisseau, & qu'elle s'y étoit convertie en glace. Le 12, la hauteur, prise de l'Étoile nommée l'œil du Taureau, s'accorda si bien avec les premieres observations du Soleil, qu'on se crut confirmé dans la supposition des soixante-seize degrés, mais plutôt au-dessus que plus bas. Le 13, d'un tems clair & calme, on observa que la lumiere du jour commençoit à croître : en jettant une boule on la voïoit courir ; ce qu'on n'avoit pas vû jusqu'alors. Depuis ce jour, on sortit plus librement, pour s'exercer le corps, & surtout les jambes, que la plûpart avoient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi, dans l'air, une rougeur, qu'on prit pour une espece d'Aurore, avant-couriere du Soleil. D'un autre côté, le froid diminua si

fensiblement pendant le jour, que lorsqu'il y avoit bon feu dans la Hute, on voïoit tomber, des cloisons, de gros morceaux de glace, qui dégeloient sur le plancher ou dans les lits; mais pendant la nuit, il geloit toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de Biscuit & de Vin, parceque la chasse des Renards devenoit moins abondante; avertissement d'ailleurs assez fâcheux, car la retraite de ces Animaux annonçoit le retour prochain des Ours.

Le 24, Heemskerke & de Veer, accompagnés d'un Matelot, prirent occasion d'un tems fort clair, pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensoient le moins, de Veer apperçut un côté du Globe solaire. Ils se hâterent de porter cette agréable nouvelle à la Hute : mais Barensz, dont on connoissoit l'habileté, n'en voulut rien croire, parceque, suivant toutes ses supputations, il s'en falloit de quinze jours que le Soleil pût se faire voir par cette hauteur. Les autres soutenoient ce qu'ils avoient vû; & la contestation fut vive. Le 25 & le 26, un brouillard épais, qui ne permettoit de rien voir, confirma Barensz dans son opinion. Mais, l'air s'étant

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

éclairci le 27, tout l'Equipage ensemble vit, sur l'horizon, l'astre du jour dans toute sa sphere ; ce qui ne laissa aucun doute qu'on n'en eût pû voir une partie le 24.

Cependant, comme cette découverte étoit opposée au sentiment de tous les Ecrivains, anciens & modernes, & qu'on pouvoit la juger contraire au cours de la nature, parcequ'elle sembloit détruire la rondeur qu'on attribuoit aux Cieux & à la Terre, les Hollandois craignirent qu'on ne les accusât d'erreur ; & qu'après avoir été si longtems sans voir la lumiere, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du tems, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être apperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire, dans le dernier détail, leurs raisonnemens & toutes les circonstances (75).

(75) Ils avoient vu, pour la premiere fois, le Soleil dans le Signe du Verseau, par les cinq degrés vingt-cinq minutes ; & suivant leur premiere estime, avant que de pouvoir paroître par la hauteur des soixante seize degrés, où ils se trouvoient, il auroit fallu qu'il eût été par les seize degrés vingt-cinq minutes. Cette différence leur causoit d'autant plus d'étonnement, qu'ils ne croïoient pas possible qu'ils se fussent trompés dans le calcul qu'ils avoient fait du tems : ils avoient marqué jour pour jour, tout ce qu'ils avoient observé ; ils n'avoient jamais cessé de consulter leurs Montres ; & lors-

Le 31 fut un fort beau jour, où l'on qu'elles avoient été dérangées par le froid, ils avoient pris le sable de douze heures. Pour concilier de si grandes oppositions, & démêler la vérité à l'égard du tems, ils prirent les Ephemerides de Joseph de la Scala, imprimées à Venise, qui commençoient en 1580, jusqu'à 1600: ils y trouverent, que le 24 de Janvier, jour même auquel ils avoient vu le Soleil, la Lune & Jupiter, étoient en conjonction, à l'égard de Venise, à une heure après minuit. Sur cette remarque, ils observerent cette même nuit, à quelle heure ces deux Planetes seroient en conjonction, pour le lieu où ils étoient; elles y furent cinq heures plus tard qu'à Venise, c'est-à-dire, vers six heures du matin. Dans cette observation, ils virent qu'elles s'approchoient quelquefois l'une de l'autre, jusqu'à ce que sur les six heures du matin, elles se trouverent précisément l'une au dessus de l'autre, dans le signe du Taureau. Leur conjonction se trouva, au compas, justement Nord-quart au Nord Est; & le Sud du compas étoit Sud-Sud-Ouest, où l'on avoit le véritable Sud; la Lune aïant alors huit jours: d'où il paroissoit que la Lune & le Soleil étoient à la distance de huit rumbs l'un de l'autre. Cette différence, entre le lieu où ils étoient & Venise, étoit donc de cinq heures en longitude; & dans cette supposition, on peut compter de combien ils étoient plus à l'Est que la Ville de Venise; savoir cinq heures, chaque heure de quinze degrés, ce qui en fait soixante-quinze: d'où il est aisé de conclure qu'ils ne s'étoient pas trompés dans leur compte, & que par le moïen de ces deux Planetes ils avoient trouvé la véritable longitude; car la Ville de Venise est par les trente-sept degrés vingt cinq minutes de longitude, & la déclinaison étant de quarante-six degrés cinq minutes, il s'ensuit que la Hute Hollandoise de la Nouvelle Zemble étoit par les cent douze degrés vingt-cinq minutes de longitude, & par les soixante-seize de latitude.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

A l'égard des quinze jours de différence, entre le tems auquel ils avoient vu le Soleil & celui auquel il devoit paroître; c'est une difficulté, dit le Journaliste, dont on laisse la discussion aux Savans. *Ubi sup.* pp. 78 & suivantes.

HEEMSKERKE.

1597.

jouït agréablement de la clarté du Soleil. Il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard & de nége qu'au cœur de l'Hiver; mais le beau tems leur aïant succedé, le 8 de Février, on vit le Soleil se lever au Sud-Sud-Est, & se coucher au Sud-Sud-Ouest, c'est-à-dire, par rapport au Cadran de plomb qu'on avoit posé près de la Hute, au midi de ce terrein, car la différence d'avec les compas ordinaires étoit au moins de deux rhumbs.

Environ deux mois & demi, qu'on avoit passés sans voir d'Ours, les avoient fait oublier, lorsque le 13, dans le tems que tout le monde s'occupoit à nettoïer les trappes, on en vit paroître un fort grand, qui venoit droit à la Hute. Un Matelot, l'aïant couché en joue, lui donna, dans la poitrine, un coup qui lui passa au travers du corps, & la balle sortit fort plate par la queue. Il ne laissa pas de s'éloigner d'environ trente pas; & ceux qui coururent à lui, après l'avoir vu tomber, le trouverent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher, des yeux, celui qui l'avoit blessé. L'expérience qu'on avoit eue de la force de ces Animaux, fit prendre le parti de lui tirer quelques

autres coups. On lui fendit le ventre, & l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes : il y avoit longtems que faute de matiere, on avoit perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de Février, Mars, & les quinze premiers jours d'Avril, furent des alternatives continuelles de beau & de mauvais tems, de brouillards & de gelée, de crainte à la vue des Ours, & de plaisir après les avoir tués. Le 6 d'Avril, il en descendit un, par les degrés qu'on avoit faits à la nége, jusqu'à la porte même de la Hute. Elle étoit ouverte; mais Heemskerke, qui apperçut heureusement le Monstre, se hâta de la fermer, & se mit derriere, pour la soutenir. L'Ours s'en retourna. Cependant il revint deux heures après, & monta sur la Hute, où il fit un bruit dont tout le monde fut effraïé. Il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage. Il déchira la voile dont elle étoit entourée. Enfin, il ne s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du tems aïant cessé le 15 d'Avril, tous les Hollandois allerent

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597. visiter leur Vaisseau, & leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avoient laissé. Du rivage, ils considérerent avec admiration les monceaux de glace qui couvroient la Mer, & qui sembloient offrir la perspective d'une grande Ville, c'est à dire, des Maisons, entremêlées de Tours, de Clochers, de Bastions & de Remparts. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observerent, dans l'éloignement, que l'eau étoit ouverte. Quelques uns eurent la hardiesse de monter sur les Bancs de glace, & de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avoit cinq ou six mois qu'ils n'avoient approché. En y arrivant, ils virent un petit Oiseau, qui plongea aussi-tôt; ce qui acheva de leur faire juger que l'eau étoit plus ouverte, qu'elle ne l'avoit été depuis leur séjour dans la Nouvelle Zemble.

Le premier de Mai, leur viande, qui commençoit aussi à dégeler, & dont ils firent cuire une partie, se trouva aussi bonne que jamais, avec le seul défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle étoit cuite. Le 2, un grand vent de Sud-Ouest nettoïa la haute Mer, & n'y laissa plus de gros glaçons Alors, tout le monde parla de s'embarquer, & de

retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, tout le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouroient le Vaisseau. Mais après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune, de s'appercevoir dès le jour suivant, que le Vaisseau, qui n'étoit, au 15 de Mars, qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvoit à plus de cinq cens? Le 7 & le 8, il tomba tant de nége, que dans l'impossibilité de sortir de la Hute, quelques Matelots désespérés proposerent de parler nettement aux Officiers, & de leur déclarer que tout l'Equipage étoit résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres, tels que la viande & le gruau, commençoient à manquer, dans un tems où l'on avoit plus besoin de force que jamais, pour supporter le travail. A peine restoit-il du lard pour trois semaines, à deux onces par tête (76). Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerke, parcequ'il avoit déclaré lui-même qu'on ne se remettroit en Mer que vers la fin de Juin. On s'ouvrit seulement à Barensz, à qui l'on connoissoit beaucoup de bonté, & qui se contenta de demander aux plus ardens quelques

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

(76) C'est-à-dire, pour chaque jour.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

jours de délai. Heemskerke, avec lequel il en conféra le 15, promit que si le Vaisseau n'étoit pas dégagé à la fin du mois, on s'efforceroit alors de mettre la Chaloupe & la Scute (77) en état de partir : ce tems parut long, parcequ'on prévoïoit qu'il en faudroit beaucoup, pour radouber & pour équiper ces deux petits Bâtimens.

Le 21 néanmoins, Heemskerke, voïant les glaces ramenées par un vent du Nord-Est, permit de travailler à l'équipement. La Chaloupe, qui n'étoit pas sortie de la Hute, ne fut pas difficile à tirer. Mais la Scute qui étoit enfoncée dans la nége, coûta tant d'efforts à dix Hommes, affoiblis comme ils étoient par un genre de vie si triste, qu'ils furent obligés d'interrompre plusieurs fois leur travail (78). Pendant qu'ils s'y emploïoient avec ardeur, ils virent paroître un Ours effroïable. Ils rentrerent aussi-tôt dans la Hute; & les plus habiles Tireurs, se distribuant aux trois Portes, l'attendirent avec leurs

(77) Petite Barque qui sert pour la Pêche du Hareng.

(78) Heemskerke leur disoit, pour les exhorter, » que s'ils ne vouloient » se faire Bourgeois de la » Nouvelle Zemble, & » s'y assurer leur sépulture, il falloit rétablir » cette Scute, dont l'espérance de leur retour » dépendoit. *Ubi sup.* p. 90.

fusils. Un autre monta sur la cheminée, avec le sien. L'Ours marcha fierement vers la Hute, & s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des Portes, où il ne fut pas apperçu du Matelot qui s'y étoit mis en garde : mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, & malgré sa premiere fraïeur, il perça l'Ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblerent pour lui; car lorsqu'il avoit tiré son coup, le monstre étoit si proche, qu'ils l'avoient cru prêt à le déchirer; & si l'amorce n'eut pas pris feu, comme il arrivoit souvent dans un climat si rude, il étoit infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux Animal seroit-il même entré dans la Hute, où il auroit fait un étrange carnage. Mais la blessure qu'il avoit reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; & lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva, dans le ventre, des morceaux entiers de chiens marins, avec la peau & le poil. D'autres Ours, qui parurent les jours suivans, eurent le même sort. Il sembloit que ces Animaux sentissent que leur proie étoit prête à s'échapper, & qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

La Chaloupe & la Scute se trouve-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

rent radoubées le 7 de Juin. On avoit coupé à la Scute une partie de l'arriere ; & l'on y avoit fait une petite Arcasse, à laquelle on ajouta quelques bordages, des deux côtés, pour donner plus de fond au Bâtiment, & pour le mettre en état de tenir mieux la Mer. Le jour suivant, une violente tempête du Sud-Ouest, accompagnée de grêle, de nége, & surtout de pluie, obligea tout le monde de se retirer dans la hute, où l'on ne trouva plus rien de sec, parcequ'on en avoit ôté les planches pour le radoub ; mais cette incommodité n'affligea personne, lorsqu'on eut remarqué que les eaux recommençoient à s'ouvrir. Cependant il falloit traîner au rivage les deux Bâtimens, les agrêts, les Marchandises, & le reste des provisions. La nége s'amollissoit, & rendoit le chemin fort difficile. On fut obligé de quitter les souliers de peau, pour reprendre ceux de cuir, en quelque état qu'ils fussent encore. Le 12, on prit des haches, des piques & des bêches, & l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la Mer. Ce travail fut très pénible. Il étoit question, non-seulement d'écarter des néges à demi fondues, mais de ranger les glaces, de creuser & d'applanir. L'espérance auroit soutenu le cou-

rage, si l'on eut été quitte pour la peine; mais on se voïoit souvent interrompu par de grands Ours, maigres & décharnés, qui venoient de la haute Mer, sur des glaçons, & qui obligeoient de se partager entre le combat & le travail. Cependant tous ces obstacles furent surmontés; & le 13, on se vit en état de mettre à l'eau les deux Bâtimens. Heemskerke, satisfait du tems & d'un bon frais de Sud-Ouest, dit alors qu'il étoit résolu de s'embarquer. Cette déclaration fut reçue avidement, & l'on ne pensa plus qu'à mettre les Bâtimens à l'eau.

Barensz, dont la santé s'étoit affoiblie depuis long-tems, rappella toutes ses forces pour composer un Mémoire, qui contenoit les circonstances de leur Voïage, de leur arrivée dans la Nouvelle Zemble, du séjour qu'ils y avoient fait & de leur départ. Il mit ce papier dans une Boete, qu'il suspendit à la cheminée de la Hute, pour servir d'instruction à ceux qui pourroient aborder après eux dans le même lieu, & leur apprendre par quelle avanture ils y trouveroient les restes d'une misérable Maison, qui avoit été habitée neuf ou dix mois. D'un autre côté, comme le voïage qu'on alloit entre-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

prendre, avec deux petits Bâtimens sans couverte, faisoit prévoir d'horribles dangers, Heemskerke écrivit deux Lettres, qui furent signées de tout l'Equipage, & déposées, l'une dans la Chaloupe, & l'autre dans la Scute. » Il » y faisoit le recit de tout ce que les » Hollandois avoient souffert, en at- » tendant l'ouverture des eaux, & dans » l'espérance que leur Vaisseau se dé- » gageroit des glaces : mais le Ciel » n'aïant point exaucé leurs vœux, & » se trouvant à la veille de manquer » de vivres, sans compter l'incertitude » de la belle saison, qui passeroit vrai- » semblablement fort vîte, ils avoient » été forcés d'abandonner leur Navire, » & d'entreprendre un voïage qui les » exposoit à toutes sortes de disgraces. » Il ajoutoit qu'ils avoient jugé à pro- » pos de dresser ce double Mémoire, » afin que si leurs deux Bâtimens » étoient séparés par la tempête, par le » naufrage de l'un, ou par quelqu'au- » tre accident de Mer, on pût trouver » sur l'autre toutes les circonstances de » leur malheureuse histoire, & la con- » firmation du témoignage de ceux qui » auroient survécu.

Après ces tristes précautions, on tira vers la Mer les deux petits Bâtimens,

& les traîneaux chargés de marchandises & de provisions : c'étoient six paquets de draps de laine, un coffre plein de toiles, deux paquets de velours, deux petites Caisses remplies d'argent, deux tonneaux d'ustensiles & d'agrêts, treize tonneaux de Biscuit, un de fromage, un de lard, deux d'huile, six de vin, deux de vinaigre, & les hardes de l'Equipage. Tout cet appareil, étalé sur le rivage, paroissoit difficile à ranger dans un aussi petit espace que celui des deux Bords; mais rien n'est impossible à l'industrie, soutenue par la nécessité. L'embarquement fut achevé le même jour.

Enfin, le 14 de Juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'Ouest. Les deux Bâtimens arriverent avant le soir au Cap des Iles, où les glaces étoient encore si fortes qu'ils y demeurerent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandois. Quatre d'entr'eux descendirent à terre, & n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques Oiseaux à coups de pierre. Ils se croïoient menacés de ne pouvoir sortir de ce triste lieu : mais, le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublerent le Cap de Flessingue, & s'avancerent jusqu'au Cap du Desir. Le 16, ils se

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

trouverent à l'Ile d'Orange, où quelques-uns descendirent aussi, & firent du feu, de quelques pieces de bois qu'ils y trouverent. Leur besoin le plus pressant étant celui d'eau douce, ils firent fondre de la nége, dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerke, accompagné de deux Matelots, passa sur la glace dans une autre Ile, où il prit quelques Oiseaux : mais, à son retour, il tomba dans un trou qui s'étoit fait à la glace, & dont il ne seroit pas sorti sans l'assistance du Ciel, parcequ'il y avoit un courant fort rapide.

On remit à la voile, & l'on arriva au Cap des glaces, où les deux Bâtimens n'eurent pas autant de peine qu'ils en craignoient à se joindre. Heemskerke, qui n'étoit pas sur le même bord que Barensz, s'informa de sa santé ; & Barensz, quoique fort mal, répondit qu'il étoit mieux. Ensuite, apprenant qu'on étoit au Cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses Matelots, pour se procurer, ajouta-t'il, la satisfaction de voir encore une fois ce Cap. On ignore si c'étoit le pressentiment de sa fin : mais il eut le tems de se satisfaire ; car les deux Bâtimens furent aussitôt pris des glaces, & demeurerent immobiles dans leur situation. Le 17 au ma-

tin, ils essuïerent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine, Ensuite ils se trouverent si serrés entre deux bancs de glace flottans, que les Equipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, aïant repris courage, ils s'éfforcerent de se raprocher des glaces fermes, pour s'y amarrer, dans l'espoir d'y être moins exposés aux glaces errantes. Ils s'en approcherent ; mais il restoit l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paroissoit effraïé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui étoit le plus agile, prit le bout de la corde, & sautant heureusement de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde autour d'une hauteur de glace. Tous les autres sortirent alors des Bâtimens, & commencerent par transporter avec eux les Malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui étoit à bord, & tirant les Bâtimens même sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avoient cru presqu'inévitable.

Le 18, ils emploïerent une partie du jour à réparer leurs Bâtimens, qui avoient beaucoup souffert. Leur bonheur leur fit trouver du bois, pour faire

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Heemskerke.

1597.

Mort de Barensz.

fondre du godron, dont ils calfaterent les coutures. Ensuite ils allerent chercher, à terre, quelques rafraîchissemens pour les Malades : mais ils ne rapporterent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Le 19, ils se trouverent encore pris plus étroitement dans les glaces ; & de toutes parts ne voïant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie, que pour la finir misérablement dans ce jour. Toutes les circonstances semblerent propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, & ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la Scute dans la Chaloupe, pour apprendre à Barensz, que Nicolas Andriss, un des meilleurs Matelots, tiroit à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barensz, n'est pas éloignée non-plus. Ses gens, qui le voïoient lire dans une Carte Marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la Carte, il dit à de Veer que les forces lui manquoient : après quoi les yeux lui tournerent ; & sans ajouter un mot, il expira si subitement, qu'Heemskerke, qui arrivoit alors dans la Scute, n'eut pas le tems de lui dire adieu. Presqu'au même instant, Andriss mourut aussi.

aussi. La mort de Barensz jetta une profonde consternation sur les deux bords. Il avoit été comme l'ame des trois Voïages ; & tout le monde avoit autant de confiance à sa probité qu'à ses lumieres. Le 21 n'aïant point amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte & dans l'attente du même sort. On ne comptoit plus que treize Hommes sur les deux Bâtimens.

Le vent souffla du Sud-Est, le 22 ; & dans l'éloignement on vit beaucoup d'eaux ouvertes. Mais il falloit traîner les Bâtimens plus de cinquante pas sur la glace, les mettre à l'eau pour quelques momens, ensuite les traîner encore plus de trente pas, avant que de se trouver dans un lieu ouvert & tout-à-fait navigable. Après ce travail, on mit à la voile avec de meilleures espérances, qui se soutinrent jusqu'à midi ; & ce fut pour retomber alors entre de nouvelles glaces. Mais bientôt elles se séparerent, en laissant un passage, tel que celui d'une écluse ouverte. On rangea pendant quelques momens la Côte, avec des efforts continuels pour écarter les glaçons ; vers le soir, les deux Bâtimens se retrouverent pris. Le 28, les eaux s'étant r'ouvertes d'elles-

mêmes, ils arriverent, sur les neuf heures du matin, au Cap de Trooſt, où les glaces les reprirent. L'obſervation de la hauteur donna ſoixante-ſeize degrés trente-neuf minutes. On n'avoit point à ſe plaindre de la lumiere du Soleil, qui étoit aſſez brillante; mais il manquoit de chaleur pour fondre la nége, & le plus preſſant beſoin des Hollandois étoit la ſoif. Ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Les deux Bâtimens prirent le large, à force de rames, & firent bonne route juſqu'au Cap de Naſſau, qu'on découvrit à la diſtance de trois lieues. Quelques Matelots allerent à terre, & trouverent un peu de bois, qui ſervit à faire fondre la nége. Ce ſoulagement, joint aux alimens chauds qu'on prit avec le ſecours du feu, rendit un peu de force aux plus foibles.

Le 25, il s'éleva une groſſe tempête du Sud, qui dura deux jours preſqu'entiers, & pendant laquelle, les glaces où les Bâtimens étoient amarrés s'étant rompues, ils dériverent au large, ſans qu'il fût poſſible de les ramener vers la glace ferme. Ils ſe virent cent fois dans un horrible danger; & pour comble de malheur, ils ſe ſéparerent. Cependant un vent de Nord-Oueſt,

qui se leva le second jour, ramena le calme, & favorisa leur route vers la glace ferme. La Scute y arriva la premiere; & de Veer, qui la commandoit, aïant fait une lieue le long des glaces, sans voir paroître la Chaloupe, crut Heemskerke & tous ses Gens ensevelis dans les flots. La brume étoit fort épaisse, & menaçoit de redoubler vers le soir. De Veer fit tirer inutilement plusieurs coups. Enfin les autres y répondirent; & ce signal leur servit à se rejoindre.

Ils s'avancerent ensemble, le 27, à une lieue de la Côte Occidentale du Cap de Nassau; & pendant qu'ils s'efforçoient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de Vaches marines. Les Oiseaux commençant à paroître aussi en troupes nombreuses, ils en tuerent douze, qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouverent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, & d'y tirer aussi les deux Bâtimens. Ils y firent des Tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais, vers minuit, la sentinelle découvrit trois Ours. Tout le monde fut réveillé par

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

ses cris. On sortit armé ; & la premiere décharge eut peu d'effet : cependant, n'aïant pas laissé de faire reculer les Ours, elle donna le tems de recharger les fusils ; & de la seconde, on tua un de ces Animaux, dont la chute fit fuir les deux autres. Ils reparurent le lendemain ; & s'étant approchés du lieu où leur Compagnon étoit encore étendu, l'un des deux le prit dans sa gueule, & l'emporta sur les plus raboteuses glaces, où ils se mirent tous deux à le manger. L'Equipage, aussi frappé d'étonnement que de crainte, se hâta de tirer quelques coups, qui leur firent quitter prise & les mirent en fuite. Quatre Hommes allerent aussitôt au cadavre, qu'ils trouverent à demi mangé dans un espace si court. En observant sa grandeur, ils admirerent la force de l'Ours qui l'avoit emporté, par un chemin si difficile, que tous quatre ensemble ils eurent quelque peine à transporter, jusqu'aux Tentes, la moitié qui restoit. Les deux jours suivans, on en vit quatre ; duex d'abord qu'on prit pour ceux qui avoient fui, & successivement deux autres. On n'en put tuer aucun ; mais, outre le bruit qui les avoit éloignés, on ne douta point qu'ils n'eussent reçu quelques blessures.

Le premier jour de Juillet fut mar-

qué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace, qui venoient de la Mer, heurterent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils briserent en plusieurs pieces celle que les Equipages avoient prise pour azile. Les paquets tomberent dans l'eau; & de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressoit encore plus : c'étoit celui de garantir la Chaloupe, qu'il fallut traîner par dessus les glaces jusqu'assez proche de terre, où les glaçons étoient moins à craindre. Ensuite, lorsqu'il fallut retourner aux paquets, on se trouva dans un mortel embarras. La glace rompoit sous les piés, à mesure qu'on avançoit vers ses bords. Un paquet, qu'on se croïoit prêt à saisir, étoit emporté par un glaçon, ou se cachoit sous un autre. Les plus hardis ne savoient comment s'y prendre, pour sauver leur unique bien, & pour se sauver eux mêmes. Ce fut pis encore, lorsqu'on entreprit de pousser la Scute. La glace rompit sous une partie des Matelots; & ce petit Bâtiment fut emporté avec eux, brisé en quelques endroits, surtout à ceux qu'on voit changés ou réparés. Un Malade, qui s'y étoit retiré, ne fut sauvé qu'avec un danger extrême pour ceux qui s'em-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

ploïerent à ce charitable office. Enfin les glaçons s'écarterent un peu, & la Scute fut tirée sur la glace même, près de la Chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin, jusqu'à six heures du soir. On perdit deux tonneaux de biscuits, un coffre rempli de toiles, un tonneau d'ustensiles & d'agrêts, le Cercle astronomique, un paquet de drap écarlate, un tonneau d'huilo, un de vin, & un de fromage.

Le 2 fut emploïé à réparer les deux Bâtimens. On trouva du bois, & l'on tua quelques Oiseaux, qui furent mangés rôtis. Deux hommes, qu'on envoïa faire de l'eau le jour suivant, retrouverent à l'aiguade deux de leurs rames, la barre du gouvernail de la Scute, le coffre de toiles, & un chapeau; hasard surprenant, qui ranima la confiance au secours du Ciel. Le 4 fut un des plus beaux jours qu'on eût vûs luire sur les Côtes de la Nouvelle Zemble, & servit à secher les pieces de drap mouillé. Les trois jours suivans furent remarquables par la violence des glaçons, & par la mort de Janz de Harlem, un des Matelots. Le 9, les eaux s'ouvrirent du côté de la terre; & la glace ferme commençant aussi à flotter, on fut obligé de tirer les deux Bâtimens à l'eau, l'espace d'en-

viron trois cens cinquante pas : horrible travail, que personne n'auroit été capable d'entreprendre pour un intérêt moins cher que la vie. On mit à la voile entre sept & huit heures du matin ; mais, à six heures du soir, on fut contraint de retourner à terre, & de remonter sur la glace ferme, qui n'étoit point encore séparée dans le lieu qui fut choisi.

On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace, assez semblables à deux Campagnes, mais jointes par une espece d'Isthme. L'impossibilité du passage fit une nouvelle nécessité de décharger les deux Bâtimens, de transporter leur charge, & de les traîner eux-mêmes plus de cent pas sur la glace, jusqu'à l'ouverture d'une autre eau. Ils recommencerent ensuite à voguer, mais fort lentement, pour traverser un petit espace, qui s'offroit entre deux glaçons flottans d'une prodigieuse grandeur, au risque d'être écrasés, si les masses étoient venues à se joindre. Lorsqu'on fut sorti de ce Détroit, un vent d'Ouest fort impétueux, dont on fut pris droit en proue, obligea de gagner la glace ferme, quoiqu'avec beaucoup de peine à

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Heemskerk.

1597.

s'en rapprocher. On y tira les deux Bâtimens, avec une fatigue, qui réduisoit tout le monde au desespoir. Dès le lendemain, on vit un grand Ours fort gras, qui s'avançoit à la nage vers les Tentes. Il reçut plusieurs coups de mousquet, qui le firent tomber sans mouvement. La liqueur chaude, qui sortoit de ses blessures, ressembloit moins à du sang qu'à de l'huile sur l'eau où elle couloit. Quelques Matelots se mirent sur un banc de glace, qu'ils firent flotter vers le cadavre; & lui aïant jetté une corde au cou, ils l'entraînerent sur la glace ferme, où l'on ne fut pas peu surpris de lui trouver huit piés d'épaisseur.

Trois hommes de l'Equipage passerent dans une Ile, qui se présentoit devant les Tentes, & découvrirent de-là l'Ile des Croix, à l'Ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette derniere Ile, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouverent point d'autres que celles qu'ils y avoient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de Canards de Montagnes, qu'ils rapporterent à leurs Compagnons, furent le seul fruit d'un voïage téméraire auquel ils avoient emploïé douze heures, & qui avoit causé beaucoup

d'inquiétude sur les deux bords. Ils raconterent que pour passer à l'Ile des Croix, ils avoient quelquefois eu jusqu'aux genoux l'eau qui étoit sur la glace, entre les deux Iles, & que pour aller & revenir ils avoient fait, à-peu-près, six lieues. Les autres furent surpris de leur hardiesse, & n'en reçurent pas les œufs de Canards avec moins de joie. Le reste du vin, qui fut distribué à cette occasion, produisit à chacun environ six pintes.

Le 16, on vit arriver, de terre, un Ours d'une blancheur éclatante, sur lequel on se hâta de tirer; & quelques balles, qui porterent, le mirent en fuite. Le lendemain, quelques Matelots, chargés d'aller reconnoître l'ouverture des eaux, le trouverent languissant de ses blessures sur un banc de glace. Il se mit à fuir aussi-tôt qu'il les eut entendus: mais un coup de gaffe, qu'il reçut de l'un d'entr'eux, & dont la pointe lui pénétra la peau, le fit tomber sur ses pattes de derriere. Le Matelot voulut redoubler son coup; mais le furieux Monstre saisit le croc de la gaffe, mit le bois en pieces, & renversa le Hollandois à son tour. Les autres tirerent aussitôt; & leur décharge aïant fait fuir l'Animal, le Matelot, qui étoit tombé, se

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

releva, courut après lui sans autre arme que le tronçon de sa gaffe, & lui en donna de grands coups sur le corps. L'Ours tournoit chaque fois la tête, & sauta jusqu'à trois fois contre celui qui le frappoit. Cependant une nouvelle décharge des autres le perça de plusieurs balles, & rendit sa marche plus pesante. Enfin, ils acheverent de le tuer d'une troisieme décharge ; suivant leur usage, ils lui arracherent les dents.

Le 19, sept Hommes passerent, dès six heures du matin, dans l'Ile des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'Ouest ; & dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs Compagnons, ils ne se donnerent que le tems de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée ; c'étoit pour reprendre les forces nécessaires à traîner, l'espace d'environ trois cens pas, leurs Bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parceque cette fatigue fut regardée comme la derniere. Les deux Bâtimens ne furent pas plutôt à l'eau, qu'on mit à la voile ; & la navigation fut si prompte, qu'à six heures du soir on fut au-dessus de l'Ile des Croix. Là, toutes les observations ne firent plus découvrir de glaces ; ou du moins cel-

les qu'on crut voir encore ne causerent plus d'épouvante. On porta le Cap à l'Ouest-quart-de-Sud-Ouest, avec un si bon vent d'Est & d'Est-Nord-Est, que suivant l'estime on ne faisoit pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le Cap noir fut doublé; & vers six heures du soir, on reconnut l'Ile de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. En passant assez près de cette Ile, les Hollandois des deux Bâtimens virent environ deux cens Vaches marines, qui sembloient y paître, & se firent un amusement de les chasser; bravade, qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fiere légion de Monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se vanger, & firent un bruit terrible, qui sembloit les menacer de leur perte. Ils ne se crurent obligés de leur salut, qu'à la faveur d'un bon vent.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

Le 21, ils doublerent les Caps de Plancio & de Langenes. Le 22, se trouvant proche du Cap de Cant, ils descendirent plusieurs fois à terre, pour chercher des œufs & des Oiseaux. Les nids y étoient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les Oi-

seaux ne paroissoient point effraïés de la vue des Hommes, & la plûpart se laissoient prendre à la main. Chaque nid n'avoit qu'un œuf, qu'on trouvoit à terre, sur la roche, sans paille & sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandois, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvoient être couvés, & les Petits éclore, dans un si grand froid.

A peine eurent ils remis à la voile, pour s'éloigner de la Côte, que le vent leur devint tout-à-fait contraire. D'ailleurs la Mer se retrouva si couverte de glaces, qu'après avoir écarté le passage avec des peines insupportables, ils se virent forcés de retourner vers la terre, où ils aborderent heureusement dans une belle Anse, à l'abri de presque tous les vents. Ils y descendirent, & le bois ne leur manqua point pour faire cuire leurs œufs & leurs Oiseaux. Une brume épaisse, & le vent du Nord, les y retinrent trois jours, pendant lesquels aïant pénétré dans l'Ile, ils trouverent de petites pierres de bon or, par les soixante-treize degrés dix minutes. Mais ce précieux métal les touchant moins que la conservation de leur vie, ils saisirent le premier moment où les glaces recommencerent à s'ouvrir;

& sortant de l'Anse le 26, ils rencontrerent le 27, à six heures du soir, un courant fort rapide. Ils se crurent près de *Costingsarch* ; d'autant plus qu'ils voïoient un grand Golfe, qui, suivant leurs conjectures, devoit s'étendre jusqu'à la Mer de Tartarie. Vers minuit, ils crurent doubler le Cap des Croix, & bientôt ils passerent un Canal, entre une Ile & la Terre-ferme. Le 28, aïant rangé la Côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la Baie de Saint Laurent & le Cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plutôt passé la Pointe, qu'ils apperçurent deux Barques à l'ancre, & plusieurs personnes sur le sable.

Quelle fut leur joie de trouver des Hommes ! Cependant elle fut tempérée par le grand nombre de ces Inconnus, qui n'étoient pas moins de trente, & qui pouvoient être des Sauvages ou des Ennemis de leur Nation. Ils ne laisserent pas de s'en approcher. C'étoient des Russes, qui s'avancerent vers eux sans armes, & qui, jugeant de leur infortune à la premiere vue, les regarderent d'abord d'un œil d'étonnement & de compassion. Bientôt ils reconnurent quelques Hollandois, qu'ils avoient vus au Voïage précédent. Quelques-uns d'entr'eux vinrent frapper sur l'é-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

paule de Gérard de Veer, & d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croïoient les avoir déja vus; & c'étoient effectivement les seuls, qui eussent fait le second Voïage. Ils leur demanderent, ce qu'étoit devenu leur Vaisseau; ou du moins c'est ce que les Hollandois crurent entendre à leur langage : & n'aïant point d'Interprete, ils leur firent comprendre aussi qu'ils avoient perdu un beau Navire, qui avoit fait leur admiration. Les civilités ne se relâcherent point pendant le reste du jour: mais le 29 au matin les Russiens appareillerent pour mettre à la voile, & porterent à bord quelques tonnes d'huile de Baleine. Un départ si brusque allarma beaucoup les Hollandois, qui n'avoient pû tirer d'eux aucune lumiere. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement, le tems étoit si sombre, qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagerent dans un Canal, entre deux Iles, & le passerent assez facilement, mais ils se retrouverent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étoient à l'entrée du Weigats, & que le vent de Nord-Ouest avoit poussé les

glaces dans le Golfe. Il ne s'offroit pas d'autre parti que de retourner aux deux Iles. Le 31, ils aborderent à l'une, où la vue de deux Croix leur fit espérer de trouver des Hommes. Elle étoit déserte. Cependant ils ne regretterent point leur peine, en y découvrant quantité de Bistorte (79), herbe qu'ils desiroient ardemment, parceque la plûpart étoient fort incommodés du Scorbut. Ils en mangerent à pleines mains, & l'effet en fut si prompt, que dans l'espace de deux jours ils se trouverent tous rétablis.

Le 3 d'Août, ils se déterminerent à passer droit en Russie; & dans ce dessein, qu'ils jugerent propre à finir tout-d'un-coup leur misere, ils mirent le Cap au Sud-Sud-Ouest: mais après avoir suivi cette route jusqu'à six heures du matin, ils se retrouverent au milieu des glaces; nouvelle source de désespoir, pour des Malheureux qui s'en croïoient tout-à-fait délivrés, & qui n'avoient pris leur derniere résolution que dans cette vûe. Le calme, qui dura quelques heures, leur faisant craindre de demeurer pris, ils n'eurent point d'autre ressource qu'un mortel travail, pour se tirer à force de rames. Vers trois

(79) Autrement Cochlearia.

heures après midi, ils se virent en haute Mer; & jusqu'à neuf heures du soir ils avancerent heureusement. Les glaces revinrent alors, & leur firent invoquer le Ciel, seule Puissance qui pût les sauver. Il ne leur restoit qu'un peu de biscuit. Dans la funeste nécessité de mourir de faim, de soif, ou de braver tous les obstacles, ils continuerent d'avancer à forces de rames & de voiles. Changement étrange: plus ils s'engagerent dans les glaces, plus ils trouverent de facilité à pénétrer. Enfin ils se retrouverent dans les eaux ouvertes, & le 4 à midi, ils eurent la vûe d'une Côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient. Le soir, après avoir rangé la terre; ils decouvrirent une Barque, vers laquelle ils crierent *Candnoes, Candnoes;* mais on leur répondit *Petzora, Petzora*: ce qui leur fit connoître qu'ils n'étoient pas aussi proche de Candnoes, qu'ils se l'étoient figuré, & que la terre qu'ils voïoient, étoit celle de Petzora. Leur erreur venoit de la variation de l'aiguille, qui les avoit trompés de deux Rumbs entiers. Aprés l'avoir reconnue, ils prirent le parti d'attendre le jour sur leurs ancres.

Le 5, un Matelot, qui descendit au rivage, y trouva de l'herbe & quelques

Arbuftes. Il excità les autres à defcendre avec leurs fufils. On tua plufieurs Oifeaux; fecours fi néceffaire qu'on avoit déja propofé d'abandonner les deux bords, & de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Le 6, un vent contraire ne permit point d'avancer. On fortit du Golfe le 7, mais en luttant fans ceffe contre le même vent. Le 8 & le 9 ne furent pas plus heureux. Cependant la faim redevenoit fort preffante. Quelques Matelots, envoïés à terre, découvrirent une Balife entre Candnoes & la Terre-ferme de Ruffie : ils conclurent que c'étoit le Canal par lequel paffoient les Ruffes. A leur retour, aïant rencontré un Chien marin, mort depuis long-tems, & puant de pourriture, ils le traînerent à bord, pour fouager leur eftomac affamé : mais tous les autres s'y oppoferent, en leur repréfentant qu'une fi mauvaife nourriture étoit plus mortelle que la faim, & que fi proche d'une Terre connue il étoit impoffible que les fecours fuffent éloignés. Le jour fuivant, on avança beaucoup avec un bon vent du Sud, & l'on trouva de l'eau fur la Côte. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs & de tonnerre, fut un furcroît de fatigues; mais elle annonçoit du

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

moins un Ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vûe d'une Barque Russienne, qui venoit à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route; mais, avec quelques pieces de monnoie Hollandoise, Heemskerke en obtint une espece de pains cuits à l'eau, & cent deux Poissons. Le 13 à trois heures après midi, on reconnut un Cap, qui fuïoit au Sud, & l'on ne douta plus que ce ne fût le Cap de Candnoes, d'où l'on se flatta de pouvoir traverser l'embouchure de la Mer Blanche, Les deux Bâtimens, s'étant joints bord à bord, prirent aussitôt le large ensemble, & firent voile d'abord avec assez de succès. Mais, vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés, par une tempête élevée du Nord.

Envain la Scute, dont l'Equipage étoit le plus sain, emploïa une partie du jour suivant à découvrir l'autre. Un brouillard épais, qui survint avant midi, lui en ôta l'espérance; & le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une Côte, que de Veer crut à l'Ouest de la Mer Blanche, au delà de Candnoes. En approchant de la terre, il apperçut six Barques Russiennes, qui étoient tranquilles sur leurs ancres;

eur aïant demandé à quelle distance l étoit de Kilduin, les Russes l'entendirent assez pour lui faire comprendre à son tour qu'il n'étoit encore qu'à la Côte Orientale de Candnoes. Ils écarterent les bras, avec divers signes, qui signifioient assez clairement qu'il avoit la Mer Blanche à passer, & que cette route étoit dangereuse avec un si petit Bâtiment. Quelque peine qu'il eût à se le persuader, il ne put lui en rester aucun doute, lorsque leur aïant montré sa Carte, ils insisterent à lui donner les mêmes lumieres : il reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avoit cru, & d'ignorer ce qu'étoit devenue la Chaloupe. Le soir, se trouvant près d'un grand Cap, qu'il prit pour celui de Candnoes, il y jetta l'ancre. Quelques Russes d'une Barque, dont il s'approcha le 17 au matin, s'efforcerent de lui faire entendre qu'ils avoient vû ses Compagnons, au nombre de sept. Quoiqu'ils levassent sept doigts, en montrant la Scute, pour faire comprendre que le petit Bâtiment qu'ils avoient vû en étoit peu différent, ils auroient eu peine à lui communiquer leur idée, s'il n'eût reconnu entre leurs mains une petite Boussole qu'ils avoient reçue de

la Chaloupe, en échange apparemment pour quelque présent de vivres. Il se fit montrer alors le Parage où ils l'avoient laissée, & le Cap y fut porté aussitôt. Cependant, après d'inutiles recherches, il retourna le soir à la Côte, où il trouva de l'eau douce & quantité de Bistorte.

Le 18, aïant rangé la Côte jusqu'à midi, il eut la vue d'un grand Cap, sur lequel il découvrit plusieurs Croix. Ces marques, & d'autres qu'il trouva sur sa Carte, l'assurerent enfin que c'étoit le Cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la Mer Blanche, & qu'il cherchoit depuis si long tems. En effet, il est fort reconnoissable à cinq Croix, anciennement plantées, autant qu'à la forme de sa masse, qui fuit des deux côtés au Sud-Est & au Sud-Ouest. Pendant qu'on se disposoit à passer à l'Ouest de la Mer Blanche, vers la Côte de la Laponie, on s'apperçut qu'une partie de l'eau avoit coulé des tonneaux: mais quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut esperer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que se fiant au Ciel de tout le reste, on remit à la voile entre dix & onze heures du soir; & le 20, entre quatre & cinq heures du matin, c'est-à-dire, dans l'espace de trente heures,

nt eut la vue de la Terre, à l'Ouest de a Mer Blanche. Le mugissement des lots avoit averti de Veer qu'il n'en étoit pas loin. Lorsqu'il eut la Côte en face, a difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers, qui le conduisirent dans une bonne Rade, où il trouva une grande Barque à l'ancre, & quelques Maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitoient, avec trois Femmes & deux Lapons, lui firent un accueil fort civil. Le Poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau & de farine, qui servoit de pain dans cette sauvage Contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandois, qui s'avancerent dans les Terres pour chercher de la Bistore, virent deux Hommes sur une Montagne, & s'imaginerent que le Païs étoit plus habité qu'il ne leur avoit paru. Ils retournoient à la Scute, sans pousser leur curiosité plus loin: mais ces deux Hommes, qui n'avoient pas eu plus de bonheur à les reconnoître, étoient de l'Equipage de la Chaloupe, & cherchoient un Canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur Montagne; & s'étant approchés de l'Habitation, ils reconnurent aisément la Scute. On passe sur les transports de leur joie. La

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

Chaloupe avoit beaucoup souffert. Elle arriva le 22; & les deux Equipages rendirent graces au Ciel de les avoir rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils païerent libéralement; mais ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumieres incertaines sur leur route.

Les deux Bâtimens remirent en Mer le 23; & le 24, à six heures du matin, ils arriverent aux sept Iles, où ils trouverent quantité de Pêcheurs, auxquels ils demanderent la distance de *Kilduin*, *Kool* ou *Kola;* car leurs Mémoires portoient ces différens noms. Les Pêcheurs Russes leur montrerent l'Est; & c'étoit aussi l'opinion d'Heemskerke. Le soir, ils rencontrerent d'autres Pêcheurs, qui leur firent entendre par leurs signes, auxquels ils mêloient les mots de *Kola* & de *Brabante*, qu'il y avoit des Vaisseaux Hollandois à Kola. Le lendemain à midi, on eut la vue de Kilduin; & deux heures après on arriva heureusement à la Pointe occidentale de l'Ile. Heemskerke descendit aussi-tôt, & trouva cinq ou six petites Cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmerent, non-seulement que Kilduin étoit le nom de l'Ile, mais qu'il étoit arrivé au Port

de Kola, trois Navires Hollandois, dont on les avoit assurés que deux devoient partir ce jour même. Les deux Bâtimens remirent presqu'aussitôt à la voile, pour se rendre à l'embouchure de la Riviere de Kola, qui est au Sud de Kilduin, vers l'extrêmité septentrionale du Continent. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derriere deux rochers, & de porter vers la Côte. Trois Lapons qui s'y trouvoient, dans une petite Hute, leur rendirent le même témoignage que ceux de l'Ile. Heemskerke leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, & ne put les y engager par ses offres : mais ils le conduisirent lui-même, avec un de ses Matelots, au-delà d'une Montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides, pour une somme fort legere. Un d'entre eux s'arma d'un Mousquet, & partit vers la fin de la nuit avec le Matelot Hollandois, qui n'avoit pour arme qu'un simple croc.

Le 26, les deux Bâtimens furent tirés à terre & déchargés. Heemskerke avoit trop éprouvé la bonne foi des Lapons, pour en conserver quelque défiance ; & sous leur protection, il ne devoit lui rester aucune crainte de man-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

quer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que dès le premier jour on ne fit pas difficulté de manger & de se chauffer en commun. Les Hollandois apprirent à boire du *Quas*, liqueur Russienne, composée d'eau & de pain moisi, & la trouverent fort bonne après avoir été réduits si longtems à l'eau de nége. Ceux, qui étoient encore atteints du Scorbut, découvrirent dans les Terres une sorte de Prunelles, qui acheverent de les guérir.

Le 29, ils virent paroître le Lapon qu'ils avoient envoïé à Kola, mais seul, & leur crainte fut vive pour leur Compagnon. Cependant envain s'empresserent-ils autour de ce Guide : il étoit chargé d'une Lettre ; & refusant de s'expliquer avec eux, il voulut la remettre lui-même à leur Chef. Heemskerke, à qui elle étoit adressée, se hâta de l'ouvrir : elle étoit en Langue Hollandoise. On lui marquoit un extrême étonnement de son arrivée. On l'avoit cru mort, avec tous ses gens ; & l'on promettoit de le venir prendre bientôt, dans une Barque chargée de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce Billet étoit signé *Jean Cornelisz Rijpe*. Des nouvelles de cette nature ne pouvoient manquer de causer une extrême satisfaction : mais

mais Heemskerke, de Veer, & les deux Equipages, eurent peine à comprendre quel étoit le Cornelisz qui leur écrivoit. Ce nom étoit celui de l'Officier qui les avoit quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son Vaisseau; mais jugeant qu'il avoit dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvoient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs, il ne leur rappelloit aucune circonstance de leurs avantures communes. Enfin, Heemskerke chercha une Lettre qu'il avoit reçue autrefois de Jean Cornelisz Rijpe; & l'écriture se trouva de la même main. La joie des deux Equipages éclata par des transports. Le Guide fut généreusement récompensé. Cet Homme marchoit avec une vîtesse, qui fit l'admiration des Hollandois. Au retour, il avoit fait seul, en vingt quatre heures, le chemin qu'Heemskerke n'avoit pû faire qu'en deux jours & deux nuits avec le Matelot qui l'accompagnoit.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

Dès le lendemain au soir, on vit à la côte une de ces Barques, que les Lapons nomment *Iol*, sur laquelle on reconnut Cornelisz, & le Matelot qu'on lui avoit envoïé. Ils apportoient de la Biere de Rostock, du Vin, de l'Eau de-vie, du Pain, diverses sortes de Vian-

de, du Lard, du Saumon, du Sucre, & tout ce qui pouvoit plaire à des Hollandois épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand Festin, où les Lapons des Cabanes voisines furent invités; & la joie n'y regna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits Bâtimens furent remis à l'eau, & l'on partit pour Kola. Le premier de Septembre, à six heures du matin, on étoit à l'Ouest de la Riviere, qui fut remontée à voiles & à rames: & le 2 entre sept & huit heures du soir, on entra dans la Ville (80), où tous les transports se renou-

(80) On donne ici la route des deux petits Bâtimens, depuis l'endroit de la Nouvelle Zemble où les Hollandois avoient passé l'Hiver jusqu'à Kola.

Des basses Côtes jusqu'à Strombay, quatre lieues de l'Est à l'Ouest. De Strombay au Cap du Port des Glaces, route Est-Nord Est, cinq lieues. Du Cap du Port des Glaces au Cap de l'Ile, route Est-Nord-Est, cinq lieues. Du Cap de l'Ile au Cap de Flessingue, route Est-Nord-Est-quart-à-l'Est, trois lieues. Du Cap de Flessingue au Cap de la Tête, route Nord-Est, quatre lieues. Du Cap de la Tête au Cap du Desir, route du Sud au Nord, six lieues. Du Cap du Desir aux Iles d'Orange, route Nord-Ouest, 8 lieues. Des Iles d'Orange au Cap des Glaces, route Ouest & Ouest-quart-de-Sud-Ouest, cinq lieues. Du Cap des Glaces au Cap de Troost, route Ouest & Ouest quart-de-Sud-Ouest, 25 lieues. Du Cap de Troost au Cap de Nassau, route Ouest-quart-de-Nord-Ouest, dix lieues. Du Cap de Nassau jusqu'au bout oriental de l'Ile des Croix, route Ouest-quart-de-Nord-Ouest, huit lieues. Du bout oriental de l'Ile des Croix jusqu'à l'Ile Guillaume, route Ouest-quart-de-Sud-Ouest, trois

vellerent entre les deux Equipages & celui de Cornelisz.

lieues. De l'Ile Guillaume au Cap Noir, route Est-Sud-Ouest, six lieues. Du Cap Noir au bout oriental de l'Ile de l'Amirauté, route Ouest Sud-Ouest, sept lieues. Du bout oriental de l'Ile de l'Amirauté au bout occidental de la même Ile, route Ouest-Sud-Ouest, cinq lieues. Du bout occidental de l'Ile de l'Amirauté au Cap de Plancio, route Sud-Ouest quart-de l'Ouest, dix lieues. Du Cap de Plancio à la Baie de Looms, route Ouest Sud-Ouest, huit lieues. De la Baie de Looms au Cap des Etats, route Ouest-Sud-Ouest, dix lieues. Du Cap des Etats jusqu'à Langenes, route Sud-Ouest-quart-de-Sud, quatorze lieues. De Langenes au Cap de Cant, route Sud-Ouest-quart-de Sud, six lieues. Du Cap de Cant au Cap du Rocher Noir, route Sud-quart-de-Sud-Ouest, quatre lieues. Du Cap du Rocher Noir à l'Ile Noire, route Sud-Sud-Ouest, trois lieues. De l'Ile Noire à Costingsarch, route d'Est à l'Ouest, deux lieues. De Costingsarch au Cap de la Croix, route Sud-Sud-Est, six lieues Du Cap de la Croix à la Baie de Saint Laurent, route Sud-Est, six lieues. De la Baie de Saint Laurent au Port de la Farine, route Sud-Sud-Est, six lieues. Du Port de la Farine aux deux Iles, route Sud-Sud-Est, seize lieues. Des deux Iles, d'où les deux Bâtimens traverserent à la Côte de Russie, jusqu'à Matflo & Delgoi, route Sud Ouest, trente lieues. De Matflo & Delgoi jusqu'au Golfe, où ils navigerent presque sur tous les Rhumbs de la Boussole, vingt-deux lieues. Du Golfe à Colgoi, route Ouest-Nord-Ouest, dix-huit lieues. De Colgoi à la Pointe orientale de Candnoës, route Ouest Nord-Ouest, vingt lieues. De Candnoës au côté occidental de la Mer Blanche, route Ouest-Nord-Ouest, quarante lieues. Du côté occidental de la Mer Blanche jusqu'aux sept Iles, route Nord Ouest, quatorze lieues. Des sept Iles jusqu'au bout occidental de Kilduin, route Nord-Ouest, vingt lieues. De Kilduin au lieu où Jean Cornelisz vint joindre les deux Bâtimens, route Nord-Ouest-quart-de-l'Ouest, sept lieues. Du même lieu jusqu'à Kola, dix-huit lieues. Total, depuis la Hute de la Nouvelle Zemble, trois cens quatre-vingt-une lieues.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

Heemskerke obtint, des Officiers qui commandoient à Kola pour le Czar, la permission de faire transporter ses deux petits Bâtimens dans le Magasin Russe, & de les y consacrer à la postérité, comme le monument de la plus étrange Navigation qui se soit conservée dans la mémoire des Hommes. Ensuite s'étant rendu, le 15 de Septembre avec ses gens, à bord du Vaisseau de Cornelisz (81), que rien ne retenoit plus à Kola, ils sortirent de la Riviere le 18, pour faire route en Hollande. Elle fut heureuse. Le 29 d'Octobre, ils entrerent dans la Meuse; & s'étant rendus à Amsterdam le premier de Novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs avantures.

Effet de ce malheureux Voïage.

Cependant une si malheureuse catastrophe ne découragea pas moins les Négocians, que les Etats de Hollande; & l'entreprise de la découverte d'un passage au Nord-Est fut abandonnée, comme celle du passage au Nord-Ouest l'avoit été en Angleterre, après le troisieme Voïage de Davis. Il sembloit que les deux Nations, jalouses de la même gloire, attendissent mutuelle-

(81) Le Journal n'explique pas mieux qui étoit ce Cornelisz.

ment le succès des efforts qu'elles faisoient comme à l'envi, pour se déterminer à les recommencer, & pour reprendre courage d'un côté lorsqu'on le perdoit de l'autre. On trouve du moins, dans les Mémoires du tems, qu'après le retour d'Heemskerke plusieurs Anglois reprirent des espérances qui ne s'étoient pas tout-à-fait éteintes pour le Nord-Ouest, & qu'elles étoient fort échauffées en 1600, lorsqu'un nouvel incident les fit éclore avec une nouvelle ardeur.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE.

1597.

On a vu, dans une autre partie de cet Ouvrage (82), que le Capitaine James Lancaster avoit été envoïé aux Indes Orientales avec quatre grands Vaisseaux, les premiers que la Compagnie Angloise eut expédiés pour ces Mers. Il fut battu à son retour par une rude tempête, vers le Cap de Bonne-Espérance; & le Vaisseau qu'il montoit fut si maltraité, que ses propres gens le presserent de passer sur un autre. Mais, croïant sa présence nécessaire à la conservation des richesses qu'il avoit à bord, il demeura ferme dans son poste, & n'accepta, du secours qu'on lui offroit, que l'occasion d'écrire à la Compagnie, pour lui protester qu'au

Incident qui ranime l'ardeur des Anglois.

(82) Voïez le Tome III de ce Recueil.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HEEMSKERKE. 1597.

risque de sa vie & de celle de son Equipage, il s'efforceroit de sauver son Navire & sa cargaison. A cette généreuse déclaration, dont on a rapporté les termes, il joignit une apostille, d'autant plus remarquable, que son embarras n'eut pas le pouvoir de lui en faire perdre l'idée : » le passage aux Indes Orientales, écrivit-il, est à soixante deux » degrés trente minutes au Nord-Ouest » de l'Amérique.

Une assurance si positive, dans des circonstances de cette nature, & de la part d'un Homme dont on connoissoit le caractere (83), fit une impression extraordinaire à Londres. Ellis juge même que l'Apostille, n'étant liée à rien dans sa Lettre, devoit être une réponse qui se rapportoit à ses instructions. Mais indépendamment de cette conjecture, il paroît certain que ce fut sur l'avis de Lancaster, que la Compagnie de Russie & celle de Turquie se déterminerent à faire partir deux Vaisseaux, pour la découverte du passage au Nord-Ouest.

NOUVEAUX VOÏAGES AU NORD-OUEST WEIMOUTH. 1602.

Le Capitaine Georges Weimouth, Commandant de cette Expédition (84),

(83) Ses services furent récompensés, dans la suite, par la Dignité de Chevalier.

(84) Son Journal est dans la Collection de Purchas.

partit le 2 Mai 1602, à bord de *la Découverte*, Navire de soixante-dix Tonneaux, avec un autre, nommé *l'Aide de Dieu*, de soixante, & commandé par Jean *Drew*. Le 28 de Juin, se trouvant par les soixante-deux degrés trente minutes de latitude, il reconnut le Cap de Warwick, & de fortes raisons qui firent juger que cette Terre étoit une Ile. Dans cette supposition, il conclut que le Golfe de Lumley, & celui qui en est le plus proche au Midi, devoient nécessairement aboutir à quelque Mer : & comme le courant, dans cet endroit, porte droit à l'Ouest, il en inféra qu'on devoit raisonnablement espérer un passage. Il observa aussi que tout le Païs de l'Amérique étoit coupé dans cette partie. Mais le 19 de Juillet, ses gens mutinés demanderent absolument leur retour ; avec offre néanmoins, s'il vouloit tenter la découverte par les soixante ou cinquante-sept degrés, à la faveur du vent de Nord-Ouest qu'ils avoient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. Il étoit à soixante-huit degrés cinquante-trois minutes, & l'Equipage refusoit absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les soixante-un degrés quarante minutes, à l'entrée d'un Gol-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

WEIMOUTH. 1602.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

WEIMOUTH. 1602.

se, où s'étant avancé l'espace de cent lieues au Sud, les glaces l'embarrasserent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté, que par le Détroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, & le grand nombre de Malades qu'il avoit sur les deux bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 d'Août, au Port de Darmouth.

VOÏAGES D'HUDSON.

Ce Voïage, dont il n'y avoit rien à conclure au fond, pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques; & toute la Nation Angloise sembloit n'attendre qu'un Homme, dont le mérite répondît à la grandeur de l'Entreprise. Il se présenta dans le célebre Hudson, dont Ellis rend ce témoignage au nom de toute sa Patrie; » que jamais personne n'entendit mieux le métier » de la Mer; que son courage étoit à » l'épreuve de tous les évenemens, & » que son application fut infatigable. Ce fameux Avanturier prit des engagemens avec une Compagnie de Négocians distingués, qui s'étoient associés en général, pour la découverte d'un passage plus court aux Indes Orientales, soit par le Nord, ou par le Nord-Est, ou par le Nord-Ouest, & répon-

dit du ſuccès par une de ces trois routes. On ne trouve point, remarque Ellis, dans aucun des Mémoires qui ſont venus juſqu'à nous, de Compagnie qui ait jamais fait tant de dépenſes dans la même vue, & qui les ait ſoutenues ſi conſtamment.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. I. VOÏAGE. 1607.

Le premier Voïage, qu'Hudſon fit à ſon ſervice, fut pour découvrir un paſſage aux Indes Orientales, droit au Nord. Il n'y emploïa pas plus de quatre mois & demi; & cette Expédition mérite pluſieurs remarques. Le jour de ſon départ fut le premier de Mai 1607. Le 13 de Juin, il découvrit une Terre, qui paroît être une partie de la Côte orientale du Groenland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les ſoixante-treize degrés; & ne prenant des noms que dans ſes eſpérances, il lui donna celui de *Hold with-hope*, c'eſt-à dire, *Tiens-bon*. Il y trouva le tems beau & tempéré, au lieu qu'à ſoixante trois degrés il l'avoit eu extrêmement froid. Le 27, il étoit à la hauteur de ſoixante dix-huit degrés, & le tems y étoit le même; mais le 2 de Juillet, à la même latitude, il le trouva extrêmement froid. Le 8, au même degré, il eut un grand calme. La Mer étoit ſans glace, mais il rencontra une

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. I. VOÏAGE. 1607.

quantité considérable de bois flotté. Il observa qu'une Mer bleue, ou couleur d'azur, étoit ordinairement embarrassée de glaces, mais qu'étant verte elle n'en avoit aucune. Le 14, son Contre-Maître & son Bosseman, qui descendirent à terre par les quatre-vingt degrés vingt-trois minutes, se trouverent sur la Côte de *Spitzberg*, ou du Groenland. Ils y découvrirent des traces de Bestiaux. Ils virent quelques Oiseaux aquatiques, & deux ruisseaux d'eau douce, dont l'eau étoit chaude. Le Soleil, observé à minuit, se trouvoit élevé au-dessus de l'horizon de dix degrés quarante minutes. Hudson s'avança jusqu'à près des quatre-vingt-deux degrés; il auroit été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite, poussant au Nord-Ouest, il tenta de revenir par le Détroit de Davis; mais n'y trouvant pas la Mer moins inaccessible, il revint le 15 de Septembre.

II. VOÏAGE.

On ne lui laissa point un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au Nord-Est. Il se mit en Mer le 21 d'Avril, & ses premieres recherches se firent entre le Spitzberg & la Nouvelle Zemble : mais étant arrêté par les glaces, il côtoïa cette derniere Baie, qui fut moins rigoureuse pour

lui qu'elle ne l'avoit été pour les Hollandois. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui étoit connu sous le nom de Weigats: ensuite renonçant à cette idée, il quitta sa route, pour tenter le passage au Nord-Ouest par le Golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la saison étoit trop avancée; & remettant son entreprise à l'année suivante, il prit le parti de retourner en Angleterre où il rentra le 26 d'Août.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. II. VOÏAGE. 1608.

On ne trouve aucun éclaircissement, sur les raisons qui lui firent quitter presqu'aussitôt sa Patrie. Ellis fait entendre que sa Compagnie fut mécontente des pertes continuelles qu'elle avoit essuïées, sans en avoir tiré le moindre avantage; & que pour la dédommager de ses frais, il chercha le moïen de la servir par des secours étrangers. On ne comprend point comment elle auroit pû tirer quelque utilité du succès d'autrui: mais quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudson, il est certain qu'aïant offert ses services aux Hollandois, sa réputation les fit accepter, & que la Compagnie d'Amsterdam lui fournit en 1609 un Vaisseau bien pourvu de munitions, pour chercher un passage, soit par le

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Nord-Eſt ou par le Nord-Oueſt. Auſſi la Relation de ce troiſieme Voïage ne ſe trouve-t'elle que dans les Recueils Hollandois.

HUDSON. III. VOÏAGE. 1609.

Hudſon fit voiles du Texel le 7 d'Avril, & doubla le Cap de Norverge le 5 de Mai. Enſuite il prit ſa route vers la Nouvelle Zemble, le long des Côtes Septentrionales. Les Bancs de glace, dont il trouva cette Mer couverte, lui firent perdre tout-d'un-coup l'eſpérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son Equipage étoit un mélange d'Anglois & de Hollandois, dont la plûpart, aïant fait le voïage des Indes Orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, & qui d'ailleurs s'accordoient fort mal entr'eux. Il leur fit deux propoſitions : la premiere, d'aller vers les Côtes de l'Amérique, par les quarante degrés, fondé ſur des Mémoires & des Cartes que le Capitaine Smith (85) lui avoit envoïées de la Virginie, & par leſquelles il paroiſſoit qu'on pouvoit eſperer un paſſage dans les Mers Occidentales, par un Détroit que Smith ſuppoſoit autour de cette Colonie (86).

(85) Le même, dont on a donné les Voïages dans le Tome LV.

(86) Ces Mémoires & ces Cartes de Smith, devoient être du premier Voïage des Anglois à la Virginie, c'eſt-à-dire, de

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

L'autre proposition étoit de chercher ce passage par le Détroit de Davis. On est surpris de lire dans ce Journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, & de trouver aussitôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'Ile de Faro, Hudson tourna vers le Sud jusqu'aux quarante-quatre degrés, où il relâcha le 18 de Juillet sur la Côte du Continent, pour se faire un nouveau Mât de Misene. Il y fit quelques échanges avec les Habitans, pour des Pelleteries; mais ses gens s'étant attiré leur haine, & craignant de n'être pas les plus forts, l'obligerent de remettre à la voile le 26, & tinrent la Mer jusqu'au 3 d'Août, qu'ils prirent encore terre par les trente-sept degrés quarante-cinq minutes: ensuite, rangeant la Côte jusqu'à quarante degrés quarante minutes, ils trouverent, entre deux Caps, une grande Riviere (87), qu'ils remonterent dans la Chaloupe l'espace de cinquante lieues. Enfin ils s'avancerent jusqu'aux quarante-deux degrés quarantes minutes; mais, les provisions commençant à leur manquer, ils

HUDSON. III. VOÏAGE. 1609.

1584; car, on ne peut supposer que depuis vingt-cinq ans ils ne fussent pas revenus de la fausse opinion qu'on leur attribue ici.

(87) Elle en conserve le nom de Riviere d'Hudson.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. III. VOÏAGE. 1609.

reprirent le large, & dans le Conseil qu'ils tinrent sur leur route, les opinions furent différentes. Le Contre-Maître, qui étoit Hollandois, vouloit hiverner en Terre-Neuve, pour retourner l'année suivante à la recherche du Passage par le Nord-Ouest. Hudson fut d'avis contraire, dans la crainte que son Equipage, qui l'avoit déja menacé, ne continuât à se mutiner, & que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il proposa d'aller passer l'Hiver en Irlande, & tout le monde parut y consentir : mais, les Anglois aïant changé d'opinion, en se rapprochant de leur Patrie, on relâcha le 7 de Novembre à Darmouth.

Le Contre-Maître Hollandois ne manqua point de donner avis aux Directeurs, de ce qui s'étoit passé dans cette vaine Expédition ; & l'unique fruit, qu'Hudson en tira pour ses vûes, fut l'accommodement qu'on a rapporté dans un autre article (88). Il offrit ensuite à la Compagnie Hollandoise de

(88) Voïez le Tome LV, article de l'Etablissement des Anglois, pag. 440. Il est assez surprenant qu'Ellis ne dise pas un mot de l'engagement d'Hudson, au service des Hollandois, & qu'en parlant de ce troisième Voïage, il ne fasse pas connoître en quel nom il fut entrepris.

faire un nouveau voïage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occasion de renouer avec son ancienne Compagnie Angloise : mais elle exigea, pour fondement du Traité, que dans une nouvelle entreprise au Nord-Ouest il prît à bord, en qualité d'Assistant, *Coleburne*, habile Marin, qu'elle croïoit propre à guider ses résolutions. C'est à cette fatale clause, qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite & sur les dispositions de son Equipage.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON: III. VOÏAGE. 1610.

Il partit de Blackwall, le 17 d'Avril; & sans attendre que son Vaisseau fût sorti de la Tamise, il saisit la premiere occasion de se défaire de Coleburne, en le renvoïant à Londres, avec une Lettre dans laquelle il s'efforçoit de justifier cet étrange procédé : à la fin de Mai, il arriva sur la Côte d'Islande, où il entra dans un Port, du côté de l'Ouest; & sous des prétextes qui se rapportoient à Coleburne, ses gens y formerent un complot, qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Cependant, après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1 de Juin; & le 9 du même mois, il compta d'avoir passé le Détroit de Frobisher. Le 15,

IV. VOÏAGE.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Hudson. IV Voïage. 1610.

il reconnut le Païs que Davis avoit nommé *la Désolation* ; & le 24, il entra dans le Détroit qui a pris son nom depuis. Le 8 de Juillet, à soixante degrés, il donna le nom de *Desir provoqué* au Païs qu'il vit au Sud du Détroit. Il se trouva, le 11, en plusieurs Iles qu'il appella les *Iles de la Merci de Dieu.* La Marée y montoit de plus de quatre brasses, & s'y trouvoit pleine à huit heures, dans la Nouvelle Lune : il observa que le flux venoit du Nord. On étoit alors par les soixante-deux degrés neuf minutes de latitude. Après avoir passé le Détroit, le 3 d'Août, il donna au Cap, qui est l'extrêmité du passage vers l'Orient, le nom de *Cap Wolstenholme*, & le nom de *Cap Diggs*, à celui qui est du côté de l'Occident : ensuite, poussant jusqu'au fond de la Baie, il visita fort soigneusement toute la Côte Occidentale, jusqu'au commencement de Septembre. Son Contre-Maître, dont le nom étoit Robert *Yvett*, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'Equipage, il le dépouilla de son office, & cette rigueur ne fit qu'irriter les Mécontens. Cependant il continua de visiter la Baie, dans la vûe apparemment de chercher un lieu propre au dessein qu'il avoit d'y passer l'Hiver. Il

en trouva un, au commencement de Novembre, vers le Sud-Oueſt, & le Vaiſſeau y fut mis à ſec.

On étoit parti de Londres avec des proviſions pour ſix mois; & ce terme étant expiré, il eſt difficile de concevoir quelles pouvoient être les eſpérances d'Hudſon, dans un Païs dont il connoiſſoit la ſterilité. Auſſi ſe vit il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'Hiver fit paſſer un grand nombre d'Oiſeaux, qui le ſauverent du dernier excès de la faim, & qui aiderent à prolonger le peu de biſcuit qui reſtoit à bord. On ajoute, pour excuſer une ſi haute imprudence, que ſi ſes gens eurent beaucoup à ſouffrir, il porta lui même ſa part de la miſere. A l'arrivée du Printems, il courut la Côte pendant neuf jours, pour chercher quelques Sauvages, dont il pût tirer des vivres. Mais ne trouvant rien qui convînt à ſa ſituation, il revint au Vaiſſeau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner droit en Angleterre. Il diſtribua, dans l'Equipage, le Biſcuit qu'on avoit conſervé. Il regla les Appointemens & les Certificats, dans la ſuppoſition qu'il vint à mourir pendant la route. On raconte qu'en faiſant ces triſtes diſpoſitions, il pleuroit

1611.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

HUDSON. IV. VOÏAGE. 1611.

Triste sort d'Hudson.

à chaudes larmes de l'infortune de ses gens & de la sienne.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avoient juré sa perte. Un Scelerat nommé *Henri Green*, auquel il avoit sauvé la vie à Londres, en lui donnant une retraite dans sa Maison, & l'envoïant à bord de son Vaisseau sans la participation des Propriétaires, avoit conspiré contre lui avec Yvett & d'autres complices. Lorsqu'on fut prêt à partir, ils se saisirent du Capitaine, de Jean Hudson, son Fils, qui étoit encore dans la premiere jeunesse, de James Woodhouse, Mathématicien, qui faisoit le voïage en qualité de Volontaire, du Charpentier & de cinq autres; ils les mirent dans la Chaloupe, sans provisions & sans armes, & les abandonnerent cruellement dans cette affreuse Contrée, pour y périr de misere ou par la barbarie des Sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort: mais on sait qu'ils furent vangés par la Justice du Ciel. Les Rebelles, qui partirent avec le Vaisseau, reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritoient. Green, & deux des complices, furent tués dans une rencontre qu'ils firent des Sauvages. Yvett, qui avoit fait plusieurs

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Hudson. IV. Voïage. 1611.

voïages avec Hudſon, & qui étoit la principale cauſe du déſaſtre, mourut à bord, d'une maladie douloureuſe; & le reſte de l'Equipage ne rentra dans ſa Patrie, qu'après avoir eſſuïé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par l'Ecrivain du Vaiſſeau, nommé Abacuc Pricket, qu'on ſoupçonna, autant que tout autre, d'avoir trempé dans une action ſi noire, mais qu'une protection puiſſante dérobba au châtiment avec tous ſes Compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à ſon retour, de ſe rendre néceſſaire, en rapportant à la Compagnie que la Marée dont on s'étoit ſervi pour remettre le Vaiſſeau à flot, par les ſoixante-deux degrés de latitude, venoit directement de l'Oueſt. Ce récit donna de nouvelles eſpérances aux Directeurs, qui réſolurent ſur-le-champ de faire un nouvel eſſai, & de ſauver en même-tems le malheureux Hudſon, s'il étoit encore en vie.

Voïages de Thomas Button. 1612.

On choiſit pour cette noble entrepriſe, Thomas Button, Officier d'une naiſſance & d'une habileté diſtinguées, qui étoit alors au ſervice du Prince Henri, & que ſes ſervices firent élever dans la ſuite à d'autres honneurs. On lui donna deux Vaiſſeaux, l'un nommé *la Réſolution*, qu'il monta lui-mê-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

me, l'autre appellé *la Découverte*, dont le commandement fut donné au Capitaine *Ingram*; & ces deux Bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de Mai 1612. Il entra dans le Détroit d'Hudson, au Sud des Iles de la Résolution, où il demeura quelque tems pris dans les glaces: mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'Ile de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours, pour faire équiper une Pinasse, dont il avoit apporté les matériaux d'Angleterre; & pénétrant à l'Ouest, il découvrit une Terre qu'il nomma *Cary-Swan's-n'est* (89). Delà, tournant au Sud-Ouest, il vit, par les soixante degrés quarante minutes de latitude, le Païs auquel il donna le nom de *Hopes-chelked*, c'est-à-dire, *Espérances manquées*. Une grosse tempête, qu'il essuïa dans ce dangereux Parage, & qui le jetta vers le Sud, l'obligea de chercher un Port. Il entra, le 15 d'Août, dans une Anse, au Nord d'une Riviere qu'il nomma le Port Nelson, du nom d'un de ses principaux Officiers, qu'il enter-

(89) C'est-à dire, *Porte-nids de Cigne;* apparemment parcequ'on y avoit trouvé quelques nids de ces Oiseaux.

BUTTON. 1612.

ra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'Hiver, il plaça le plus petit de ses Vaisseaux devant le sien, & les fortifia tous deux d'un Pilotis de Sapins, renforcé de terre, pour se garantir de la nége, des glaces, des pluies & des flots. Il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; & ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses équipages. Cependant il perdit quantité de Matelots; & lui-même, il souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'Hiver, qui fut extrêmement rude.

On regrette qu'il n'ait pas donné au Public le Journal exact & suivi de son voïage; d'autant plus qu'il l'avoit dressé avec beaucoup d'application (90). Ellis ne fait pas difficulté d'assurer, qu'aïant conçu, sur ses observations, une forte espérance de parvenir à la découverte du Passage, & n'en voulant partager l'honneur avec personne, il se crut intéressé à ne rien publier. Ce qu'on a rapporté du commencement de son entreprise est tiré de divers Mémoires, sortis de différentes mains, où

(90) Fox a publié, dans son Journal, l'abregé d'une partie du Regître de Button, qu'il avoit eu de Thomas Roe.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

l'on trouve de plus, que malgré la rigueur de l'Hiver, les eaux du Port Nelson ne furent pas prises avant le 16 de Février; ce qu'on attribue aux changemens presque journaliers des vents. Il paroît aussi que Button n'eut pas de peine à se garantir de la faim, puisqu'on lit dans les mêmes Mémoires, que pendant le cours de cet Hiver, ses Equipages tuerent au moins dix-huit cens douzaines de Perdrix & d'autres Oiseaux. Il avoit avec lui plusieurs personnes d'une expérience & d'une capacité supérieures : tels étoient *Nelson*, que la mort lui enleva, mais auquel il fut redevable de la plus grande partie de ses précautions; *Ingram*, qui commandoit le second Vaisseau; *Gibbons*, dont Button disoit lui-même, qu'il n'y avoit jamais eu de plus habile Marin; Robert *Hawbridge*, dont on a quelques remarques sur ce Voïage; & Josias Hobart, Pilote de la Résolution. Ce fut Hawbridge, qui, par ses observations sur la Marée aux Iles des Sauvages, trouva qu'elle venoit du Sud-Est, & qu'elle montoit trois brasses. Pendant tout l'Hiver, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses Officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure, en leur faisant éviter l'inaction,

dont ils auroient peut-être abusé. Il emploïa les uns à mesurer les routes & les distances, les autres à tenir compte des variations du tems, des degrés du froid, & des autres phénomenes de l'air. Il les mit dans la nécessité de s'appliquer tous, en leurs proposant des Questions, auxquelles ils étoient obligés de répondre (91).

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

Quoique la Riviere eût commencé à

(91) On nous en a conservé quelques-unes : »Que » peut-on faire, dans le » lieu où nous sommes, » lorsque le dégel arrive-» ra ? & quelle est la meil-» leure méthode pour » réussir dans la recherche » de la Découverte, aus-» si-tôt que nous serons » en état de partir ? Hobart fit la réponse suivante : » Sur la premiere » question, mon avis est, » si Dieu nous donne des » forces, de suivre cette » Riviere avant que de la » quitter, pour savoir » jusqu'où elle peut être » remontée, & pour ren-» contrer peut être quel-» quesHabitans dont nous » puissions tirer des lumie-» res : à l'égard du pro-» fit, je ne crois point » qu'on en puisse faire ici. » Je répons, sur la secon-» de question, qu'il faut » chercher vers le Nord, » autour de ce Païs occi-» dental, jusqu'à ce que » nous trouvions un pa-» rage où la Marée vien-» ne du côté de l'Ouest, » pousser alors notre rou-» te contre cette Marée, » & chercher de ce côté » le passage ; car, à mon » avis, les Marées que » nous avons eues du côté » de l'Est ne sont que des » courans, venus de quel-» que Promontoire situé » au Nord des Côtes, & » formés par la situation » de l'embouchure des » Rivieres. Si nous pou-» vions une fois décou-» vrir ces Promontoires, » nous trouverions que » la Marée y vient de » l'Ouest. C'est mon sen-» timent, dans lequel je » persisterai jusqu'à ce » qu'il soit détruit par des » raisons plus fortes. Les bons Juges, observe Ellis, reconnoissent aujourd'hui que cet Homme pensoit juste, & que sa méthode est la seule qui soit conforme au bon sens.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BUTTON. 1612.

s'ouvrir le 21 d'Avril, Button ne remit en Mer que plus de deux mois après. Il visita la Côte occidentale de la Baie, en donnant aux lieux les plus remarquables, des noms qu'ils conservent encore. La Baie, où il avoit passé l'Hiver, prit le sien; & le Païs voisin fut nommé la Nouvelle Galle. Hobart, trouvant à soixante degrés de latitude, un courant de Marée fort rapide, qui alloit tantôt à l'Est & tantôt à l'Ouest, marqua ce lieu dans sa Carte par le nom de *Hobart's hope*, l'Espérance de Hobart. La plus grande hauteur, au Nord, où l'on croit que Button ait pénétré, est le soixante-cinquieme degré. On ignore le tems de son retour; mais il revint fort satisfait de ses Observations, qui regardoient principalement les Marées, & persuadé de la possibilité d'un passage au Nord-Ouest (92).

VOÏAGE DE GIBBONS. 1614.

Gibbons, son Parent & son Favori, fut emploïé à la même recherche, en 1614, & fut moins content de son voïage. Il manqua l'entrée du Détroit d'Hudson. Il fut entraîné, par les gla-

(92) La mort du Prince Henri, son Protecteur, l'empêcha de faire un autre Voïage; mais il engagea *Briggs*, fameux Mathématicien à parler au Roi Jacques, pour lui communiquer ses lumieres: il auroit mieux fait de les communiquer au Public, en publiant son Journal.

ces,

tes, dans une Baie qui fut nommée *Gibbon's-hole*, Trou de Gibbons, à cinquante-sept degrés de latitude, au Nord-Est du Continent. Il y fut retenu vingt semaines entieres, dans un continuel danger; & son Vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise, quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'il ne l'avoit formée que sur les instructions de son Ami.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

GIBBONS. 1614.

L'année suivante offre une Expédition beaucoup plus célebre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité de sa dépense n'étoit pas capable de rebuter. Robert *Byleth*, qui avoit été des trois derniers Voïages, fut choisi pour commander *la Découverte*, Navire de cinquante-cinq Tonneaux, & reçut pour Pilote le fameux Guillaume *Baffin*, dont la réputation a comme éclipsé le sienne. Ils mirent à la voile le 18 d'Avril; & dès le 6 de Mai, ils reconnurent le Groenland, à l'Est du Cap *Farewell*. Le 27., ils passerent les Iles de la Résolution. Dans un bon Havre, qu'ils trouverent au Nord de ces Iles, ils observerent que la Marée venoit d'Est-Sud-Est; aux Iles des Sauvages, ils rencontrerent un grand nombre d'Habitans du Païs, avec lesquels

BYLETH ET BAFFIN. 1615.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Byleth et Baffin.

1615.

ils entrerent en Commerce. Leur Journal, qui met ces Iles à soixante-deux degrés trente minutes de latitude, y fait monter aussi haut la Marée, qu'aux Iles de la Résolution. Delà pénétrant toujours à l'Ouest, ils découvrirent, par les soixante-quatre degrés, une Ile qu'ils nommerent *Mill-Island*, Ile du Moulin, parceque la glace y paroissoit comme moulue : la Marée y venoit du Sud-Est. Le 10 de Juillet, ils virent la terre à l'Ouest, & la Marée y venoit du Nord. Il en conçurent tant d'espérance pour le passage, qu'ils donnerent à cet endroit le nom de *Cap Comfort*, Cap de Consolation, à soixante-cinq degrés de latitude, & quatre-vingt six degrés dix minutes de longitude de Londres. Mais après avoir doublé le Cap & s'être avancé douze ou treize lieues, ils virent que la Côte tournoit au Nord-Est à l'Est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, & mouillerent le 9 de Septembre dans la Rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul Homme.

1616.

Ce Voïage fit rappeller, aux deux Avanturiers, qu'il n'y avoit point de succès à se promettre par la Baie d'Hudson (93). Mais ne regrettant que les

(93) Ellis observe qu'il avoit sondé l'endroit le moins propre pour le passage.

six mois qu'ils y avoient emploïés, ils proposerent à la Compagnie de les équiper pour une autre Expédition, par le Détroit de Davis : on leur rendit le même Vaisseau, sur lequel aïant mis à la voile le 26 de Mars 1616, ils entrerent dans ce Détroit le 14 Mai. Mais en arrivant par les soixante-douze degrés vingt minutes de latitude, ils commencerent à désesperer du passage, par la seule raison que la Marée y étoit si basse qu'elle ne montoit pas au-dessus de huit ou neuf piés, & qu'elle n'avoit même aucun courant régulier. La grosse Marée de la Nouvelle Lune y commençoit un quart après neuf heures, & le flux venoit du Sud. A la même hauteur, ils reconnurent le Cap d'Espérance de Sanderson, qui étoit le plus haut point du Nord où Davis avoit poussé sa route. Baffin observe, dans son Journal, que ce Voïageur pût y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la Mer sans glaces, & le passage fort large ; mais il répete que la nature de la Marée & du courant devoit les détruire.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

BYLETH ET BAFFIN. 1616.

Cependant Byleth n'en continua pas moins sa route. Il arriva, au commencement de Juin, par les soixante-douze degrés quarante-cinq minutes, sous

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BYLETH ET BAFFIN 1616.

une petite Ile qu'il nomma *Women's-Island*, Ile des Femmes, parcequ'il y trouva deux ou trois Femmes, des Tentes & des Canots. Les glaces, qui l'incommodoient beaucoup, l'obligerent, le 12, d'entrer dans un Port où les Sauvages lui apporterent quantité de peaux & de cornes (94); ce qui la fit nommer *Horn-Sound*, Sond de Cornes. Aprés y avoir passé quelques jours, il remit en Mer, malgré l'incommodité des glaces; & le premier de Juillet il trouva la Mer libre, par les soixante-quinze degrés quarante minutes. Ici les espérances de Baffin se ranimerent. On doubla, le 3, un beau Cap à soixante-seize degrés trente-cinq minutes, qui reçut le nom de Cap de Diggs, à l'honneur d'un des principaux Chefs de la Compagnie Angloise. On passa devant un beau Sond, qui fut nommé *Woolstenholme Sound*, du nom d'un autre Directeur. Le 5, on se trouva dans un autre Sond, à soixante-dix-sept degrés trente minutes; il fut nommé *Whale's-Sound*, Sond des Baleines, parcequ'on y vit un grand nombre de ces Animaux.

Byleth & Baffin s'avancerent ensuite vers un quatrieme Sond, qui s'é-

(94) De Licornes de Mer, suivant le Journal.

tend au-delà des soixante-dix-huit degrés, & qu'ils nommerent Sond de Smith; il est à l'extrêmité d'une Baie, qui reçut le nom de *Baffin's-Bay*, Baie de Baffin, & qu'Ellis fait commencer au Cap de Sanderson. Tous ces lieux sont sur la Côte orientale de ce Continent, le même que Frobisher, ou plutôt la Reine Elisabeth, avoit nommé *Meta incognita*, & qui n'est en effet que la Côte orientale du Groenland : ils rencontrerent une prodigieuse quantité de Baleines dans le Sond de Smith, plus grandes qu'ils n'en avoient jamais vû dans aucune Mer. La déclinaison de l'Aiguille, dans cette Baie, alla jusqu'à cinquante-six degrés, c'est-à-dire, plus de cinq points vers l'Oueft; & Baffin assure que c'est la plus grande qu'on ait jamais observée.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BYLETH ET BAFFIN. 1616.

En faisant route vers l'Ouest, ils découvrirent plusieurs Iles, qui furent nommées *Cary's Islands*, Iles de Cary; & le premier Sond, qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'*Alderman-Jones's Sound.* Le 12, ils arriverent par les soixante-quatorze degrés, dans un autre Sond, qu'ils nommerent *Lancaster's Sound.* Baffin ne cessa point de suivre la Côte occidentale du Détroit de Davis, jusqu'au 27, où reconnois-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Byleth et Baffin. 1616.

sant les Iles du Cumberland, il déses-pera de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les Malades étoient en grand nombre à bord. On fit route vers la Côte de Groenland, & l'on entra dans le Port de Cockin, à soixante-cinq degrés quarante-cinq minutes. La haute Marée de la Nouvelle Lune y commençoit à sept heures, & montoit plus de dix-huit piés. Une grande abondance de Bistorte, que ce Port offroit pour le soulagement des Malades, les mit bientôt en état de souffrir la Mer, & l'on arriva, le 30 d'Août, à la Rade de Douvres.

Byleth, dans une Lettre fort sensée, qu'il écrivit au Directeur Woolstenholme, déclara positivement qu'on ne devoit rien espérer, pour la découverte du passage, par le Détroit de Davis. Il ajoutoit que d'ailleurs, on ne pouvoit trouver de lieu plus propre à la Pêche des Saumons, des Vaches marines & des Baleines; & l'expérience l'a vérifié, puisque les Hollandois y ont établi une Pêche annuelle, qui leur a produit d'immenses richesses. Baffin ne parut pas moins persuadé que le passage ne pouvoit être dans le Détroit de Davis: mais il demeura dans l'opinion qu'il en existoit un au Nord-Ouest; & jus-

qu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes orientales après avoir été blessé au siege d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

VOÏAGE DE FOX. 1631.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie Angloise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle étoit occupée d'autres soins. Cependant il restoit, en Angleterre, une forte impression des raisonnemens de Davis, de Gilbert, d'Hudson & de Baffin. Un Particulier, nommé *Lucas Fox*, Homme né pour la Mer, en faisoit l'unique sujet de ses méditations, & ne cessoit point d'en conférer avec ceux qui avoient été emploïés aux Voïages précédens. Il prit soin de recueillir toutes les Cartes & tous les Journaux de ces Expéditions. Enfin l'ardeur extraordinaire de son zele le fit connoître des plus célebres Mathématiciens, qui s'engagerent à lui procurer un Vaisseau du Roi, pour recommencer les tentatives. Ils présenterent, en 1630, une savante Requête au Roi Charles I; & ce Prince ne rejetta point des sollicitations si graves. Cependant la saison trop avancée lui aïant fait remettre l'exécution de l'entreprise à l'année suivante, Briggs, un des principaux Ma-

thématiciens, mourut dans l'intervalle; & les espérances de Fox demeurerent suspendues. D'un autre côté, quelques Négocians de Bristol, sollicités par un Officier de Mer, avoient formé le même projet. Ils proposerent, aux Amis de Fox, de s'associer avec eux, en faisant partir un Vaisseau dans la même vue, à condition que les uns & les autres auroient une part égale au profit de la Découverte, auquel des deux Vaisseaux que cette faveur fût réservée. Leur proposition fut acceptée. Vers le même tems, Thomas *Roe*, déja célebre dans ce Recueil (95), arriva de Suede, où son mérite l'avoit fait emploïer (96), & prit tant d'affection pour Fox, que l'aïant presenté à la Cour, il y fit renaître en sa faveur un dessein qui sembloit abandonné. On lui donna des instructions, avec une Carte où toutes les découvertes étoient rassemblées; & le Roi même, paroissant compter sur le succès d'un Voïage entrepris sous ses auspices, le chargea d'une Lettre pour l'Empereur du Japon.

Le Vaisseau, qui lui fut confié, étoit

(95) Voïez, ci dessus, son Voïage dans l'Indoustan, Tom. XXXVIII.

(96) En qualité d'Ambassadeur d'Angleterre.

une Pinasse Roïale, nommée *le Charles*, de vingt tonneaux, avec vingt-deux Hommes d'Equipage & des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 de Mai 1691; & le 13 de Juin, il étoit à cinquante-huit degrés trente minutes de latitude Septentrionale. Il entra, le 22, dans le Détroit d'Hudson; ensuite, après avoir passé le Païs que Button avoit nommé Cary-Swan-sneft, il arriva, par les soixante-quatre degrés une minute, à la Côte qui avoit reçu du même Voïageur le nom de *Ne-ultra*, mais à laquelle il donna celui de *Thomas-Roe's-welcome*, Bienvenue de Thomas Roe, qu'elle a continué de porter. C'est une Ile, dont les terres sont entrecoupées de Montagnes. Le tems étoit beau; c'est-à-dire, que la Mer étoit sans glaces, & la terre déchargée des néges. La Côte, qui paroissoit fort saine, ressembloit par ses inégalités aux Promontoires de l'Océan, & la Marée y montoit de quatre brasses. Fox, passant de-là au Sud-Ouest, découvrit par les soixante-trois degrés trente-sept minutes un grand Cap au Sud, avec de petites Iles. Dans la même route, & plus au Sud, il rencontra une Ile, par les soixante-trois degrés, à laquelle il donna le nom de

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

FOX. 1631.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

FOX. 1631.

Cobham Brooke. Le 30, à dix lieues de Cobham Brooke, il vit une autre Ile, qui fut nommée *Dun-Fox Island*, où la Marée venoit du Nord-Est & montoit d'environ douze piés. A soixante deux degrés cinq minutes, il se trouva entre plusieurs petites Iles, qu'il nomma les *Mathématiques de Briggs*. Plus il s'éloignoit du Welcome, moins la Marée paroissoit monter. A la fin, dit-il, elle devint presqu'imperceptible, & cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 d'Août, il rencontra le Vaisseau associé, commandé par le Capitaine James. Il eut une longue conférence avec cet Officier, qui étoit celui dont les Négocians de Brest avoient écouté les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la Marée & par les courses des Baleines, il paroissoit vraisemblable que le passage étoit dans le Welcomte de Thomas Roe, ou Ne-ultra de Button. Au commencement d'Octobre, il repassa le Détroit d'Hudson; & d'heureux vents le ramenerent aux Dunes à la fin du mois.

La Relation de son Voïage, qu'il publia aussi tôt, fut dédiée au Roi: il y établit, comme un point incontestable, que les hautes Marées, qu'i

avoit rencontrées au Welcome, ne pouvoient absolument venir par le Détroit d'Hudson, mais qu'elles devoient y être amenées par quelque Mer orientale, ou par celle qui porte le nom de Mer du Sud. Il y trace judicieusement leur cours, en observant que celle qui vient par le Détroit d'Hudson monte à son entrée, c'est-à-dire aux Iles de Résolution, cinq brasses en allant & venant. Il ajoute que, suivant le Journal d'Hudson, elle montoit à l'Ile de la Merci de Dieu un peu plus de quatre brasses; que lui-même, il avoit trouvé, à soixante-quatre degrés dix minutes de latitude, que venant du Nord elle y montoit plus de vingt piés, dans le tems même des basses eaux, & qu'en rasant toujours cette Côte occidentale, il l'avoit vue diminuer peu à peu jusqu'au Port Nelson, où elle ne montoit que neuf piés. Delà il conclut que si l'on considere la distance, qui est de deux cens cinquante lieues en montant, & les obstacles que la Marée rencontre en chemin parmi tant d'Iles & de Bas-fonds, il doit paroître inconcevable que de si prodigieuses quantités d'eau puissent se retrouver de douze en douze heures, sans être remplacées par celles de quelque

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Fox. 1631.

grande Mer. Sur ces principes, non-seulement Fox assure que le Passage existe réellement, mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. On y trouvera, dit-il, une large ouverture, dans un climat tempéré; ce qu'il fonde sur sa propre expérience, aïant observé que plus il montoit vers le Nord de la Baie d'Hudson, plus il trouvoit le tems chaud & la Mer dégagée de glaces.

Voïage de James.

Le Capitaine James, qui étoit parti dans le même-tems, pour la même découverte, ne manquoit point d'esprit, ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avoit point assez d'expérience des voïages du Nord, pour commander une Expédition de cette nature. Il entra dans le Détroit d'Hudson, vers le milieu de Juin, & les glaces lui causerent beaucoup d'embarras. Il en fait un long récit, qu'on n'accuse point d'exagération; mais on rejette ses disgraces sur lui-même, parcequ'il avoit perdu trop de tems au fond de la Baie, où, malgré la conférence qu'il avoit eue avec Fox, il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ses espérances, l'émulation contribua plus que tout le reste à l'arrêter dans cette Mer, pour y pousser ses recherches au Printems.

Le lieu qu'il choisit, fut l'Ile de Charleton, à cinquante-deux degrés de Latitude. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'Octobre, lorsque les néges vinrent à tomber avec un froid excessif. Cependant la Mer ne fut prise de la gelée qu'au milieu de Décembre ; mais le froid aïant continué avec la même rigueur jusqu'au milieu d'Avril, on juge qu'il dût être insupportable pour des Gens qui n'avoient d'autre asyle qu'une Tente, couverte des voiles du Vaisseau, & qui trouvoient à peine, dans l'Ile, quelques brossailles pour faire du feu. Quel état, pour un Hiver si long, qu'ils se virent encore assiegés de glaces long-tems après qu'elles furent fondues sur les Côtes de la Baie ! Le 23 d'Avril, il tomba de la pluie pendant tout le jour ; & la nége étoit fondue le 3 de Mai dans plusieurs endroits de l'Ile. Le tems étoit chaud, le 13, pendant le jour ; mais il geloit encore toutes les nuits. Le 25, les glaces, s'étant fendues sur toute la Baie, flottoient autour du Vaisseau. Le 30, il n'en restoit plus entre le Vaisseau & l'Ile ; & l'on s'apperçut, le même jour, que la terre commençoit à pousser. Cependant la Mer étoit encore pleine de glaçons le

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

James. 1631.

15 de Juin. Il n'en faisoit pas moins chaud, & l'on eut de l'orage le jour suivant. Enfin toute la Baie se trouva ouverte le 19; & les glaces furent poussées vers le Nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, poussa au Nord-Ouest, & visita cette partie de la Côte qui est à la hauteur de l'Ile de Marbre. Ensuite, faisant route vers le Continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'Ile de Nottingham. Mais on approchoit déja de la fin d'Août. James, pressé par les sollicitations unanimes de ses Gens, se disposa au retour, & sortit assez heureusement du Détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 d'Octobre au Port de Bristol.

La Relation, qu'il publia de son voïage, contient des observations curieuses (97) : mais il paroît que les difficultés qu'il avoit essuïées l'avoient fait changer d'opinion, sur la réalité d'un passage au Nord-Ouest. Il déclare positivement que le fruit de ses travaux étoit d'avoir reconnu, » ou qu'il n'y » avoit aucun passage, ou que s'il y » en avoit un, il devoit être si mal si-

(97) L'usage que le célebre Boyle en a fait dans ses Ouvrages a donné un grand relief au Journal de James.

» tué, qu'il y auroit peu d'utilité à le » découvrir (98) «. Son témoignage,

(98) Il fonde ses doutes sur trois raisons. » Il » y a une Marée constante, qui entre dans » le Détroit d'Hudson, » & le flux vient toujours du côté de l'Est : » à mesure qu'il avance, » il s'altere, & ne tient » plus le tems de la Marée de la pleine Mer. » La même chose arrive » lorsqu'il entre dans des » Baies & des Bas-fonds, » où il est interrompu & » renversé par des demies » Marées. 2°. Il n'y a » point ici de petits Poissons, tels que des Merlus, &c. Il y en a fort » peu de grands. On n'y » trouve pas, non plus, » sur la Côte, des os de » Baleines, de Vaches » marines, & d'autres » grands Poissons, ni » aucune sorte de Bois » flotté. 3°. Par les soixante-cinq degrés trente » minutes, on voit les » glaces couchées sur toute la Mer, en forme de » bandes, & je suis persuadé, dit James, que » les Bas-fonds & les petites Baies en sont les » Matrices. S'il y avoit » quelque Mer au-delà, » elles seroient toutes brisées en morceaux, comme il arrive lorsqu'elles passent par le Détroit en se jettant dans » la Mer, qui est vers » l'Est. Il ajoute, comme un quatrieme argument, » que les glaces » ont leur issue vers l'Est, » & que c'est par-là qu'elles se déchargent, de ce » côté, dans le Détroit » d'Hudson.

Les Partisans du passage ont répondu au premier de ces faits, qu'il est juste, mais qu'il ne fait rien à la question; & que si James eût sondé la Marée au Welcome de Thomas Roe, ce qu'il n'avoit pas fait, il auroit été convaincu, par les raisons mêmes qu'il allegue ici, qu'elle ne pouvoit venir de l'Océan Atlantique. Au second fait, on répond aussi qu'il est vrai, & que la conclusion en est juste; mais on ne l'accorde que pour la partie de la Baie que James a visitée. Fox trouva aux environs du Welcome quantité de petits Poissons, comme de grands. Or, non-seulement la raison de James tombe pour les parties qu'il n'a pas visitées, mais elle y détruit sa conclusion; car s'il est vrai qu'on doive désespérer du passage, dans les lieux où ces signes ne se trouvent point, il s'ensuit qu'on

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

& l'effraïante peinture qu'il faisoit de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglois pour les Découvertes, qu'ils demeurerent près de trente ans dans l'inaction.

VOÏAGES DES DANOIS.

JEAN MUNK. 1619.

En 1619, les Danois avoient formé quelques entreprises dans la même vue. On ne parle point des Voïages qu'ils avoient faits en Islande & dans le Groenland, qui étoient connues fort anciennement (99), & qui n'appartien-

peut l'espérer partout où ils se trouvent. A l'égard du troisieme fait, James suppose que les parties les plus Septentrionales de la Baie, qu'il n'avoit pas visitées, sont extrêmement prises de glaces; au lieu que par la Relation de Fox, il paroît qu'il y a moins de glaces vers le Nord, & qu'au contraire les glaces des parties méridionales de la Baie sont brisées en morceaux & chassées par les grandes masses d'eau qui viennent du Nord; ce qui, dans ses principes mêmes, prouve qu'il doit y avoir une communication avec quelque autre Mer. Enfin, l'on répond au quatrieme, que comme le flux des Marées entraîne avec lui quantité de glaces, par le Détroit, dans la Baie d'Hudson, il est naturel qu'il en sorte beaucoup par le reflux, comme celles qui se sont formées dans la Baie en sortent aussi par le même endroit.

(99) Le Continuateur de Pufendorf cite un Acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix la-Chapelle, le 15 Mai 8:4, où l'Islande & le Groenland sont expressément nommées. C'est un Privilége accordé à l'Eglise de Hambourg, & l'on y lit : *Danorum, Suecorum, Norveon, terræ Gronlandon, Halingalandon, Islandon, Seredevindon, & omnium septentrionalium & orientalium Nationum, magnum cælestis gratiæ prædicationis sive adquisitionis patefecit ostium.* Tom. II. chap. 10. page 413.

MUNK. 1619.

nent point à cet article : mais sous le regne de Christian IV, un Capitaine Danois, nommé *Munk*, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales par le Détroit d'Hudson, & partit avec deux Vaisseaux, le 19 de Mai 1619. Le 20 de Juin, il reconnut le Cap de Farewell, au Midi du Groenland. Là, prenant sa route de l'Ouest au Nord, il trouva quantité de glaces, qu'il sut éviter; il entra dans le Détroit d'Hudson, qu'il nomma le *Détroit de Christian*; & relâchant sur la Côte de Groenland, dans une Ile, qui s'y trouvoit habitée (1), il y prit des Renes, & la nomma *Reen Sund*, c'est-à-dire, le Détroit, ou le Sond des Rênes. Le Port, où il passa quelques jours, après y avoir arboré le nom & les armes du Roi son Maître, fut nommé *Munkenes*. Il en partit le 22 de Juillet. Les orages & les glaces l'obligerent de se mettre à couvert, le 28, entre deux Iles, où il faillit de périr dans le Port même. Ce Détroit dont il prit aussi possession, en y laissant le nom & les armes du Roi, reçut le nom de *Hare-Sund*, Détroit des Lievres, parcequ'il

(1) C'est-à-dire, sans doute, qu'il y trouva quelques Esquimaux errans, car on ne leur connoît point d'Habitations fixes.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MUNK. 1619.

avoit vu quantité de ces Animaux dans une des Iles voisines. Le 9 d'Août, il fit voile vers l'Ouest-Sud-Ouest, avec un vent de Nord Ouest. Une grande Ile, couverte de nége, qu'il rencontra sur la Côte Méridionale du grand Détroit, fut nommée *Suceland*. Le 20, il porta de l'Ouest au Nord; mais l'épaisseur du brouillard lui déroba la vue de la Terre, quoiqu'en cet endroit la largeur du Détroit ne soit que de [illegible] lieues. Enfin, il entra dans la [illegible] d'Hudson, qu'il nomma, en Latin, *Mare novum*, Mer Nouvelle, & *Mare Christianum*, Mer Christiane. Le premier de ces deux noms fut donné proprement à la partie Septentrionale, & le second à la Méridionale. La route de l'Est-Nord-Ouest, qu'il s'efforça de tenir, le conduisit jusqu'aux soixante-trois degrés vingt-minutes, où se trouvant arrêté par les glaces, il fut obligé de passer l'Hiver dans un Port qu'il nomma *Munken's Winter Haven*, c'est-à-dire, le Port d'Hiver de Munk; & la Contrée voisine reçut le nom de Nouveau Dannemark.

Ce Port, où il étoit arrivé le 7 de Septembre, est à l'embouchure d'une Riviere, qu'il voulut reconnoître : mais il n'y fit pas plus d'une lieue & demie,

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

MUNK. 1619.

ſans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre avec lui quelques Soldats, avec leſquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines, & d'autres preuves que le Païs n'étoit pas ſans Habitans. Cependant, n'aïant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible courſe, qu'une grande quantité de Gibier, qui ſervit à lui épargner ſes vivres. Il fit une groſſe proviſion pour l'Hiver; ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Ses liqueurs, ſans en excepter l'eau de-vie, ſe gelerent juſqu'au fond, & briſerent tous leurs tonneaux & leurs vaſes. Les maladies, ſurtout le Scorbut, attaquerent les Equipages de ſes deux Vaiſſeaux, dont l'un étoit de quarante-huit Hommes, & l'autre de ſeize. Ils ſe trouverent tous hors d'état de s'entre-ſecourir, & la mortalité devint preſque générale. Au mois de Mai 1620, ceux qui avoient ſurvécu ſentirent augmenter leurs douleurs. La diſette ſe joignoit à tant de miſeres, & les forces manquoient aux plus réſolus, pour tuer des Animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affoibliſſement, ſe trouva ſeul dans ſa hu- 1620.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MUNK. 1620.

te, si mal, qu'il n'y attendoit plus que la mort. Cependant, aïant repris courage, il sortit de sa hute pour chercher ses Compagnons : il n'en trouva que deux ; le reste étoit mort. Ces trois hommes s'encouragerent mutuellement. Ils gratterent la nége, sous laquelle ils trouverent, comme les Renes, des herbes, & des racines, qui les ranimerent. Ensuite la pêche & la chasse leur donnerent une nourriture plus forte. Le beau tems, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, & leur rendit assez de courage pour entreprendre de repasser en Dannemark. Ils abandonnerent leur grand Vaisseau, dont la manœuvre excedoit les forces de trois hommes, & se livrerent sur l'autre à la protection du Ciel. Le Port, où ils avoient passé cet affreux Hiver, reçut le nom de *Jons Munk Bay*, c'est-à-dire, Baie de Jean Munk. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arriverent au Cap de Farewell, d'où ils entrerent dans l'Ocean. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils aborderent, le 25 de Septembre, en Norwege ; & d'autres dangers, qu'ils coururent dans le Port, ne les empêcherent point d'y descendre heureusement.

Ils furent reçus, en Dannemark, comme des gens sortis du tombeau; & le recit de leurs avantures n'aïant pû causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin, Munk lui-même, à force de refléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, & résolut de tenter encore une fois le passage du Nord-Ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un Vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes, qui s'associerent en sa faveur. Tout étoit prêt pour sa navigation; lorsqu'en prenant congé de la Cour, on lui parla de sa premiere entreprise; & le Roi, l'exhortant à bien faire, attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible, répondit moins respectueusement qu'il ne l'auroit dû; & le Roi, oubliant la modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux Capitaine. Il se retira désespéré, se mit au lit, rejetta toute sorte de consolation & de nourriture, & mourut peu de jours après. Telle fut la fin & la récompense d'un

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

Homme, dont la Baie d'Hudson conservera long-tems le nom dans ses Ports & Rivieres.

VOÏAGE DES ESPAGNOLS. D'AGUILAR. 1602.

C'est ici l'occasion, annoncée dans le T. XXXVIIIme de ce Recueil, de rappeller un voïage des Espagnols, entrepris en 1602, pour continuer la découverte des Côtes au-delà du Cap de Mendocin (2), dernier terme de leurs Navigations au Nord (3). De trois Vaisseaux qui furent

(2) Ainsi nommé, à l'honneur d'Antoine de Mendoce, premier Viceroi de la Nouvelle Espagne : il fut découvert alors par trois Vaisseaux, dans leur retour des Philippines. *Voiez* ci-dessus les Voïages de Dampier.

JEAN DE FUEN. 1592.

(3) Cependant on lit dans Purchas, qu'un Pilote au Service d'Espagne, nommé Jean *de Fuen*, parvint, en 1592, dans une petite Caravelle, à la hauteur de quarante-sept degrés, où il trouva que la Terre tournoit au Nord-Est, avec une grande ouverture entre les quarante sept & quarante-huit degrés. Il y entra, y fit voile pendant plusieurs jours, & trouva que la Terre tournoit encore, quelquefois Nord-Ouest, Nord-Est & Nord, Est même & Sud-Est. Il y vit plusieurs Iles, entr'autres, une grande à l'entrée, sur la Côte Nord-Ouest, avec un rocher très haut, semblable à une Colomne. Enfin, aïant trouvé cette Mer fort étendue de tout sens, & large de quarante lieues dans l'embouchure du Détroit par lequel il étoit entré, il pénétra si loin, qu'il se crut arrivé dans la Mer du Nord, & par conséquent avoit achevé la Découverte pour laquelle il étoit envoïé ; ce qui le détermina aussi-tôt à retourner vers la Nouvelle Espagne, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état de résister aux Sauvages, dont il craignoit les attaques. On lui promit des récompenses, qu'il ne reçut, ni à Mexico, ni à Madrid ; & son chagrin l'aïant fait fuir d'Espagne, pour se retirer dans sa Patrie, il fut rencontré à Venise, par Michel *Lock*, Navigateur An-

D'AGUILAR, 1603.

emploïés à cette expédition, & qui s'avancerent ensemble jusqu'aux trente-huit ou trente-neuf degrés de latitude Septentrionale, où ils trouverent un bon Port, qu'ils nommerent le Port de *Monterey*, l'un reprit, delà, vers la Nouvelle Espagne. Les deux autres continuerent leur route jusqu'aux quarante-deux degrés; & l'un des deux ne passa point le Cap blanc de Saint Sebastien (4), nom qu'ils donnerent à un Cap qu'ils trouverent à cette hauteur, un peu au-de-là du Cap Mendocin, qu'on place à quarante un degrès & demi de latitude. Mais le troisieme, qui n'étoit qu'une Frégate, nommée *les Trois Rois*, continua sa navigation: & le 19 Janvier 1603, Martin d'Aguilar,

glois, qui lui offrit plus de faveur à la Cour de la Reine Elisabeth. Mais la mort lui ôta le pouvoir d'en profiter. *Collect. de Purchas*, *Tome III. page* 849. On lit aussi dans la *Monarch. Ind.* de Torquemada, (l. 5. ch. 45.) » que Philippe » s'étoit déterminé à faire découvrir les Côtes » de Californie, sur l'avis que certains Etrangers lui avoient donné, » qu'ils avoient passé de » la Mer du Nord à celle » du Sud, par le Détroit » d'Anian, &c. M. de l'Ile, qui adopte ces récits, jusqu'à les avoir pris pour une partie des fondemens de ses nouvelles Cartes, a promis des éclaircissemens sur ce prétendu Détroit d'Anian, dont on fait que l'existence passe pour fort douteuse.

(4) Cap blanc, parcequ'il est proche de plusieurs Montagnes couvertes de nége.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

D'AGUILAR. 1603.

qui la commandoit, trouva qu'à la latitude de quarante-trois degrés, la Côte tournoit au Nord-Eſt. Il vit, à cette hauteur, une Riviere, ou un Détroit très navigable, dont les bords étoient couverts d'une grande quantité d'arbres: mais la violence des vagues & la rapidité des Courans ne lui aïant pas permis d'y entrer, il prit auſſi le parti de retourner vers Acapulco, parceque ſes inſtructions ne portoient pas qu'il allât plus loin au Nord.

Ceux qui ſont perſuadés de l'exiſtence d'une Mer de l'Oueſt, regardent aujourd'hui cette ouverture, & celle dont on vient de parler dans une Note, comme ſes entrées dans la Mer du Sud. Mais il paroît que les Eſpagnols demeurerent perſuadés qu'elles communiquoient à la Mer du Nord. Après avoir différé quelque tems à vérifier cette Mer, par une politique facile à pénétrer, les entrepriſes des Anglois, des Hollandois & des Danois qui pouvoient leur en dérober la gloire & les avantages par la Mer du Nord, exciterent enfin leur jalouſie, & leur firent prendre, en 1640, la réſolution d'achever ce qu'ils ſe flattoient d'avoir heureuſement commencé par la Mer du Sud. C'eſt du moins ce qu'ils ſemblent avouer eux-

mêmes

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST. D'AGUILAR. 1603.

mêmes dans la Relation suivante, que M. de l'Ile a donnée en François (5), sur une traduction que les Anglois en avoient publiée dans leur Langue, en 1708. Il reste, à la vérité, quelques doutes sur l'authenticité de cette Piece : mais divers suffrages d'un grand poids, les preuves que M. De l'Ile a recueillies en sa faveur (6), & celles, qu'il fait encore espérer, ne permettent pas du moins de la croire étrangere à ce Recueil. On renvoie, pour l'éclaircissement, aux nouvelles Cartes & aux Mémoires. Il suffit de la représenter telle que M. De l'Ile l'a donnée, c'est-à-dire avec ses corrections, & sans rien changer à la forme de l'original; distinction qu'elle mérite par sa singularité (7).

VOÏAGE DE L'AMIRAL DE FONTE. 1640.

LES VICEROIS de la Nouvelle Espagne & du Pérou aïant été avertis, par

(5) Dans ses *Mémoires* publiés à Paris, en 1753, sous le titre de *Nouvelle Carte des Découvertes*, &c.

(6) *Ibidem.*

(7) Elle porte pour titre, dans les termes de M. de l'Ile : » Lettre écrite » par l'Amiral Barthelemi de Fonté, alors » Amiral de la Nouvelle » Espagne & du Pérou, » à présent Prince du Chili, dans laquelle il » rend compte de ce qu'il » y a de plus important » dans son Journal, depuis le Callao de Lima » au Pérou, & de ses » recherches pour découvrir s'il y a quelque » passage au Nord-Ouest » de l'Océan Atlantique, » dans la Mer du Sud & » à la grande Tartarie.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

la Cour d'Espagne, que les différentes tentatives des Anglois, tant celles qui se firent sous le regne de la Reine Elisabeth & du Roi Jacques, que celles du Capitaine Hudson & du Capitaine James, dans la seconde, la troisieme & la quatrieme année du regne de Charles I, avoient été renouvellées en 1630 (8), quatorzieme année du même Roi Charles, par quelques habiles Navigateurs de Boston, dans la Nouvelle Angleterre : moi, Amiral de Fonté, je reçus ordre d'Espagne & des Vicerois, d'équiper quatre Vaisseaux de guerre, & nous nous mîmes en Mer, au Callao de Lima, le 3 d'Avril 1640; moi, l'Amiral Batthelemi de Fonté, dans le Vaisseau le *Saint-Esprit*; le Vice-Amiral Dom Diego Penelossa, dans le Vaisseau la *Sainte Lucie*; Pedro *Bernardo*, dans le Vaisseau le *Rosaire*, & Philippe *de Ronquillo* dans le *Roi Philippe*.

Le 7 d'Avril, à cinq heures du soir, aïant fait deux cens lieues, nous arrivâmes à la hauteur de Saint Helene, au bord de la Baie de Guayaquil, & à deux degrés de latitude Méridionale. Nous jettâmes l'ancre au Port de Sainte Helene, au-dedans du Cap, où cha-

(8) Voïez ci-dessus.

que Equipage se pourvut abondamment d'une espece de bitume, ou de godron, d'une couleur obscure, tirant un peu sur le verd. C'est un excellent remede contre le scorbut & l'hydropisie. On s'en sert aussi pour espalmer les Vaisseaux; mais nous le prîmes pour remede. Il sort de la terre en bouillonnant.

Le 10, nous passâmes la Ligne Equinoxiale, à la vûe du Cap del Passao; & le jour suivant nous doublâmes celui de Saint François, par un degré sept minutes de latitude Septentrionale. Nous mouillâmes, à l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, à quatre-vingt lieues du Cap Saint François, à l'Est tirant au Sud. On y jetta les filets, & l'on prit une grande quantité de fort bons Poissons. Plusieurs personnes de chaque Bord descendirent au rivage, & tuerent un grand nombre de Chevres & de Porcs sauvages. D'autres acheterent, des Habitans du Païs, vingt douzaines de Coqs & de Poules d'Indes, des Canards & d'excellens fruits: c'étoit dans un Village, à deux lieues Espagnoles, ou six milles & demi de l'embouchure de la Riviere de Sant'-Iago, sur la gauche. On peut remonter cette Riviere avec de petits Vaisseaux, l'espace de quatorze lieues Espagnoles,

environ Sud-Eſt de la Mer, & preſqu'à moitié chemin de la belle Ville de Quito, qui eſt à vingt-deux minutes de latitude méridionale.

Le 16, nous fîmes voile de la Riviere de Sant'-Iago, pour le Port & la Ville de Realejo, à trois cens vingt lieues Oueſt-Nord-Oueſt, un peu plus à l'Oueſt, environ à onze degrés quatorze minutes de latitude Boréale, laiſſant à Basbord la Montagne de Saint Michel, & la Pointe de Cazamina à Stribord. Le Port de Réalejo eſt très ſûr : il eſt couvert, du côté de la Mer, par les Iles Ampallo & Mongreza, toutes deux bien peuplées de Naturels du Païs, & par trois autres Iles : c'eſt à Réalejo qu'on bâtit les grands Vaiſſeaux, dans la Nouvelle Eſpagne. Il n'eſt éloigné que de quatre milles, par terre, du commencement du Lac Nicaragua, qui tombe dans la Mer du Nord, à douze degrés de latitude Septentriole, près des Iles *del Grano*, ou de las Perlas. On trouve, aux environs de Realejo, une grande abondance de bois ferme, des Cedres rougeâtres, & toute ſorte de bois pour la conſtruction des Vaiſſeaux. Nous y achetâmes quatre longues Chaloupes, bonnes voilieres, & conſtruites exprès pour aller

à voiles & à rames; chacune d'environ douze tonneaux, & de trente-deux piés de quille.

Le 26, nous fîmes voile de Realejo pour le Port de *Saragua*, ou plutôt *Salagua*, & nous passâmes entre les Iles & les Bas-fonds de Chamilli. Ce Port est situé par les soixante-dix-sept degrés trente-une minutes, à quatre cens quatre-vingt lieues au Nord-Ouest-quart-à-l'Ouest, un peu à l'Ouest de Realejo. Dans la Ville de Salagua, & dans celle de Compostella, qui n'en est pas éloignée, nous engageâmes un Maître, & six de ses Matelots, qui font, avec le Naturels du Païs à l'Est de la Californie, le trafic des Perles, que ceux ci pêchent sur un Banc situé par les vingt-neuf degrés de latitude Septentrionale, au Nord du Banc de Saint Jean, qui est par les vingt-quatre degrés. Ce Banc est à vingt lieues Nord-Nord-Est du Cap Saint Luc, Pointe la plus Sud-Est de la Californie.

Ce Maître, que l'Amiral de Fonté avoit engagé avec son Vaisseau & son Equipage, l'informa qu'à deux cens lieues au Nord du Cap Saint Luc, un flux venant du Nord rencontroit le flux venant du Sud, & qu'il étoit sûr que la Californie étoit une Ile: sur quoi, Dom

Diego Penelossa, (Fils de la Sœur de Dom Louis de Haro, premier Ministre d'Espagne), jeune Seigneur fort versé dans la Cosmographie & la Navigation, entreprit de découvrir la vérité; car on doutoit encore si la Californie étoit une Ile ou une Presqu'Ile (9). Il avoit avec lui, outre son Vaisseau, les quatre Chaloupes achetées à Realejo, & le Maître engagé à Salagua avec les six Matelots.

L'Amiral de Fonté les quitta en faisant voile avec les trois autres Vaisseaux, entre les Iles de Chamilli, le 10 de Mai 1640. Après avoir atteint la hauteur du Cap Abel, sur la Côte Ouest-Nord Ouest de la Californie, à 26 degrés de latitude Septentrionale, & à cent soixante lieues Nord-Ouest-quart-Ouest des Iles de Chamilli, il s'éleva un vent frais & constant du Sud-Sud-Est; & du 26 Mai jusqu'au 14 Juin, l'Amiral arriva à la Riviere de *Los Reyes*, sous la latitude de cinquante-trois degrés, sans avoir eu l'occasion

(9) On ne trouve point le succès de l'entreprise, dans la suite de cette Relation. M. de l'Ile promet là-dessus des éclaircissemens. Mais nous avons déja remarqué qu'on ne doute plus aujourd'hui que la Californie ne soit une Presqu'Ile, dont le petit Isthme est submergé dans le tems des hautes Marées. Voï. le Voïage d'Ellis à la Baie d'Hudson, Tom. I. p. 215.

de baisser la voile du Perroquet dans le cours de huit cens soixante-six lieues au Nord-Nord-Ouest ; savoir quatre cens lieues du Port Abel au Cap Blanc, & quatre cens cinquante-six lieues de ce Cap à Rio de los Reyes. Le tems fut très beau, pendant ce trajet ; & l'on fit environ deux cens soixante lieues dans les Canaux qui serpentent entre les Iles de l'Archipel de Saint Lazare (ainsi nommé par l'Amiral de Fonté, qui en faisoit le premier la Découverte), dans lequel ses Chaloupes précédoient d'un mille, pour sonder la profondeur de l'eau & reconnoître les Sables & les Rochers.

Le 21 Juin, l'Amiral dépêcha un de ses Capitaines à Pedro Bernardo, pour lui donner ordre de remonter une belle Riviere, dont le courant est doux & l'eau profonde. Bernardo la remonta d'abord au Nord, ensuite au Nord-Est, puis au Nord, enfin au Nord-Ouest, où il entra dans un Lac rempli d'Iles, dans lequel il trouva une grande Presqu'Ile bien peuplée, dont les Habitans étoient d'un caractere doux & sociable. Il nomma ce Lac Velasco, & y laissa son Vaisseau. En remontant la Riviere, il trouva partout quatre, cinq, six, sept, &

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

huit brasses d'eau. Les Rivieres, comme les Lacs, fournissoient en abondance, des Saumons, des Truites, & des Perches blanches, dont quelques-unes avoient deux piés de long. Le Capitaine Bernardo prit, dans cet endroit, trois longues Chaloupes Indiennes, appellées en Langue du Païs *Periagos*, composées de deux gros arbres, & longues de cinquante à soixante piés. Après avoir laissé son Vaisseau dans le Lac Velasco, il fit voile, dans ce Lac, cent quarante lieues à l'Ouest, & ensuite quatre cens trente-six à l'Est-Nord-Est, jusqu'aux soixante-dix-sept degrés de latitude.

L'Amiral après avoir dépêché Bernardo, pour découvrir la partie qui est au Nord & à l'Est de la Mer de Tartarie, fit voile lui-même dans une Riviere fort navigable, qu'il nomma Rio de los Reyes, dont le lit étoit presqu'au Nord-Est & changeoit plusieurs fois de rhumb pendant soixante lieues. A marée basse, il trouva un Canal navigable, qui n'avoit pas moins de quatre à cinq brasses de profondeur. La hauteur de l'eau dans les deux Rivieres, au tems de la Marée, est presque la même : elle est de vingt-quatre piés,

dans la Riviere de los Reyes, à la pleine & la nouvelle Lune. Ils (10) avoient avec eux deux Jésuites, dont l'un accompagna le Capitaine Bernardo dans sa découverte. Ces deux Religieux s'étoient avancés jusqu'aux soixante-six degrés de latitude Septentrionale dans leurs Missions, & avoient fait des observations fort curieuses.

L'Amiral reçut, du Capitaine Bernardo, une Lettre datée le 27 de Juin 1640, dans laquelle cet Officier lui marquoit qu'aïant laissé son Vaisseau dans le Lac de Velasco, entre l'Ile Bernardo & la Presqu'Ile Conibasset, il descendoit une Riviere qui sort du Lac, & qui a trois cataractes dans l'espace de quatre-vingt lieues, après quoi elle tombe dans la Mer de Tartarie à soixante-un degrés; qu'il étoit accompagné du Jésuite & de trente-six Naturels du Païs, dans trois de leurs Chaloupes, & de vingt Matelots Espagnols; que la Côte s'étendoit vers le Nord Est; que les provisions ne pou-

(10) Cet *Ils* se raporte, sans doute, aux Habitans de la Presqu'Ile de Conibasset. Les deux Jésuites, qu'on met ici sur la scene, ne causent pas peu d'embarras. Comment leur Général, ou d'autres Supérieurs de leur Compagnie, n'auroient-ils pas eu quelque connoissance de cette Mission? Ce silence est une objection à laquelle on n'a pas bien répondu.

voient pas leur manquer, le Païs étant abondant en trois sortes de venaison, & la Mer, comme les Rivieres, étant fort poissonneuse; sans compter qu'ils avoient avec eux du Pain, du Sel, de l'Huile & de l'Eau-de-vie : enfin qu'il feroit tous les efforts possibles pour le succès de la Découverte. Lorsque cette Lettre fut apportée à l'Amiral, il étoit arrivé dans une Ville Indienne, nommée Conasset, au midi du Lac *Bello*. C'est un lieu fort agréable où les deux Jésuites avoient passé deux ans dans leur Mission. L'Amiral entra dans le Lac avec ses deux Vaisseaux, le 22 de Juin, une heure avant la haute Marée, à quatre ou cinq brasses d'eau ; il n'y avoit alors, ni chute, ni cataracte. En général le Lac Bello n'avoit pas moins de six ou sept brasses d'eau. Il a une petite cataracte, jusqu'à la moitié du flux, qui commence à entrer doucement dans le Lac une heure & un quart, avant la haute Marée. L'eau de la Riviere est douce au Port de l'Arena, à vingt lieues de l'embouchure ou de l'entrée de la Riviere de los Reyes. Cette Riviere abonde, comme le Lac, en Saumons, en Truites saumonées, en Brochets, en Mulets, & deux autres especes d'excellens Poissons, qui lui sont particu-

lieres. L'Amiral assure que les Mulets de la Riviere de los Reyes & du Lac Bello sont plus délicats, que dans aucun autre lieu du Monde.

Le premier de Juillet, l'Amiral aïant laissé le reste de ses Vaisseaux dans un très bon Port du Lac Bello, sous une belle Ile, vis-à-vis de la Ville de Conasset, fit voile dans la Rivierre de *Parmentiers*, à laquelle il donna ce nom pour faire honneur à l'un de ses Compagnons de Voïage, nommé Parmentiers, qui fit une exacte description de tout ce qui se présenta dans cette Riviere & aux environs. Nous passâmes, reprend-il ici directement, huit cataractes, qui avoient en tout trente-deux piés de hauteur perpendiculaire, depuis le Lac. Cette Riviere coule dans un grand Lac, que j'ai nommé le Lac de Fonté, où nous arrivâmes le 6 de Juillet, & qui a cent soixante lieues de long sur soixante de largeur. Sa longueur s'étend de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest. Il a vingt & trente, & même, en quelques endroits, soixante brasses de profondeur. Il abonde en Morues des meilleures especes, larges & fort grasses. On y voit plusieurs grandes Iles, & dix petites, qui sont remplies d'arbrisseaux,

& couvertes d'une mousse qui croît jusqu'à six ou sept piés de hauteur : elle sert à nourrir, en Hiver, une sorte de grands Cerfs, qui se nomment *Moose*, & d'autres Cerfs plus petits, tels que des Daims, &c. Il s'y trouve, d'ailleurs, quantité d'Oiseaux sauvages, tels que des Coqs de Bruïere, des Gelinottes, des Coqs d'Inde, des Perdrix, diverses sortes d'Oiseaux de Mer, surtout du côté du Sud. Une des grandes Iles, qui est très fertile & bien peuplée, produit d'excellens bois de charpente, tels que des Chênes, des Frênes & des Ormes. Les Sapins y sont fort hauts & fort gros.

Le 14 de Juillet, aïant fait voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de Fonté, nous passâmes un Lac que je nommai *Estrecho de Ronquillo*, Détroit de Ronquillo, & qui a trente-quatre lieues de longueur sur deux ou trois de largeur : sa profondeur est de vingt, vingt-six & vingt-huit brasses. Nous le passâmes en dix heures, par un vent frais & pendant le tems d'une Marée. Ensuite, tournant plus à l'Est, nous trouvâmes insensiblement le Païs plus mauvais, & tel qu'on le trouve, dans l'Amérique Septentrionale & Méridionale, depuis le trente-sixieme degré de latitude

jusqu'aux extrémités du Nord & du Sud. La partie occidentale differe, non-seulement en fertilité, mais aussi en température de l'air, au moins de dix degrés : elle est plus chaude que celle de l'Est, suivant la remarque des plus habiles Espagnols, sous le regne de l'Empereur Charles Quint, & de Philippe III.

Le 17, nous arrivâmes dans une Ville Indienne, dont les Habitans dirent à Parmentiers, notre Interprete, qu'il y avoit un grand Vaisseau peu éloigné de nous, dans un endroit où jamais on n'en avoit vû jusqu'alors. Nous fîmes voile vers ce Vaisseau, & nous y trouvâmes seulement un Homme âgé, avec un jeune Homme. Cet Homme étoit fort versé dans les Méchaniques. Mon second Contre-Maître & mon Canonier, qui étoient Anglois, & qui avoient été faits Prisonniers à Campêche, me dirent que le Vaisseau étoit venu de la Nouvelle Angleterre, d'une Ville qui se nomme Boston (11). Le 30, le Propriétaire du Vaisseau & tout l'Equipage étant revenus à bord, Shapely, leur Capitaine, m'apprit que le Propriétaire étoit Major Général de la Colonie

(11) Voïez les Remarques qui suivent ici cette Relation.

des Matchusets, la plus grande de la Nouvelle Angleterre. Je crus devoir le traiter comme un galant Homme, en lui déclarant que malgré l'ordre que j'avois reçu, de saisir tous ceux qui cherchoient un passage au Nord-Ouest, ou de l'Ouest dans la Mer du Sud, je voulois bien le regarder, lui & ses gens, comme des Marchands qui trafiquoient avec les Naturels du Païs, pour se procurer des Castors, des Loutres & d'autres Pelleteries. Là-dessus, il m'envoïa un présent de diverses provisions, dont je n'avois pas besoin. Je lui fis présent, à mon tour, d'une bague de Diamant qui me coûtoit douze cens piastres, & qu'il n'accepta qu'après s'être fait presser long-tems. Je donnai aussi, au Capitaine Shapely, mille Piastres pour ses Cartes & ses Journaux; un quarteau de bon vin du Pérou au Propriétaire, nommé Seymour *Gibbons*, & vingt Piastres à chacun de leurs Matelots, qui étoient au nombre de dix.

Le 6 d'Août, nous fîmes voile avec un très bon vent, qui nous fit arriver, avec l'aide du courant, à la premiere cataracte de la Riviere de Parmentiers. Le 11, aïant fait quatre-vingt-six lieues, je me trouvai, le 16, à la Côte méridionale du Lac Bello, à bord de

nos Vaisseaux, devant la belle Ville de Conasset, où nous trouvâmes nos gens en bon ordre. Ils avoient été traités avec beaucoup d'humanité, pendant mon absence; & le Capitaine Ronquillo y avoit répondu par sa conduite. Le 20, un Indien m'apporta une Lettre du Capitaine Bernardo, en date du premier d'Août, dans laquelle il m'apprenoit qu'il étoit de retour de son Expédition du Nord, & m'assuroit qu'il n'y avoit point de communication de la Mer Atlantique par le Détroit de Davis; parceque les Naturels du Païs aïant conduit un de ses Matelots à la tête de ce Détroit, il l'avoit vu terminé par un Lac d'eau douce, d'environ trente milles de circuit, par les quatre-vingt degrés de latitude Septentrionale; qu'il y avoit, vers le Nord, des Montagnes prodigieuses; qu'au Nord-Ouest du Lac la glace s'étendoit en Mer jusqu'à cent brasses de hauteur d'eau, & que cette glace pouvoit être là depuis la Création du Monde. Bernardo ajoutoit qu'il avoit fait voile de l'Ile *Basset* au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, & au Nord-Est-quart-à-l'Est, jusqu'aux soixante-dix-neuf degrés, où il avoit remarqué que la Terre s'étendoit au Nord, & qu'elle étoit couverte de glace.

Je reçus ensuite une seconde Lettre de Bernardo, datée de Minhauset, par laquelle il me marquoit qu'il étoit arrivé le 29 au Port de l'Arena, après avoir monté de vingt lieues la Riviere de-los-Reyes, & qu'il y attendoit mes ordres. Comme j'avois une bonne provision de Gibier & de Poisson, que Ronquillo avoit fait saler dans mon absence, & cent tonneaux de blé d'Inde, je fis voile le 2 de Septembre, accompagné de plusieurs Habitans de Conasset; & le 5 du même mois, à huit heures du matin, je jettai l'ancre entre Porto de l'Arena & Minhauset, dans la Riviere de-los-Reyes. Ensuite, descendant cette Riviere, je me trouvai dans la partie du Nord-Est de la Mer du Sud, d'où nous sommes retournés dans notre Païs, bien persuadés qu'il n'y avoit point de passage dans la Mer du Sud par le Nord-Ouest (12).

(12) Faisons parler, un moment, M. de l'Ile. » Aussi-tôt, dit-il, que » j'eus publié, en Fran» çois, la Lettre de l'A» miral de Fonté, on se » récria sur sa nouveau» té; & quelques person» nes ne la crurent pas » authentique, parce» qu'elle n'avoit été tra» duite que de l'Anglois. » Cependant tout le mon» de n'en a pas eu cette » opinion. En Angleterre » où elle est connue de» puis l'année 1708, y » aïant été publiée, pour » la premiere fois, dans » un Ouvrage périodique, » intitulé *Mémoires des* » *Curieux pour les Mois* » *d'Avril & de Mai*, » d'habiles Naviagteurs,

Quelque jugement qu'on puisse porter de ce Journal & des preuves de » intéressées à ces connoissances, ont fait, en » Amérique, des recherches qui donnent de la » vraisemblance au Voïage de l'Amiral de Fonté. Il auroit fallu, pour » convaincre tout le » monde de la réalité de » cette Relation, en montrer l'Original Espagnol : mais, est-il impossible que des raisons » politiques aient engagé » la Cour d'Espagne à la » supprimer «. Entre plusieurs autres raisons, qui ont déterminé M. de l'Ile en faveur de la Relation, la plus forte est que, suivant toutes les connoissances Géographiques qu'il a pû acquérir de ces Païs, ils doivent être à-peu-près situés, dit-il, de la maniere qu'il les a représentés d'après l'Amiral de Fonté.

Il ajoute l'extrait d'une Lettre de Dom Antoine d'Ulloa, écrite d'Aranguez le 18 de Juin 1753, à MM. Bouguer & le Monnier de l'Académie des Sciences, en réponse à leurs demandes sur la Lettre de l'Amiral de Fonté. Cet Officier Espagnol, le même dont on a rapporté le Voïage au Pérou, répond qu'en 1742, lorsqu'il commandoit le Vaisseau Espagnol, la Rose, à la Mer du Sud, il avoit, sur son Bord, un Lieutenant de Vaisseau, nommé Dom Manuel Morel, ancien Marin, qui lui avoit montré un Manuscrit dont M. d'Ulloa ne se rappelloit pas l'Auteur, mais qu'il croit Barthelemi de *Fuente*; (*Fuente* est, en Espagnol, le même nom que *Fonté* en Portugais, & signifie Fontaine); qu'on y lisoit que sur l'ordre du Viceroi du Pérou, l'Auteur de ce Manuscrit avoit été au Nord de la Californie, pour chercher un passage de la Mer du Sud à celle du Nord; mais qu'étant arrivé à une certaine latitude, dont M. d'Ulloa ne se souvenoit point, & n'aïant rien trouvé de conforme à ses espérances, il avoit fait route pour retourner au Port de Callao, &c. M. d'Ulloa ajoute qu'il avoit eu une copie de cette Relation, mais qu'elle fut perdue lorsqu'il fut pris par les Anglois au retour de son Voïage. Il arrivera peut être, observe M. de l'Ile, que la Relation prise à M. d'Ulloa sera traduite & publiée en Anglois, tandis qu'elle sera ignorée & qu'elle ne se retrouvera plus en Espa-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

Remarques sur la Relation de l'Amiral de Fonte.

M. de l'Ile, il paroît adopté par deux fameux Voïageurs Anglois, *Dobbs* & *Smith*, qui l'ont joint à leurs Relations, pour confirmer leurs propres idées sur la situation des Païs au Nord-Ouest, & particulierement pour expliquer un trait fort singulier de la Relation de Jérémie, qu'on a déja rapporté à l'occasion de l'établissement François dans la Baie d'Hudson. L'Amiral de Fonté se montroit fort bien instruit des entreprises de l'Angleterre pour la recherche du Passage au Nord-Ouest, jusqu'au Voïage du Capitaine James, en 1631. Cette malheureuse Expédition aïant découragé les Anglois, leur ancienne ardeur passa aux Négocians de leurs Colonies, surtout à ceux du Canton des Matchusets & de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. On a vu, dans la Lettre de l'Amiral, que Seymour Gibbons, Major Général des Matchusets, équipa un Vaisseau, dont il donna la

gne, comme il est arrivé à celle de l'Amiral de Fonte.

Au reste, ce qu'on rapporte de la Lettre de M. d'Ulloa, s'accorde avec ce qu'il avoit dit de vive voix, étant à Paris, en 1750; avec cette différence, qu'alors il avoit dit positivement que la Relation qu'il avoit vue au Pérou, & dont il avoit pris copie, étoit de l'Amiral de Fonté. *Nouvelles Cartes & Mémoires de M. de l'Ile*, pp. 30 & 31.

conduite au Capitaine Shapely, qui partit de Boston en 1639, avec dix Matelots. Shapely prit sa route par le Détroit d'Hudson, & parvint à la Côte occidentale de la Baie de ce nom, où il fut rencontré l'année suivante par l'Amiral de Fonté, qui étoit venu par la Mer du Sud. Ce fait, ignoré alors en Angleterre, parcequ'on y travailloit plus à la recherche du Passage par le Nord-Ouest, ne fut connu que par la Lettre de l'Amiral de Fonté. Mais Dobbs, dans le Journal du Voïage qu'on lui verra faire en 1744, assure que suivant des informations prises en Amérique, par l'ordre du Chevalier Charles Wager, on a trouvé qu'il y avoit alors une Famille de Shapely, qui demeuroit à Boston, ce qui donne beaucoup de poids à la Lettre de l'Amiral de Fonté. A la vérité, on n'a su, ni d'Amérique, ni d'Angleterre, ce que devint le Vaisseau de Boston, après la rencontre de l'Amiral Espagnol; & cette ignorance fait juger à Dobbs, qu'avec un si petit Equipage, il peut avoir été surpris à son retour par les Esquimaux. L'Ecrivain de *la Californie*, Vaisseau commandé par le Capitaine Smith en 1746 & 1747, soupçonne que les gens de l'Equipage

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

DE FONTE. 1640.

de Shapely furent ces six Matelots Anglois, qui, suivant la Relation de Jérémie, furent trouvés à l'embouchure de la Riviere de Bourbon. Ce Voïageur raconte, avec la simplicité qui fait son caractere, que les six Anglois avoient été dégradés par un Vaisseau armé à Boston, dans la Nouvelle Angleterre : il rapporte les circonstances de leur malheur. Etant arrivés fort tard à la Riviere de Bourbon, où ils mouillerent, leur Capitaine envoïa sa Chaloupe à terre, avec six Hommes, pour y chercher un lieu d'hivernement : mais le froid devint si rigoureux pendant la nuit, que les glaces, qui descendoient de la Riviere, entraînerent le Vaisseau, dont on n'a jamais sû le sort. L'Ecrivain de Smith ajoute que si l'on savoit l'année où les François, commandés alors par des Groseillers, arriverent à la Baie d'Hudson, il seroit aisé de combiner ces évenemens (13);

(13) Le P. de Charlevoix, qui rapporte, dans son Histoire de la Nouvelle France, le même passage de Jérémie sur les six Matelots Anglois, dégradés d'un Vaisseau de Boston, met à l'année 1682, la rencontre de ces Anglois par des Groseillers; ce qui ne convient pas avec le tems de l'Amiral de Fonté, qui est plus ancien de quarante-deux ans. Il paroît néanmoins que le P. de Charlevoix se trompe de quelques années, puisque les Patentes accordées à la Compagnie Angloise de

qu'au reste, il est vraisemblable que l'Equipage de Shapely, aïant rencontré un fort mauvais tems dans la Baie, comme il arrive ordinairement vers la fin d'Août, y chercha le moïen d'hiverner avant son retour à la Nouvelle Angleterre; & qu'en effet les vents, qui furent si favorables à l'Amiral de Fonté pour son retour à Conasset, dûrent être absolument contraires à Shapely pour Boston. Mais toutes ces conjectures se trouvent détruites par des dates constantes, que Dobbs ne devoit pas même ignorer (14), puisqu'elles se trouvent dans les Historiens Anglois comme dans les nôtres; & l'apparition de Shapely, dans une Ville Indienne qui répondoit à la Mer du Sud, est un phénomene, dont l'explication dépend

la Baie d'Hudson, qui suivirent le Voïage de des Groseillers, sont de 1669 : mais il n'en est pas moins vrai que les six Matelots dégradés & ceux de Shapely ne peuvent être les mêmes. On voit seulement, par d'autres Relations, qu'il venoit alors, à la Baie d'Hudson, des Vaisseaux de la Nouvelle comme de l'ancienne Angleterre.

(14) Il a poussé la prévention jusqu'à fixer le passage du Vaisseau de Boston, par une des ouvertures qui se trouvent près d'un Golfe de la Baie d'Hudson, que les Anglois ont nommé *Wale Cove*; sur quoi Ellis observe que Dobbs auroit cru sa conjecture bien confirmée, s'il s'étoit souvenu que ce Golfe est situé précisément à la même latitude, que le Capitaine Lancaster avoit fixée, pour l'entrée du passage au Nord-Ouest.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

encore de la découverte réelle du passage.

DE FONTE. 1640.

Il paroît si nécessaire de rapprocher, par quelque liaison, toutes les lumieres qui peuvent servir mutuellement à se fortifier, que nous ne continuerons point les recherches du Nord-Ouest, sans avoir rapporté celles qui furent reprises au Nord-Est dans l'intervalle. Les premieres furent celles de Jean *Wood*, Anglois, qui s'étant avancé, en 1676, jusqu'aux soixante-seize degrés de latitude, y fit un triste naufrage, sur une Côte qu'il prit mal-à-propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle Zemble. Exposons, d'après lui-même, les raisons qui lui avoient fait renaître l'espoir de découvrir un passage par cette route.

VOÏAGES DE JEAN WOOD. 1676.

Ses motifs.

La premiere, dit-il, étoit fondée sur le sentiment de Barensz. Cet habile Hollandois avoit cru, comme on l'a rapporté, que la distance entre la Nouvelle Zemble & le Groenland n'étant que de deux cens lieues, il devoit trouver une Mer ouverte & libre de glace, & par conséquent un passage, si du Cap Nord il tenoit la route Nord-Est entre ces deux Terres. Il étoit mort dans cette opinion, persuadé qu'à vingt lieues de la Côte il n'y avoit plus de

glaces, & qu'ensuite on ne devoit être arrêté par aucun obstacle. Il n'avoit attribué le mauvais succès de ses entreprises, qu'au malheur qu'il avoit eu de suivre de trop près la Côte de la Nouvelle Zemble; & s'il eut vêcu, sa résolution étoit de recommencer le même Voïage, pour suivre ses nouvelles vues.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

Ma seconde raison, continue Wood, étoit une Lettre écrite de Hollande, & publiée dans les Transactions Philosophiques, où l'on assure que le Czar Pierre aïant fait reconnoître la Nouvelle Zemble, on s'étoit assuré que cette terre n'est point une Ile; qu'elle fait partie du Continent de la Tartarie, & qu'au Nord il y a une Mer libre & ouverte. Ma troisieme raison étoit tirée du Journal d'un Voïage de Batavia au Japon, publié en Hollande. Le Vaisseau, qui entreprit cette route, aïant fait naufrage sur la Côte de Corée, Presqu'Ile de la Chine, tout l'Equipage tomba dans la servitude: mais l'Auteur de la Relation se sauva au Japon, après 16 ans d'esclavage, & rapporte que de tems en tems la Mer jette sur les Côtes de Corée, des Baleines qui ont sur le dos des Harpons Anglois & Hollandois: un fait de cette nature ne laisse-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

roit aucun doute du passage. La quatrieme raison m'avoit été fournie par Joseph *Moxons*, Homme de Mer Anglois, qui avoit entendu dire, à des Hollandois dignes de foi, qu'ils avoient été jusques sous le Pôle, & que la chaleur y étoit égale à celle d'Amsterdam en Eté. Ma cinquieme raison étoit fondée sur une Relation du Capitaine *Golden*, qui avoit fait plus de trente Voïages au Groenland. Il raconte qu'étant dans cette Contrée, il fit voiles, avec deux Vaisseaux Hollandois, à l'Est de l'Ile d'Edges, & que n'aïant point trouvé de Baleines sur cette Côte, les deux Hollandois resolurent d'aller plus loin au Nord, pour faire leur pêche entre les glaces : qu'aprés une séparation de quinze jours, ils revinrent le joindre, & l'assurerent qu'ils avoient été jusqu'au quatre-vingt-neuvieme degré de latitude, c'est-à-dire à un degré du Pôle; & que là, ils avoient trouvé une Mer libre & sans glaces, ouverte, profonde, & semblable à celle de Biscaie. Golden paroissant douter de ce recit, les Hollandois lui montrerent les Journaux des deux Vaisseaux, qui attestoient le même fait, & qui s'accordoient presqu'entierement. Ma sixieme raison fut un témoignage oculaire du même Golden :

il

il m'aſſura que tout le bois, que la Mer jette ſur les Côtes du Groenland, eſt rongé jusqu'à la moelle par des vers marins; preuve inconteſtable qu'il vient d'un Païs plus chaud, car tout le monde ſait que les vers ne rongent point dans un climat froid : or on ne peut ſuppoſer que ce bois vienne d'ailleurs que du Païs de Jeſſo, ou du Japon, ou de quelqu'autre Terre voiſine. Enfin, ma ſeptieme raiſon étoit tirée d'un Journal, publié dans les Tranſactions Philoſophiques, du voïage de deux Vaiſſeaux, qui, étant partis peu de tems auparavant pour la Découverte du paſſage, avoient fait trois cens lieues à l'Eſt de la Nouvelle Zemble, & n'auroient pas manqué de ſuivre leur entrepriſe, ſi quelques différends, qui ſurvinrent entre les Propriétaires de ces deux Bâtimens, & les Agens de la Compagnie des Indes Orientales, dont l'intérêt n'étoit pas qu'elle réuſsît, ne l'euſſent fait échouer.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

A ces ſept motifs, Wood avoit joint d'autres argumens, fondés, dit-il, ſur la raiſon & la nature. Il avoit conſidéré premierement que près du Pôle Septentrional il pouvoit faire auſſi chaud en Eté, que ſous les cercles Polaires, ou plus chaud même qu'il ne fait en

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

Hiver dans les Iles Britanniques. Le Soleil, n'aïant en Eté que vingt-trois degrés de hauteur près du Pôle, & y étant toujours au-dessus de l'Horison, dont il fait constamment le tour à la même hauteur, peut donner alors plus de chaleur, à cette partie de l'Hemisphere, qu'il n'en donne en Hiver à l'Angleterre, où dans sa plus haute élevation, c'est-à-dire, à midi, il n'a que quinze degrés de hauteur, & ne se montre que pendant huit heures sur l'Horizon. Wood jugeoit que le Soleil pouvoit y donner autant de chaleur qu'en aucun lieu du cercle Polaire, où, par la déclinaison du Soleil, le tems du refroidissement de l'air est à-peu-près égal au tems de son échauffement; ce qui n'arrive pas sous le Pôle. Il étoit confirmé dans cette opinion par le rapport de la plûpart de ceux qui avoient fait le voïage de Groenland, & qui assuroient que plus on avance au Nord de cette Côte, plus on y trouve d'herbe & de pâturage, & par conséquent plus d'Animaux.

Il jugeoit, en second lieu, que s'il y avoit des brouillards dans ces dernieres latitudes, ce qui faisoit sa plus grande crainte, le vent n'y pouvoit pas être en même-tems d'une grande violence,

parceque son effet ordinaire, dans tous les autres climats, est de dissiper la brume ; de sorte que dans ces deux suppositions, on y pouvoit mettre en panne, ou ne pas avancer beaucoup, jusqu'à ce que le vent se levât, & qu'on reconnût la route.

La plûpart des gens de Mer s'imaginent qu'en approchant du Pôle la déclinaison Septentrionale de l'aiguille doit cesser ; & ce Phénomene arriveroit, sans doute, si le Pôle du Monde étoit le même que celui de l'Aiman : mais Wood étoit persuadé, au contraire, que ces Pôles sont différens, & sont même éloignés l'un de l'autre ; de sorte, dit-il, que si l'on savoit positivement où est le Pôle magnétique, on pourroit naviger sous celui du Monde, en supposant que la Terre ou la glace n'y mît point d'obstacle, pour y observer quelle seroit la variation.

Quelques années auparavant, Wood avoit fait une hypothese sur le mouvement des deux Pôles magnétiques, il se flattoit de l'avoir découvert, & par conséquent la déclinaison de l'aiguille dans toutes les latitudes & les longitudes : mais aïant la modestie de reconnoître que toutes ses expériences ne pouvoient lui donner la certitude qu'il auroit ac-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

quise sous le Pôle du Monde, cette seule raison eut beaucoup de force pour lui faire tenter la découverte du Passage. Aussi, lorsqu'il eut exposé ses motifs à la Cour, avec une Carte du Pôle, dressée sur les Relations de tous les Navigateurs qui avoient entrepris la même recherche, il obtint sans difficulté une Fregate nommée le *Speed-well*, qui fut équipée aux frais du Roi.

Son départ.

Il partit le 28 de Mai 1676. Son Journal, jusqu'au 29 de Juin, jour de son naufrage, ne contient que des observations nautiques : mais il est terminé par quelques remarques, qui ne méritent pas moins d'être recueillies que les précédentes.

Sa premiere idée, dit-il, fut de suivre, sans exception, le sentiment de Barensz, c'est-à-dire, de porter droit au Nord-Est du Cap Nord, pour tomber entre le Groenland & la Nouvelle Zemble. Ainsi lorsqu'il eut gagné la Terre à l'Ouest du Cap Nord, il gouverna dans cette direction, du moins suivant le compas, & non tout-à-fait suivant la droite route, parcequ'en cet endroit on trouve quelque variation à l'Ouest. Trois jours après (15), il reconnût comme un Continent de glace,

(15) C'étoit le 22 de Juin.

par les soixante-seize degrés de latitude, à la distance d'environ soixante lieues du Groenland, à l'Est. Il ne douta point que ce ne fût celle qui est jointe au Groenland; & s'imaginant que s'il alloit plus à l'Est il pourroit trouver une Mer libre, il rangea cette glace, qui couroit Est-Sud-Est, & refuïoit Ouest-Nord-Ouest. Presqu'à chaque lieue, il trouvoit un Cap de glace; & dès qu'il l'avoit doublé, il ne découvroit point de glace au Nord: mais après avoir porté au Nord-Est, quelquefois l'espace d'une heure, il en découvroit de nouvelles, qui l'obligeoient de changer sa direction. Cette manœuvre dura aussi long-tems qu'il rangea la glace, tantôt avec de grandes apparences de trouver une Mer libre, tantôt découragé par la vûe de nouvelles glaces, jusqu'à ce qu'enfin il perdit tout espoir, en appercevant la Nouvelle Zemble & la glace qui s'y trouve jointe. Là, dit-il, il abjura l'opinion de Barensz, & toutes les Relations publiées par les Hollandois & les Anglois. L'opinion à laquelle il s'attacha, fut que s'il n'y a point de terres au Nord, par les quatre-vingt degrés de latitude, la Mer y est toujours gelée; & quand les glaces pourroient se transporter à

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Jean Wood. 1676.

dix degrés de plus au Sud, il faudroit, ajoute-t'il, des siecles entiers pour les faire fondre. Celles, qui bordent ce qu'il nomme le Continent de glace, n'ont pas plus d'un pié au-dessus de l'eau; mais, au-dessous, elles ont plus de dix-huit piés d'épaisseur : d'où il conclut que dans la même proportion les Montagnes & les Caps qui sont sur le Continent de glace doivent toucher au fond, c'est-à-dire, à la terre même. Il juge d'ailleurs, par le peu d'eau qu'il trouva le long de la glace, à moitié du chemin entre les deux terres, & qui ne montoit pas à plus de soixante-dix brasses, qu'il y a de la terre au Nord, & que le grand Continent de glace qui se joint à la Côte peut avancer de vingt lieues au plus en Mer; enfin, que le Groenland & la Nouvelle Zemble ne sont qu'un même Continent. S'il y avoit un passage, on observeroit quelques courans; mais on n'en remarque aucun du même côté, & ceux qu'on rencontre portent à l'Est-Sud-Est, le long de la glace : ce n'est même qu'une petite Marée, qui monte d'environ huit piés.

Naufrage de Wood.

Le naufrage de Wood forme une peinture intéressante, & contient aussi d'utiles observations. Il se trouvoit, le

29 de Juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour, le tems fut embrumé, & le vent à l'Oueſt. On avoit le Cap au Sud-Sud-Oueſt, & par l'eſtime, on ſe croïoit à l'Oueſt-Nord-Oueſt de la Nouvelle Zemble : erreur qui fut la ſource du mal. Le Capitaine *Flawès*, qui avoit ſuivi le Speed-Well avec une Pinque nommée la *Proſpere*, tira un coup de canon, pour avertir qu'on touchoit aux glaces. Cet avis faillit de cauſer tout à la fois la perte des deux Bâtimens, par le danger où ils furent de s'entrechoquer, en s'efforçant de virer de bord : mais le Speed-Well fut le ſeul malheureux. Dans ſon mouvement, il toucha ſur un écueil, tandis que la Pinque prit le large. Wood emploïa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les reſſources de la navigation. Cependant, lorſqu'il n'attendoit plus que la mort, avec tout ſon Equipage, il fut un peu conſolé par la vue de la Terre, que la brume lui avoit dérobbée juſqu'alors. Quelques-uns de ſes gens, qu'il y envoïa auſſitôt dans la Chaloupe, pour chercher quelque moïen d'aborder, trouverent la Côte inacceſſible ; mais d'autres plus hardis, ou plus heureux, paſſerent ſur des monts de glace & de nége, & deſcendirent au ri-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

vage. Il en coûta la vie à deux ou trois Hommes; & la Pinasse, à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu & de provisions, fut renversée par une vage qui l'abîma dans les flots. Enfin la Chaloupe étant revenüe à bord, Wood eut la satisfaction d'y embarquer successivement tout ce qui lui restoit de monde (16), à l'exception d'un seul Matelot, qui fut laissé pour mort, & de prendre terre au travers des glaces. Le Vaisseau se brisa dès le jour suivant : mais un vent de Mer jetta au rivage quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'Eau-de-vie & de Farine; secours qui fut regardé comme une faveur du Ciel. En effet il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglois : mais la seule qui pût rester étoit de revoir la Pinque, qui pouvoit s'être brisée comme eux. Dans le doute, Wood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui seroit possible. » Je résolus, dit-il, de hausser de deux

(16) Il raconte, avec complaisance, que malgré la grandeur du péril, ses gens, qui lui portoient beaucoup d'affection, le forcerent de s'embarquer le premier avec quelques autres, mais que dans le trajet, voïant que le Vaisseau commençoit à se renverser, il se hâta d'y retourner, après avoir mis à terre tout ce qu'il avoit avec lui, & qu'il sauva ceux qui lui avoient marqué tant d'attachement.

» piés la Chaloupe, & d'y faire un
» Pont, des débris que nous avions
» rassemblés, pour nous approcher de
» la Russie à voiles & à rames. Mais
» comme elle ne pouvoit contenir que
» trente Hommes, de soixante-dix
» que nous étions encore, la plûpart
» furent allarmés de mon dessein, &
» quelques-uns complotterent de la
» mettre en pieces, pour courir tous
» la même fortune. Ils me proposoient
» d'entreprendre le voïage par terre :
» je leur représentai que les provisions
» nous manquoient pour une si longue
» route, les munitions pour nous dé-
» fendre des Bêtes féroces, & qu'avec
» ces secours mêmes, s'ils nous étoient
» descendus du Ciel, nous ne pouvions
» espérer de vaincre les difficultés du
» chemin, telles que des Montagnes
» & des Vallées inaccessibles; sans
» compter un grand nombre de Rivie-
» res, qui nous arrêteroient à chaque
» pas. Ainsi la Terre & la Mer nous
» refusoient également le passage; &
» pour comble de malheur, le tems
» étoit si mauvais, que pendant neuf
» jours nous n'eûmes que des brouil-
» lards, de la nége & de la pluie. Nous
» touchions à l'extrêmité du désespoir;
» lorsque l'air s'éclaircissant, le 8 de

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

JEAN WOOD. 1676.

» Juillet, nous découvrîmes avec une
» joie inexprimable la Pinque du Ca-
» pitaine Flawes. Un grand feu, que
» nous fîmes aussitôt, lui fit soupçon-
» ner notre infortune. Il nous envoïa sa
» Chaloupe, qui nous transporta suc-
» cessivement à bord. Mais avant que
» de m'embarquer, j'écrivis une courte
» Relation de notre voïage & du mal-
» heur qui nous étoit arrivé; je l'en-
» fermai dans une bouteille de verre,
» & je la suspendis à un Poteau, dans
» le retranchement où nous avions été
» menacés de trouver notre tombeau.
» La crainte d'être surpris, par de nou-
» veaux brouillards, nous y fit laisser
» tout ce que nous avions sauvé du
» Vaisseau.

Le nom de Nouvelle Zemble que les Russes ont donné à cette Terre sauvage, signifie nouvelle Terre, dans leur Langue. Malgré les témoignages que Wood n'ignoroit pas, il croit impossible de vérifier si c'est une Ile ou une partie du Continent de la Tartarie : mais peu importe, dit-il, puisque c'est la plus misérable portion du Globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de nége; & dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles, où il ne croît qu'une for-

te de mousse, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes. Après avoir creusé plusieurs piés en terre, on n'y rencontre que de la glace, aussi dure que le marbre; phénomene unique, & qui tromperoit beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette Côte, on pourroit faire des Caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la nége se fond, plutôt qu'ailleurs, au bord de la Mer: ici, au contraire, la Mer bat contre des Montagnes de nége, quelquefois aussi hautes que les plus hauts Promontoires de France & d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par-dessous; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, & forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette nége ne soit aussi ancienne que le Monde. Il ne trouva rien de meilleur, dans le Païs, que de gros Ours blancs, & les traces de quelques Bêtes fauves, avec quelques petits Oiseaux semblables à l'Alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit Ruisseau, dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la nége fondue, qui découle des Montagnes. Vers la Mer, où ces Ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

à raies blanches ; & de l'ardoise sur quelques Montagnes intérieures.

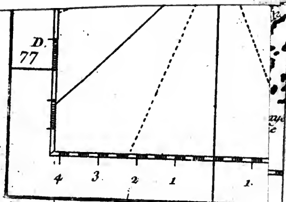
JEAN WOOD. 1676.

Wood donne le nom de *Speedill*, à la Pointe où il fit naûfrage. Il nomma les hautes Montagnes de la Nouvelle Zemble, *Monts de nége du Roi Charles* ; la premiere Pointe au Sud, qui est la plus occidentale du Païs, Cap *James*, ou de Jacques ; & la Pointe au Nord, Pointe d'York. Celle de Speedill est par les soixante-quatorze degrés trente minutes de latitude, & les soixante-trois degrés de latitude Est de Londres. La variation de l'Aiman y fut observée de treize degrés vers l'Ouest. La Marée monte huit piés, & porte directement au rivage ; nouvelle preuve, au jugement de Wood, qu'il n'y a point de passage par le Nord. L'eau de la Mer, près de la glace & de la terre, est la plus salée, la plus pesante, & la plus claire qu'il y ait au Monde. A quatre-vingt brasses d'eau qui font quatre cens quatre vingt piés, on voit parfaitement le fond & le coquillage. Dans une si malheureuse Expédition, le plus grand chagrin de Wood fut d'avoir perdu, avec son Vaisseau, toutes ses recherches sur le Pôle magnétiques & sur les proprietés de l'Aiman.

VOÏAGES DES RUSSES.

Après Wood, on met sur la scene une Nation que ses avantages naturels




D.
77
4
3
2
1
1.

BEERINGS. 1725.

auroient pû faire prétendre plutôt à la même gloire. Il est certain que par leur situation au Nord de l'Europe, & par l'habitude de supporter le froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres Navigateurs, & qui devoient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le regne de Pierre le Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de leur barbarie. C'est à ce grand Prince qu'on est redevable des efforts qu'ils ont faits, sous le regne suivant, pour réconnoître les bornes de la Tartarie au Nord-Est, & pour vérifier si cette vaste Contrée n'étoit pas contigüe à l'Amérique. M. de l'Ile a donné une courte Relation de leurs entreprises. Il n'y a rien à supprimer dans un Mémoire si curieux; & l'Auteur aïant eu beaucoup de part à ces Expéditions par lui-même & par son Frere, on croit devoir le faire parler dans ses propres récits.

Ce fut, dit il, à la fin de Janvier 1725, que M. Beerings, Danois de Nation, & fort habile Marin, reçut de Pierre le Grand, des ordres qui lui furent confirmés en plein Sénat, le 5

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS. 1725.

de Février, huit jours après la mort de ce Prince, par l'Impératrice Catherine. Le Capitaine Beerings emploïa cinq ans à son Expédition, parcequ'il fut obligé, non-seulement de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrêmité orientale de l'Asie, mais encore d'y faire transporter presque tout ce qui est nécessaire pour y construire deux Bâtimens, propres à faire sa recherche par Mer. Il crut sa Commission remplie, lorsqu'aïant suivi la Côte orientale de l'Asie depuis le Port de *Kamtchatka* jusqu'à la latitude de soixante-sept degrés au Nord-Est, il vit la Mer libre au Nord & à l'Est, & que la Côte tournoit au Nord-Ouest; & lorsqu'il eut appris des Habitans, qu'on avoit vu arriver, à Kamtchatka, il y avoit déja cinquante ans, un Navire de la Riviere de Lena.

Cette Navigation servit à déterminer, plus exactement qu'on ne l'avoit jamais fait, la situation & l'étendue de la Côte orientale de l'Asie, depuis le Port de Kamtchatka sous la latitude de cinquante-six degrés, jusqu'au terme où le Capitaine Beerings s'étoit avancé. Il ne remarqua, près de sa route, que trois petites Iles fort voisines des Côtes; mais aïant appris, à

ſon retour au Port de Kamtchatka, qu'il y avoit une Terre à l'Orient, que l'on pouvoit voir dans un tems clair & ſerein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que ſon Vaiſſeau avoit ſoufferts d'une tempête. Cette ſeconde tentative fut inutile. Après s'être avancé d'environ quarante lieues à l'Eſt, ſans voir aucune Terre, il fut aſſailli d'une nouvelle tempête, vênant de l'Eſt-Nord-Eſt, & d'un vent entierement contraire, qui le renvoïa au Port d'où il étoit parti. Il n'a pas fait, depuis, d'autres tentatives, pour la recherche de cette Terre prétendue.

A ſon retour, il m'apprit de bouche, à Peterſbourg, ce qu'il n'a pas dit dans ſa Relation; ſavoir que dans ſon Voïage ſur la Côte orientale de l'Aſie, entre les cinquante & les ſoixante degrés, il avoit eu tous les indices poſſibles d'une Côte, ou d'une Terre, à l'Eſt. Ces indices ſont: 1°. de n'avoir trouvé, en s'éloignant de ces Côtes, que peu de profondeur, & des vagues baſſes, telles qu'on les trouve ordinairement dans les Détroits, ou les Bras de Mer, bien différentes des hautes vagues qu'on éprouve ſur les Côtes expoſées à une Mer fort étendue: 2°.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS. 1725.

d'avoir trouvé des Pins & d'autres arbres déracinés, qui étoient amenés par le vent d'Est; au lieu qu'il n'en croît point dans le Kamtchatka : 3°. d'avoir appris, des gens du Païs, que le vent d'Est peut amener les glaces en deux ou trois jours, au lieu qu'il faut quatre ou cinq jours de vent d'Ouest, pour les emporter de la Côte Nord-Est de l'Asie : 4°. que certains Oiseaux viennent régulierement tous les ans, dans les mêmes mois, du côté de l'Est, & qu'après avoir passé quelques mois sur les Côtes de l'Asie, ils s'en retournent aussi régulierement dans la même saison.

Le Capitaine Beerings & son Lieutenant observerent, au Kamtchatka, deux Eclipses de Lune, les années 1728 & 1729, qui me servirent à déterminer la longitude de cette extrêmité orientale de l'Asie, avec la précision que pouvoit comporter la nature de ces Observations, faites par des gens de Mer avec leurs propres instrumens : mais ces premieres déterminations ont été confirmées par des Observations fort exactes des Satellites de Jupiter, qui furent faites ensuite dans le voisinage, par mon Frere & par des Russes exercés, qui étoient munis d'instrumens convenables.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Beerings. 1725.

Après avoir acquis, il y a près de vingt ans (17), ces premieres connoissances sur la longitude du Kamtchatka avec la Carte & le Journal du Capitaine Beerings, je m'en servis pour dresser une Carte, qui représentoit l'extrêmité orientale de l'Asie avec la Côte opposée de l'Amérique Septentrionale, afin de faire voir d'un coup d'œil ce qui restoit encore à découvrir entre ces deux grandes parties du Monde (18). J'eus l'honneur, en 1731, de présenter cette Carte à l'Impératrice Anne & au Sénat *Dirigeant*, pour exciter les Russes à la recherche de ce qui restoit à découvrir; ce qui eut son effet. L'Impératrice ordonna que l'on fît un nouveau Voïage, suivant le Mémoire que j'en avois dressé. J'indiquois, dans ce Mémoire, trois diffé-

(17) Ce Mémoire est de 1753.

(18) M. de l'Ile observe que quand on trouveroit le passage à la Mer du Sud par la Baie d'Hudson, il y auroit encore plus de cinq cens lieues à faire, pour arriver à l'extrêmité la plus voisine de la Mer du Sud, connue jusqu'à-présent, sans que l'on sache précisément, si ce sont des Terres ou des Mers, qui occupent cet espace; que du côté de l'Asie, il n'y a pas moins de sept cens lieues entre la Côte orientale de la Nouvelle Zemble & l'extrêmité la plus orientale de la Mer glaciale, & qu'au-delà il y a encore près de huit cens lieues jusqu'au Japon; enfin que la partie de la Mer du Sud, inconnue au Nord, entre le Japon & la Californie, a plus de douze cens lieues d'étendue.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS. 1725.

rentes routes à suivre par Mer, pour découvrir ce qui restoit d'inconnu. L'une se devoit faire au Midi du Kamtchatka, en allant droit au Japon; ce qu'on ne pouvoit faire sans traverser la Terre d'Yesso, ou plutôt les passages qui la séparent de l'Ile des Etats & de la Terre de la Compagnie, découverte par les Hollandois il y a plus d'un siecle. On pouvoit découvrir, par ce moïen, ce qui étoit au Nord de la Terre d'Yesso & la Côte de la Tartarie orientale. L'autre route devoit se faire directement à l'Est du Kamtchatka, jusqu'à ce qu'on rencontrât les Côtes de l'Amérique au Nord de la Californie. Enfin, je proposois, pour troisieme objet, qu'on allât chercher les Terres dont le Capitaine Beerings avoit eu de si forts indices, dans son premier Voïage, à l'Est de Kamtchatka.

BEERINGS. II. VOÏAGE. 1741.

Cette Expédition aïant été ordonnée comme M. de l'Ile l'avoit indiquée, le Capitaine Beerings eut la Commission d'aller chercher, à l'Est du Kamtchatka, les Mers dont il avoit eu les indices dans son premier Voïage. Il partit en 1741; mais il n'alla pas bien loin : une furieuse tempête, dont il fut assailli dans un tems fort obscur, l'empêcha de tenir la Mer, & le fit

échouer dans une Ile déserte, sous la latitude de cinquante-quatre degrés, à peu de distance du Port d'*Avatcha*, d'où il étoit parti. Ce fut le terme des Voïages & de la vie de cet habile Officier, qui y périt de misere & de chagrin, avec la plus grande partie de son Monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamtchatka, dans une petite Barque qu'ils avoient construite des débris de leur Vaisseau. Cette Ile fut nommée l'Ile de Beerings.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

BEERINGS. II. VOÏAGE. 1741.

Ce fut un Allemand, nommé *Spanberg*, qui eut le commandement du Vaisseau envoïé à la recherche du Japon. Il partit du Port de Kamtchatka, en Juin 1739; par un bon vent, qui lui fit faire vers le Sud, dans l'espace de seize jours, près de vingt degrés en latitude, jusqu'à la hauteur de trente-six à trente-sept degrés, au travers de plusieurs Iles. Il se crut arrivé à la Côte du Japon, par les trente-neuf à quarante degrés de latitude, c'est-à-dire, à la partie Septentrionale, où il ne fut pas mal reçu. Il alla jusqu'à Matsmey, principal lieu & l'un des plus méridionaux de la Terre d'Yesso; mais il n'y descendit point à terre.

SPANBERG. 1741.

A l'égard de la troisieme & principale route, qu'on a tenue à l'Est du

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

TCHIRICOW. 1741.

Kamtchatka jusqu'à l'Amérique, ce fut un Capitaine Russe, nommé, Alexis *Tchiricow*, Lieutenant du Capitaine Beerings, au premier Voïage, qui eut le commandement de cette Expédition; & le Frere de M. de l'Ile, Astronome de l'Académie des Sciences, s'embarqua avec lui, autant pour l'aider dans l'estime de sa route, que pour faire d'exactes observations Astronomiques dans les lieux où ils auroient pû débarquer. Ils partirent, le 15 de Juin 1741, d'un Port du Kamtchatka, qui se nomme *Avatcha*, ou Port Saint Pierre & Saint Paul, dont le Frere de M. de l'Ile avoit observé la latitude de cinquante-trois degrés une minute, & dont la distance, au Méridien de Paris, a été trouvée, par les Satellites de Jupiter, de plus de cent cinquante-six degrés.

Le 26 Juillet, après quarante-un jours de navigation, ils arriverent à la vûe d'une Terre, qu'ils prirent pour la Côte de l'Amérique, sous la latitude de cinquante-cinq degrés trente-six minutes. Ils avoient fait près de soixante-deux degrés en longitude; & par conséquent ils étoient éloignés de deux cens dix-huit degrés à l'Orient du Méridien de Paris. Le Cap Blanc, qui est

à l'extrêmité la plus Septentrionale & Occidentale connue de la Californie, est sous la latitude de quarante-trois degrés, & distant du Méridien de Paris de deux cens trente-deux degrés : ainsi le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile étoient parvenus à quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & à douze degrés & demi au Nord. C'est un lieu où l'on n'avoit jamis sû que personne fût arrivé avant eux. Ce fut là aussi, jusqu'où ils avancerent en longitude.

TCHIRICOW. 1741.

Le Capitaine Tchiricow, y étant arrivé le 26 de Juillet, louvoïa les jours suivans, pour s'approcher de la terre; ce qu'il ne put faire, avec son Vaisseau, qu'à la distance de plus d'une lieue. Il se détermina, au bout de huit jours, à détacher, dans une Chaloupe, dix Hommes armés, avec un bon Pilote : mais ils furent perdus de vûe en arrivant à terre. On ne les a pas revûs depuis, quoiqu'on eût tenu la Mer & fait bien des courses dans ces Cantons pendant tout le mois d'Août, pour attendre leur retour. Enfin le Capitaine désesperant de les revoir, & jugeant la saison trop mauvaise pour tenir plus long-tems la Mer, prit le parti de s'en retourner. Dans son retour, il eut,

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

pendant plusieurs jours, la vûe des Terres fort éloignées que M. de l'Ile a marquées dans sa Carte.

TCHIRICOW.

1741.

Ils approcherent, le 20 de Septembre, fort près d'une Côte montagneuse & couverte d'herbe; mais ils n'apperçurent point de bois. Les Rochers, qui étoient sous l'eau & sur les bords de la Côte, ne leur permirent point d'y aborder : mais étant entrés dans un Golfe, ils y virent des Habitens, dont plusieurs vinrent à eux, chacun dans un petit Bateau, tel qu'on représente ceux des Groenlandois ou des Esquimaux. Ils ne pûrent entendre leur langage. La latitude de ce lieu fut observée de cinquante-un degrés douze minutes; & sa différence de longitude au Port d'Avatcha, où ils retournerent, fut déterminée de près de douze degrés.

Pendant tout le cours de ce voïage, qui avoit déja duré plus de trois mois, la plûpart des gens de l'Equipage avoient été attaqués du scorbut & en étoient morts. Le Capitaine Tchiricow & le Frere de M. de l'Ile n'en furent point exempts. Le second y succomba, & mourut le 22 d'Octobre, une heure après être arrivé au Port d'où il étoit parti plus de quatre mois auparavant. Le Capitaine, quoiqu'extrêmement

mal, eut le bonheur de se rétablir. Tel a été le succès de la derniere Navigation des Russes (19) pour chercher une route à l'Amérique.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

TCHIRICOW, 1741.

On trouve, sur les bords de la Mer orientale, vis-à-vis du Kamtchatka, un lieu nommé *Okhota*, ou *Okhotskoy Ostreg*, dont la latitude est de cinquante-neuf degrés vingt-deux minutes, & qui est distant du Méridien de Paris de près de cent quarante-un degrés en longitude; c'est le lieu de l'embarquement pour le Kamtchatka & les Païs voisins. Beerings y avoit laissé le Vaisseau sur lequel il avoit fait son premier voïage. Des Russes hasarderent d'y monter, en 1731; & de tenir la même route qu'il avoit suivie deux ans auparavant; ils eurent plus de succès que lui, & leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la Pointe, où ce Capitaine avoit été dans son premier voïage, & qui avoit été

(19) On a parlé, dans une autre partie de ce Recueil, des découvertes des Russes sur les Côtes de la Mer glaciale, pendant huit ans, depuis Archangel jusqu'à la Riviere de *Kovima*; de la route que d'autres Russes firent anciennement, avec de petites Barques, le long des Côtes, jusqu'au Kamtchatka; enfin d'une grande Terre découverte, en 1723, au Nord de la Mer glaciale, à soixante-quinze degrés de latitude. *Voïez* ci-dessus, l'article de la Tartarie & celui du Japon.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

TCHIRICOW. 1741.

son *non plus ultrà*, ils gouvernerent exactement à l'Est, où ils trouverent une Ile & ensuite une grande Terre. A peine étoient-ils à la vûe de cette Terre, qu'un Homme vint à eux, dans un petit Bâtiment semblable à celui des Groenlandois. Ils voulurent s'informer de quel Païs il étoit; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il étoit Habitant d'un très grand Continent, où il y avoit beaucoup de Fourrures. Les Russes suivirent la Côte du Continent deux jours entiers, en allant vers le Sud, sans y pouvoir aborder : après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena malgré eux sur la Côte du Kamtchatka.

A l'occasion des recherches & des découvertes, qu'on vient de représenter, M. de l'Ile fait observer que le terme, jusqu'où l'Amiral de Fonté s'avança, au Détroit de Ronquillo, & où il trouva le Vaisseau de Boston, répond à la Baie d'Hudson, près de l'eau de Wager; & que le dernier terme du voïage de Bernardo répond à la Baie de Baffin, vis-à-vis du Détroit de l'Alderman Jones. » L'Amiral, ajoute-t'il, » paroît donc conclure assez mal sa » Relation, en déclarant, sur des lu-

» mieres

» mieres imparfaites, qu'il n'y a point
» de passage dans la Mer du Sud par
» le Nord-Ouest : & l'on en peut dire
» autant du Capitaine Bernardo, lors-
» qu'il assure qu'il n'y a point de com-
» munication par le Détroit de Davis :
» car l'on sait qu'on a pû naviguer jus-
» qu'au fond de la Baie de Baffin, où
» sont les Détroits de l'Alderman Jo-
» nes de Lancastre. Quant aux décou-
» vertes des Russes, le terme orienta-
» tal de la navigation de Tchiricow
» répond à une Côte, qui joint les em-
» bouchures des Rivieres de Haro &
» de Bernardo.

De nouvelles connoissances, que M. de l'Ile acquit en 1732, lui ont fait joindre, dans sa Carte, l'embouchure de la Riviere de Bernardo avec une longue Côte qui tourne au tour de la Pointe la plus Septentrionale & Orientale de l'Asie, en laissant entre deux un grand passage, de près de cent lieues de largeur, par lequel la Mer Septentrionale de Tartarie, ou la Mer glaciale, communique avec celle du Sud. Il apprit, en même-tems, que la grande Côte, qui termine ce Canal à l'Orient, avoit été vue de fort loin par Spanberg, dès l'année 1728. Ensuite les Russes, comme on l'a rapporté, s'en sont plus

VOIAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

approchés en 1731. Mais depuis, on a vérifié que ce Continent est fréquenté par des Russes, qui en apportent de belles Fourrures : ainsi c'est d'eux qu'on doit attendre d'exactes informations sur la situation & l'étendue de ces nouveaux Païs, ignorés jusqu'à présent, où la Cour de Russie peut envoïer des Pilotes & des Astronomes, pour en déterminer la longitude & la latitude. Ces découvertes seroient d'autant plus importantes, qu'en confirmant l'existence des grandes Terres découvertes par l'Amiral de Fonté, elles mettroient en état d'en fixer la situation & l'étendue.

M. de l'Ile souhaiteroit beaucoup aussi que la Cour de Russie fît achever la découverte de cette grande Ile, dont le Capitaine Beerings eut connoissance en 1726, entre les cinquante-un & les cinquante-neuf degrés. Tchirikow en vit quelques Habitans, en 1741. Peut-être n'a-t'elle pas moins de cent ou cent cinquante lieues d'étendue, puisqu'il en suivit les Côtes plusieurs jours de suite. Une autre découverte, qui semble réservée aux Russes, est celle des Côtes septentrionales d'une Terre, vûe par Dom Jean de Gama, en allant de la Chine à la Nouvelle Espa-

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

gne, & qui se trouve marquée, pour la premiere fois, dans la Carte Marine de Jean Texeira (20), dressée en 1643 (21). Cette Carte n'en offre que la Côte méridionale, après quelques Iles à l'Occident : mais M. de l'Ile, aïant vû (22), dans des Cartes Japonoises, dont quelques-unes lui furent envoïées à Petersbourg, une grande Ile, que sa situation lui a fait prendre pour la Terre de Gama, n'a pas fait difficulté, dans sa Carte, de la terminer suivant ces lumieres, & d'ajouter à la partie orientale quelques moindres Iles, qui se trouvent dans les Cartes Japonoises.

A l'égard de la Mer d'Ouest, dont l'existence, dans la partie occidentale du Canada & du Mississipi, est prouvée par toutes sortes de témoignages, & qui, dans la supposition des deux passages dont on a parlé, semble promettre

(20) Cosmographe du Roi de Portugal.

(21) L'Original manuscrit fut trouvé dans une Carraque Portugaise, par M. de la Gran-Maison, qui avoit commandé, pendant quatre ou cinq ans, des Vaisseaux pour le Portugal, à la Côte d'Angola. Thevenot, à qui ce Manuscrit fut communiqué, l'a fait graver, de la même grandeur que l'Original, & l'a inseré dans la seconde Partie de ses Recueils de Voïages, publiée à Paris en 1664.

(22) A Londres, en 1724, chez le Chevalier Hansloane, qui les avoit achetées des Héritiers de Kempfer.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

aux François (23), par cette voie, la route qu'on cherchoit à la Chine & au Japon, M. de l'Ile en place la Côte septentrionale à cinquante-deux degrés une minute (24).

Ainsi, de toutes parts, la carriere est ouverte aux plus belles espérances, sans qu'on puisse comprendre quelle fatalité en retarde le succès. Mais si la constance & l'ardeur y peuvent donner des droits, on doit cette justice, aux Anglois, que jusqu'à présent nulle autre Nation n'en a mieux acquis. Quoique depuis le malheureux voïage du Capitaine James, en 1631, ils eussent paru fort refroidis pour les recherches, on ne peut douter que cette vûe n'ait eu presqu'autant de part que celle du Commerce, aux efforts qu'ils firent dans l'intervalle, pour s'établir dans la Baie d'Hudson (25). Le voïage qu'ils y fi-

(23) Voïez ci-dessus la Description de la Nouvelle France, en divers endroits.

(24) Il se reproche de l'avoir élevée jusqu'à soixante degrés, dans sa premiere Carte, parcequ'une partie des Païs découverts par l'Amiral de Fonté, y étoient placés de dix degrés trop au Nord. Voïez son Mémoire.

(25) Ellis cite une Lettre d'Oldenbourg, premier Secretaire de la Société Roïale, au célebre Bayle: » Vous n'ignorez » pas, sans doute, la » nouvelle qui se débite » ici, avec beaucoup de » joie, de la découverte » du Passage de Nord-» Ouest, faite par deux » Anglois & un Fran-» çois, qui viennent de

rent, en 1668, sous la conduite de des Groseillers (26), fut poussé à la hauteur de soixante-dix-neuf degrés dans la Baie de Baffin; & ce ne fut qu'après avoir emploïé la belle saison à la recherche du passage, que le Capitaine *Gillam* revint passer l'Hiver dans la Baie d'Hudson, pour y jetter les fondemens d'une Colonie Angloise. La guerre, dont cette Baie devint l'occasion, fit perdre tout autre soin : mais, à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le Capitaine *Barlow* pour la découverte d'un passage. Il mit à la voile en 1719. On ne sait ce qu'il devint; & quelques débris de Vaisseau, qui furent trouvés à soixante-trois degrés de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur. Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, *Scroggs* n'en eut pas moins de hardiesse à suivre la même

GILLAM. 1668.

BARLOW. 1719.

» la présenter au Roi, à » Oxford. Sa Majesté leur » accorde un Vaisseau » pour aller dans la Baie » d'Hudson, & delà dans » la Mer du Sud, &c «. D'ailleurs les Lettres Patentes de la premiere Compagnie Angloise de la Baie d'Hudson, datées du 2 Mai 1669, portent qu'elle s'étoit formée par le Prince Robert, non-seulement pour le Commerce des Fourrures & des Minéraux, mais encore pour la découverte d'un nouveau Passage dans la Mer du Sud.

(26) Voïez l'Etablissement des François dans la Baie d'Hudson, au Tome LVI de ce Recueil, page 143.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

route. Son Journal n'a pas été publié (27) ; mais on en trouve l'Extrait suivant dans la Relation d'Arthur Dobbs.

Scroggs. 1722.

Scroggs sortit de la Riviere de Churchil dans la Baie d'Hudson, le 22 de Juin 1722. A soixante-deux degrés de latitude, il lia quelque commerce avec les Sauvages du Païs, dont il reçut des côtes de Baleine & des dents de Vaches marines. Ensuite il fut jetté, par le mauvais tems, à soixante-quatre degrés cinquante-six minutes, où il mouilla sur douze brasses d'eau. L'air s'étant éclairci, il ne se trouva qu'à trois lieues de la Côte du Nord, où il donna au Cap, qu'il voïoit à l'Est-Nord-Est, le nom de *Whale-bone Point*, Pointe des côtes de Baleines. Il découvrit, en même-tems, plusieurs Iles entre le Sud-Ouest à l'Ouest-quart-d'Ouest, & le Sud-Ouest-quart-de-Sud. Il vit la Terre au Sud vers l'Ouest. Le Wallerme lui parut un Païs fort élevé. L'Ile la plus méridionale, où il vit quantité de Baleines noires & plusieurs blanches,

(27) Ellis remarque que du tems des premieres Expéditions, on ne manquoit pas de publier tous les Journaux de Voïages, & qu'on les a tous, excepté celui du Capitaine Button ; mais que dans ces derniers tems, on a jugé à propos, par des raisons qu'il n'explique point, de changer de méthode.

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

SCROGGS. 1222.

reçut de lui le nom de *Cap Fullerton.* La Marée y montoit de cinq brasses; de sorte qu'après avoir eu douze brasses d'eau dans le flux, il n'en eut que sept dans le reflux. Il avoit, avec lui, deux Indiens septentrionaux, qui avoient passé l'hiver à Churchill, & qui lui avoient parlé d'une riche Mine de cuivre, située sur la Côte, dont on pouvoit approcher si facilement, qu'ils promettoient de conduire la Chaloupe presqu'à côté de la Mine. Ils avoient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill, & l'industrie ne leur avoit pas manqué pour tracer le plan du Païs, avec du charbon, sur du Parchemin. Ce que le Capitaine Anglois visita lui parut assez conforme au Plan de ces deux Indiens. L'un des deux lui demanda, pour récompense de ses services, de le laisser sur cette Côte, où il n'étoit qu'à trois ou quatre journées de sa Patrie : Scroggs lui refusa cette faveur. Le même Indien assura qu'il étoit du fond de la même Baie, & qu'il y avoit en cet endroit une Barre, c'est-à-dire un Banc de sable ou un Rocher : Scroggs remit à la voile au Sud-Est; & le 15, il croisa le Welcome, à soixante-quatre degrés quinze minutes. Il vit encore quantité

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

de Baleines, mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur. La Terre du Whale-bone-Point s'étendoit de l'Ouest au Sud; & quelques Hommes, qu'il envoïa sur la Côte, rapporterent qu'ils n'avoient rien vu qui les empêchât de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver, dans cette Mer, depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses (28).

SCROGGS. 1722.

Zele & services d'Antoin Dobbs.

Arthur *Dobbs*, à qui l'on a l'obligation de cet Extrait, avoit pris fort à cœur (29) la découverte. En 1737, il se lia fort étroitement avec un Officier de Mer, nommé *Middleton*, qui lui fournit dans plusieurs Lettres, dont les Extraits ont été publiés, quantité de faits, qui paroissent concluans pour la réalité du Passage. Ils établissent, par exemple, qu'un vent de Nord & de

(28) L'Auteur de l'Extrait n'ajoute rien: mais il rend témoignage que le Capitaine Norton, ancien Gouverneur de Churchill, & qui avoit fait ce Voïage avec Scroggs, lui avoit confirmé toutes les circonstances; surtout que la Marée montoit de cinq brasses, & qu'étant luimême à terre sur le sommet d'une Montagne, il vit que le Païs s'étendoit de l'Ouest au Sud, & que rien n'empêchoit d'avancer plus loin.

(29) A sa priere, on expédia deux autres Vaisseaux; mais il paroît qu'ils ne monterent qu'à soixante-deux degrés quinze minutes de latitude, & qu'ils revinrent sans avoir rien vu de remarquable, à l'exception d'un grand nombre d'Iles & de Baleines noires. Ils ne rencontrerent point de grosses Marées. La plus forte étoit d'environ deux brasses, & le flux venoit du Nord.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

Nord-Ouest fait monter les basses Marées, plus qu'un vent de Sud ou d'Ouest ne fait monter les hautes, à Churchill ou à la Riviere d'Albanie; qu'il y a peu, ou point de Marée, entre l'Ile de Mansfield & Cary Swan's n'est; qu'il n'y en a point absolument au Nord & au Nord-Est des Isles de Moulin, & que par conséquent la haute Marée doit venir du Welcome; que le Welcome ne peut donc être éloigné de l'Océan : que ce que le Capitaine Scroggs vit, par les soixante-quatre degrés cinquante minutes, tant à l'égard des Baleines que des Marées, en est une nouvelle preuve; enfin, qu'à huit ou dix lieues de la Pointe de Whale-bone, il vit la Mer sans glace, & que le Païs s'étendoit de l'Ouest au Sud. Entre les mêmes faits, on trouve qu'un Facteur de Churchill, nommé *Lovegrow*, qui avoit été souvent à Whale-cove, par les soixante-deux degrés trente minutes, assuroit que toute cette Côte n'offre que des Païs entrecoupés & des Iles, & qu'aïant abordé à l'une de ces Iles, il avoit vu la Mer ouverte vers l'Ouest. Un autre Facteur, nommé *Wilson*, que la Compagnie avoit envoïé à Whale-cove pour le commerce des côtes de Baleines, déclara qu'aïant eu la curio-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

sité de s'avancer entre les Iles voisines, il avoit trouvé que l'ouverture s'élargissoit vers le Sud-Ouest, & qu'à la fin elle devenoit si large, que d'un côté, ni de l'autre, on ne voïoit plus la terre.

Dobbs, convaincu, par des faits si bien attestés & par ses propres informations, qu'il y avoit beaucoup d'apparence de pouvoir trouver un passage dans le Welcome, mit tout en œuvre pour faire emploïer Middleton à cette recherche. On lui accorda une Caiche (30). La meilleure Relation qu'on ait de cette entreprise est renfermée dans l'Extrait suivant, qu'Ellis a fait sur plusieurs Lettres, & sur le Journal même du Voïage. Les détails ne peuvent être ennuïeux.

VOÏAGE DE MIDDLETON. 1737.

Le Capitaine Middleton, s'étant rendu à la Riviere de Churchill, dont les Anglois marquent la situation à cinquante-huit degrés cinquante six minutes de latitude, n'en pût sortir avant le premier de Juillet. Le 3, à cinq heures du matin, il découvrit trois Iles, à soixante-un degrés quarante minutes. Le 4, il vit *Brock Cobham*, par les soixante-trois degrés de latitude & les quatre-vingt-treize degrés quarante mi-

(30) Espece de Galiote à Bombes.

nutes de longitude Oueſt de Londres. La variation y étoit de vingt-un degrés dix minutes, & cette Ile étoit couverte de nége. Le 6, au matin, Middleton découvrit un Cap, à ſoixante-trois degrés vingt minutes de latitude, & quatre-vingt-treize degrés de longitude de Londres. La ſonde y fit trouver, depuis trente-cinq juſqu'à ſoixante-douze braſſes de profondeur. À cinq heures, le courant tourna au Nord-Nord-Eſt. La ſonde portoit deux nœuds (deux braſſes), & la Marée venoit de Nord-Nord-Eſt-quart-de-Nord. On obſerva que la variation étoit de trente degrés, & que les hautes eaux alloient au Nord.

Le 8, en arrivant par les ſoixante-trois degrés trente-neuf minutes de latitude, on ne rencontra point d'autres Poiſſons, qu'une Baleine blanche & quelques Veaux marins. On y vit beaucoup de glaces au Nord, & la Côte y étoit enfermée pendant pluſieurs lieues. La profondeur ſe trouva de ſoixante à quatre-vingt-dix braſſes; & la terre étoit à ſept ou huit lieues au Nord-Oueſt. Le 10, à ſoixante quatre degrés cinquante-une minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-quatre minutes de longitude, on trouva le

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

Welcome large d'onze ou douze lieues ; la Côte orientale baſſe & unie, & tout le Welcome rempli de glaces. Le Vaiſſeau y demeura pris juſqu'au 12. Le 13, on s'avança, au travers des glaces, vers le Cap Dobbs, que Middleton avoit découvert & nommé, au Nord-Oueſt du Welcome, par les ſoixante-cinq degrés douze minutes de latitude, & les quatre-vingt-ſix degrés ſix minutes de longitude de Londres. On vit, au Nord-Oueſt de ce Cap, une belle ouverture, ou Riviere, dans laquelle on entra pour y mettre le Vaiſſeau à l'abri des glaces, juſqu'à ce qu'elles fuſſent diſſipées dans le Welcome.

L'embouchure de cette Riviere n'a pas moins de ſept ou huit lieues de large, pendant la moitié de cet eſpace ; après quoi elle ſe rétrécit à quatre ou cinq. On jetta l'ancre à la rive du Nord, au-deſſus de quelques Iles, ſur trente-quatre braſſes d'eau. La Marée avançoit, dans la moindre largeur, de cinq lieues en une heure ; mais cette proportion ne ſubſiſtoit plus en montant. Le reflux emportoit beaucoup de glaces. Vis-à-vis du mouillage, on avoit depuis quatorze juſqu'à quarante-quatre braſſes d'eau au milieu du Canal. Le jour ſuivant, pluſieurs Eſqui-

maux vinrent à bord ; mais ils n'avoient, de propre au commerce, que leurs vieux habits de peau & quatre-vingts pintes d'huile de Baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues, au-dessus de plusieurs Iles, & l'on mouilla sur seize brasses d'eau, dans un Sond entre ces Iles & la rive du Nord, pour se garantir des glaces, qui alloient & venoient avec la Marée. Ce lieu fut nommé *Sond Sauvage*. La Riviere étoit pleine de glaces, au-dessus & au-dessous du Vaisseau.

Le 15, on envoïa le Lieutenant, avec neuf Hommes & des provisions pour quarante-huit heures, dans une Chaloupe à huit rames, pour visiter la Riviere. Il revint le 17. Son rapport fut qu'il étoit monté au travers des glaces, le plus loin qu'il avoit pû ; que plus haut, elles renoient toute la largeur, d'une rive à l'autre, & qu'il y avoit, en cet endroit, soixante-dix à quatre-vingts brasses de profondeur. Le 16, Middleton étant allé à terre visita quelques Iles, qu'il trouva stériles & nues, à l'exception d'un peu d'herbe fort basse, & de mousse, dans les Vallées. Il fit jetter des filets, qu'on retira sans Poisson. Plusieurs de ses gens furent attaqués du scorbut, & la moitié

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

fut bientôt hors d'état de servir. La Marée avance, à l'embouchure de la Riviere, de quatre heures au changement de Lune, & monte de dix jusqu'à pinze piés. La variation est de trente-cinq degrés. Dans l'endroit où le Lieutenant avoit été, la Marée venoit du Sud, & montoit treize piés dans le tems des basses eaux. Quelques Indiens, qu'on avoit amenés de Churchill, n'avoient aucune connoissance du País où l'on étoit.

Le 18, on entra dans une petite Baie, où l'on mouilla sur neuf brasses & demie d'eau. Middleton monta la Riviere dans la Chaloupe, avec huit Hommes & deux Indiens. A huit heures du soir, il crut avoir fait quinze lieues. La Marée montoit à douze piés, & le flux venoit du Sud-Sud-Est. Les Indiens tuerent une Bête fauve. Pendant la nuit, on entendit des cris extraordinaires, tels que les Sauvages en font lorsqu'ils apperçoivent des Etrangers. Le 19, deux heures du matin, on parvint cinq lieues plus haut, & l'on entra dans une Riviere, ou un Sond, qui avoit six ou sept lieues de large, mais dont Middleton ne pût reconnoître la profondeur. Cette Riviere, malgré cette largeur, étoit si char-

gée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le Païs étoit fort élevé des deux côtés. Middleton monta sur une des plus hautes Montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sond Sauvage, où étoit le Vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Il observa que le cours de la Riviere étoit Nord-quart-d'Ouest; mais elle paroissoit plus étroite en montant, & remplie de glaces. Cet endroit fut nommé *Deer-Sund*, Sond des Bêtes fauves, parceque ses Indiens y en avoient tué. Le Païs est non-seulement montagneux & stérile, mais entrecoupé de rocs, dont la pierre ressemble au marbre. Dans les Vallées, on voit quantité de Lacs, un peu d'herbe, & quantité d'Animaux de la grandeur d'un petit Cheval.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

Le Capitaine, étant revenu à bord le 20, descendit, le 21, la Riviere où le Vaisseau étoit à l'ancre, & ne la trouva pas moins embarassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta sur une haute Montagne, d'où il vit le Welcome encore chargé de glaces. Le 22 elles étoient fort épaisses dans la Riviere au-dessus & au-dessous de lui; & chaque Marée en amenoit de nouvelles, lorsque le vent venoit du

Welcome. Le Lieutenant monta la Riviere dans une Chaloupe à six rames. Il revint le 25, après avoir sondé la Riviere entre les Iles, du côté de Deer-Sund, & l'avoit trouvée remplie de glaces. Le 26, il descendit la Riviere avec le Contre-Maître, pour observer si la glace s'étoit dispersées à l'embouchure & dans le Welcome.

Le Sond Sauvage est à quatre-vingt-neuf degrés vingt-huit minutes, de longitude occidentale. La variation y est de trente-cinq degrés. L'entrée de la Baie, nommée Wager, est à soixante-cinq degrés vingt-trois minutes de latitude, & le Deer-Sund à soixante-cinq degrés cinquante minutes. Le cours du Sond Sauvage est Nord-Ouest au compas.

Le Lieutenant & le Contre-Maître revinrent le 27. Ils avoient été entraînés, par les glaces & par la Marée, à six ou sept lieues; & quoique la Riviere fût toute engagée de glaces, ils les avoient trouvées plus minces en entrant dans le Welcome. Le 28, ils monterent la Riviere, pour chercher quelque autre entrée dans le Welcome, parcequ'en la montant le 24, ils avoient vû quantité de Baleines noires & d'au-

tres Poissons, qu'on ne voïoit point dans l'endroit où le Vaisseau étoit à l'ancre, ni plus bas. Middleton les chargea aussi de visiter le Deer-Sund, & toute autre ouverture, pour découvrir si la Marée entroit de quelque autre côté que celui par lequel on étoit venu. Ils avoient le tems de faire toutes ces recherches, jusqu'à ce que les glaces fussent dispersées à l'embouchure de la Riviere & dans le Welcome.

La Chaloupe fut envoïée, le 29, avec huit Malades, & plusieurs autres qui étoient attaqués du Scorbut, dans une petite Ile où l'on avoit vû quantité d'Oseille & de Bistorte. Middleton monta sur une des plus hautes Montagnes, & jugea les glaces de la Riviere plus épaisses vers l'embouchure, qu'au-dessus. Le 30, il vit les glaces fermes partout, au-dessous de lui, & jusqu'à huit ou dix lieues au-dessus; mais la Mer lui parut assez nette hors de la Baie. Le 31, on vit arriver quantité de nouvelles glaces, qui venoient du Wecolme, & qui remplirent presque toute la Baie.

Le Lieutenant & le Contre-Maître, qui revinrent à bord le premier d'Août, après quatre jours d'absence, rapporterent qu'ils s'étoient avancés dix ou

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

douze lieues au-dessus de Deer-Sund; qu'ils y avoient vû quantité de Baleines noires, de l'espece dont viennent les côtes; & qu'aïant visité toutes les ouvertures, ils avoient toujours trouvé que le flux venoit du côté de l'Est, ou de l'embouchure de la Riviere de Wager (31). On leva l'ancre le 2; on sortit du Sond Sauvage; & le 4, à dix heures du soir, on se trouva hors de la Riviere, à la faveur du reflux, par lequel on avoit été entraîné l'espace de cinq lieues par heures. Il ne se trouva plus de glaces, lorsqu'on fut sorti de la Riviere; & le tems étant fort calme, Middleton fit mettre la Pinasse en tête, pour remorquer à force de rames. On étoit à soixante-cinq degrés trente-huit minutes de latitude, & quatre-vingt-sept degrés sept minutes de longitude de Londres; la variation, de trente-huit degrés. On entra dans un nouveau Détroit, de treize lieues de large, au Nord-Ouest de la Baie de Wager. L'entrée du Wager est à soixante-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, & quatre-vingt-huit degrés trente-sept minutes de longitude; on se trouva, le 5, à soixante-huit degrés quatorze minutes de latitude, & quatre-vingt-six

(31) Ce nom lui fut donné alors.

degrés vingt-huit minutes de longitude. Le Détroit n'y avoit plus que huit ou neuf lieues de large. Le 17, on se vit enfermé de glaces. La Côte de Sud-Est étoit basse ; & sa longueur, d'environ sept lieues. A la Pointe du Nord-Est de la Côte, on voïoit un Païs montagneux, qui ressembloit à une partie de la Côte du Détroit d'Hudson. La sonde fit trouver depuis vingt-cinq jusqu'à quarante-quatre brasses de profondeur, & la variation étoit de quarante degrés. La Marée venoit d'Est-quart-de-Nord, au Compas : son courant étoit très fort, & dans certains endroits, on appercevoit des tourbillons, & des especes de Barres. Le 6, elle venoit d'Est-quart-de-Sud. On vit, à deux heures, la Pointe de la Côte, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. Le flux vint de l'Est à trois heures. A quatre, on vit un beau Cap à l'Ouest-quart-de-Nord, éloigné de six ou sept lieues. La Côte s'étendoit d'Est-quarr-de-Nord au Nord-quart-d'Ouest, & faisoit des points justes avec la Boussole. Middleton en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'étoit la Pointe septentrionale de l'Amérique ; & cette raison la lui fit nommer *Cap Hope*, Cap d'Espérance. On manœuvra toute

la nuit au travers des glaces, pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le Soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre autour du Vaisseau, depuis la basse Côte jusqu'à l'Ouest quart-de-Nord; elle sembloit se joindre à la Côte de l'Ouest & former une Baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la Baie, jusqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'étoit qu'une Baie, dans laquelle on ne pourroit avancer que six ou sept lieues plus loin, & qu'aïant sondé plusieurs fois la Marée on n'eut trouvé partout que de basses eaux, on conclut qu'on avoit passé l'ouverture par où la Marée entroit du côté de l'Est. La variation se trouva ici de cinquante degrés. Cette Baie, qui fut nommée *Repulse Bay*, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La Terre qui s'étend delà au Détroit glacé vers l'Est, est fort élevée. La sonde portoit, depuis cinquante jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la Baie vers l'Est, & les glaces y étoient en abondance.

Le 8, à dix heures du matin, le Capitaine se mit dans la Chaloupe, avec l'Ecrivain, le Canonier & le Charpen-

tier, pour chercher d'où le flux venoit dans cette Baie. A midi, ils avoient le Cape Hope au Nord demi Eſt, à cinq ou ſix lieues d'eux, la Baie à l'Oueſt-Sud-Oueſt, à quatre lieues, & l'entrée du Détroit glacé, parmi les Iles du côté de l'Eſt, à l'Eſt environ deux lieues. A quatre heures, le milieu du Détroit glacé étoit à l'Eſt-Sud-Eſt, à trois lieues. Middleton revint à bord, vers neuf heures & demie du ſoir. Il avoit fait environ quinze lieues, pour monter ſur une haute Montagne, qui dominoit ſur le Détroit, d'un côté, & de l'autre ſur la Baie de l'Eſt: il y avoit vû le paſſage, où la Marée entroit. La moindre largeur de ce Détroit eſt de quatre à cinq lieues, & la plus grande de ſix ou ſept. Il renferme quantité de grandes & de petites Iles, & ſa longueur eſt de ſeize ou dix-huit lieues. Il s'étend du Sud-Eſt, en faiſant un croiſſant au Sud; & du côté de l'Oueſt il étoit rempli de glaces, qui tenoient partout aux Iles & aux Bas-fonds. Middleton vit un Païs fort élevé, à quinze ou vingt lieues au Sud, qu'il jugea devoir s'étendre juſqu'au Cap Comfort, & juſqu'à la Baie qui eſt entre ce Cap & le Portland de Wilſon, partie du côté ſeptentrional de la Baie d'Hudſon. Com-

me les glaces n'étoient pas encore ouvertes, il fut résolu, dans le Conseil, de sonder l'autre côté du Welcome, depuis le Cap Dobbs jusqu'au Brook-Cobham, pour y chercher quelque ouverture, & de retourner ensuite vers l'Angleterre.

On partit le 9, à huit heures du matin. La sonde donna trente-cinq brasses, à une lieue de la Côte, à six du Cape Hope, & à trois de la Pointe. On rasa la Côte de Sud-Est, à la distance de trois lieues. Le côté de l'Ouest étoit couvert de glaces. A quatre heures après midi, on vit le Cap Dobbs au Nord-Ouest du Vaisseau, trois quarts à l'Ouest au compas, à la distance de six lieues. La sonde y donna cinquante brasses. A minuit, elle marqua soixante & soixante-cinq; & le 10, à quatre heures du matin, de quarante-trois à vingt-cinq, à cinq lieues de la Côte de l'Ouest. On avoit, à huit heures, soixante-six à soixante-dix brasses, par les soixante-quatre degrés dix minutes de latitude & les quatre-vingt huit degrés cinquante-six minutes de longitude. La largeur du Welcome y étoit de seize ou dix-huit lieues; & l'extrêmité de la Côte de Sud-Est alloit du Sud au Sud-Est-quart-d'Est, à six ou sept lieues

du Vaisseau. Le 11, à quatre heures du matin, on avoit de quarante-cinq à trente-cinq brasses d'eau. La Côte du Nord alloit du Nord-Est au Nord-Nord-Ouest, à quatre ou cinq lieues du Vaisseau. On étoit alors par les soixante-quatre degrés de latitude, & par les quatre-vingt-dix degrés cinquante-trois de longitude, près du Cap. On s'approcha de la Côte, autant qu'il fut possible, pour découvrir quelque ouverture dans le Païs. La route fut continuée à la vûe de la Côte Nord du Cap Hope. A quatre heures après-midi, aïant quitté la Côte, pour sonder, on trouva trente-quatre à vingt-huit brasses, & trente à quarante vers huit heures.

Le 12, à quatre heures, on mit à la voile; & vers neuf heures on se trouva devant le Cap, à neuf ou dix lieues à l'Est du Brook Cobham, qui étoit alors au Nord-Ouest-quart-de-Nord, à cinq ou six lieues du Vaisseau. La sonde donnoit soixante à quarante-neuf brasses. On étoit alors par les soixante-trois degrés quatorze minutes de latitude, & par les quatre-vingt-douze degrés vingt-cinq minutes de longitude de Londres. Middleton assure qu'en rasant toute la Côte du Welcome, depuis le Détroit glacé jusqu'à cet en-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

droit, il avoit trouvé partout que c'étoit un Continent, quoiqu'on y rencontre des Baies assez profondes & plusieurs petites Iles. Ce Cap, & l'autre, situé à soixante-quatre degrés de latitude, renferment une très profonde Baie. On rencontre, le long de la Côte, quantité de Baleines noires, de la véritable espece dont on tire les côtes.

Devant Brook-Cobham, on avoit vingt à quarante brasses d'eau, à quatre lieues de distance à l'Est-Nord-Est. Le 13, Middleton envoïa faire de l'eau dans une Ile qui est à trois lieues du Continent, & qui a sept lieues de long sur trois de large, presque toute d'une pierre blanche & dure, semblable à du marbre. La Chaloupe, qui en revint le 14, apporta une Bête fauve & un Ours blanc, tués par les Indiens du bord : ils avoient vu, dans l'Ile, quantité de Cignes & de Canards. Le 15, on accorda la liberté à deux des Indiens, qui souhaitoient d'être laissés dans ce lieu, où ils n'étoient pas éloignés de leur Patrie : Middleton leur fit donner uue petite Barque, qui fut chargée de poudre & de plomb, de provisions, de haches, de Tabac, & de Quinquaillerie. Ceux qui les avoient conduits dans l'Ile avoient observé, que la Marée

y monte souvent à vingt-deux piés. Un autre Indien, curieux de voir l'Europe, fut gardé à bord; & le même jour, Middleton fit mettre à la voile pour l'Angleterre.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

MIDDLETON. 1737.

Résultat du Voïage de Middleton.

Quelque soin qu'il eût apporté à ses observations, son Voïage ne répondit point aux grandes espérances qu'on en avoit conçues. Non-seulement, il n'avoit pas découvert le passage, mais il n'avoit pû se mettre en état d'expliquer les hautes Marées qu'il avoit observées dans le Welcome; & c'étoit sur ce point qu'on attendoit un éclaircissement. Des Détroits gelés, des ouvertures inconnues, ne pouvoient servir à la décision, & ne faisoient que suspendre la difficulté. Il restoit toujours à trouver d'où venoient ces grosses Marées, par quelque ouverture qu'elles pussent entrer : & les Partisans du Passage soutenoient qu'elles ne pouvoient être expliquées, sans la supposition d'un Océan de l'autre côté. Ainsi, loin d'aider à sortir de ce labirynthe, Middleton sembloit en avoir multiplié les détours (32). Il falloit une autre Expédi-

(32) Dobbs l'accusa même de s'être laissé gagner par la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui, préférant son profit particulier & le négoce exclusif de la Baie à l'intérêt général de la Nation, ne souhaitoit point que le passage fût découvert.

Voïages au Nord-Ouest et au Nord-Est.

tion, pour tirer quelque fruit de la sienne : elle s'est faite, & c'est ce qui reste à rapporter. Comme les Anglois y ont emploïé tous leurs efforts, & qu'elle peut passer pour le résultat des connoissances rassemblées depuis deux siecles, tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'en est proprement que l'introduction.

Suppositions établies sur les Observations passées.

On supposa comme incontestable, par la raison & l'expérience, qu'il n'y avoit rien à se promettre du côté du Détroit de Davis; & qu'au contraire il devoit rester beaucoup d'espérance au Nord-Ouest de la Baie d'Hudson. Dobbs publia un nouvel Ouvrage, où tous les argumens favorables à cette opinion furent soigneusement recueillis. A l'objection, que les Golfes, qui promettoient le plus, avoient été visités, & qu'on n'y avoit trouvé que des Baies & des Rivieres, il répondit qu'ils n'avoient pas été visités tous ; & que si l'on en avoit visité un grand nombre sans y avoir trouvé le passage, il n'en étoit que plus probable qu'il existoit dans quelque autre, parcequ'il en paroissoit plus impossible que des masses d'eau, qui font monter si haut les Marées dans ces Rivieres & ces Baies, n'eussent pas de communication avec

quelque autre Océan. Enfin, tout fut réduit à ce dilemme : le passage existe, ou il n'existe pas. S'il existe, tout le monde convient que l'avantage extrême qu'il y auroit à le découvrir, ne permet pas d'abandonner cette recherche : s'il n'existe pas, la recherche est inutile; mais on doit convenir aussi qu'elle est nécessaire, pour s'assurer de son inutilité.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Projet d'un nouveau Voïage.

Malgré le jugement qu'un Journaliste a porté des argumens de Dobbs (33), ils eurent tant de poids pour la Nation Angloise, que l'Etat même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'Entreprise, & promit un prix de

(33) L'Auteur de l'Extrait d'Ellis, dans la Bibliotheque raisonnée (Janvier, Février & Mars 1747) reproche à Dobbs d'avoir allegué dans son Livre, qui fut publié en 1746, bien des *oui-dires & des Relations peu respectables*. Sa Carte, dit-il, est dressée sur ses souhaits, plus que sur l'expérience. » Il fait changer » de direction à la Côte » occidentale de l'Amé» rique, la fait rebrous» ser à l'Est, & la mene » joindre la Baie d'Hud» son près du Détroit de » *Wager*. L'Amérique » auroit, dans cette sup» position, une vaste Mer » à l'Occident, & le Dé» troit pourroit se réduire » à peu de milles. Mais » une telle supposition est » démentie par tous les » anciens Routiers, qui, » en différens tems & en » différentes latitudes, » ont toujours trouvé la » direction de la Côte » occidentale de l'Amé» rique, allant de l'Est à » l'Ouest. Et comment » accorder la Carte de M. » Dobbs, avec des Rivie» res qui forment des » Baies de soixante lieues » de large, dans l'en» droit même où il sup» pose un Détroit?

vingt mille livres ſterling pour la découverte ; ſur ce ſeul principe, que le gain devoit être immenſe dans le cas du ſuccès, & les pertes bornées, dans la plus déſavantageuſe ſuppoſition. On ouvrit une ſouſcription de dix mille livres ſterling, qui parurent ſuffire pour les frais, & qui furent diviſées en cent actions : elle fut auſſi-tôt remplie. Il ſe forma un *Commité* de perſonnes riches, qui acheterent deux Vaiſſeaux, & qui ſuppléerent de leurs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la ſaiſon. Enfin, pour animer l'Equipage, on ajouta aux appointemens, qui étoient déja conſidérables, des *Primes*, en cas de ſuccès, proportionnées au rang & aux ſervices, & toutes les priſes qui pourroient ſe faire ſur la route. Des deux Vaiſſeaux, l'un qui étoit de cent quatre-vingt tonneaux, fut nommé *la Galiote de Dobbs*; l'autre, de cent quarante tonneaux, prit le nom de *la Californie.* On choiſit, pour Commandans, les Capitaines Guillaume *Moore* & François *Smith.*

Les inſtructions du Commité portent un caractere ſi ſingulier d'intelligence & d'exactitude, qu'elles méritent, à ces deux titres, l'attention

de ceux qui cherchent à s'instruire.

Voïages au Nord Ouest et au Nord-Est.

Vous ferez voile ensemble, avec toute la diligence possible, de la Tamise au Sud du Cap Farewell en Groenlande. Vous éviterez les glaces près du Cap, & vous gouvernerez vers l'entrée de la Baie d'Hudson, entre les Iles de la Résolution & celles de Button, au Nord des Orcades. En cas de séparation, votre premier rendez-vous sera à *Coirstown*, aux Orcades; mais si le tems vous permet de suivre vôtre route, vous ne vous y arrêterez pas plus de quarante heures. Le second sera, à l'Est des Iles de la Résolution, au cas que les glaces ne soient pas assez dispersées à l'entrée du Détroit. Mais si le passage est libre, vous n'y attendrez qu'un jour ou deux; à moins que ce ne soit le tems des hautes Marées, car dans ce cas vous ferez mieux d'attendre la diminution des courans, qui sont alors trop rapides. En passant le Détroit, rasez de près la Côte du Nord, jusqu'à ce que vous aïez passé les Iles des Sauvages, & tenez toujours une distance raisonnable l'un de l'autre; afin que s'il arrivoit quelque accident dans les glaces, vous puissiez entendre réciproquement vos Canons ou vos Cloches, & vous prêter du secours.

Instructions du Comité pour les deux Capitaines.

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

Dans le Détroit, votre plus proche rendez-vous, en cas de séparation, sera l'Ile de Diggs, ou Cary-Swan's-neft. Celui qui y arrivera le premier n'attendra l'autre que pendant deux jours; & si le dernier n'y arrive pas, il élevera une Perche ou un monceau de pierres du côté du principal Cap, où il laissera une Lettre, pour avertir l'autre de son passage & de son départ. Quand vous aurez découvert Cary-Swan's-neft, si le vent est contraire, vous mouillerez l'ancre pour une Marée ou deux, & vous observerez avec beaucoup de soin la direction, la rapidité, la hauteur & le tems de la Marée. Mais si le vent est favorable pour ranger une partie de la Côte de Nord-Ouest, depuis la Baie nommée *Pistol-Bay*, par les soixante-deux degrés trente minutes, jusqu'au Détroit de Wager, fixez alors votre plus proche rendez-vous, ou au Deer-Sund, si vous vous déterminez à pousser vers ce Passage, ou à l'Ile de Marbre, au cas que le vent soit favorable & la Mer sans glaces.

A toutes les Terres que vous rencontrerez, examinez-bien, sur la Côte, le tems & la direction de la Marée. Si vous rencontrez quelque flux venant de l'Ouest, & que vous trouviez quel-

que belle ouverture sans glaces, vous y entrerez, quoiqu'avec beaucoup de précautions, en vous faisant précéder de votre Chaloupe; & vous ne tarderez pas, alors, à visiter le Détroit de Wager ou Pistol-Bay. Mais, si vous commencez par le Détroit de Wager, & qu'à votre dernier rendez-vous, les deux Vaisseaux se trouvent au *Deer-Sund*, puisqu'après il n'y en a plus d'autre, vous pousserez alors directement vers le Golfe de Ranking, en tenant le grand Canal, au Nord des Iles où il passe, & vous y observerez de même la direction, la hauteur & le tems de la Marée. Si vous la trouvez avancée, ou que le flux vienne du côté de l'Ouest ou du Sud-Ouest, vous entrerez alors hardiment dans l'ouverture, que vous suivrez jusqu'à tel point de l'Est où elle puisse vous conduire. Cependant, si le passage est étroit, vous aurez soin de tenir toujours votre Chaloupe à la tête, avec la sonde, & vous observerez les Marées, la profondeur, la salûre de l'eau, & la variation de l'Aiguille: vous marquerez, sur votre Carte, la latitude de tous les Caps, & la situation des Païs à l'égard de vos Vaisseaux, & vous tâcherez de vous assurer de quelques bons Ports, où vous

puissiez vous mettre à couvert des tempêtes & des vents.

Si vous rencontrez le flux, & qu'après avoir passé la partie étroite du Détroit de Wager, vous tombiez dans une Mer ouverte & sans glaces, vous pourrez alors vous croire assurés d'un Passage libre, & passer hardiment au Sud-Ouest, ou plus ou moins vers le Sud ou l'Ouest, selon la situation du Païs, en gardant l'Amérique à vue au Basbord : & si vous entrez ensuite dans quelque ouverture, en voïant du Païs des deux côtés, vous aurez grand soin d'observer la Marée, si elle vient au-devant de vous, ou si elle vous suit, pour juger si vous êtes entrés dans une Baie, ou si c'est un passage entre des Païs entrecoupés ou des Iles; & selon le cas, vous pousserez plus loin, ou vous retournerez sur vos pas, pour avancer plus à l'Ouest.

Après avoir passé jusqu'à soixante-deux degrés de latitude, au-delà du Détroit de Wager, si vous rencontrez une Marée qui vienne du Sud-Ouest, vous pourrez vous croire sûrs alors d'avoir passé le Cap le plus septentrional du Continent du Nord-Ouest de l'Amérique, & vous pourrez hardiment faire voile à quelque latitude chaude,

de cinquante degrés au Sud, pour hiverner, avec le soin de continuer toujours vos observations sur les Rochers & les Bas-fonds que vous rencontrerez dans votre passage, & de marquer les latitudes de tous les Caps dans vos Cartes ; & les longitudes calculées sur le Parallele où vous vous trouverez.

Si vous jugez à propos de commencer par faire un essai, dans le Pistol-Bay, ou au Golfe Ranking proche de l'Ile de Marbre, que vous y trouviez la Marée venant de l'Ouest ou du Nord-Ouest, & que l'ouverture s'étende vers l'Ouest, vous y suivrez la même instruction que pour le Détroit de Wager, parceque l'un & l'autre de ces deux Détroits doivent aboutir à soixante deux degrés ; & généralement, partout où vous observerez que la Marée vient de l'Ouest, vous pourrez être sûrs de trouver un passage large & ouvert, puisqu'il doit être certain alors que vous n'êtes plus loin de l'Océan, qui fait monter si haut ces Marées au Nord-Ouest de la Baie.

Si vous vous trouvez en pleine Mer après avoir passé une de ces ouvertures, & que sans rencontrer aucun obstacle vous puissiez gagner environ les

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

cinquante degrés de latitude, vous y passerez l'Hiver, au cas que la saison vous empêche d'aller en avant : mais si le tems & le vent le permettent, vous pousserez au Sud, jusqu'aux quarante degrés au moins, sûrs d'y trouver un climat plus chaud & plus agréable, pour l'Hiver; ce qui vous confirmera la réalité de votre découverte. En ce cas, vous choisirez pour votre séjour une Riviere navigable, ou quelque bon Port, dans lequel vous n'aïez rien à redouter des Habitans; car si vous aviez quelque chose à craindre d'eux, il vaudroit mieux passer l'Hiver dans un Port de quelque Ile déserte, mais fertile & remplie de bois, à une distance convenable du Continent. Surtout, ne négligez point d'y établir des Corps-de-Garde & des Sentinelles, comme vous feriez dans un Païs ennemi.

Si vous rencontrez quelques Sauvages, en passant par le Détroit d'Hudson, vous ne perdrez point le tems à trafiquer avec eux, & vous leur ferez quelques présens de Quinquaillerie. Si vous en rencontrez après avoir passé la Baie, vous leur ferez aussi des présens; mais vous ne refuserez point de négocier, & vous tâcherez de leur laisser une bonne opinion de vous, en leur don-

nant, pour leur fourrure, quelque chose de plus qu'ils ne reçoivent de la Compagnie, & leur laissant le choix de vos Marchandises d'échange, pour vous assurer de leur amitié. Cependant vos observations, sur les Marées, ne doivent pas souffrir de ce Commerce.

Si, passant ces Païs entrecoupés, au Nord-Ouest de la Baie, vous sortez plus méridionalement qu'aux soixante degrés, & que vous rencontriez ensuite quelques autres Nations plus civilisées que les Esquimaux, vous tâcherez de gagner leur amitié par de bons présens, & vous ne refuserez aucun trafic. Vous leur ferez entendre qu'au Printems prochain, lorsque vous retournerez dans leur Païs, vous serez charmés d'ouvrir un Commerce, dont ils tireront de grands avantages, & de lier avec eux une alliance perpétuelle. Mais ne vous arrêtez dans leurs Ports, qu'autant que la saison & le vent ne vous permettront pas de passer plus loin. Dans tous les lieux inhabités où vous vous arrêterez, vous prendrez possession du Païs, au nom de S. M. Britannique, comme premier Possesseur, en y élevant un Monument de bois ou de pierre, avec une Inscription, & en donnant des noms aux Ports, aux Rivieres,

aux Caps & aux Iles. Mais si vous rencontrez des Habitans tout-à-fait civilisés & vivans dans des demeures fixes, gardez-vous bien de leur donner de l'ombrage par des prises de possession ; à moins qu'à votre retour ils ne vous cedent volontairement quelque terrein, pour l'exercice habituel de votre Commerce. Vous n'emmenerez de force aucun Habitant ; mais si quelqu'un s'offre à partir avec vous, pour servir d'Interprete à l'avenir & pour entretenir l'amitié, vous ne refuserez point de le prendre à bord.

Si vous preniez le parti de laisser quelques-uns de vos gens dans ces Païs, vous aurez soin de leur donner une bonne provision de Quinquaillerie, pour les mettre en état de cultiver l'amitié des Indiens par des présens ; & vous leur donnerez aussi des semences de toutes sortes de fruits, de légumes & d'arbres, qui ne croissent point naturellement dans ces terres. Vous leur laisserez du papier, des plumes & de l'encre, pour tenir compte de leurs observations sur les propriétés du Païs.

Lorsque vous aurez passé les Terres entrecoupées, si vous rencontrez encore des Baleines blanches, & qu'en Août & Septembre elles dirigent leur course

au Sud-Oueſt, ce ſera pour vous une preuve de plus, d'un paſſage navigable à l'Océan occidental, où ces Poiſſons vont alors ſe rendre.

Si vous avancez un peu au Sud, depuis ſoixante juſqu'à cinquante degrés, & que vous touchiez à quelque Port où les Habitans demeurent dans des Villes & des Villages, vous vous conduirez avec beaucoup de précaution. Quelque amitié qu'ils vous faſſent, vous vous garderez bien de vous mettre en leur pouvoir. Au contraire, s'ils vous menacent de quelque hoſtilité, vous n'y aborderez point, & vous vous éloignerez de la Côte, ſans leur faire entrevoir néanmoins aucune marque de crainte. S'ils viennent vous attaquer, vous commencerez par les effraïer du bruit de votre groſſe Artillerie; & vous ne tuerez perſonne, ſi vous n'y êtes forcés pour votre propre défenſe. Alors vous quitterez la Côte, en pouſſant au Sud, juſqu'à ce que vous ayiez rencontré des Peuples d'un naturel plus humain. Si vous rencontrez des Nations puiſſantes, qui commercent avec des Vaiſſeaux de charge & de force, & qui vous faſſent un mauvais accueil, vous éviterez la Côte, dans les Mers libres; mais ſi vous vous trouviez entre des

Iles, avec trop de difficulté à vous garantir de l'insulte des Habitans, ou à pénétrer plus loin pour achever la découverte; alors, si la saison n'étoit pas trop avancée, vous reviendriez en Angleterre pour faire votre rapport, qui prouveroit assez visiblement que vous auriez pénétré dans quelque Océan différent des nôtres. C'est le seul moïen de prévenir les accidens qui pourroient vous arriver pendant l'Hiver, & nous faire perdre le fruit de vos découvertes.

Si vous poussez votre route au Sud, jusqu'à pouvoir passer l'Hiver dans un Païs chaud, vous choisirez quelque Ile qui ne soit pas fréquentée par les Peuples du Continent, pour y mettre vos Vaisseaux à couvert. Si cette Ile est fertile, vous occuperez, à l'entrée du Printems, les gens de vos Equipages à préparer un espace de terre, dont vous ferez un Jardin. Vous y semerez de toutes les graines que vous y aurez portées, soit pour l'usage des Habitans, s'il s'en trouve dans l'Ile, soit pour les besoins futurs de ceux qu'on y pourra renvoïer d'ici. Vous y laisserez aussi les différentes especes d'Animaux domestiques qui vous resteront à bord, surtout des Poules & des Pigeons; & vous au-

rez grand ſoin d'obſerver les Arbres & les Plantes, qui ne reſſembleront point aux nôtres. Si vous hivernez ſur la Côte occidentale de l'Amérique, près du Cap Blanc, vers les quarante-deux degrés de latitude, tâchez de pourſuivre votre découverte au Sud, d'abord après l'Equinoxe de Mars, ſi le tems vous le permet, juſqu'à ce que vous touchiez aux quarante degrés. Là, il ne pourra vous reſter aucun doute de ſuccès.

En retournant au Nord Eſt, comme vous aurez l'Eté devant vous, rien ne vous obligera de preſſer vos voiles, & vous obſerverez bien toute la Côte Nord-Oueſt de l'Amérique. Vous ferez ſurtout des obſervations exactes ſur les Rivieres, les Baies, les Promontoires, &c. Vous ferez des Cartes, ſur leſquelles vous marquerez les ſituations des Païs, & les vûes, telles que vous les aurez de vos Vaiſſeaux; vous tiendrez compte des Marées, des ſondes, & de la variation de la Bouſſole. Vous conclurez des alliances avec les Habitans du Païs; & vous établirez avec eux un Commerce utile pour nous, mais équitable pour eux, en reglant nos Marchandiſes ſur l'évaluation des leurs. Ce ſoin vous occupera pendant les mois d'Avril, Mai & Juin; de ſorte que vous

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

pourrez vous retrouver par les soixante-deux degrés vers la fin de Juillet. Vous repasserez ensuite la Baie & le Détroit, au commencement d'Août.

Si les Vaisseaux se séparent après leur dernier rendez-vous près du Deer-Sund ou de l'Ile de Morbac, chacun s'efforcera par lui même de découvrir le passage, sans attendre l'autre; & le rendez-vous, pour se rejoindre, sera à quelque Ile ou Port, par les quarante degrés de latitude, derriere la Californie. Si l'un ou l'autre peut hiverner près de cette Ile, & plus au Nord que les cinquante quatre degrés, le Capitaine tâchera d'engager quelque Indien par des récompenses, à traverser le Païs, soit vers la Riviere de Churchill ou le Fort d'York, soit vers la Riviere de Nelson, avec des Lettres pour l'Amirauté & le Secretaire de la Compagnie. Il expliquera ses découvertes jusqu'à ce jour, & promettra une récompense à celui qui voudra se charger d'amener l'Indien en Angleterre; de peur que la découverte ne soit supprimée au Comptoir, dans la supposition où quelque malheur empêcheroit le Vaisseau de revenir au Printems.

Si, par quelque accident imprévû, les Vaisseaux ne peuvent avancer au-delà,

delà, ou à l'Oueſt, de Piſtol-Bay ou du Détroit de Wager, ni vers le Sud au-delà des cinquante-huit ou ſoixante degrés, & qu'ils ne trouvent point d'ouverture, ni de paſſage, à l'Oueſt ou au Sud-Oueſt, parmi ces Païs entrecoupés & ces Iles; ou qu'aprés avoir paſſé ces Païs entrecoupés, ils ne rencontrent point de Marée qui vienne de l'Oueſt; alors, après avoir fait les eſſais néceſſaires, de l'avis du Conſeil ou du plus grand nombre, vous reviendrez droit à Londres, ſans hiverner dans aucun Port de la Baie, pour ne pas jetter les Actionnaires dans une dépenſe inutile.

Si vous rencontrez quelques Eſquimaux au-delà de Détroit de Wager, ou de Piſtol-Bay, vous tâcherez d'apprendre d'eux, par des ſignes, où eſt la Mine de Cuivre; & ſi, parvenant à découvrir le paſſage, vous y pouviez hiverner, vous ne manqueriez point à votre retour, quand vous ſerez vers les ſoixante degrés, de faire des recherches plus exactes pour la découverte de cette Mine. Si vous la trouvez, vous emporterez avec vous quelques morceaux de Minérai, pour en faire ici l'eſſai.

Vous aurez ſoin de tenir des minu-

VOÏAGES AU NORD OUEST ET AU NORD-EST.

tes exactes de toutes vos Délibérations, & de les faire signer de trois, au moins, des personnes du Conseil, avant que l'Assemblée se sépare. Vous ferez faire des copies de toutes vos opérations, qui seront scellées aussi du cachet de trois personnes du Conseil, & envoïées par la Poste à votre retour, de tel endroit de l'Angleterre ou de l'Irlande où vous puissiez aborder, ou même plutôt, si l'occasion se présente par les Vaisseaux de la Baie d'Hudson, au sieur Samuel *Smith*, Secretaire du Commité de Nord-Ouest.

Comment M. Ellis fut destiné à la recherche du Passage.

Les deux Vaisseaux, destinés pour la découverte du passage, descendirent de Londres à Gravesand ; & dans le même tems il y arriva d'Italie, un Voïageur Anglois fort curieux, nommé Henri *Ellis*, qui les aïant rencontrés, & les voïant prêts à mettre à la voile, témoigna quelque chagrin d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux, pour une si glorieuse Expédition. Son mérite, qui étoit connu, fit aller ses regrets jusqu'au Commité. On le fit chercher avec un empressement qui le flatta. » Mon chagrin, dit-il lui-» même, fut bientôt changé dans une » joie fort vive, lorsque je me vis » proposer un commandement sur l'un

» ou l'autre des deux Vaisseaux. La » curiosité de voir un Païs tout nou- » veau pour moi, joint aux avantages » & surtout à l'honneur que j'espérois » de cette Entreprise, m'inspirerent un » desir ardent d'y contribuer : mais, » quoiqu'assez accoutumé à la vie Ma- » rine, je refusai le commandement » qui m'étoit offert, dans des Mers & » sous un climat dont je n'avois pas » la moindre expérience. On convint, » sur mon refus, que je ferois le Voïa- » ge, en qualité d'Agent du Commi- » té, sans autres fonctions que celles » qui me seroient expliquées par des » instructions immédiates. Les prin- » cipaux articles portoient, que je se- » rois chargé de lever les Plans de tous » les Païs nouvellement découverts ; » de marquer les situations & les dis- » tances des Caps, les Sondes, les Ro- » chers & les Bas-fonds ; d'assister aux » observations manuelles, lorsqu'il se- » roit question de constater le tems, la » hauteur, la force, & la direction » des Marées ; de faire mes observa- » tions sur les différens degrés de sa- » lure de l'eau marine ; d'observer les » variations de la Boussole ; d'examiner » la nature des Terres, & de recueil- » lir tout ce que je pourrois, de Mé-

VOÏAGES AU NORD-OUEST ET AU NORD-EST.

» taux, de Minéraux, & d'autres cu-
» riosités naturelles. Je ne dois pas ou-
» blier une circonstance, qui m'affli-
» gea beaucoup ; c'est que je n'eus pas
» un moment, pour faire mes prépa-
» ratifs : dix-huit heures après les con-
» ventions, je fus obligé de me rendre
» bord.

M. Ellis, tel qu'il se fait connoître par la confiance qu'on prit tout-d'un-coup à ses lumieres, s'embarqua sur la Galiote de Dobbs. La Relation, dont on va lire l'Extrait, dans le Tome suivant, est son Ouvrage. L'Agent du Commité de Nord-Ouest s'en donne pour l'Ecrivain, & justifie ce titre par la sagesse de son style, autant que par un grand nombre de judicieuses Observations, qui le distinguent du commun des Voïageurs.

Fin du Tome cinquante-septieme.



